ET

IE

C. DE BEAUREGARD

ET

H. DE GORSSE

LE ROI

DU

TIMBRE-POSTE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
PARIS

Gift of
GEORGE T TURNER

LE
ROI DU TIMBRE-POSTE

55865. — PARIS. IMPRIMERIE LAHURE

9, rue de Fleurus, 9

RECEVU LE 10 JUI 1881

2Q
0603
E39R65X
498
NPM
G. DE BEAUREGARD ET H. DE GORSSE

LE
ROI DU TIMBRE-POSTE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 80 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE

E. VUILLIEMIN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

Droits de traduction et de reproduction réservés.

P

A M. PAUL FERRIER

Hommage très amical.

G. DE B. ET H. DE G.

RECEIVED JUNE 1

Section of the Department

of the Interior

William Keniss vint s'adosser à la cheminée.

I

OÙ L'ON VOIT JUSQU'OU PEUT ALLER L'AMOUR DES TIMBRES CHEZ DE VRAIS PHILATÉLISTES.

« Je vous dis que je l'en crois capable! répéta William Keniss, en insistant avec l'accent le plus convaincu.

— C'est de la folie, fit le gros docteur Buxon qui souligna sa remarque d'un haussement d'épaules.

— Eh! Eh! qui sait? dit à son tour la petite Mme Evans-Bradford. Rien n'est impossible à une bonne Américaine. Or, miss Betty est de la vraie race, je vous en réponds.

— Peuh! reprit Buxon, dont la graisse tremblait, une telle prétention est bien moins le fait d'un amateur de timbres que d'une timbrée. »

A ces mots, prononcés avec un rire désobligeant, William Keniss se leva.

« Docteur, s'écria-t-il, vous n'êtes pas poli! Et vous aurez tout le loisir de vous moquer de miss Betty quand sa défaite sera démontrée.

— Là! là! fit le docteur, effrayé de l'apostrophe, calmez-vous. J'ai voulu m'amuser.... Vous prenez feu tout de suite....

— Enfin, voyons, dit M. Hartlepool, expliquez-moi au juste ce qui a été convenu. J'ai bien eu vent de quelque chose, au sujet de la nouvelle prouesse de miss Betty Scott, mais je viens ici plus rarement que je ne voudrais et....

— Parbleu! interrompit le vieux Pearding, on ne vous voit jamais. Vous n'êtes pas un collectionneur. A peine méritez-vous le qualificatif d'amateur. Et encore!...

— C'est vrai! C'est vrai!... Monsieur Hartlepool est un faux frère! s'écrièrent les assistants dans une commune clameur, en riant des gestes de protestation que faisait le malheureux interpellé.

— Mais je vous jure, déclara-t-il, dès qu'il put placer un mot, que je recueille, tout de bon, les meilleurs timbres et en grande quantité.

— Pour sauver les petits Chinois! » dit Mme Evans-Bradford.

Ce fut un vacarme d'hilarité si communicative, que le froid Tilmarnock lui-même eut une ombre de sourire.

« Je parie, hasarda le gros Buxon, que Monsieur Hartlepool ne sait même pas où il se trouve ce soir et qu'il est venu par erreur.

— Je vous demande pardon, docteur; je sais fort bien, au contraire, que je suis au *Philatelic Club* de New-York, que j'en suis membre titulaire et que je réunis toutes les conditions pour cela.

— Vous ne les connaissez même pas.

— Ah! la bonne histoire! On doit, pour être du club, justifier qu'on est au moins vingt fois millionnaire : je le suis trente-trois fois. On doit s'engager à ne jamais discuter de politique ou de religion : j'ai l'horreur de ces sortes de controverses. On doit enfin s'intéresser aux timbres-poste et prouver qu'on possède une collection personnelle : je m'intéresse aux timbres-poste et j'ai une collection personnelle.

— Belle collection, ma foi! reprit le volumineux docteur, très enclin à la contradiction. A peine vingt-cinq mille timbres....

— Ah! vous demandez trop. Il n'y a que sept ans que je les rassemble. Il faut le temps, que diable! Et puis, combien sommes-nous ici à avoir une collection complète? Pas un peut-être!

— Pardon, observa le vieux M. Pearding, celle de monsieur William Keniss est absolument à jour.

— C'est vrai, dit simplement le collectionneur mis en cause.

— Avec tout cela, reprit M. Hartlepool, non sans quelque impatience, on ne me conte toujours pas l'histoire de miss Betty Scott.

— Vous serez bien avancé, lorsque vous la saurez, grommela le malveillant docteur Buxon.

— Docteur, riposta vivement William Keniss, tout ce qui touche notre charmante confrère nous intéresse, monsieur Hartlepool comme les autres. Et il faut que vous soyez bien prévenu ou bien peu courtois pour parler comme vous le faites.

— Vous n'êtes pas chargé de la défendre, objecta Buxon, dont les joues épaisses se colorèrent.

— Si je n'en suis pas chargé, je m'en charge et je ne permettrai pas qu'on médise de miss Betty, surtout en son absence. Je ne fais d'ailleurs, en la défendant, que ce que tous les gentlemen ici présents seraient prêts à faire. N'est-il pas vrai, messieurs? »

William, ayant envisagé d'un regard circulaire le groupe des auditeurs, recueillit l'approbation générale.

« Monsieur Keniss a raison, déclara M. Hartlepool, miss Betty Scott est une jeune fille parfaite....

— D'une réserve et d'une modestie exquis, dit Mme Evans-Bradford.

— D'une respectabilité que ses vingt-deux ans et son état d'orpheline n'ont jamais donné lieu de mettre en doute, ajouta Mme Tilmarnock.

— D'un courage intrépide, appuya un certain M. Whitby.

— Bref, une Américaine! prononça, sans sourciller, l'honorable Tilmarnock.

— Peuh!... Peuh!... souffla Buxon, pour toute réponse.

— Mais, au nom du ciel, supplia M. Hartlepool, qu'on me dise cette histoire! Ayez pitié de mon ignorance.

— Écoutez donc... », fit William Keniss, qui vint s'adosser à la cheminée.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de taille élancée, d'élégante tournure, habillé avec la dernière recherche et de l'aspect le plus avenant. Il était, lui aussi, fort aimé de ses confrères en philatélie pour sa politesse et son inépuisable complaisance. Sa colossale fortune, qui montait à près de quarante millions de dollars, lui permettait d'être à la fois un philanthrope charitable, un ami généreux, un hôte magnifique et un collectionneur de haute volée.

Il était orphelin, comme miss Betty Scott, mais contrairement à la jeune fille, il avait été, pour ainsi dire, voué, dès le berceau, à la philatélie. En effet, son père, Edward Keniss, avait poussé si loin la timbromanie et gagné tant d'argent dans le commerce des timbres rares, qu'on le connaissait dans tous les États-Unis, comme on connut du reste William lui-même après lui, sous le surnom de « Roi du Timbre-Poste ».

Le jeune « Roi », en même temps que les dollars, avait donc trouvé dans l'héritage paternel une collection unique, où se trouvaient, sans aucune

exception, tous les timbres réguliers authentiques ayant eu cours légal.

William Keniss s'était borné à la tenir au courant, ce qui n'était pas une mince affaire ; mais il dédaignait les collections subalternes, où l'on rencontre les erreurs, les filigranes retournés, les teintes inexacts ou altérées, les perforages incomplets et autres minuties qui n'ont qu'un intérêt de détail.

Et la passion du timbre régnait si bien dans sa maison, que John Cockburn, son valet de chambre de confiance, gaillard un peu boulot mais intelligent et délégué, s'était mis à faire une collection, curieuse en son genre, avec tous les faux timbres qui se rencontraient parfois dans les envois des correspondants de son maître et que celui-ci lui donnait aussitôt.

La compétence de William était légendaire, sa droiture établie, et ceux-là même qui l'enviaient avaient recours à ses lumières ou sollicitaient son opinion, avant de se décider, en matière de philatélie, à porter un jugement.

« Il y a six mois, commença-t-il, à l'un de nos dîners mensuels.... Ah ! il faut vous dire, cher monsieur Hartlepool, que nous nous réunissons, un jour de chaque mois, dans un banquet confraternel, pour célébrer nos efforts et nos trouvailles. Comme vous ne venez jamais, je pense que vous pouvez l'ignorer... »

Tout le monde, M. Hartlepool le premier, se mit à rire, et celui-ci s'excusa de son mieux de sa fâcheuse et peu américaine tendance à l'inexactitude.

« Il y a six mois, reprit William Keniss, miss Betty Scott sollicita l'honneur d'être admise au *Philatelic*. La recrue, vous en conviendrez, était précieuse. Une personne ravissante, d'un charme, d'une honorabilité... Vous avez du reste entendu ce qu'on en a dit tout à l'heure. Et, avec cela, une des plus belles fortunes de l'Union : soixante millions de dollars, je crois. Malheureusement pour sa candidature, miss Betty était plus que novice en matière de timbres. C'est au point qu'elle ignorait que dans l'émission de 1853, les timbres du Cap fussent triangulaires et qu'il y eût eu, en 1873, en Biscaye, une émission à l'effigie de Don Carlos. Nous lui fîmes observer, aussi doucement que possible, qu'elle manquait du titre principal et qu'elle risquait un échec, en insistant. Vous croyez qu'elle renonça ? Miss Scott, vous a-t-on dit, ne doute de rien. Ayant su que je possédais une collection complète, elle me déclara qu'à la date du banquet d'avril 1896, aujourd'hui par conséquent, elle aurait, elle aussi, un album

pareil au mien, s'engageant d'ailleurs à le meubler pièce par pièce et à ne pas se le procurer tout garni. »

Il y eut à ce moment dans l'auditoire des sourires de doute. Le docteur Buxon haussa imperceptiblement les épaules, ce qui fit craquer le fauteuil à cause du poids de la masse mise en mouvement.

« Naturellement, continua William, nous ne pûmes qu'enregistrer l'engagement et promettre qu'en cas de réussite, miss Betty serait admise par acclamation. — Eh bien, conclut-elle en propres termes, vous me verrez arriver, à la réunion d'avril 1896, à l'heure du dîner, avec ma collection complète, pour vous rappeler votre promesse. De plus, comme don de joyeuse réception, je ferai cadeau au club d'un bel immeuble, dans Broadway, afin qu'il se mette chez lui, au lieu de rester ici, comme un misérable locataire.... Voilà, cher monsieur, toute l'histoire. Vous en savez maintenant autant que nous.

— C'est fort curieux, conclut M. Hartlepool. Je regrette seulement que la non-exécution de son engagement nous prive d'une gracieuse.... confrère.

— Pardon, rectifia William, nous ne dinons qu'à sept heures, et il est à peine six heures quarante. Nous pouvons donc attendre encore miss Betty, sa collection et... l'immeuble.

— C'est bien improbable !... »

Comme les chances diminuaient avec les minutes, la discussion du début se ranima et William, président du club, allait donner l'ordre d'enlever le couvert préparé pour miss Betty Scott, quand la jeune fille elle-même entra.

Miss Betty Scott était ravissante. Un peu essoufflée d'avoir monté vite les escaliers, elle avait aux joues le rose de l'émotion et ses yeux, d'un bleu profond, brillaient, sous un nuage de cheveux blonds, de l'éclat qu'y mettait le plaisir du triomphe.

« Eh bien ? Eh bien ? demandait-on de toutes parts.

— Eh bien, me voilà, répondit-elle, tandis que ses lèvres, menues et vermeilles, entr'ouvertes par un sourire, laissaient voir des dents blanches comme des perles.

— Et cette collection ? interrogea Mme Tilmarnock.

— Elle est là ; je l'apporte complète.

— Complète ?

— Absolument complète !....

— Voyons !... Voyons !... »

Miss Betty Scott retourna vers la porte, l'ouvrit et appela : « Victoria ! »

On vit alors entrer une longue fille, mince et plate, d'âge évidemment voisin de la trentaine et dont la figure, qui avait dû être fraîche et avenante, commençait à passer un peu.

C'était Victoria, la fameuse Victoria Crockett, née au service de la famille Scott et bien résolue à y mourir, à moins pourtant que ses projets, concernant le jovial John Cockburn, valet de confiance de M. Keniss.... Mais passons....

Elle était fort embarrassée par deux gros paquets qu'elle portait à grand-peine, un sous chaque bras.

A bout de souffle, elle arriva au milieu du salon; puis, ayant déposé sa charge sur un guéridon, sans mot dire, elle se retira.

« Celui-ci, dit Betty, en désignant l'un des paquets, c'est l'album. Cet autre, c'est le recueil des lettres, dépêches et papiers de toutes sortes qui vous prouveront que j'ai formé ma collection pièce à pièce, timbre à timbre. »

On se pressa autour du guéridon et William Keniss, en sa qualité de président de club, ouvrit solennellement l'album.

Tout y était ordonné avec un soin extrême. Tous les timbres s'y trouvaient fixés à leur place, sur une série de feuilles en bristol, et maintenus par des petites bandes de papier gommé. Sous chacun, Betty avait eu la patience d'écrire de sa propre main, le prix, la date de l'émission, le pays d'origine et le correspondant ou le marchand de qui elle le tenait. Et il y avait trente-quatre mille huit cent soixante-quatorze timbres!

Sur la première feuille, on voyait une paperasse d'apparence antique, jaunie, mangée sur les bords. C'était un exemplaire des premiers *billets de port payé*, émis au Palais de justice de Paris, en 1653. Puis c'était la série complète des timbres-poste, des timbres pour journaux, des timbres fiscaux de tous les pays, de toutes les nuances, de tous les prix, de toutes les dates.

Pas un, même parmi les plus rares, ne manquait. Le 1 penny orange 1847 de l'île Maurice y était en bonne place, ainsi que le 81 paras 1858 de Moldavie; le 30 centimes noir sur bleu 1858 de la Réunion; le 2 centimes rose 1850 de la Guyane anglaise; le 1 roupie brun violet 1870 d'Afghanistan; et d'autres, d'autres encore, presque introuvables, représentés là par des spécimens immaculés, sans une tache, sans une déchirure, sans une imperfection.

« C'est bien cela.... C'est bien cela... », murmurait William, en tournant lentement les feuillets, tandis que les autres spectateurs, cherchant à voir, se penchaient, tendaient le cou et dévoraient des yeux les pages bariolées.

Miss Betty Scott entra.

Quand le jeune président du *Philatelic Club* fut au bout de son examen, Betty demanda qu'on prit connaissance des pièces justificatives renfermées dans l'autre paquet, mais il n'y eut qu'une voix pour déclarer qu'on s'en rapportait à la nouvelle philatéliste, et qu'un tel contrôle était absolument superflu.

Peut-être aussi les estomacs criaient-ils famine, car l'honorable Tilmar-nock, se retournant, aperçut la pendule et dit gravement, comme s'il eût prononcé un arrêt de mort : « Il est huit heures dix-sept ! »

On fut grandement surpris que le temps eût passé si vite. Mais, à regarder des timbres, les vrais passionnés ne se sentent plus vivre.

« Je suis sûre, fit Betty en riant, que vous ne m'attendiez plus ! »

— Permettez-moi, répliqua William, en lui offrant son bras, de vous prouver le contraire. »

Ils prirent tous deux la tête du petit cortège, passèrent dans la salle à manger et Betty put alors constater qu'en face du président, une place d'honneur était réservée, devant laquelle se dressait une incomparable gerbe de fleurs.

« C'est là, dit William Keniss en montrant cette place, que nous installons nos nouvelles recrues du beau sexe, lorsqu'elles nous font l'honneur de dîner, pour la première fois, avec nous. »

Mais au moment où les convives allaient s'asseoir, William redemanda la parole pour un rappel au règlement et, en sa qualité de président, se l'accorda sur-le-champ.

« Mesdames, dit-il, et vous, messieurs, vous ne trouverez pas mauvais que tout se passe correctement. Miss Betty Scott n'a pas encore le droit de figurer à cette table. Je vous propose de le lui conférer, en votant, par acclamation, selon notre promesse, son admission à titre de membre titulaire et permanent. »

Le dernier mot n'était pas prononcé que les applaudissements éclatèrent, assourdissants, et cette enthousiaste investiture une fois donnée, chacun se mit à manger de grand appétit.

On ne perçut d'abord qu'un cliquetis de cuillers. L'éloquence avait sombré dans le potage, tant les malheureux clubmen étaient affamés. Ce ne fut qu'au troisième plat que les langues s'occupèrent à autre chose qu'à savourer des sauces.

Betty conta alors comment elle avait pu, en si peu de temps, réunir une pareille collection, — ce que tant d'autres avaient été incapables de faire durant de longues années.

« Écoutez cela, Hartlepool, dit quelqu'un, et faites-en votre profit. »

Elle expliquait comment elle avait envoyé des lettres à tous les marchands de l'univers, détaillait ses démarches, ses allées et venues, ses déceptions, ses surprises.

« Ah! dit-elle enfin, je me suis donné de la peine, mais je ne le regrette pas, puisque me voici au milieu de vous et en possession d'une collection de timbres, en tout pareille à celle de notre aimable président, c'est-à-dire aussi belle et aussi complète que possible. »

De nouveau les applaudissements éclatèrent et, comme on versait le champagne dans les coupes étincelantes, William se leva, tenant la sienne à la main, et dit, une fois le silence rétabli :

« Miss Betty Scott vient de donner aux Américaines un grand exemple d'initiative et d'énergie. Elle a exécuté ce qui semblait inexécutable et c'est pour nous autres, fils de l'Union, une occasion mémorable d'affirmer, une fois de plus, l'admiration que doivent nous inspirer de telles entreprises menées à bien....

— Mon Dieu, murmura Buxon, qui écrasait ses deux voisins, il n'en finira donc pas! J'aimerais mieux le dessert qu'une homélie.

— Vous dites, docteur? demanda William en s'interrompant.

— Je dis... je dis que ce que vous dites est très bien dit, annonça le gros homme.

— Ah! bon!... Je lève donc ma coupe et je crie : Hourrah! pour miss Betty Scott! »

Il se fit alors un vacarme de cris étourdissants. Les uns hurlaient hip! hip! hip! d'autres, hourrah! d'autres, bravo! Tous les bras se tendaient, brandissant des coupes pétillantes, au point que Betty ne savait plus à qui entendre.

Chacun venait de se rasseoir et l'on dégustait gaiement la bombe glacée, quand un domestique entra et remit à William une lettre chargée, dont celui-ci dut donner quittance.

« Tiens! dit-il en regardant l'écriture de l'adresse, c'est de Moulineau, le grand marchand de timbres de Paris, avec qui j'ai fait tant d'affaires. Serait-ce une nouveauté?... Vous permettez? » demanda-t-il à la ronde.

Un murmure s'éleva : « Faites donc.... Faites donc.... »

Aussitôt William fendit l'enveloppe et déplia la feuille incluse, sur laquelle, au-dessus des lignes écrites, un timbre était fixé.

Puis, ayant lu jusqu'au bout, il s'écria : « Ah! voilà qui est extraordinaire! »

Tous les regards étaient braqués sur lui, discrètement interrogateurs.

Le Roi du Timbre-Poste s'en aperçut, et ne voulant pas irriter plus

longtemps la curiosité piquée au vif, obligé au surplus, par les termes mêmes des règlements, de faire part aux autres membres du club de sa découverte, il reprit :

« Écoutez-moi cela; je vous dis que c'est extraordinaire. »

Et il lut à haute voix : « Monsieur, en vertu des conventions qui existent entre nous, je me suis engagé à vous faire parvenir un spécimen de toutes les émissions légales et régulières qui seraient à ma connaissance, dans tous les cas où je pourrais me le procurer. Voici un spécimen, particulièrement précieux, d'un timbre dont le Maharajah du Brahmapoutre avait l'intention de faire une émission prochaine. Par un caprice soudain, ou pour toute autre cause, ce prince a fait détruire le bloc préparé par le graveur et qui devait servir à la fabrication, — ne conservant absolument (la chose est incontestable et prouvée) que les deux exemplaires, tirés sur le bloc même, et qui lui avaient été soumis à titre d'essai....

— Un essai ! interrompit le docteur Buxon, vous voilà bien avancé, vous ne les collectionnez pas, les essais !

— Laissez parler... » dit froidement l'honorable Tilmarnock.

William continua de lire : « Les essais, je le sais, n'entrent point dans votre collection, et vous ne voulez que des timbres ayant eu cours. Or, malgré sa qualité d'essai, ce timbre a bien et dûment eu cours, puisque le Maharajah du Brahmapoutre s'en est servi pour affranchir un message envoyé par lui au Lord Vice-Roi des Indes. C'est même à cette étrange fantaisie que je dois d'en être devenu détenteur. Mais au prix de quels sacrifices ! C'est vous dire, monsieur, que cet exemplaire, probablement unique, puisque l'autre est resté entre les mains du Maharajah, a une valeur incalculable. Il m'est, pour ma part, impossible de vous le céder à moins de cent mille francs en monnaie française, ou si vous préférez, vingt mille dollars.

— J'en offre cinquante mille ! s'écria Betty.

— Pardon, miss, répliqua William en souriant, ce timbre n'est plus à vendre. Il m'appartient. Écoutez plutôt. »

Reprenant sa lecture, William poursuivit : « Comme vous avez des fonds, déposés d'avance dans mes caisses, et que vous avez manifesté l'intention de payer n'importe quel prix les pièces rares, je considère ce timbre comme vendu et je vous prie d'agréer, etc.... »

On voulut alors voir le timbre et ce fut, lorsque son nouveau propriétaire le fit circuler autour de la table, un concert d'exclamations enthousiastes.

Le travail en était effectivement merveilleux. Sur un papier blanc, d'une grande finesse et d'un grain très menu, se détachaient, imprimés en or,

le dessin et la bordure. Dans l'encadrement, fait de guirlandes de fleurs entrelacées d'une légèreté incomparable, on voyait des caractères hindous, juxtaposés en nombre tel que l'œil avait de la peine à en démêler l'inextricable réseau. Au centre était l'image du Maharajah, assis sur son trône, avec tous les insignes de la puissance souveraine, et entouré d'emblèmes symboliques. La netteté du moindre trait faisait de ce timbre une pièce vraiment unique, en même temps qu'elle témoignait de l'habileté consommée du graveur.

« C'est splendide, splendide! » répétait Mme Evans-Bradford en regardant de très près.

M. Whitby et M. Hartlepool s'extasièrent à leur tour.

« Bien! prononça l'honorable Tilmarnock, très bien!

— Dites inouï, fabuleux, inimitable! » s'écria Mme Tilmarnock, au comble de l'admiration.

Puis ce fut à miss Betty Scott de contempler le timbre. Elle l'examina, sans mot dire, avec la plus grande attention et, le passant à son voisin impatient, demanda :

« Il y en a deux, n'est-ce pas, si j'ai bien entendu votre lecture?

— Oui, miss, répondit William, mais l'autre est sans doute détruit. Il est, dans tous les cas, bien difficile à conquérir. »

On se leva sur l'entrefaite et l'on s'en revint au salon.

« Eh bien, dit le gros Buxon à Betty, qui l'écoutait à peine, voilà bien des tracas perdus?

— Comment cela?

— Sans doute. Votre collection n'est plus complète. »

Et il partit d'un rire épais comme sa personne, à l'idée qu'il venait de proférer une malice.

Les autres complimentaient William sur sa bonne fortune inespérée, qui lui assurait la possession d'une pièce sans rivale et que personne ne pourrait se vanter de conquérir après lui.

« Qu'en sait-on? fit Betty, qui, s'étant avancée, avait surpris les derniers mots.

— Croyez, dit galamment William, que je regrette de reprendre une supériorité qui, sur tout autre, m'eût paru glorieuse, mais qui, sur vous, me désoblige presque.

— Il faut se plier aux circonstances... », répliqua évasivement Betty.

Sur ces mots, elle se retira, quelques supplications qu'on lui fit pour la retenir, et Buxon ne manqua pas d'insinuer qu'elle avait l'air furibonde.

« Mais pas du tout, fit M. Hartlepool. Pour un timbre qu'on n'a pas ! Ne voilà-t-il pas une belle cause de désolation !

— Vous n'avez jamais aimé les timbres, monsieur ! riposta William, sans quoi vous iriez au bout du monde pour moins que cela.

— Elle ira peut-être !... » articula, sans trahir le moindre étonnement, l'honorable Tilmarnock.

Une pensée subite traversa alors, comme un éclair, le cerveau de William : « Si elle.... Mais non, quelle folie !... Au fait !... Peut-être !... »

En vain, il voulut se mêler à la conversation : depuis le départ de Betty, un souci l'obsédait et, impuissant à se contraindre plus longtemps, il fit, dans le salon, quelques tours qui le rapprochèrent de la porte, puis, quoique Américain, s'esquiva vivement à l'anglaise.

Le gros Buxon, qui tenait à son premier jugement, fit un geste dont le fauteuil gémit, et tira la moralité en disant :

« N'avais-je pas raison?... A force d'aimer les timbres, elle est positivement devenue timbrée !... »

Mais en quittant le salon du club, miss Betty avait trouvé sa femme de chambre qui dépensait des trésors d'énergie pour ne pas s'endormir, au cours d'un interminable besigue, engagé avec John Cockburn sur une table du vestibule.

« Deux cent cinquante, vous avez perdu ! » s'écriait celui-ci, avec un accent de triomphe, en abattant son jeu.

Comme Victoria venait de jeter sur le tapis la petite pièce qui représentait l'enjeu, elle aperçut sa maîtresse et se hâta de l'aider à monter dans la voiture, où elle prit place elle-même.

Et tandis que le coupé roulait silencieusement, sur ses roues caoutchoutées, traîné par deux magnifiques steppers qui filaient comme le vent, Betty demeura songeuse.

Victoria, elle, à demi étendue, sommeillait sur les coussins.

Soudain, la jeune fille saisit le bras de sa femme de chambre.

« Eh ! bien, dit-elle, tu dors ?

— Hein ? Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ? répliqua la pauvre Victoria réveillée en sursaut.

— Il y a, ma bonne, que nous avons, à cette heure, tout autre chose à faire que de dormir.

— Ah !... Miss est sans pitié ! A minuit passé !... Moi, je n'ai pas l'habitude de veiller tant que ça !... Miss n'est pas raisonnable !... Rentrer en pleine nuit !...

— Je rentre quand il me plaît ! » riposta la jeune fille d'un ton sec

qui ne lui était pas habituel, car elle ne considérait pas comme une bonne « sa bonne Victoria » qui l'avait vue naître, mais bien plutôt comme une gouvernante, presque une amie et une confidente.

Victoria, les yeux bien ouverts cette fois, comprit que miss Betty avait de graves préoccupations et elle s'excusa d'avoir parlé si librement, malgré que ses trente ans sonnés, entièrement passés au service de la famille Scott, et son long dévouement à sa jeune maîtresse lui conférassent le droit de donner des avis et de faire, au besoin, des remontrances.

Toute confuse, elle répondit à l'apostrophe de Betty en murmurant :

« Que miss me pardonne, si je me suis mêlée de ce qui ne me regarde pas... Mais je suis si profondément attachée à miss, que je ne puis m'empêcher d'avoir quelque chagrin, lorsque je considère la vie fiévreuse qu'elle mène, depuis que l'a prise cette maudite passion des timbres!

— C'est bien, Victoria, c'est bien! répondit la jeune fille en souriant. Je ne t'en veux pas.... »

Puis, le silence de nouveau régna.

Comme le coupé débouchait dans Stuyvesant Square et longea la Quatrième Avenue, où se trouvait la demeure de Betty, celle-ci demanda, très doucement, comme pour faire oublier son mouvement de dépit de tout à l'heure :

« Dis-moi, ma bonne Victoria, quel jour sommes-nous?

— Miss plaisante? Elle sait bien que nous sommes au vendredi 17 avril 1896.

— Es-tu sûre?... »

Et Betty balbutia, se parlant à elle-même : « Quelle éternité! Attendre jusqu'à demain!... » Mais, ayant réfléchi quelques secondes, elle s'écria, tout à fait joyeuse : « Comment... comment!... Mais nous sommes à aujourd'hui... Nous ne sommes pas à hier.... »

Victoria, qui avait repris son aplomb, éclata de rire.

« Ah! pour cela, fit-elle, miss rendrait des points à celui que les Français appellent monsieur de la Palice.

— Tu te moques de moi! reprit Betty en lui pinçant l'oreille. Eh bien, ma bonne Victoria, c'est toi qui es la plus naïve des deux. La preuve, c'est qu'il est plus de minuit et que vendredi a cédé la place à samedi, depuis une bonne demi-heure déjà.

— C'est, ma foi, vrai.... C'est, ma foi, vrai... répétait Victoria qui ne revenait pas de ce qu'un raisonnement si simple lui eût d'abord échappé.

— Mais alors.... Peut-être... Je vais voir... », conclut énigmatiquement Betty.

L'équipage roulait, à ce moment, entre les lourds battants du porche et il s'arrêta, en face de la haute porte vitrée, dans le vestibule.

Le valet de pied ayant ouvert la portière, les deux femmes descendirent.

« Pancrace, dit Betty au cocher, ne dételez pas; tournez la voiture et tenez-vous prêt à repartir, à moins que je ne donne contre-ordre.

— Bon! Il ne manquait plus que ça! grommela le cocher, lourd de sommeil et de fatigue.

— Ah! mon Dieu! pensa Victoria, voilà une nouvelle lubie qui se prépare! »

Le portier, les valets de pied, obligés eux aussi de rester debout, n'étaient pas moins maussades; et quand Betty eut disparu au détour de l'escalier monumental, ils ne se firent pas faute de pester contre la *patronne*.

Partout, sur les paliers, dans les antichambres, des globes électriques répandaient, à profusion, leurs rayons bleuâtres, qui se reflétaient dans des glaces immenses, sur les corniches et les bordures de marbre poli. Les dorures des encadrements, les soies drapées des rideaux et des portières, les tentures de précieux damas se rejetaient mille reflets étincelants, tandis que des massifs de plantes rares, disposées dans les encoignures, découpaient sur les murs leurs grandes ombres tremblotantes.

Betty, en toute hâte, courait sur les épais tapis, donnait à celui-ci l'ordre de se tenir à sa disposition, défendait à cet autre d'éteindre, commandait à un troisième d'allumer la lingerie.

Tout le monde se demandait ce que cela voulait dire, — à commencer par Victoria qui, essoufflée, suivait sa maîtresse et entra avec elle dans sa chambre.

C'était une chambre d'un luxe à la fois gracieux et sévère. Les bibelots, — tous, bibelots de prix, bronzes, terres-cuites, porcelaines, — étaient rares sur les étagères et sur les tables, et l'on n'y voyait aucun de ces riens inutiles, aucune de ces bagatelles insignifiantes, qui encombrent, en général, les chambres des jeunes filles. Une grande table de travail, couverte de livres et de papiers, occupait tout un panneau de la pièce, entre les deux larges croisées, par lesquelles celle-ci prenait jour sur l'avenue.

On eût pu se croire dans la chambre de quelque jeune étudiant, encore absorbé par ses travaux, si de petits détails, que pouvait seul surprendre l'œil exercé d'un observateur, n'y eussent décelé la présence d'une femme ;

tels, une fleur, qui achevait de se faner dans un vase, ou un ruban, laissé par mégarde sur un guéridon.

Un bouquet de tulipes électriques en verres multicolores, s'épanouissant en forme de lustre, versait sa lumière et baignait toutes choses de son éclat chatoyant.

Sur la cheminée d'onyx, enguirlandée de bronze ciselé, un grand samovar chauffait sur une lampe, pour le thé du soir, et, du cuivre luisant, s'échappait un ronron doux et monotone, avec de minces filets de vapeur blanche.

« Miss veut-elle que je la déshabille? demanda Victoria au petit bonheur.

— Donne-moi l'horaire des paquebots!... » répondit simplement la jeune fille.

La femme de chambre eut un coup au cœur, à une telle injonction. Elle alla pourtant à un monceau de brochures qui se dressait sur la grande table, et, très émue, se mit à chercher, sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Impatentée, Betty vint fouiller elle-même, trouva l'horaire et se mit à le feuilleter avec le plus grand sang-froid.

Victoria, qui la regardait, sentait croître son inquiétude et se préciser sa crainte, au sujet d'une nouvelle et extravagante fantaisie.

En effet, depuis six mois que la jolie miss avait résolu, pour se faire admettre au *Philatelic-Club*, de réunir, à coups de dollars et de bank-notes, une collection de timbres-poste aussi belle que celle de William Keniss, Victoria avait assisté — on peut le dire — au spectacle le plus extraordinaire et le plus invraisemblable qu'il fût possible d'imaginer.

Afin de s'occuper exclusivement de philatélie et d'arriver, dans le plus bref délai, au résultat rêvé, Betty avait, tout d'un coup, abandonné ses occupations familières et rompu avec ses meilleures relations. Délaissant tout ce qui peut amuser ou séduire une jeune fille : les bals, les toilettes, — sait-on encore? — elle n'avait plus eu qu'un but : réussir dans son entreprise et y réussir d'autant plus complètement qu'on la considérait, en général, comme impossible à mener à bien.

Pour y parvenir, elle n'avait reculé devant rien. Les courses les plus fatigantes, les démarches les plus fastidieuses, rien ne l'avait rebutée, pas même les soucis de l'innombrable courrier qu'elle entretenait avec de lointains correspondants, pour demander les timbres qui lui manquaient, et qu'elle s'empressait, aussitôt reçus, de fixer avec soin sur les feuilles dont l'assemblage devait constituer sa collection....

Enfin, après les peines, on avait goûté les charmes de la victoire. La collection avait été reconnue complète et en bon ordre.

L'admission de la jeune philatéliste avait été prononcée dans une ovation enthousiaste et Victoria, elle-même, admise à l'honneur de déposer en personne les précieux portefeuilles sur la table du club, avait pris sa part du triomphe auquel on ne pouvait lui dénier d'avoir grandement contribué.

Au moins était-il permis d'espérer qu'on allait enfin se reposer....

C'était la pensée de Victoria, lorsque Betty, refermant tout à coup la brochure, demanda : « Quelle heure est-il ? »

— Deux heures, miss.

— Bon, il nous reste trois heures. J'ai le temps de prendre une tasse de thé. »

D'une main tremblante, la femme de chambre tourna le robinet du samovar, remplit une fine tasse de porcelaine de Saxe et la présenta toute fumante à sa maîtresse.

« Prends garde, fit miss Betty, tu vas tout renverser. As-tu froid pour trembler ainsi ? »

— Non, miss, je n'ai pas froid.

— Alors qu'as-tu ? Es-tu souffrante ?

— Non plus.... Mais si miss n'a plus besoin de la voiture....

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, je dirai à Pancrace et aux autres d'aller se coucher.

— Dis donc que tu as sommeil, conclut Betty en souriant.

— Dame, il est si tard.... »

On voyait que Betty avait quelque chose à dire, mais quoiqu'elle fût, après tout, la maîtresse d'agir à sa guise, il n'était pas moins évident qu'elle hésitait à révéler à Victoria le fond de sa pensée.

La pauvre fille semblait si lasse, si désireuse de repos, que la jeune américaine, d'ordinaire si prompte à se décider, se voyait prise de scrupules. Victoria, au surplus, lui en imposait et elle écoutait volontiers ses conseils, toujours dictés par l'affection la plus tendre et le plus absolu désintéressement.

Il fallait pourtant prendre un parti. Tandis qu'un peu de rouge montait à ses joues, Betty déposa sa tasse, se leva et dit, d'un ton qu'elle s'efforça de rendre ferme et péremptoire :

« Nous partons dans deux heures pour la France ! »

Le tonnerre serait tombé au milieu de la chambre que la pauvre Victoria n'aurait pas été plus abasourdie.

« Partir dans deux heures pour la France ! » s'écria-t-elle.

La chose lui paraissait en effet si imprévue, si monstrueuse, que, pendant quelques secondes, elle crut avoir mal entendu.

« Dans deux heures pour la France ! répéta-t-elle. C'est sérieux ? »

— Mais tout ce qu'il y a de plus sérieux, répondit la terrible miss. Nous allons prendre la *Touraine*, qui lève l'ancre ce matin, à six heures. Ainsi, tu le vois, nous n'avons pas une minute à perdre !... »

Et remarquant que Victoria, pétrifiée, ne bougeait pas :

« Je te répète, ajouta-t-elle en riant, que nous n'avons pas une minute à perdre, pas une minute !... Dépêche-toi donc d'apprêter ton bagage, à moins que tu ne préfères l'en tenir à ton accoutrement présent qui te va à ravir, mais qu'il serait peu confortable de conserver, nuit et jour, durant une semaine de traversée ! »

Miss Betty parlait avec une telle netteté que Victoria comprit tout à fait, cette fois, qu'il ne s'agissait pas d'un de ces caprices de jeune fille, que quelques paroles sensées, dites au bon moment, parviennent toujours à dissiper. Elle s'apercevait peu à peu que sa maîtresse était bel et bien résolue à ce départ inopiné et que rien, absolument rien, n'arriverait à la faire changer d'avis. Aussi se contenta-t-elle de répondre :

« C'est bien, miss, je vais tout préparer. »

Cependant, au moment de quitter la chambre, elle s'arrêta.

« Miss me permet-elle, au moins, de lui demander le motif de ce brusque départ ? »

— La chose est bien simple, répondit la jeune fille. Monsieur William Keniss vient de recevoir de Paris un timbre dont il n'existe, paraît-il, que deux exemplaires : celui qu'il possède maintenant et un autre, à la recherche duquel nous partons.

— Ainsi, s'écria la gouvernante, en hochant la tête, pour bien indiquer qu'elle croyait, à présent, miss Betty tout à fait folle, ainsi, c'est pour un timbre que nous allons faire ce voyage insensé ?

— Mais oui, ma bonne Victoria, c'est pour un timbre !...

— Miss sait-elle seulement où il est ?

— Non... Tout ce que je sais, c'est que le premier exemplaire a été fourni à William Keniss par un grand marchand de Paris, Monsieur Moulineau. Celui-ci doit donc savoir où se trouve le second et il est, par conséquent, assez naturel que j'aie le lui demander. Voilà pourquoi nous partons pour la France, avant d'entreprendre peut-être de plus lointaines et plus périlleuses pérégrinations. »

En entendant miss Betty parler ainsi de pérégrinations possibles en des

pays plus lointains encore que la France, Victoria, malgré le coup qu'elle avait reçu quelques minutes auparavant et qui aurait dû la préparer à tout, faillit avoir une syncope et tomber de son long sur le parquet. C'était, en effet, la femme la plus flegmatique de toute l'Union, et sa jeune maîtresse — surtout depuis qu'elle avait la passion des timbres, — lui inspirait, par sa nature aventureuse, une véritable terreur. Chaque matin, en se levant, elle se demandait, anxieuse, quelle nouvelle folie pourrait bien faire miss Betty, et, de la sorte, elle s'était peu à peu habituée à ne s'étonner d'aucune. Mais vraiment celle-là dépassait la mesure!...

« Si j'entends bien, reprit-elle, miss courrait après ce timbre, même s'il n'était pas à Paris?... pas en France?...

— Parfaitement!... Je suis décidée, pour me le procurer, à aller le chercher n'importe où!... Tu entends bien?... N'importe où!... Mais pourquoi toutes ces questions?... Hésiterais-tu à m'accompagner?

— Oh!... répliqua vivement Victoria, miss sait bien que partout où elle ira, j'irai!...

— Oui, je le sais, et je t'en remercie!... Tu es une brave fille et je ne suis qu'une folle!... Mais que veux-tu, on ne se refait pas!... »

Au même instant, la pendule sonna un petit coup discret et grêle.

« Quatre heures trente, s'écria Betty. Nous n'avons plus qu'une heure et demie! »

Aussitôt les sonnettes grésillèrent, les portes battirent et les domestiques, accourus, reçurent l'ordre de préparer un bagage sommaire, dans le plus bref délai. Et ce fut alors, du haut en bas des escaliers, à travers les vestibules, les corridors et les chambres, un va-et-vient affolé de domestiques qui, portant des paquets ficelés à la hâte, se coudoyaient, se bouscullaient, s'invectivaient avec toutes sortes d'exclamations.

« Je te préviens, dit Betty à Victoria, que si tu n'es pas prête, je pars sans toi.

— Que miss se rassure, ce ne sera pas long. »

Quatre à quatre, Victoria monta à sa chambre, et, haletante, suffoquée par l'émotion et la surprise, enfouit au hasard dans une valise les premiers vêtements venus.

Les savons, les chaussures, les chemises, les faux cheveux s'empilaient dans la plus divertissante promiscuité. Elle bourrait... poussait... enfournait tout. Pour un peu, n'eût été le volume, elle eût fait disparaître l'armoire à glace dans les profondeurs de sa sacoche, tant elle était distraite par la soudaineté d'un tel événement et tant elle avait hâte d'en finir au plus tôt.

Victoria était, en effet, très pressée, — plus pressée maintenant que sa maîtresse, — elle qui, pourtant, se fût si bien dispensée de partir. Car, tout à coup, elle venait de penser à son ami John Cockburn, le valet de chambre de M. Keniss. Et cette pensée l'avait aussitôt plongée dans une désolante angoisse!...

« C'est bien à miss Betty Scott que j'ai l'honneur de parler ? »

II

COMME QUOI MISS BETTY N'Y VA JAMAIS PAR QUATRE CHEMINS

John Cockburn et Victoria Crockett s'étaient connus — depuis bientôt deux ans — dans une maison que fréquentaient à la fois Betty Scott et William Keniss. Ils avaient causé, s'étaient plu, puis avaient finalement résolu d'unir leurs destinées. Or, s'il n'avait tenu qu'à Victoria, le mariage eût été célébré depuis longtemps déjà, mais John, qui appréciait à leur juste valeur les charmes de la liberté, se montrait moins impatient de convoler. Cependant il n'avait pas su mettre un penny de côté, alors qu'au contraire elle avait amassé, avec la plus sage prévoyance, une jolie petite fortune très rondelette.... Mais voilà!... Victoria avait trente ans et John vingt-trois!... C'était cette perspective d'avoir une femme plus âgée que lui et qui, dans son ménage, voudrait sans doute porter les culottes, qu'il le faisait hésiter aussi longuement.

« Bah! s'était dit Victoria, entêtée comme toute bonne Américaine, et qui avait surtout la crainte de coiffer sainte Catherine, John se fait tirer l'oreille, mais j'en viendrai à bout!... N'y a-t-il pas un proverbe français qui dit que « ce que femme veut... les hommes le veulent? »

Aussi ne passait-elle pas un jour sans aller voir son ami John, pour essayer de le décider.

Et elle était maintenant navrée de s'éloigner de lui (qui sait pour combien de temps!), à la veille peut-être du moment où il allait enfin se résoudre à fixer la date solennelle de leur mariage!...

La mort dans l'âme, Victoria redescendit à la chambre de Betty, tenant, avec effort, les sacs-capharnaûms où s'entassait toute sa garde-robe.

Dans l'escalier, elle rencontra le maître d'hôtel.

« Où allez-vous donc comme cela? demanda-t-il.

— A Paris.

— Pas possible?

— C'est tel que je vous le dis. Allons, laissez-moi vite passer. »

Tandis que le but de ce départ inopiné se colportait de bouche en bouche dans les antichambres, Victoria entra chez miss Betty.

« Ah! te voilà, dit celle-ci. A la bonne heure, tu es exacte. Tiens, boucle mon nécessaire. »

Tout en serrant les courroies, Victoria, désespérée, songeait qu'elle allait quitter New-York sans prévenir John Cockburn, sans lui rappeler une promesse, que le gaillard ne manquerait pas d'oublier, lorsqu'elle serait loin des yeux... loin du cœur... en Europe!... Non... cela n'était pas possible!... Elle ne saurait s'en aller ainsi, sans le revoir, sans au moins lui serrer la main.... Que penserait le pauvre ami, quand la journée entière, le lendemain, d'autres jours encore, se seraient écoulés, sans qu'il eût reçu sa visite quotidienne?... Certes, il fallait, à tout prix, qu'elle eût avec lui une suprême entrevue.... Mais, à pareille heure, à quoi bon y songer?... Et puis le temps manquait pour courir jusque chez M. William Keniss... au diable... dans Hudson-Street... à plus de deux milles!... Quelle malheureuse aventure!...

« Maintenant, ma bonne Victoria, reprit Betty, tu vas aller toi-même chercher une voiture pour nos bagages. Nous irons, nous, dans le coupé. Surtout, tâche de trouver un bon cheval, capable de suivre.... Cinq heures!... Nous n'avons plus qu'une heure à nous!... Va vite! »

Une idée soudaine surgit alors dans l'esprit de Victoria.

Pourquoi ne pas profiter du fiacre qu'on l'envoyait quérir, pour se faire conduire, à bride abattue, jusqu'à Hudson-Street, près de John? Oui, après tout, pourquoi pas?... Ne pourrait-elle s'excuser auprès de miss Betty de son absence un peu prolongée, en prétextant la rareté des voitures de louage, à une heure si tardive ou plutôt si matinale?... Mais si l'on manquait le paquebot par sa faute!... Cette pensée la fit frémir....

Pourtant, elle n'était pas encore à la porte de la rue que le compte de son temps était fait et sa résolution prise.

Douze minutes pour aller; douze minutes pour revenir; dix minutes pour se faire ouvrir, apercevoir John et ressauter en voiture; total, avec une minute pour trouver le fiacre : trente-cinq minutes. Restait vingt-cinq minutes pour gagner le quai et s'embarquer.

« C'est suffisant! » se dit Victoria, étonnée de sa propre assurance.

Et, sans hésiter, elle fit quelques pas hors de la maison.

Un fiacre passait précisément dans la rue; elle le hêla, puis, s'adressant au cocher, un gros homme dont le nez rouge flamboyait presque autant que les lanternes de la voiture :

« Cocher, dit-elle, cinq dollars pour vous, si vous me conduisez dans Hudson-Street et m'en ramenez en une demi-heure.

— Hudson-Street? Une demi-heure? Quel numéro?

— Numéro 3.

— Numéro 3?... Ça va!... »

Victoria se jeta dans le fiacre et le cocher cingla, d'un vigoureux coup de fouet, la croupe du cheval, qui se mit d'abord à ruer de la plus belle des façons, puis à reculer, à reculer, comme pour montrer à son automédon que cette façon d'agir à son égard n'était pas de son goût. Cependant deux ou trois autres coups de fouet eurent raison de cette velléité d'incartade, et le brave animal, soudain devenu fringant, releva les naseaux, poussa un hennissement, puis, partant comme une flèche, se lança à une allure vertigineuse, en faisant, sous ses sabots, jaillir des gerbes d'étincelles de chaque pavé.

Ce fut une course folle à travers les rues et les avenues.

Les passants, heureusement rares à une pareille heure, avaient à peine le temps de se garer au passage du véhicule et de sauter sur le trottoir, en poussant des cris d'effroi.

Grâce à l'extraordinaire rapidité de cette course, Victoria arriva chez M. William Keniss en moins de onze minutes. Elle grimpa vivement l'escalier qui conduisait à son appartement et sonna. John vint lui ouvrir.

« Victoria! s'écria-t-il. Que vous est-il arrivé? Que venez-vous faire à cette heure-ci?

— Je viens, répondit Victoria essoufflée, je viens vous annoncer que, miss et moi, nous partons ce matin pour Paris.

— Pour Paris?

— Oui, pour Paris. Miss va, paraît-il, à la recherche d'un timbre que possède votre maître et qu'elle n'a pas encore....

— Un timbre ? Et savez-vous lequel ?

— Voilà qui m'est bien égal, par exemple !... Vous comprenez que je n'ai point voulu partir sans vous dire adieu.... C'est pour cela que je suis venue. Maintenant, je me sauve, car je n'ai pas une seconde à vous donner. La *Touraine*, que nous prenons, va lever l'ancre dans une demi-heure.

— Dans une demi-heure ?

— Promettez-moi donc que vous ne m'oublierez pas !

— Je vous le promets.

— Et que nous nous marierons, dès que je serai de retour ?

— Je vous le promets.

— Alors, au revoir, John, et à bientôt !...

— A bientôt, Victoria !... »

La femme de chambre redescendit, et après avoir par avance donné au cocher les cinq dollars qu'elle lui avait promis, en le priant de ne point parler de cette équipée à miss Betty Scott, qu'il fallait aller retrouver à Stuyvesant-Square, elle remonta dans le fiacre, qui repartit aussitôt de la même vitesse désordonnée.

Miss Betty avait fait descendre sa malle par l'un des domestiques, et attendait avec la plus fébrile impatience Victoria et son fiacre, devant la porte de sa maison, sur le trottoir.

« Ah ! enfin ! te voilà, s'écria-t-elle, j'ai cru que tu n'arriverais jamais ! »

La malle fut, en quelques secondes, hissée sur la voiture, et les deux équipages se mirent en route.

Il y avait un bon ruban de chemin de Stuyvesant-Square au port ; mais les chevaux étaient assez ardents pour le parcourir dans la demi-heure qui restait.

Le cocher du coupé qui tenait la tête crut même pouvoir modérer son train ; et cela lui permit d'arriver sur le quai, sans accident, juste trois minutes avant le départ du transatlantique.

Alors l'aventureuse Américaine, après avoir largement rétribué le conducteur du fiacre et confié les colis à deux portefaix qui se trouvaient aux abords de l'embarcadère, courut, avec Victoria, vers la passerelle....

A peine venaient-elles de la franchir que le capitaine donna l'ordre de la retirer.

Le navire était prêt et on leva l'ancre, tandis que six heures sonnaient aux horloges d'alentour....

En même temps que se déroulaient ces derniers incidents, un événement d'une haute importance se produisait aussi chez William Keniss.

Après la visite de Victoria, John avait réfléchi à ce que celle-ci venait

de lui apprendre : le départ soudain de miss Betty à la recherche d'un timbre!...

Il se résolut donc, malgré l'heure matinale, à réveiller son maître, qui devait dormir à poings fermés, mais ne lui en voudrait certainement pas de son zèle, car la nouvelle l'intéresserait, à coup sûr, au suprême degré.

John, ainsi décidé, pénétra dans la chambre de William Keniss. Ce dernier ouvrit un œil, puis, furieux d'avoir été troublé dans son sommeil, se mit à tempêter contre son domestique; mais, en entendant ce que le brave garçon lui racontait, il ouvrit aussitôt l'autre œil....

« Tu dis, John, que miss Betty part ce matin à six heures pour la France, à la recherche d'un timbre que je possède et qu'elle n'a pas?

— Oui, monsieur.

— Ça ne peut être que le timbre du Brahmapoutre, que j'ai reçu hier soir.

— Sans doute, monsieur. »

William Keniss se dressa alors sur son oreiller.

« Eh bien, non, s'écria-t-il, ce timbre.., elle ne l'aura pas!... Ou je la dissuaderai de partir, en lui montrant le péril qu'il y a, pour une jeune fille, à entreprendre un tel voyage; ou, si je ne parviens pas à la dissuader, je partirai avec elle!... Ma collection est la seule collection complète qu'il y ait au monde!... Je ne veux pas qu'il y en ait une autre!... »

Et bondissant de son lit au milieu de la chambre :

« Mes habits, John!... Mon pantalon, mon gilet, ma jaquette.... Allons, vite, vite!... »

Puis, tandis que John, très déconfit, en songeant qu'il allait retrouver l'excellente Victoria sur le pont de la *Touraine*, passait de fort mauvaise grâce à son maître les vêtements qu'il lui demandait :

« Maintenant, dit celui-ci, va prendre ton chapeau et filons!

— Et nos bagages? s'écria le valet de chambre.

— Inutile! nous achèterons à Paris tout ce qui nous sera nécessaire! »

Et tous deux, étant descendus dans la rue, se précipitèrent dans un fiacre....

Malheureusement, William Keniss n'eut pas le soin, avant de prendre cette voiture, d'examiner le cheval dont elle était attelée. Or, en sa maigre efflanquée, c'était, sans exagération, un rossard de la dernière catégorie. Malgré les coups de fouet que lui prodigua son automédon, aguiché par la promesse d'un fort pourboire, il ne fit que trotter à une allure d'une désespérante lenteur....

Aussi, lorsque William Keniss et John arrivèrent sur le quai, il était trop tard!....

La *Touraine*, s'éloignant vers la mer, quittait majestueusement le port, tandis que le coupé de miss Betty s'en revenait au petit trot vers la ville.

Mais que se passait-il sur le paquebot?...

D'abord, dans le brouhaha du départ, on s'aperçut à peine que la population du navire venait de s'augmenter de deux nouvelles recrues.

Miss Betty et Victoria, entourées de leurs valises, comme d'un bastion, se tenaient modestes et silencieuses, dans la crainte qu'on ne leur déclarât que les logements étaient complets et qu'il fût encore temps de les remettre à terre.

Les ailes des deux grandes hélices tailladaient maintenant les flots de l'Hudson, faisant au steamer une double traîne d'écume bouillonnante. L'eau s'ouvrait devant l'étrave effilée et se repliait, de chaque côté, en larges ondes, qui se propageaient jusqu'aux rivages du fleuve.

Dans l'atmosphère blanchâtre du matin, la sirène poussait parfois son mugissement sauvage; on entendait résonner les timbres avertisseurs et la voix du commandant, perché sur sa passerelle, qui envoyait aux mécaniciens, à fond de cale, ses ordres brefs et contradictoires : « Demi!... Toute!... Doucement!... »

C'est qu'on était encore dans les passes et qu'il s'agissait d'y faire évoluer un colosse de cent soixante mètres de long sur vingt de large, plus gigantesque que la grande nef de Notre-Dame.

Et le monstre qui semblait nager avec précautions, comme pour flairer sa route, tantôt se lançait à grands tours d'hélices, tantôt se reprenait, s'arrêtait presque, pour repartir ensuite dans un élan nouveau.

On sentait que la pression était au maximum et, des machines, s'exhalait, comme de fabuleux poumons, des jets haletants de vapeur, que surmontaient, à la bouche des cheminées rouges, deux énormes panaches de fumée noire.

Des flancs du navire s'élançaient des colonnes d'eau recrachée par les pompes et le jour devenu brillant donnait à ces tressaillements du colosse un étrange caractère de vie et de grandeur.

La *Touraine* voguait maintenant, à toute vitesse, dans l'estuaire élargi. Les maisons de New-York et des faubourgs, puis les rives elles-mêmes de l'Hudson avaient disparu, noyées dans la brume fine des lointains.

La matinée s'annonçait admirable, quand on vit émerger du brouillard

rose, où les contours de la pointe de Long-Island se percevaient à peine, le disque du soleil, semblable à de l'or pâle.

« A présent, dit miss Betty à Victoria, lorsque le navire fut loin du port, il n'y a plus de danger qu'on nous descende. Il faut nous assurer d'un gîte.

— Ah! mon Dieu... Ah! mon Dieu!... Quelle équipée! répétait la femme de chambre, transie par la fraîcheur du matin et imparfaitement résignée à son sort.

— Voyons, voyons, fit Betty encourageante, ne te désole pas. Cherche-moi plutôt le commissaire du bord. »

Précisément, le commissaire, faisant sa tournée d'inspection, se trouvait à quelques pas.

Au moment où il allait atteindre les deux femmes, un gentleman très correct, d'allure britannique, avec des cheveux roux et une grosse moustache blonde tombante, l'aborda.

Ce devait être un passager de marque, car le commissaire le salua avec déférence. Le gentleman, conscient de son importance, rendit le salut de la tête, sans daigner sortir de son mac-farlane de voyage, ses mains gantées.

« Monsieur le commissaire, fit celui-ci en désignant discrètement Betty, pourriez-vous me dire, si la jeune femme qui se tient debout là-bas, n'est pas miss Scott? »

Ayant regardé, le commissaire répondit :

« Ma foi, monsieur, il m'est d'autant plus difficile de vous renseigner que j'ignore qui est miss Scott.

— Comment! Vous ne connaissez pas miss Scott, la belle millionnaire de New-York, dont la fortune monte à trois cents millions de francs, soixante millions de dollars, douze millions de livres sterling? Mais, monsieur, chaque paquebot débarque des princes, des ducs, des comtes venus tout exprès d'Europe pour solliciter sa main. Il est vrai d'ajouter que le paquebot les rembarque aussitôt, éconduits avec dédain par l'intraitable miss.

— Je vois, monsieur, dit le commissaire, que vous la connaissez bien.

— Oh! pas plus que cela. Je la connais comme tout New-York la connaît : de réputation et à peine de vue, puisque je ne suis pas tout à fait sûr de la reconnaître. »

Victoria s'était avancée.

« Monsieur, dit-elle au commissaire, ma maîtresse désire vous parler.

— J'y vais. Vous permettez, monsieur?

— Comment donc ! répliqua le gentleman. Mais, continua-t-il, en retenant le commissaire par sa manche, si cette personne est bien miss Scott, vous aurez la bonté de me présenter à elle.

— Très volontiers, monsieur. »

Et le commissaire se dirigea vers miss Betty, tout en pensant que, même en bateau, elle n'échapperait pas aux prétendants en quête de grosses dots.

« Monsieur, lui dit-elle, nous sommes arrivées à bord, ma gouvernante et moi, au dernier moment, sans places retenues, et je désire une cabine violette.

— C'est que, madame, il n'y en a plus de libre.

— Pas même dans le premier entrepont ?

— Non, madame. Pas une.

— Que c'est contrariant ! s'écria miss Betty, désappointée. Je paierai ce qu'il faudra ; trouvez m'en une à tout prix.

— Hélas ! madame, je ne puis déloger quelqu'un d'une place assurée d'avance. Vous savez que la *Touraine*, à cause de son luxe et de son confortable, est notre bateau le plus demandé, surtout en première classe.

— Comment faire alors ?

— Mon Dieu, madame, le plus simple — d'ailleurs vous n'avez pas le choix — est de partager l'une de nos cabines de seconde classe avec deux passagers qui s'y trouvent déjà. Elle est à quatre places et il n'y en a pas une autre, je le répète, où je puisse vous installer. »

Betty, sans répondre, faisait une moue fort ennuyée à l'idée d'être reléguée aux secondes et de n'être pas seule dans son logement.

Le gentleman, qui s'était avancé à son tour et avait entendu le dialogue, crut pouvoir intervenir.

« Monsieur le commissaire, dit-il en ôtant sa toque, veuillez me présenter.

— Sir Oscar Tilbury, fit le fonctionnaire, en montrant le nouveau venu à miss Betty.

— C'est bien, reprit celui-ci, à miss Betty Scott que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui... » répondit la jeune fille, surprise de cette intervention qu'elle ne s'expliquait pas.

Satisfait d'avoir élucidé ce point qui était sans doute, à ses yeux, de la plus grande importance, sir Oscar Tilbury poursuivit, en redoublant les salutations :

« J'ai à m'excuser, miss, d'avoir non pas écouté mais entendu la requête

que vous présentiez, d'ailleurs sans succès, à monsieur le commissaire. Comme je crois avoir le moyen de vous donner satisfaction, j'ai pris la liberté de me mêler directement au débat.

— Quoi, monsieur! Vous pourriez?...

— Je pourrais m'établir dans la cabine de seconde que l'on vous offre et vous prier d'accepter la mienne qui est sur le pont-promenade et l'une des meilleures du bateau. »

D'abord, les yeux de miss Betty brillèrent et firent paraître le plus vif contentement. Mais, bien vite, un scrupule se dressa.

« Je ne veux pas, dit-elle, être pour vous la cause d'un tel dérangement.

— En aucune façon, miss, répliqua sur-le-champ sir Oscar Tilbury. Je ne séjourne que la nuit dans ma cabine, pour y dormir. Le reste du temps je me promène, je vais au fumoir, je fais de la musique.... »

Bref, le correct et galant Anglais plaida si bien sa cause, mit à la fois tant de respectueuse réserve et d'aimable insistance dans son offre, que miss Betty et Victoria, un quart d'heure après, prenaient possession de la superbe cabine pendant que sir Oscar faisait porter ses bagages aux secondes.

Il fut seulement convenu que celui-ci, ayant payé une place de luxe, conserverait naturellement l'usage permanent des salons et de la table de première classe. Même, à l'aide d'un bon pourboire, il fit établir sa place à la salle à manger, à côté de celle qui fut assignée à miss Betty.

De toute cette première journée, qui fut fort belle et des plus calmes, Betty, non plus que Victoria, ne parurent, car elles avaient grand besoin de repos, après les fatigues d'une nuit blanche et les émotions d'un départ si précipité. Sur le soir, un peu remises, elles s'habillèrent, et miss Betty vint au grand salon, tandis que Victoria, n'osant s'élever au rang de demoiselle de compagnie, demeura dans la cabine où ses repas devaient lui être servis, afin d'éviter l'ennui de s'asseoir à la table des gens de service.

Lorsque la jeune fille entra, sir Oscar, en habit, une fleur à la boutonnière et ses cheveux roux frisés au petit fer, abandonna bien vite le groupe où il pérorait, pour se porter au-devant d'elle.

« Miss, s'écria-t-il avec empressement, je ne vous demande pas comment vous allez depuis ce matin, car les jolies couleurs de vos joues me répondent de votre parfait état de santé. »

Betty Scott le remercia d'un sourire, tandis que, de plus en plus aimable, il reprenait :

« Voulez-vous me permettre de vous faire faire le tour du salon ? »

La jeune fille accepta et sir Oscar la présenta alors à une foule de gens dont il avait déjà eu le temps de faire la connaissance ; puis, comme la cloche du dîner vint à sonner, il lui offrit son bras pour passer à la salle à manger.

Le repas fut très gai. Il n'était pas de prévenances que l'élégant Anglais n'eût pour sa gracieuse voisine, pas de compliment qu'il ne lui adressât, mais toujours avec la plus entière déférence, avec cette délicatesse éloignée de toute affectation qu'ont seuls, dans leurs actes et leurs propos, les hommes du monde les plus accomplis.

Betty, bien que parfaitement réservée, était assez femme et assez Américaine pour ne prendre aucun ombrage de cette flatteuse assiduité. Aussi lia-t-elle volontiers conversation avec sir Oscar et ne se contraignit-elle pas de dire qu'elle allait à Paris, sans pourtant faire connaître le but réel de son voyage.

Sir Oscar, ravi, très en verve, parlait de la France, des charmantes relations qu'il y avait laissées. Il ne tarissait pas sur ses pérégrinations, enchantait toute l'assistance et trouvait moyen de répondre à chacun avec une égale bonne grâce.

Or, comme on se levait de table, à la nuit close, il parut que le navire n'avait plus la même stabilité. Par intervalles, le plancher se dérobaît un peu et plusieurs convives faillirent tomber, ce qui amusa beaucoup les gens plus sûrs de leur équilibre.

La carte affichée, où l'on pointait, avec un petit drapeau, le chemin parcouru, indiquait que l'on arrivait par le travers de la Nouvelle-Écosse et l'un des passagers en conclut que l'on commençait à ressentir la houle du plein Océan.

Toujours au bras de sir Oscar Tilbury, Betty Scott vint se promener sur le pont. La soirée était sombre et la *Touraine* subissait, d'instant en instant, un tangage plus accentué.

Parfois, l'avant se relevait comme si l'énorme masse eût voulu se dresser contre les étoiles ; parfois il retombait mollement, comme s'affaisant au milieu d'un monceau de duvet ; et la douceur de cette longue oscillation n'était pas sans influence sur la digestion de la plupart des passagers.

Beaucoup de dames s'enfermèrent, très incommodées ; quelques hommes disparurent à leur tour, ce qui provoqua la gaieté de ceux que le mal de mer n'atteignait pas, notamment de miss Betty.

La verve de sir Oscar Tilbury souffrait visiblement de l'état de la mer. Ses paroles étaient plus rares, ses récits plus écourtés et Betty, en passant

sous un des globes électriques qui éclairaient le pont, remarqua que son visage était livide, ses traits décomposés, son maintien fort peu vaillant.

Afin de ne pas le désobliger en en faisant la remarque et de ne pas attendre la catastrophe stomacale que de tels symptômes présageaient, elle prétexa sa propre lassitude et lui rendit la liberté, en rentrant dans sa cabine.

Il était temps, d'ailleurs, car le malheureux sir Oscar n'eut que le temps de se réfugier, lui aussi, dans la sienne, afin de n'être pas aperçu, par les quelques passagers qui erraient encore sur le pont, dans l'une des postures les plus fâcheuses que puisse redouter un gentleman élégant et correct comme lui.

Tant bien que mal, la nuit passa, puis la seconde journée.

Il y mit le feu.

III

COMME QUOI UN PAQUEBOT RAPIDE NE VA PAS TOUJOURS VITE

Le lendemain une bise aigre soufflait du nord-nord-ouest, de fines gouttes de pluie commençaient à tomber et l'on n'était pas peu surpris de voir le navire immobile depuis deux longues heures. Cependant personne ne rentrait et l'on voulait avoir le cœur net de cette longue station.

A la fin, comme les suppositions allaient leur train et que les passagers manifestaient hautement leur impatience, le commandant du navire en personne fit rassembler tout le monde au salon et, très calme, dit :

« Messieurs, ne vous alarmez pas. Une bielle s'étant un peu déboîtée, on a arrêté trop brusquement les machines et une tige de l'un des pistons s'est trouvée faussée. Nous voici, par conséquent, dans l'obligation de la réparer. La fatalité veut que la seconde machine, cause de l'accident, soit également endommagée. Nous sommes outillés pour tout remettre en

état, mais il faut le temps. J'estime à vingt heures l'arrêt nécessité par cette opération. Pardonnez-moi ce retard qui n'est imputable qu'aux circonstances; il n'en sera rien de plus fâcheux.... »

Sur ces mots, le commandant s'éclipsa pour aller surveiller les travaux et les auditeurs demeurèrent fort interloqués.

Au reste, ils n'eurent pas le loisir d'épiloguer longtemps, car, de nouveau, le bateau oscillait, alternant, cette fois, le roulis et le tangage dans un mouvement qui, de minute en minute, se faisait plus violent.

On en arriva au point de se tenir à peine assis.

Miss Betty voulut voir au dehors ce que devenait le temps. Cramponnée aux rampes d'acajou, pour n'être pas jetée contre les cloisons, elle arriva jusqu'au premier entrepont et s'accrocha aux bastingages.

Le ciel était d'un noir d'encre, la nuit opaque. Le vent déchaîné en tempête sifflait dans les étais, balayait tout sur son passage. L'Océan soulevé en vagues énormes, noires, épaisses, insondables, écrasait, de toutes parts, ses montagnes liquides. Des lames infinies se recourbaient sur le navire et retombaient lourdement sur le pont avec un bruit de foudre.

Le vacarme était assourdissant et Betty, saisie par l'effroyable grandeur d'un tel spectacle, sentait à peine l'eau ruisseler sur ses vêtements trempés, le vent faire rage autour d'elle.

Il lui était alors impossible de quitter la place où la maintenaient ses mains convulsivement crispées.

Pourtant, la fureur des éléments allait croissant.

Haletante, épuisée, Betty voyait venir le moment où, lâchant prise, elle serait emportée.

Tantôt le navire, couché sur bâbord, offrait son autre flanc à la rage du cyclone, tantôt, se redressant, il replongeait plus loin, entre des murailles d'eau, pour rebondir ensuite en de furieux soubresauts.

« Qu'est-ce que vous faites là? » hurla dans l'oreille de la jeune fille une voix formidable.

Et sans lui laisser le loisir de répondre, un bras vigoureux l'arracha de son périlleux observatoire et la lança, au risque de l'assommer, dans l'escalier du salon dont la porte fut aussitôt fermée à clé.

Il était temps.

Une vague monstrueuse enleva comme une plume l'énorme bateau qui retomba de toute sa masse au fond d'un creux immense. Le pont, les galeries, tout ruisselait; des paquets de mer, enlevés jusqu'aux cheminées, retombaient dans les foyers avec un grondement de trombe. Le comman-

dant, qu'on avait attaché à la passerelle, tentait en vain de fouiller l'immensité sombre, tandis que le navire allait à la dérive, sans machines et sans direction, le gouvernail ayant été brisé par la tempête....

Seul, le mugissement sinistre des sirènes arrivait à dominer le tumulte....

Dans les salons régnait la plus grande confusion. Presque tous les passagers, malades, affolés, se jetaient les uns sur les autres, s'entrechoquaient, dans un désarroi qui

eût été comique, s'il n'eût été navrant. De toutes parts, on percevait d'affreux craquements; des objets, gisant à terre, étaient entraînés par le roulis et lancés de tous côtés....

Les mères, hagardes, serraient leurs enfants dont les cris d'épouvante ajoutaient à l'angoisse générale. Les hommes, défaits, demeuraient inertes, sans force.... Et toujours les mêmes soubresauts effrayants, toujours des inclinaisons à croire que le transatlantique allait chavirer!...

Par intervalles, un officier du bord entraît avec mille précautions pour garder son aplomb et tentait de rassurer tout le monde.

« C'est un grain, disait-il, cela va passer, n'ayez pas peur »

Elle s'accrocha aux bastingages.

On l'écoutait à peine et on l'en croyait moins encore.

L'équipage entier, d'ailleurs, — d'autant plus admirable qu'il avait plus lieu de craindre, connaissant la gravité de la situation, — se multipliait, donnait à celui-ci des soins, à celui-là des encouragements, s'évertuait enfin à réconforter chacun, tout en se pressant à la manœuvre du vaisseau désemparé.

Cependant le péril était grand, car les travaux, dans un pareil bouleversement, n'avançaient guère.

L'impossibilité de gouverner, mettait la *Touraine* à la merci d'un abordage.

On ignorait où l'on était; on se laissait conduire par la tourmente....

Et cela dura quatre-vingt-quatorze heures!...

Lorsque, enfin, l'on reconnut, aux mouvements moins désordonnés du navire, que la tempête arrivait à sa fin, les courages et les énergies se réveillèrent.

Le vent tomba, et si la houle persista encore, durant une journée entière, l'on put du moins renaître à l'espérance et reprendre les habitudes courantes du bord.

On savait que le commandant s'était montré plein de clairvoyance et d'intrépidité; on n'ignorait pas qu'il avait, au cours de cette rude épreuve, risqué vingt fois sa vie.

Aussi, lorsqu'il put paraître au premier repas régulier qui suivit cette longue interruption de quatre jours, on l'acclama; et sir Oscar Tilbury lui fit une harangue de remerciement, au nom de tous les passagers, en lui remettant un bouquet fait avec les camélias qu'il gardait soigneusement pour sa boutonnière.

Ce fut une fête charmante.

Telle fut la conviction que mit sir Oscar Tilbury à son discours qu'à la suite d'un mouvement pathétique son épingle de cravate se détacha et tomba dans l'assiette de miss Betty qui se trouvait à son côté.

Celle-ci la saisit, essuya de ses propres mains la sauce qui souillait la malachite et le serpent d'or dont elle était faite, puis, l'ayant regardée, la rendit avec un sourire à son propriétaire, en disant :

« Voilà un admirable bijou.

— Merci mille fois, miss, répliqua sir Oscar. Cette maudite épingle tombe sans cesse. Je finirai par la perdre. »

Et il la remit à sa cravate.

Les dangers courus en commun, les mêmes craintes subies, les mêmes souvenirs rapportés, avaient établi, entre tous, une sorte d'intimité.

Il semblait qu'il n'y eût eu sur la *Touraine* que de vieux amis. Pour un peu, l'on se fût embrassé.

Miss Betty n'était pas la moins entourée, car, à la suite de la chute qu'elle avait faite dans l'escalier, au moment où un matelot l'y avait précipitée, — la sauvant ainsi de la mort sans trop regarder aux moyens, — elle avait conservé au front une bosse douloureuse qui nécessita, pendant deux jours, l'application d'une compresse.

Plus que jamais, sir Oscar, à qui la verve était revenue avec le calme, entourait sa gracieuse amie de menus soins et d'amabilités.

Quant à Victoria, qui n'avait pas bougé de la cabine au cours de ces heures terribles, elle était fort affaissée.

Comme Betty racontait à sir Oscar les angoisses de la pauvre fille, il se récria :

« Comment, miss! vous abandonnez ainsi cette excellente personne. Permettez-moi de l'aller quérir pour prendre une tasse de café avec nous. »

Sans attendre la réponse, sir Oscar courut à la cabine et n'en revint qu'un bon moment après que Victoria eut elle-même gagné le salon.

Celle-ci fut très flattée de l'attention et, avec la plus correcte dignité, s'assit sur une chaise, au milieu de l'assemblée bavardante.

« Savez-vous où nous sommes? demanda le commandant qui allait de groupe en groupe.

— Non, dit-on à la ronde, où sommes-nous?

— En vue des Açores. »

Il y eut une exclamation de surprise.

« Oui, vraiment, répéta le commandant, en vue des Açores. Si l'ouragan eût duré trois heures de plus, nous avions de bonnes chances d'être jetés à la côte. »

Après un frisson de peur rétrospective, les passagers montèrent sur le pont et virent effectivement quelques terres se profiler au loin.

La mer était calme, l'air serein et très chaud, car une brise du sud venait de se lever. Aussi, poussée par ce nouveau vent, la *Touraine* dont les réparations n'étaient point encore terminées, repartit vers le nord, tandis que les îles, un instant apparues, s'enlisaient à l'horizon.

Bien loin d'éprouver de l'inquiétude, en entendant les marteaux frapper les tiges d'acier et en voyant les travailleurs suspendus au-dessus de l'eau pour réparer le gouvernail, les passagers trouvaient d'un imprévu délicieux ces modifications forcées à l'itinéraire.

Par comparaison, leur sécurité était maintenant absolue, — d'autant

plus qu'on avait refusé les secours offerts par trois paquebots rencontrés. Aussi n'en finissaient-ils pas de s'extasier sur la solidité de la *Touraine*, qu'ils appelaient « cette bonne *Touraine* » et dont ils caressaient de la main les bastingages blancs de sel, comme pour la remercier de s'être si bien comportée.

Les ouvertures donnant sur les machines, ainsi que le gaillard d'arrière étaient devenus des buts de promenade; on s'intéressait à la marche des réparations qui se prolongeaient au delà des prévisions premières; on dansait, on écoutait des monologues où sir Oscar excellait....

Chose curieuse, une vingtaine de personnes, dont ce dernier, avaient perdu leurs montres pendant l'ouragan. Le « select » anglais témoignait bien haut sa stupéfaction qu'on ne les pût retrouver et ajoutait, pour justifier ses regrets, que son chronomètre lui venait du prince Albert, en récompense d'une heureuse mission diplomatique.

On le plaignait pour son bijou si invraisemblablement disparu, mais on l'admirait pour la haute situation qu'on lui supposait et pour la faveur des princes qui meublaient ainsi ses goussets.

Sir Oscar était d'ailleurs, excepté quand le vent soufflait, d'une aménité charmante, d'une simplicité cordiale à laquelle chacun rendait hommage, et causeur si agréable avec cela qu'on ne se lassait pas de sa compagnie.

On savait que, par un penchant exquis à l'intimité, il goûtait les petites réunions, recherchait les conversations à deux ou à trois. Aussi l'engageait-on souvent à prendre une tasse de thé dans les cabines mêmes, ce qui le comblait d'aise et le rendait fort joyeux.

Un matin, dix jours après le départ de New-York, le commandant annonça que le gouvernail et les machines seraient en état à midi.

« Mon Dieu, s'écria sir Oscar, je regretterai cette traversée mouvementée tout à la fois et ravissante. Mais que doit penser lady Tilbury qui m'attend au Havre? »

Et chacun de se poser la question, de songer au parent, à l'ami, à l'associé qui là-bas, sur le continent, ne savait que conjecturer sur le retard insolite du paquebot, si exact d'ordinaire à faire son trajet en sept jours.

« Ils ne s'imaginent pas, dit gaiement sir Oscar, que nous prenons si bien notre mal en patience.

— Un peu grâce à vous, observa simplement miss Betty.

— Vous êtes, répliqua galamment sir Oscar, la plus indulgente des Américaines, comme vous en êtes la plus jolie. »

On approuva de toutes parts et l'on eut la conviction que le noble

Anglais avait quelque neveu ou cousin à marier, à défaut de lui-même, qui venait de faire allusion à une lady Tilbury, qu'on ne soupçonnait pas.

Au retard près, tout allait donc à merveille.

Vers dix heures, il sembla que l'air se fût soudain rafraîchi.

« Bon, dit quelqu'un, est-ce que ça va recommencer ? »

— Soyez tranquille, répliqua le second, on n'a pas deux fois de suite une aussi belle séance. Du reste le vent est faible et n'est pas près de changer. »

Cependant, on remarqua que le commandant, du haut de la passerelle, tenait obstinément fixée sur le nord sa jumelle marine.

A de fréquentes reprises, il donna des ordres, puis, d'un air impatienté, il descendit aux machines, pour s'enquérir si le travail était achevé.

Comme il lui fut répondu qu'il y avait encore pour trois bonnes heures d'ouvrage, il s'emporta contre la lenteur des ouvriers et menaça de faire jeter aux fers les paresseux, si tout n'était pas terminé à midi précis.

Très vite, il remonta ensuite vers la passerelle, sans répondre aux questions qu'on lui posait sur son passage, et il se remit à fouiller l'horizon, toujours dans la direction du nord.

« Qu'a donc le commandant ? interrogea un passager. Il paraît bien préoccupé. »

— A-t-il perdu le nord, qu'il le cherche tant ? » insinua plaisamment sir Oscar Tilbury.

Ceux qui avaient des lunettes d'approche allèrent les chercher, et ce ne fut bientôt, le long du bastingage, qu'une longue rangée d'observateurs qui scrutaient l'éloignement, pour y découvrir l'objet intéressant.

D'autres causaient et se promenaient, paisibles, jouissant du calme et de l'incomparable sérénité de l'atmosphère.

« Voyez-vous, là-bas, ce point blanc qui brille ? demanda l'un de ceux qui regardaient dans les lunettes. »

— Oui, fit le voisin, qu'est-ce que cela peut être ? »

En quelques minutes le point grossit et devint visible à l'œil nu.

On distingua bientôt que ce point s'élargissait dans tous les sens, ce qui prouvait qu'il approchait avec une rapidité prodigieuse.

« Une banquise ! s'écria un passager, avec l'accent de la plus vive terreur. »

— Une banquise ? dit un autre très calme, je ne serais pas fâché de voir cela de près. Nous allons, je pense, passer dans le voisinage.

— Nous sommes perdus ! reprit le premier. Voyez quelle masse énorme

fond sur nous!... Elle a plus d'un mille de largeur!... J'en ai vu souvent de ces champs de glace, détachés des mers polaires, que les courants entraînent au printemps dans nos latitudes.... Rien ne leur résiste, et si l'on ne parvient à les éviter.... »

Le prophète de malheur n'eut pas le loisir d'achever son explication, car le commandant, d'une voix tonnante, ordonnait d'armer, au plus vite, les canots de sauvetage, de distribuer les bouées et les ceintures et de se tenir prêts à toute éventualité.

L'effet fut foudroyant. Les femmes, les hommes, pêle-mêle, se ruèrent sur les bouées que des matelots tendaient à chacun, pendant que d'autres gens de service découvraient les canots, desserraient les câbles qui les maintenaient aux porte-manteaux et exécutaient méticuleusement les ordres du commandant.

Des scènes déchirantes se passaient : les membres d'une même famille se tenaient étroitement embrassés, pour mourir ensemble. D'autres, réfugiés dans leurs cabines, se couchaient et fermaient les yeux, pour ne pas voir venir la mort. Betty demandait pardon à Victoria de l'avoir entraînée dans cette fatale aventure. Sir Oscar Tilbury, lui, était, on ne sait où, occupé à mettre en ordre ses papiers intimes.

Le froid s'était fait plus vif ; la banquise qui s'approchait, de seconde en seconde, avait pris des proportions fantastiques et son ombre couvrait au loin la mer.

On eût dit une île blanche, sablée de diamants, hérissée de montagnes étincelantes, creusée de profonds ravins, aux aspérités desquels s'accrochaient, avec d'aveuglants miroitements, les rayons du soleil.

Le gigantesque champ de glace n'était plus qu'à deux milles et sa silhouette grandissait encore, formidable et menaçante. Mais hélas ! comme un paralytique, dont les membres impuissants se refusent à la fuite, la *Touraine* offrait son flanc, résignée....

La banquise n'était plus qu'à un mille !

Tous les passagers, maintenant agenouillés, tremblants, recevaient la bénédiction d'un aumônier et d'un pasteur qui parcouraient leurs groupes épars, en donnant l'absolution ou des suprêmes consolations.

On ne criait plus ; un silence de stupeur pesait sur cette foule dont les flots tranquilles allaient, avant un quart d'heure, recouvrir jusqu'au dernier corps, et c'était un spectacle poignant, sous le ciel bleu, dans l'air tiède et léger, que ces malheureux, cloués sur place par une morne terreur, dont les yeux désorbités n'arrivaient point à se détacher du monstre blanc qui avançait toujours !

Une ressource suprême et dérisoire restait au commandant.

Avec un extraordinaire sang-froid, il fit charger le petit canon de cuivre installé à l'arrière et le pointa lui-même sur la banquise. Il y mit le feu et une détonation retentit, dont le mur de glace, tout proche, renvoya, comme dédaigneusement, l'inutile et pitoyable écho.

C'en était fait!

« *De Profundis!* » clama l'aumônier, en étendant les bras sur l'assistance prosternée....

Un craquement horrible, prolongé, sonore, comme la décharge de cent pièces d'artillerie, se fit entendre.... On eut la sensation que le navire broyé s'abîmait dans les gouffres de l'Océan! Puis d'autres craquements, et d'autres encore, répercutés à l'infini!....

« Sauvé! » clama le commandant, de l'arrière où il était resté.

Et les têtes se relevèrent, au souffle de ce mot d'espérance.

Sauvé! Oui, l'on était sauvé!

L'immense champ de glace, miné, lézardé, strié de fissures et de crevasses par le dégel et la douceur des latitudes tempérées, s'était rompu, sous l'ébranlement du coup de canon, en des milliers de menus fragments, dont la *Touraine*, impassible, se trouva bientôt entourée et dont elle essuya les inoffensifs froissements.

Sur l'entrefaite, on prévint le commandant que les chaudières étaient sous pression, les machines en état et le gouvernail réparé. Aussitôt, il donna la route au limonier et, saisissant le levier qui transmettait électriquement ses ordres aux mécaniciens, il le fit tourner sur le cadran de cuivre et l'arrêta sur les mots : *Toute vitesse!*

Alors, la vapeur frémissante reprit son rôle; les hélices donnèrent l'essor à leurs grandes ailes et le navire, lancé en avant, se para de nouveau de sa double traine d'écume....

On refit une ovation au commandant qui avait, une seconde fois, sauvé tant de précieuses existences.

Sir Oscar n'avait plus de camélias, mais, comme la mer se trouvait calme, sa faconde était toute prête et il improvisa une nouvelle harangue, aussi vibrante, aussi convaincue que la première et qui n'eut pas un moindre succès.

Enfin, après tant de vicissitudes terribles ou rassurantes, on arriva en rade du Havre, à neuf heures du matin, exactement quinze jours et trois heures après le départ de New-York.

On était prévenu à terre de l'arrivée de la *Touraine* par les sémaphores d'Ouessant et de Barfleur, en vue desquels elle était passée.

Aussi les jetées étaient-elles noires d'une foule grouillante qui, après l'anxiété d'une douloureuse attente, regardait s'avancer, avec une tranquille majesté, le superbe paquebot.

Lorsqu'il fut dans le chenal, les acclamations éclatèrent, interminables, frénétiques, auxquelles répondaient les cris joyeux des passagers, enchantés d'être enfin à l'abri des vagues et des banquises.

Puis, chacun de ces derniers courut à ses bagages et se prépara, pour descendre à terre,

« Il faut, dit Betty à Victoria, que je retrouve sir Oscar, afin de le remercier des prévenances dont il m'a comblée. »

Mais il lui fut impossible de le rencontrer, au milieu de la bousculade générale.

« Bah! se dit Betty en renonçant à ses recherches, je le remercierai à Paris, puisqu'il a promis de venir me voir. »

La jeune fille et Victoria, leurs valises à la main, prirent alors la file pour franchir la passerelle volante qu'on venait d'établir et débarquer; mais, en posant le pied sur le quai, à l'aspect d'un des curieux venus là pour assister à l'arrivée du navire, Betty faillit tomber à la renverse dans les bras, assez embarrassés déjà, de Victoria, et un cri échappa de ses lèvres, un cri fait de deux mots, où se traduisait, mieux qu'en de longues phrases, l'expression de sa profonde stupéfaction :

« William Keniss!! »

« Comment êtes-vous ici ? » répétait la jeune fille.

IV

OÙ WILLIAM EXPLIQUE COMME QUOI SON RETARD L'A MIS EN AVANCE

Le retard incompréhensible et sans précédent de la *Touraine* avait soulevé dans le monde entier une émotion considérable et fait naître, dans l'esprit de tous, jusqu'au moment où ce transatlantique eût été signalé à Ouessant, mille suppositions plus pessimistes les unes que les autres.

Tantôt on parlait d'un abordage, à la suite duquel il avait coulé à pic, se perdant ainsi corps et biens dans la profondeur mystérieuse des flots ; tantôt (et l'on sait s'il s'en était fallu de peu que la chose arrivât) d'une rencontre avec quelque-une de ces gigantesques banquises qui, aux approches du printemps, se détachent des agglomérations polaires et descendent vers le sud, avec des vitesses effroyables auxquelles aucune force ne résiste.

Il est donc inutile de dire avec quel sentiment de joie la foule s'était portée vers la jetée et le débarcadère, afin de saluer, de ses hurrahs frénétiques, l'arrivée de la *Touraine*, dès que le bruit se fut répandu dans la ville que ce navire était en vue et n'attendait plus que la pleine mer

pour entrer dans les bassins. Les indifférents, badauds ou curieux, s'étaient massés sur la jetée; les parents et les amis des passagers, sur le débarcadère.

Le rassemblement était surtout considérable en ce dernier endroit.

A peine chacun des passagers mettait-il le pied à terre, qu'aussitôt il était entouré par tout un groupe de personnes qui le pressaient, l'embrassaient, et, avec toutes sortes d'exclamations inconscientes et folles, manifestaient leur bonheur de revoir ainsi, sain et sauf, l'être cher, qu'elles avaient cru perdu.

Miss Betty, elle, ne se savait point attendue. Aussi, ne pouvait-elle revenir de la stupéfaction qu'elle avait éprouvée, en apercevant William Keniss. Quant à Victoria, elle n'était pas moins surprise que sa maîtresse et, clouée sur place, elle n'arrivait point à détacher son regard de la personne de John, qu'elle examinait longuement, les yeux écarquillés, comme pour bien s'assurer que c'était lui.

« Vous ici ! cria enfin miss Betty à William, lorsque sa première minute de stupeur fut passée.

— Avouez, dit-il, que cela tient du prodige !...

— Le fait est, continua-t-elle, qu'il est assez extraordinaire de retrouver en France, en y débarquant, quelqu'un qu'on croit avoir laissé en Amérique !... Comment cela se fait-il ?

— Vous ne devinez pas ? »

La jeune fille réfléchit quelques secondes.

« Que je suis étourdie, reprit-elle !... Je ne pensais déjà plus que la *Touraine* arrive avec huit jours de retard et qu'elle a été distancée en route par le paquebot qui est parti de New-York après elle !... Le capitaine nous a dit que nous trouverions au Havre la *Gascogne*, bien avant laquelle nous aurions dû accoster !... C'est sans doute ce paquebot que vous avez pris ?

— Non, miss Betty, non !... Je n'ai pas pris la *Gascogne* !...

— Cependant, repartit en riant la jolie miss, vous n'êtes pas arrivé d'Amérique... à la nage ?

— Évidemment non !

— Alors... je ne comprends pas ! »

Et William de rire, à l'aspect du désarroi peint sur la physionomie de miss Scott.

John, lui, affectait un air important devant Victoria, non moins interrogatrice et fort joyeuse aussi de retrouver son ami.

Il fut convenu qu'on irait déjeuner à l'hôtel Frascati, en attendant

l'heure du rapide de Paris ; et, tandis que Victoria, demeurée avec John, surveillait les bagages de sa maîtresse, William et Betty se dirigèrent, à pied, vers cet hôtel, qu'habitait le Roi du Timbre-Poste, depuis son arrivée au Havre.

La jeune fille réclamait des éclaircissements immédiats de son compagnon, mais celui-ci la supplia tellement qu'elle dut d'abord conter ses aventures personnelles, — ce qu'elle fit de la meilleure grâce, sans oublier de dépeindre ses terreurs et d'émettre, en finissant, un regret sur ce que la bousculade de l'arrivée ne lui avait pas permis de revoir le galant sir Oscar, pour le remercier de toutes ses attentions.

Il faisait une belle matinée de mai ensoleillée, tout embaumée des mille parfums de printemps que la brise apportait par délicieuses bouffées.

Miss Betty avait relevé sa voilette jusque sur son chapeau, et, pour la première fois peut-être, — car il n'en avait jamais eu jusqu'ici une impression aussi nette, — William Keniss s'aperçut qu'elle était admirablement jolie, avec ses clairs yeux bleus, où semblait dormir un coin du ciel, et ses cheveux si blonds et si fins, dont les mèches folles voltigeaient autour du front et de la nuque, sous la caresse indiscreète du vent.

« Depuis que nous nous sommes rencontrés, dit-elle, c'est moi qui ai parlé tout le temps!...

— Vous ne pensez pas que je vais m'en plaindre?

— Je vous ai raconté mon odyssée. A vous maintenant de me raconter la vôtre.

— Ah! je ne vous cacherai point, miss Betty, que mon voyage est beaucoup moins intéressant que celui que vous venez de narrer. Le paquebot, qui m'a amené, n'a éprouvé aucune avarie. Il n'a pas non plus rencontré une banquise!....

— Ça ne fait rien!... Racontez-moi tout de même votre traversée....

— Volontiers! Mon récit, d'ailleurs, ne sera pas très long! »

Et tout en marchant à côté de la jeune fille, William Keniss, non sans se montrer par instants quelque peu embarrassé, parla en ces termes :

« Lorsque, dans la nuit du 17 au 18 avril, je quittai le Philatelic-Club, où nous avions passé ensemble la charmante soirée, au cours de laquelle vous avez été nommée membre de notre cercle, je rentrai naturellement chez moi, et là, j'appris qu'il fallait absolument que je partisse pour Paris, où m'appelait... une affaire....

— Une affaire?...

— Une affaire, que le moindre retard pouvait compromettre. Le temps de m'habiller (car je m'étais couché), puis de sauter, en compagnie de John, dans le premier fiacre qui passait et je fus, en quelques minutes, sur le quai. Malheureusement je n'y arrivai que pour assister au départ de la *Touraine*, que je comptais prendre, et la voir s'éloigner dans la brume du matin. J'étais, vous le pensez bien, aussi ennuyé qu'on peut l'être, et je me préparais à reprendre le chemin de Hudson Street, lorsque, par une chance inespérée, j'appris d'un matelot du port que la *Campania* devait lever l'ancre trois heures plus tard à destination de Liverpool.

« Malgré le crochet en Angleterre, auquel cela m'obligeait, je pouvais gagner du temps, en prenant ce paquebot, puisque le transatlantique suivant, qui était, je crois, la *Gascogne*, ne devait partir pour le Havre que huit jours plus tard. Je me résolus donc à prendre la *Campania* et, après y avoir retenu ma cabine et celle de John, j'attendis patiemment l'heure de son départ dans un bar des environs.

« Me voici donc sur la *Campania*. Mais, après le récit palpitant que vous m'avez fait de votre traversée, je ne vous importunerai pas du récit de la mienne, qui s'effectua sans incident notable. Nous eûmes toutefois à essuyer, comme vous, une très violente tempête.

— La même évidemment....

— Et, comme vous sur la *Touraine*, nous crûmes bien, nous aussi, sur la *Campania*, que notre dernière heure était sonnée. Il n'en fut rien, puisque me voici ! D'ailleurs, nous n'arrivâmes à Liverpool qu'avec un retard insignifiant.

« Que vous dirai-je maintenant de plus ? De la *Campania*, je sautai dans un train qui me mena en quelque heures à Londres, et, après avoir passé dans cette ville... une soirée... et une nuit... pour me reposer....

— Pour vous reposer ?

— Je pris, le lendemain, un second train, avec lequel je gagnai Douvres, d'où je filai ensuite sur Calais, par un des paquebots du South-Eastern-Railway.

« Bref, tout s'était jusque-là, vous le voyez, passé à souhait.

— Les suites probables m'épouvantent.

— C'est moi qui fus surtout épouvanté. A peine dans le rapide de Paris, je lus dans le *Temps* une dépêche mentionnant le retard de la *Touraine*.... Jugez de mon inquiétude, car je vous savais à bord....

— Tiens ! fit à ces mots Betty, prise de méfiance, comment le saviez-vous ?

— Par votre cocher.... Oui, par votre cocher, que j'avais rencontré sur le quai de New-York, répondit William avec embarras. Il revenait de vous mener à la *Touraine*.

— Je suis ravie, répliqua Betty, rendue sceptique par le trouble visible de son interlocuteur, que cette rencontre providentielle vous ait mis au courant de mes faits et gestes. Vous veniez donc d'apprendre que la *Touraine* n'était point arrivée en France? Après?... C'est palpitant.

— Aucune autre considération ne pouvait, dès lors, me préoccuper. Vous sachant en danger, je ne songeai plus, vous le pensez bien, à l'affaire qui m'avait appelé en Europe et, au lieu de continuer ma route sur Paris, je résolus de me diriger immédiatement vers le Havre, pour y être aux premières nouvelles.

— Voilà qui est gentil!...

— C'est pour cette raison, bien que je sois parti de New-York après vous, que vous m'avez trouvé ici tout à l'heure, lorsque vous êtes débarquée. J'attendais, heure par heure, votre arrivée, depuis trois jours, et avec quelle anxiété!...

— Je vous remercie, dit Betty, en tendant sa main au jeune homme, je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous me portez.

— Ne me remerciez pas, répondit-il, l'intérêt que je vous porte est si naturel!... »

Cette conversation s'achevait à peine, lorsque William et Betty arrivèrent devant Frascati. Une horloge sonnait onze heures; ils pénétrèrent dans le vestibule de l'hôtel.

John et Victoria y étaient entrés depuis quelques instants déjà.

Assis sur la terrasse qui domine la mer, ils causaient avec animation, et, à voir la figure irritée de celle-ci et l'air déconfit de celui-là, on aurait pu croire qu'ils causaient de leur mariage, pour lequel, on le sait, John se faisait un peu tirer l'oreille. Eh bien! ce n'était pas là le sujet de leur conversation! Non que Victoria eût perdu cette question de vue, mais, en ce moment, elle avait d'autres chiens ou plutôt un autre chien à fouetter, et ce chien... c'était le pauvre John!...

« Oui, criait-elle, je ne vous pardonnerai jamais d'avoir été raconter à votre maître que nous partions pour Paris, le matin où je suis venue vous informer de la détermination soudaine qu'avait prise miss Betty Scott!...

— Voyons, Victoria!...

— Il n'y a pas de « voyons! » Miss sera furieuse contre moi, lorsqu'elle saura que c'est à cause d'une indiscrétion de ma part, que

Monsieur Keniss se trouve maintenant en France, pour lui disputer le timbre qu'elle vient y chercher!...

— Croyez-vous ?

— Si je le crois ? J'en suis sûre!... Miss sera furieuse, furieuse, vous entendez!... Et après tout, elle aura raison ! Ah ! ce que je tiendrai ma langue, une autre fois!...

— Ce n'est cependant pas moi qui vous ai obligée à parler?...

— Il ne vous manque plus que de faire de l'esprit!... Tenez, monsieur John, si je ne me retenais pas.... »

Et Victoria, malgré son flegme habituel, allait sans doute proférer quelque terrible menace à l'adresse de John, lorsque, au même instant, les voix de William et de Betty, qui rentraient, se firent entendre.

La jeune fille demanda une chambre au gérant de l'hôtel et pria son compagnon de voyage de vouloir bien l'excuser, si elle s'absentait quelques minutes pour mettre un peu d'ordre dans sa toilette.

« Je vais vous attendre au restaurant, répondit celui-ci. J'en profiterai pour combiner le menu de notre déjeuner.

— En même temps, dit-elle en apercevant un appareil téléphonique dans un coin du vestibule, voulez-vous me rendre le service de téléphoner à Paris à l'hôtel Bristol, pour qu'on me réserve et qu'on me prépare un bel appartement ? Vous m'obligerez, car je n'ai pas pensé tout à l'heure à passer au télégraphe....

— Ne vous inquiétez de rien, répartit William, je vais téléphoner. »

La petite Américaine monta dans sa chambre, et William Keniss profita de son absence pour téléphoner à l'hôtel Bristol, puis pour régler la note de ses dépenses à Frascati, en y comprenant le prix de la communication téléphonique, celui du déjeuner qu'il allait faire avec sa jeune amie, et celui de la chambre qu'elle occupait momentanément. Cela fait, il entra dans la salle du restaurant et attendit.

Miss Betty revint quelques instants après et tous deux se mirent à table. Ils causèrent de choses et d'autres, puis, tout à coup, la jeune fille, regardant bien en face son compagnon, lui dit :

« Écoutez, mon cher ami, je vais être très indiscreète, mais je vous demande instamment de me dire quelle est l'affaire qui vous amène à Paris. »

D'abord surpris par une question si inattendue, William eut une hésitation, puis, songeant qu'il lui faudrait toujours s'expliquer un jour ou l'autre, il prit son parti de répondre et répliqua :

« Lorsque j'eus compris, la dernière fois où nous nous sommes vus

à New-York, dans quelles dispositions d'esprit vous aviez quitté le *Philatelic* je ressentis une vive inquiétude. Rentré chez moi, je ne pus chasser le pressentiment dont j'étais envahi, si bien qu'après de longues réflexions, je conclus que vous alliez partir pour la France.

— Comment?

— Je me résolus aussitôt à en faire autant, et après avoir consulté les horaires et vu poindre le jour, je courus à l'embarcadère, sans bagages, sans préparatifs, tel que j'étais. Malheureusement, il y a loin du bassin des transatlantiques à *Hudson Street* où est mon hôtel et, en dépit de mon bon vouloir, je n'arrivai, vous le savez, au quai que pour voir démarrer la *Touraine*.

— Mais que me vouliez-vous pour déployer tant de hâte?

— Mon Dieu, je voulais vous dissuader d'entreprendre un voyage d'autant plus déraisonnable qu'il me semble inutile....

— Et pourquoi donc, je vous prie?

— Parce que ce timbre à la poursuite duquel vous courez....

— Qu'en savez-vous? »

William eut un sourire et un geste de doute.

« Je connais trop, répliqua-t-il, votre ténacité, aussi bien que votre légitime désir de vaincre, pour n'être pas fixé sur votre but. Vous voulez conquérir le second et, je pense, introuvable exemplaire du timbre du Maharajah. Mais, puisqu'il ne m'a pas été permis d'empêcher votre départ, je chercherai du moins à rendre vaines vos démarches et à m'emparer moi-même de cette pièce unique, afin de conserver une collection qui ne puisse être égalée.

— Voilà, mon cher confrère, fit Betty, avec une nuance de dépit, qui est plus franc qu'aimable.

— Oh! protesta William, ne m'accablez pas si vite. C'est le philatéliste qui vient de parler. Mais il y a aussi le galant homme et l'ami, et ceux-là vous suivront partout, pour vous protéger, vous épargner les dangers et les ennuis d'un voyage long et difficile sans doute, pour être enfin à votre disposition en tout, sauf sur le point que vous savez.

— Un duel alors?

— Un duel, miss, vous l'avez dit. Mais un duel courtois, où rien ne sera fait par l'un qui puisse froisser l'autre et où votre adversaire n'aura pour fonctions que d'éloigner de vous les coups. »

Miss Betty fut bien forcée d'accepter l'explication et, souriante, elle tendit sa petite main à William en disant :

« Mon cher monsieur Keniss, je suis aussi flattée de vous avoir pour

adversaire que je suis heureuse de vous avoir pour compagnon. Et j'espère ne pas me montrer trop indigne d'un rival tel que vous. »

Puis, comme le déjeuner était fini, ils gagnèrent la gare, non sans que William se fût vivement excusé d'avoir réglé toute la dépense, en représentant à Betty qu'il avait le premier mis le pied en France et qu'il avait par conséquent le droit de l'y recevoir à son arrivée et de lui en faire les honneurs.

Il exigea de même qu'elle voyageât du Havre à Paris dans un compartiment, loué par lui tout exprès en entier, et il alla, comme on le verra par la suite, jusqu'à la déposer à l'hôtel Bristol, où elle descendait, sans lui permettre d'ouvrir une seule fois sa bourse.

Mais revenons un peu en arrière.

William Keniss, dans la narration de son voyage, qu'il avait faite de la meilleure grâce à miss Betty, n'avait omis qu'un épisode, — un épisode aussi plein d'importance que d'intérêt.

Son oubli n'était pas d'ailleurs absolument involontaire; mais comme il ne s'agissait, en fin de compte, que de glisser sur une circonstance que rien ne l'obligeait à faire connaître, le Roi du Timbre-Poste avait résolu de se renfermer dans un silence prudent.

Au surplus, son intérêt à dissimuler l'aventure paraîtra évident, si l'on considère qu'elle l'avait mis sur la piste du fameux timbre qu'il s'apprêtait à disputer courtoisement à sa gracieuse rivale.

Voici ce qui s'était passé :

En débarquant à Liverpool, le jeune homme et son domestique avaient aussitôt pris l'express de Londres, pour, de là, gagner Douvres, Calais et Paris.

Dans la crainte que la route lui parût longue et désireux d'apprendre les nouvelles dont il était privé depuis une semaine, William avait acheté le dernier numéro du *Times*, le grand journal quotidien anglais qui passe pour le plus sérieux et le mieux informé de tout le Royaume-Uni.

Il lisait, très absorbé, sans jeter un coup d'œil sur le pays que le train parcourait à toute vapeur. Aussi ne vit-il même pas, au passage, Crewe, Stafford, Lichfield, Rugby et ne leva-t-il la tête qu'en entendant l'express entrer, avec un bruit de tonnerre, dans la gare de Northampton...

William croyait avoir lu son journal en entier. Mais peut-on se vanter jamais d'avoir tout lu, lorsqu'on a le *Times* entre les mains?

Comme il restait une bonne heure et demie de voyage avant Londres, William rouvrit donc la vaste gazette et ses regards s'arrêtèrent sur un article, qu'il avait d'abord négligé et qui avait pour titre : *Une odyssée*.

Intrigué par le mystérieux en-tête, il s'installa commodément et reprit sa lecture. L'article était ainsi conçu :

« Nous avons tenu nos lecteurs au courant des troubles qui ont bouleversé l'État du Brahmapoutre, un des rares territoires de l'Inde « encore » indépendants et qui se trouve situé en plein Himalaya.

« Il nous reste à faire connaître le dénouement de cette tragédie.

« Le maharajah Badernabad.... »

William sentit son cœur bondir d'émotion. Quoi ! Une tragédie chez le maharajah du Brahmapoutre ! Chez le possesseur probable du second exemplaire du timbre doré !.... Et l'on juge s'il poursuivait la lecture de cette palpitante information....

« Le maharajah Badernabad, poursuivait l'article, à qui le Lord Vice-Roi des Indes avait offert un mobilier de chambre à coucher en pitch-pin pour se le rendre favorable et l'engager à signer un traité de commerce ruineux pour le Brahmapoutre, ayant eu l'imprudence d'exhiber ce cadeau à l'un de ses neveux, ce dernier résolut de s'en rendre possesseur. D'où, conspiration, émeute, rébellion, guerre civile, fomentées par le jeune prince à qui la pensée toute naturelle était venue de s'emparer du trône, en même temps que du mobilier en pitch-pin.

« Le Maharajah dut se fortifier dans Son-Po, sa capitale. Mais ses sujets, lassés par son abominable despotisme, ses exactions et ses cruautés, pensèrent qu'un changement de règne ne pouvait leur être que profitable et livrèrent Son-Po à l'usurpateur.

« Tandis que celui-ci faisait une entrée triomphale, Badernabad fut donc obligé de s'enfuir avec son vizir Satrakas et le grand talapoin Trogustul. Il profita de l'occasion pour emporter le trésor public, consistant en pierreries et en argent monnayé : soit plus de quinze millions de roupies d'or, le tout chargé sur trois éléphants.

« L'usurpateur ne demandait qu'à le laisser fuir pour se débarrasser de lui, mais il n'entendait pas renoncer aux roupies. Une troupe de cavaliers fut donc expédiée aux trousses des fugitifs qui, près d'être rejoints, abandonnèrent les éléphants et leur précieux fardeau.

« Le vizir et le grand talapoin eussent bien voulu rester en grâce auprès du nouveau maître et ils proposèrent de livrer Badernabad, espérant se faire un titre de leur trahison ; mais, comme on les avertit qu'ils seraient pendus, ils détalèrent sur l'heure et gardèrent, depuis ce moment, à leur ancien souverain, une fidélité inébranlable.

« Tous trois, parvenus sur le territoire anglais, s'empressèrent d'implorer la protection des lois britanniques, qu'on leur accorda plus large-

ment encore qu'ils n'eussent voulu, car on les embarqua aussitôt pour l'Angleterre, avec promesse d'une énorme pension.

« Ils protestèrent; mais le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté, toujours soucieux de maintenir l'ordre dans le monde, n'en persista pas moins à s'assurer de leurs personnes.

« Or, le maharajah et ses deux compagnons viennent de débarquer à Londres et ils sont logés dans une villa somptueuse, que l'agence Goole, Truxham and Co, limited, a, sur avis télégraphique, meublée d'avance à leur intention, avec un goût parfait et une magnificence tout orientale.

« L'importance d'un tel événement n'échappera à personne. En effet, un corps d'armée anglais vient de prendre Son-Po d'assaut, afin d'y réprimer les troubles et de protéger ceux de nos compatriotes qui y sont établis. »

William, ravi de la circonstance, ne put maîtriser sa joie.

« Allons! se dit-il, encore un territoire escamoté au profit de la Reine!... Il doit y avoir quelque chose à tirer de là.... »

On arrivait, au même moment, à Londres, par la station d'Euston.

« Eh bien! monsieur, demanda John, nous allons tout de suite à Charing-Cross?

— Jamais de la vie! s'écria William, il faut que je voie Badernabad. »

A ce nom baroque, John eut un haut-le-corps.

« C'est vrai, fit William en riant, tu n'as pas lu le *Times*, toi. Sache donc que le maharajah du Brahmapoutre lui-même, le seigneur Bader-nabad est à Londres, avec son vizir et son grand talapoin.

— Ah! diable!... Ah! diable!... répétait le bon John, très surpris et un peu démonté par l'énumération de tous ces titres.

— Comprends-tu, maintenant? conclut William. Le second exemplaire de mon timbre est peut-être à Londres.... En tout cas, j'aurai à son sujet toutes les indications possibles, puisque j'ai sous la main celui qui l'a fait fabriquer. »

Le jeune Américain héla un cab et, accompagné de son fidèle valet de chambre, se fit aussitôt mener aux bureaux de l'agence Goole, Truxham and Co, limited, qui se trouvaient dans Cheapside, une des rues les plus animées et les plus commerçantes de la Cité.

La légère voiture roulait si vite, sur ses deux roues caoutchoutées, qu'ils eurent à peine le temps d'apercevoir les arbres de Russel Square et les antiques maisons d'Holborn.

Moins d'une demi-heure après avoir quitté la station, ils débouchèrent dans Cheapside et le cheval, tout fumant d'une telle course, s'arrêta court

devant un immense édifice dont les quatre étages vitrés étincelaient, sous les rayons obliques du soleil couchant, comme un énorme miroir.

Un portier, ganté de blanc, galonné d'or, s'avança aussitôt.

« Les bureaux sont encore ouverts? demanda vivement William.

— Oui, monsieur, que désire monsieur? »

William Keniss ne répondit pas d'abord, occupé qu'il était à contempler la façade éblouissante de l'établissement, sur laquelle flamboyaient, en lettres dorées de deux mètres, les noms Goole et Truxham et, en caractères plus petits, des indications sur les innombrables spécialités de la maison.

On apprenait ainsi, avant même d'y pénétrer, qu'elle se chargeait à peu près de tout : vente et achat d'immeubles ; prêts et placements d'argent ; fournitures de nouveautés, d'articles de Paris, de librairie, de meubles, de carrosserie, de lingerie, de comestibles, de repas complets, de vêtements et de tout ce qu'on peut imaginer pour l'indispensable, le confort et le superflu. Elle fournissait de même des domestiques, des chevaux, des appartements, des employés et des correspondants, délivrait des billets de théâtre et de chemin de fer, organisait à forfait des voyages et des divertissements. Au besoin elle eût fait des mariages et procuré des amis.

« Je voudrais savoir, dit enfin William, où loge le maharajah du Brahmapoutre.

— A l'entresol, guichet 34!... » répliqua le portier, en s'inclinant.

John demeura dans le cab et William, aussitôt, traversa un vestibule, où bourdonnaient une foule de clients et d'employés, et gravit un escalier, tapissé de rouge, éclairé par de gros globes électriques.

Chaque service était installé à sa place et numéroté, ce qui rendait les recherches fort simples. Aussi William fut-il bientôt au guichet 34.

« Monsieur, dit-il au préposé, l'on m'a dit que je trouverais ici l'adresse du maharajah du Brahmapoutre.

— Monsieur est sans doute un créancier? interrogea l'agent.

— Moi? fit le jeune homme étonné, pas du tout.

— Ah! très bien. »

Et l'employé, sans ajouter une parole inutile, écrivit quelques mots sur une fiche qu'il tendit au visiteur et qui portait : S. E. Badernabad, maharajah du Brahmapoutre, villa de l'Himalaya, Park Lane, au coin de Green Street.

William, qui n'en demandait pas plus, redescendit, tout en se disant : « Pourquoi, diable, voulait-il savoir si j'étais un créancier? »

Puis, tout heureux d'avoir été si rapidement renseigné, il remonta dans le cab, — et le rapide équipage se remit en route, un peu moins vite cependant, à cause de l'encombrement des rues, ce qui permit aux voyageurs de regarder, au passage, les monuments

Ce fut d'abord Saint-Paul, la cathédrale de Londres, dont ils longèrent la gauche, puis Ludgate Hill, le pont du chemin de fer, les deux obélisques de Ludgate Circus, Fleet Street avec ses innombrables magasins et sa cohue affairée. Ils virent aussi le Temple et remarquèrent à droite, en pénétrant dans le Strand, le palais de Justice ou Cour royale, avec ses créneaux et ses tourelles gothiques; Saint-Clément et Sainte-Marie, deux églises campées au milieu de la chaussée comme de gros kiosques; les théâtres : la Gaiety, le Lyceum, le Vaudeville; la gare de Charing-Cross, vaste et monumentale, avec l'étrange campanile qui se dresse au milieu de la cour.

« Tu vois, dit en passant William à John, voilà d'où nous partirons pour la France... si nous partons. »

La voiture traversa alors Trafalgar Square et contourna la grande colonne où trône l'amiral Nelson, le vainqueur de la flotte française, qui mourut au milieu même de son triomphe, tué par un boulet. Ayant laissé à droite la statue de George III, elle longea ensuite Pall Mall, la rue des clubs, et traversa la place de Waterloo, au fond de laquelle le duc d'York perche sur une autre colonne.

Enfin, après avoir côtoyé les arbres de Green Park, dans Piccadilly, la rue élégante de Londres, elle tourna à droite dans Park Lane et s'arrêta de nouveau devant la demeure du prince Indien.

Trois grands gaillards jouaient une partie captivante.

V

COMME QUOI, SI L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR, IL Y CONTRIBUE PASSABLEMENT

C'était une sorte de palais, précédé d'un petit parterre, où l'on entrait par un porche magnifique. La double rangée de ses fenêtres donnait sur Hyde Park, et à son faite, couronné d'une balustrade, des statues mettaient, de loin en loin, de sveltes et gracieuses silhouettes.

« Viens avec moi », dit William qui, suivi de John, gagna la porte d'entrée et la loge du portier.

Et là, leur surprise commença.

Par la baie vitrée, qui permettait de voir à l'intérieur de la loge, ils aperçurent trois grands gaillards, à moustaches blondes et de type évidemment anglais, habillés en Hindous et coiffés de turbans de soie.

Assis autour d'une table, ils jouaient une partie captivante avec des cartes crasseuses, fumaient d'énormes pipes et étaient environnés de bouteilles d'ale et de pintes en étain, qu'ils remplissaient et vidaient tour tour avec le plus grand empressement.

« Voilà, dit William, des Hindous joliment bien acclimatés. Ils sont, à coup sûr, de la suite de Badernabad. »

Et il frappa à la vitre.

« Entrez ! cria l'un des joueurs, sans même détourner la tête.

— C'est bien ici, fit William en pénétrant dans la loge, que demeure le Maharajah ?

— Oui, mais pas pour longtemps ! »

A cette réflexion, formulée en anglais avec le plus pur accent britannique, les trois Hindous éclatèrent de rire, ce qui acheva de déconcerter le visiteur.

A tout hasard, il demanda encore :

« Puis-je avoir avec lui un moment d'entretien ?

— Si c'est pour lui réclamer de l'argent, pas la peine ! reprit l'individu qui lui avait déjà répondu.

— Ce serait plutôt pour lui en offrir, répliqua William Keniss.

— Pas possible ! En ce cas vous arrivez à pic. »

L'allure de ces trois hommes semblait pour le moins étrange au jeune Américain, mais il pensa que les usages indiens pouvaient différer des nôtres et que la liberté était, sans doute, dans l'Himalaya, beaucoup plus grande qu'on ne l'imaginait communément.

« Voyons, questionna le joueur, en posant ses cartes et après avoir vidé une pinte, qu'est-ce que vous lui voulez, à ce vieux panné ? Vous pouvez me le dire, je suis le grand maître du palais. »

A ces mots, l'hilarité des trois compères ne connut plus de bornes. Ils se tordaient de rire, avec de grands éclats, et William, stupéfait, fut obligé d'attendre qu'ils voulussent bien s'expliquer autrement que par ces remarques aussi obscures que malséantes.

« Moi, dit un autre, je suis le chef des gardes.

— Et moi, ajouta le troisième, je suis le trésorier. En voilà une sinécure ! »

Et les rires de reprendre de plus belle, de continuer, inextinguibles, en présence de William, qui ne savait au juste si l'on se moquait de lui ou du maître de céans.

« Enfin, commença-t-il....

— Oui, interrompit le grand maître du palais, en ôtant son turban, pour essuyer ses yeux que l'excès de la gaieté avait remplis de larmes, je vois, monsieur, que vous n'êtes pas au courant de l'étiquette et des ordres de Sa Hautesse.... »

S'étant arrêté pour rire encore, il reprit son calme et poursuivit :

« Voilà. Le Maharajah avait fui avec la caisse, mais on l'a rattrapé et il s'est trouvé, en arrivant sur le territoire anglais, sans un rouge

liard. Le gouvernement lui a promis une pension superbe et c'est, à la faveur de cette promesse, qu'il a fait télégraphier à l'agence Goole, Truxham and Co de lui meubler cette villa, dans le goût de son pays, et de la garnir d'un personnel suffisant. Tels que vous nous voyez, nous sommes des employés de l'agence, détachés....

— Comment! s'écria William, vous n'êtes pas venus en Europe avec le prince?

— Jamais de la vie. Moi, je suis Londonien de Londres, né dans White-Chapel, pour vous servir. Monsieur le chef des gardes, que vous voyez, est né à Birmingham, et Monsieur le trésorier, également présent, se trouve être natif de Ramsgate. »

Les trois faux Hindous se remirent à rire et William, sans ses préoccupations, n'eût pas manqué d'en faire autant.

Cependant il tenait à être entièrement éclairé.

« Mais, demanda-t-il, ce costume?...

— Ma foi, répartit le trésorier, on nous a affublés de ces oripeaux pour rappeler le pays au patron.

— Sa Hautesse, fit William avec le plus grand sérieux, a amené avec elle, si j'en crois le rapport des journaux, de hauts fonctionnaires.

— Ah! oui, parlons-en, ricana le chef des gardes. Une espèce de vizir qui était, paraît-il, son ministre là-bas, et son grand talapoin.... Savez-vous seulement ce que c'est qu'un talapoin? C'est un prêtre de Bouddha. Or, celui-là était un chef dans le royaume du Brahmapoutre.

— Mais, observa William, d'après les relations des voyageurs, la situation et le nom même de ce royaume, je croyais qu'ils adoraient Brahma?

— Oui, mais Badernabad s'est fait bouddhiste pour se mettre bien avec la Chine, dont il espérait l'appui contre les Anglais. Vous voyez comme ça lui a réussi!...

— Voilà des convictions solides, fit William en souriant.

— Eh! continua le grand maître du palais, attendez que je vous raconte. Quand les trois seigneurs ont débarqué à Londres, la maison était prête, tous les faux Hindous à leur poste, et ils n'ont eu qu'à s'installer. Seulement... pas de pension! Le gouvernement, qui ne les craint plus, demande à réfléchir. Les factures arrivent.... Nous autres, les dignitaires, nous réclamons nos gages!... Mais, pas plus d'argent que dans mon œil!... Avec cela, des tas de salamalecs à faire, quand on les approche. Est-ce que ce vieux fou de Maharajah ne voulait pas nous faire empaler, parce que nous refusions de nous jeter la face contre terre, en sa pré-

sence? On a eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que la Tamise n'était pas le Brahmapoutre. Aussi, ils se disputent tout le temps, lui et ses deux copains; ils s'accusent mutuellement de leur débîne, et c'est tout juste s'ils ne se pochent pas les yeux!... »

Comme pour appuyer cette déclaration, un grand bruit de pas précipités et de meubles bousculés se fit entendre au-dessus de la loge.

« Tenez, dit le trésorier, vous entendez? Les voilà qui discutent les affaires de l'État. »

Cette fois, tous, John compris, s'amusèrent de la remarque et ne purent s'empêcher de pouffer. Mais William, qui ne perdait pas de vue son but, y revint bien vite.

« Bref, dit-il, je désire parler au Maharajah. Veuillez l'en prévenir.

— Oh! oh! répliqua le grand maître, on n'approche pas comme cela Sa Hautesse. Faites une demande d'audience, que je transmettrai au vizir, qui la transmettra au grand talapoin, qui la soumettra au Maharajah, et, si vous n'êtes pas un créancier, peut-être que dans six semaines....

— Allons, allons, fit William avec bonhomie, je suis sûr que grâce à votre bonne protection, dans six minutes.... »

Ce disant, il glissa dans la main de chaque dignitaire une livre sterling.

L'effet fut foudroyant. Tandis que le trésorier remerciait avec effusion, le grand maître se précipitait à l'acoustique communiquant avec les appartements.

« Noble et puissant seigneur, cria-t-il dans le cornet, il y a là quelqu'un qui sollicite l'insigne honneur d'être admis dans l'éblouissante présence de Sa très Magnanime et très Illustrissime Hautesse. »

Puis, tandis que les auditeurs se mordaient les lèvres, pour ne pas éclater, il mit le cornet à son oreille, afin d'entendre la réponse.

« Le vizir demande là-haut, dit-il, si vous n'êtes pas Américain.

— Mais, en effet... dit William, repris d'étonnement.

— Oui, noble et puissant seigneur, cria dans le tuyau le grand maître du palais, l'humble solliciteur est Américain. »

Ayant écouté de nouveau, il ajouta, en s'adressant à William, qui ne revenait pas de la perspicacité de l'invisible dignitaire :

« Le vizir veut encore savoir si vous venez pour un objet de valeur.

— Je crois bien. »

La réponse ne se fit pas attendre et fut qu'il fallait faire monter sur-le-champ le... ou les visiteurs.

Le chef des gardes, chargé d'introduire les étrangers, précéda donc

William et John dans le grand escalier, tout garni de riches tentures d'Orient, qui conduisait au premier étage.

« Ils vont tâcher de vous coller quelque rossignol, dit-il tout en montant. Depuis leur arrivée, ils ne sont occupés qu'à chercher des brocanteurs, pour vendre les bijoux qu'ils avaient sur eux et même leurs habits. Ah! c'est que rien que dans leurs frusques brodées, ils en avaient pour de l'argent!... Ils ont même essayé de bazarder les meubles et les tapisseries. Seulement, nous avons l'œil, et si nous défendons l'entrée, nous ne permettons pas toujours la sortie. Vous comprenez que le bouillon bu par l'agence est déjà assez copieux!... »

William, qui s'imagina que son guide disait tout cela à son intention et le soupçonnait peut-être de vouloir emporter quelque pièce du mobilier, ne répondit rien et continua de monter.

Comme on arrivait au palier du premier étage, bordé d'une rampe de bronze ciselé et où se dressaient, comme des tentures de feuillage, les mille palmes des plantes rares, assemblées là par centaines, le chef des gardes se pencha sur le vide et cria à ses compagnons, demeurés en bas :

« Eh! dites donc, ne barbotez pas mes cartes!... J'avais une quinte majeure! »

Et, se retournant vers William, il lui dit : « J'ai oublié de vous demander votre nom. C'est gênant pour annoncer!... »

— William Keniss, de New-York, répondit le jeune homme.

— Bien. »

Aux côtés de la grande porte, donnant accès dans les appartements, deux Écossais, déguisés en riverains du Brahmapoutre, affalés sur des tabourets, bâillaient à se décrocher la mâchoire.

L'un d'eux, à l'aspect des arrivants, se souleva, ouvrit un battant et retomba sans façon sur son siège, à demi endormi.

« Vous voyez, dit le chef des gardes, ceux-là ne sont pas plus payés que nous. Aussi, ils en donnent au potentat pour son argent.... Tout de même, ajouta-t-il, si vous venez pour conclure un marché, faites quelques singeries, en voyant le bonhomme. Saluez, roulez sur le tapis si le cœur vous en dit, donnez-lui de l'éblouissant et de l'illustrissime. Vous aurez votre bibelot à meilleur compte. »

On était arrivé à la porte de la salle, dite du trône, où le prince recevait.

Le chef des gardes l'ouvrit et, avec une révérence, hurla :

« Le très humble et très suppliant valet de Sa colossalissime Hautesse, Monsieur William Keniss, de New-York. »

Cela fait, et William, suivi de John, ayant pénétré, il referma la porte et courut reprendre son piquet à trois, un instant interrompu.

Le spectacle dont le jeune homme fut alors le témoin n'était pas de nature à diminuer son ahurissement.

La salle du trône, éclairée par trois fenêtres donnant sur Hyde Park, était plongée dans cette première ombre du jour qui finit. Tout, cependant, s'y distinguait encore nettement, à cause de l'exposition qui était au couchant. En face des fenêtres, un grand fauteuil était établi sous un dais de brocart cramoisi et un tapis de Perse, très précieux, couvrait tout le parquet. Aux murs étaient fixées des panoplies d'armes et des tapisseries, brodées d'or, qui donnaient à l'appartement un aspect de somptuosité incomparable. Du plafond, que des solives, délicatement sculptées, divisaient en caissons, pendaient des lustres de grand prix, chargés de bougies.

Ce que William aperçut d'abord, ce fut le groupe des trois exilés.

Badernabad, lui-même, était assis dans le fauteuil qui lui servait de trône, ayant à sa droite Trogustul, le grand talapoin, et à sa gauche, Satrakas, le grand vizir. Ces deux derniers se tenaient debout.

Tous trois s'évertuaient au maintien le plus majestueux et le plus imposant. Outre qu'ils avaient, dans toute la force du terme, ce qu'on est convenu d'appeler de nobles têtes de vieillards, avec tous les attributs de la chose : barbe blanche et longue, nez aquilin, regard profond, physionomie royale, ils étaient revêtus de costumes splendides, chamarrés, brodés, constellés, avec des yatagans passés dans leurs ceintures de soie et des turbans où s'enroulaient des torsades de pierreries, — à croire que tout Gölconde en avait fourni les matériaux.

William fit quelques pas, hésitant sur la posture qu'il serait à propos de prendre. Mais, ayant réfléchi qu'il ne convenait pas à un citoyen de la libre Amérique de se mettre le front dans la poussière, d'ailleurs assez abondante sur le tapis, il s'avança et se contenta d'un profond salut, aussitôt imité par John, qui se tenait respectueusement en arrière.

« C'est vous, l'Américain ? » s'enquit Badernabad d'une voix grave.

— Oui, extraordinairement seigneur, répliqua le jeune homme, désireux du moins d'être poli.

— Tu vois, misérable ! gronda le souverain détrôné, en se tournant vers le grand talapoin.

— Je vous prie de ne pas m'insulter, riposta celui-ci, avec assez de sécheresse.

— Ah ! fit Badernabad, en levant les bras, dans un geste à la fois noble

et désolé.... S'entendre parler ainsi par un sujet! Ah! mes pals! Ah! mes cangues! Ah! mes carcans! Où êtes-vous?

— Ils ne sont pas ici, heureusement! » murmura Trogustul.

Et il ajouta, très bas :

« Voyons, ayez un peu de dignité. Vous nous couvrez de ridicule. »

Le Maharajah mordit sa moustache et demanda ensuite à William :

« Avez-vous le temps d'attendre un instant ? »

William
se contenta d'un profond salut.

— Autant qu'il plaira à Votre incalculable Hautesse. »

Un silence suivit, que William, par déférence, n'osait rompre.

Tout à coup, Trogustul devint d'une pâleur livide, ses jambes flageolèrent, et il parut qu'il allait se trouver mal.

Comme il fit quelques pas vers la porte du fond, le Maharajah se leva précipitamment et le saisit par sa tunique. Mais l'étoffe lui resta dans la main et le grand talapoin courut pour sortir, aussitôt poursuivi par Badernabad.

William ne fut pas peu surpris de voir que leurs dos étaient seulement recouverts d'une chemise grossière et que leurs riches accoutrements, uniquement composés d'une façade, étaient fixés par derrière au moyen de ficelles, comme de simples plastrons.

Par la porte de l'appartement voisin, demeurée ouverte, parvenaient les éclats d'une violente altercation, où dominait la voix du Maharajah :

« Ah! filou!... Voleur!... Escroc!... Dépêche-toi ou je t'étrangle!... »

Satrakas était demeuré à sa place, impassible et muet.

De plus en plus dérouté, William se risqua à l'interroger.

« Dites-moi, monsieur le vizir, que fait dont votre magnanime seigneur, et que signifient ces invectives? »

Le vizir hésita d'abord à répondre, puis, se décidant tout à coup, il ouvrit largement son cœur.

« Ah! monsieur, s'écria-t-il, en saisissant la main de William, soyez notre sauveur!... Nous sommes dans une bien horrible situation, sans argent, accablés de dettes, harcelés par nos créanciers. Nous avons presque tout vendu. Le dos de nos habits est déjà chez le fripier; nous n'avons gardé que le devant pour paraître encore avec quelque décence.... Voyez à quels aveux j'en suis réduit!... »

Effectivement, la voix du pauvre homme tremblait et des larmes montaient à ses yeux.

« Tous ces bijoux que vous nous voyez, reprit-il, sont en verre et en toc.... Les vraies pierres ont été vendues!... Voilà où nous a menés notre fidélité à un coupable seigneur!... Il nous prive de tout!... Nous mourons de faim dans ce palais.... Nos gens nous refusent le service et nous accablent de dérision, ce qui fait que Trogustul et moi sommes à la fois malmenés par notre maître et par nos domestiques.

— Que je vous plains! fit William compatissant.

— Un diamant superbe restait au Maharajah, poursuivit Satrakas, et il le gardait égoïstement pour la satisfaction de ses besoins personnels.... C'est celui-là même pour lequel vous venez....

— Moi! interrompit William, mais je ne viens pas pour un diamant....

— Comment! N'êtes-vous pas l'Américain que le joaillier de Regent Street devait envoyer?

— En aucune façon.

— Mais alors, que nous voulez-vous? »

Une idée traversa tout à coup le cerveau de William.

« N'importe, dit-il, ce diamant, je l'achète.

— En vérité?

— Je vous le jure. Et je paie comptant.

— Alors, attendez.

— Pourquoi attendre?

— C'est que.... ce matin même... révoltés de l'égoïsme de notre cher

seigneur, nous avions comploté, Trogustul et moi, de nous en rendre maîtres pour améliorer notre sort... et ainsi fut fait!... Trogustul fut assez heureux pour s'en saisir et l'avaler séance tenante.... »

En dépit de son envie de rire, William se contint et écouta, jusqu'au bout, la confidence.

« ...Malheureusement, le maître l'avait vu. Il envoya aussitôt chercher une forte dose d'huile de ricin, comme on dit en Europe, et le contraignit à l'absorber, en le menaçant de le faire arrêter comme voleur.... Oh! ce fut une scène affreuse.... »

Dans la chambre voisine, les invectives continuaient et les sommations de se hâter, que Badernabad prodiguait à l'infortuné Trogustul.

La narration du vizir expliquait maintenant le soudain malaise et la fuite inopinée de Trogustul; et William, — tenté d'attribuer d'abord la colère de Badernabad et son empressement à ne pas perdre de vue son compagnon, au dépit que devait lui inspirer un tel oubli de l'étiquette, — comprit que le Maharajah tenait simplement à ne pas manquer le retour de son diamant, sur le point d'être ramené au jour par la propriété laxative du ricin.

Pris d'un fou-rire, John se dissimulait derrière son maître, qui, de son côté, multipliait les efforts, afin de ne pas s'abandonner à une hilarité désobligeante pour son interlocuteur.

Tout à coup, une exclamation de triomphe retentit.

« Ah! criait Badernabad, le voilà!... Je l'ai!... Tu vois, voleur que tu es, que le bien mal acquis ne profite jamais! »

Au bout d'un instant, le Maharajah rentra vivement dans la salle du trône, tenant, entre deux doigts, un admirable diamant, d'une eau impeccable et d'une taille sans pareille, dont les facettes miroitaient dans le jour finissant.

Non sans un mouvement de dégoût, William saisit la pierrerie, la jugea très précieuse et dit au Maharajah :

« Enormissime seigneur, qu'exigez-vous, en échange de ce joyau?

— Ce qu'il vaut, répliqua le prince, rentré en possession de sa sereine grandeur.

— Accepteriez-vous vingt mille livres sterling? »

La rondeur du chiffre parut faire une impression profonde sur le monarque déchu. Vingt mille livres! Treize mille cinq cents roupies d'or Cinq cent mille francs!

Certes, la somme était menue auprès de ses trésors de jadis. Mais elle prenait des proportions fabuleuses, dans le dénuement actuel.

« J'accepte, dit-il, avec une froide majesté.

— En ce cas, je conclus le marché avec votre magnanimissime Hautesse.... A une condition pourtant....

— Ah! laquelle?

— C'est que je me rendrai aussi acquéreur d'un certain timbre-poste, dont il doit rester un seul exemplaire entre les mains de Votre Hautesse. »

William, tremblant d'émotion, attendait la réponse du potentat.

Il y avait, en somme, bien des probabilités pour que ce timbre eût été détruit, égaré, volé ou laissé dans Son-Po, la capitale abandonnée si précipitamment.

Le Maharajah, absorbé, caressait sa longue barbe et semblait chercher sa réponse.

« Et, dit-il enfin, combien donneriez-vous pour ce timbre?

— Ce que Votre Hautesse daignerait exiger.

— Il a donc une bien grande valeur?

— Pour moi, oui.

— En donneriez-vous, par exemple, cinq mille livres?

— A l'instant. »

A ces mots, le Maharajah se jeta sur son grand vizir et le couvrit de coups de poing et de gourmades de toutes sortes.

« Ah! traître, criait-il, tout en le frappant, misérable! voleur! Tu avais bien besoin de me donner un pareil conseil!

— Je vais vous faire arrêter pour coups et blessures! » hurlait le malheureux, succombant sous les coups.

La scène était des plus pénibles et William n'osait intervenir, lorsque Trogustul, encore pâle et défait, bien qu'affaibli par de la drogue justicière, fit irruption dans la salle et se rua sur son maître avec une fureur sauvage. Badernabad, ayant affaire à deux adversaires, voulut bien pardonner et la mêlée s'arrêta, non sans que les somptueux plastrons fussent singulièrement détériorés.

« Croiriez-vous, dit le Maharajah à William, que ce Satrakas de malheur m'a conseillé de vendre ce timbre pour cinq cents pauvres livres à un certain Moulineau, de Paris, qui avait su, je ne sais comment, que je le possédais?

— Alors, interrogea William frémissant, vous ne l'avez plus?

— Eh! non!

— Et c'est Moulineau qui en est actuellement détenteur?

— Parfaitement.

— Bon, bon, je file. »

Joignant l'acte à la parole, William, sans même prendre congé, tourna les talons et se précipita vers la sortie. Mais, comme s'ils se fussent donné le mot, les trois Asiatiques se lancèrent sur ses traces, en criant, éperdus :

« Hola! Eh!... le diamant! Il emporte le diamant! »

William, qui était déjà dans l'antichambre, éclata de rire, en entendant leurs objurgations affolées.

« Sapristi, s'écria-t-il, en revenant sur ses pas, c'est, ma foi, vrai que je me sauvais avec leur diamant!... »

Mais l'incident avait fait du bruit : les domestiques, tirés de leur torpeur, étaient survenus ; les dignitaires, installés dans la loge, ne sachant que penser de ce vacarme, avaient posé leurs cartes et avaient gravi quatre à quatre le grand escalier. Tout le personnel fut bientôt rassemblé dans la salle du trône.

« Eh bien, disait l'un, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Nom d'un chien, grommelait un autre, faites donc un peu moins de bruit ; on ne peut pas seulement dormir tranquille!...

— Ne vous inquiétez pas, fit William. Je parlais, en oubliant de payer le....

— Ce n'est rien ; ce n'est rien... » interrompit brusquement Bader-nabad.

Et, se penchant à l'oreille du jeune homme, il lui dit, d'un ton plein d'angoisse :

« Au nom de Bouddha, ne révélez pas que je vous vends un diamant. Tous ces gaillards-là seraient capables d'ameuter mes créanciers, ou de me le voler sans autre forme de procès. »

Pris de pitié pour la misère du potentat, William rassura les domestiques et les dignitaires qui retournèrent, les uns à leur somme, les autres à leur piquet.

« Pardonnez-moi, dit-il ensuite, ma friponnerie involontaire. Je vais vous prouver ma bonne foi, en vous remettant un chèque de la somme en question. »

Trogustul et Satrakas montraient des mines allongées et tristes qui contrastaient lamentablement avec l'expression de triomphe dont le visage du maharajah était illuminé.

William le remarqua, et, se souvenant à propos des supplications du vizir, il reprit :

« Ce n'est pas un chèque que je vais vous remettre, mais trois chèques d'égale valeur, un pour chacun d'entre vous, représentant le tiers de la somme totale, c'est-à-dire six mille six cent soixante-sept livres.

— Comment cela? demanda Badernabad inquiet.

— Très haut, très large, très profond seigneur, répliqua William, il m'apparaît que vous devez partager, en frères, vos dernières ressources et vous aider mutuellement....

— Est-ce que ça vous regarde? s'écria Badernabad. Ce diamant est à moi... rien qu'à moi!...

— Pardon, triomphantissime autocrate, vos deux compagnons, ayant partagé votre exil, il est juste que....

— C'est mon affaire, protesta le maharajah.

— Très bien, conclut tranquillement William, je vais rappeler vos gens.

— Non, non, de grâce, tout plutôt que cela!... » fit Badernabad suppliant.

Alors, le jeune Américain libella les trois chèques à toucher à la banque Baring et les remit à leurs destinataires, qui ne furent pas éloignés d'en venir aux mains. Mais Trogustul éprouva derechef un impérieux besoin de s'écarter et Satrakas laissa paraître un air si résolu que Badernabad baissa la tête et se tint coi.

Le Roi du Timbre-Poste prit alors congé des trois nobles seigneurs, et, sur-le-champ, courut au télégraphe, d'où il expédia à M. Moulineau une dépêche ainsi conçue :

« Apprends que vous avez second exemplaire timbre Brahmapoutre.
« Gardez-le, j'arrive et je l'achète.

« KENISS »

Puis, toujours accompagné de John, il se rendit à la gare de Charing-Cross.

« Pourvu, se disait-il, tandis que le train roulait vers Douvres, que ma dépêche arrive à temps! »

Une fois à Calais, il monta dans le rapide de Paris, après s'être, selon son habitude, précautionné de plusieurs journaux, car, bien qu'il fût nuit noire, il n'avait guère somnucil et se promettait de lire sous la lampe du wagon.

« Voyons, se dit-il, en ouvrant le *Temps*, ce frère continental du *Times*, si je vais encore faire quelque découverte!... »

Or à la première ligne qu'il lut, il devint très pâle. Ses yeux étaient tombés sur la dépêche suivante, placée en tête du journal :

« Le Havre, 30 avril 1896.

« On est toujours sans aucune nouvelle de la *Touraine*. Étant donné que ce paquebot eût dû arriver dans notre port samedi dernier, 25 avril, et qu'un tel retard est sans exemple, on commence dans le public à mani-

fester de très vives inquiétudes. L'administration de la Compagnie transatlantique, pleine d'une confiance justifiée dans la solidité du superbe steamer, est moins pessimiste et rassure de son mieux les intéressés. »

Il n'eut pas le courage de lire autre chose. Son esprit, vivement préoccupé ne s'appliquait qu'à chercher des explications à cet étrange contretemps. Et toujours, dans sa pensée, l'image de Betty courant un danger, se dressait, lugubre et angoissante!...

Il s'étonnait presque de porter un tel intérêt à une personne qui n'était pour lui qu'une confrère et même, à y bien regarder, une rivale.

N'importe!... A Amiens sa résolution était prise.

« Descendons, dit-il simplement à John. Prends les bagages.

— Comment! fit le domestique, étonné. Nous n'allons donc pas à Paris?

— Plus tard. Nous allons, pour le moment, au Havre.

— Au Havre?... »

Une fois mis au courant, John se lamenta, bien qu'au fond de son cœur, il n'eût pas été autrement désolé qu'une bonne tempête eût rejeté dans le port de New-York la trop dévouée Victoria.

Mais il n'avait pas le cœur mauvais et, à l'idée que la pauvre fille pouvait être en péril, il se mit, lui aussi, à trembler et à souhaiter que tout se réduisit à quelques jours de retard.

Aussi, sans hésiter, afin d'être à la source des nouvelles et des premiers à recevoir les voyageuses... si Dieu voulait qu'elles finissent par arriver, William Keniss et John poursuivirent-ils par Rouen et le Havre, où William fit à Betty, on l'a vu par ce qui précède, un récit assez incomplet de son intéressant voyage.

Elle bouleversa jusqu'au moindre coin.

VI

OÙ MISS BETTY S'APERÇOIT QU'UN HOMME GALANT N'EST PAS TOUJOURS UN GALANT HOMME

En sautant sur le quai de la gare Saint-Lazare du wagon qu'il occupait avec miss Betty Scott, William Keniss donna aussitôt l'ordre à John d'aller réclamer les bagages de son amie, puis de faire transporter les siens à l'hôtel Terminus, où il descendait.

Puis, se tournant vers sa compagne de voyage :

« Maintenant, lui dit-il, je vais vous conduire jusqu'à l'hôtel Bristol.

— Non... non !... fit-elle vivement. Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre complaisance. Me voici à Paris : je saurai bien m'y débrouiller toute seule !

— Vous voulez donc me priver d'un grand plaisir ?

— Oh ! qu'à cela ne tienne !... Accompagnez-moi, si vous le désirez !... Il faudra cependant bien que nous nous quittions... dans quelques minutes !... »

Escortés par John et Victoria, qui portaient les menus colis, les deux jeunes gens avaient suivi le flot des voyageurs et se trouvaient maintenant

dans la cour intérieure et couverte, qui, par un large portail, ouvre sur la rue d'Amsterdam.

William Keniss fit alors avancer un omnibus, dans lequel il monta avec Betty Scott et sa femme de chambre. Quant à John, il resta seul à la gare, pour exécuter les quelques ordres que lui avait donnés son maître. Et tandis que la voiture, s'éloignant, se préparait à descendre la rue d'Amsterdam, afin de gagner la place Vendôme par la rue du Havre, la rue Auber et la rue de la Paix, il put entendre son éternelle fiancée, qui lui criait par la portière entr'ouverte :

« Et surtout, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis en wagon ?... »

— Oui... oui, fit John, c'est entendu !... »

Il s'agissait toujours, on le devine, du mariage, par lequel la gouvernante de miss Betty voulait voir se terminer des fiançailles, qu'elle commençait à trouver terriblement longues. C'était là l'unique préoccupation de l'excellente fille ; et, du Havre à Paris, elle avait, en conséquence, employé les quelques heures du voyage à pousser le pauvre John jusqu'en ses derniers retranchements ; celui-ci avait donc solennellement promis qu'il profiterait de leur séjour commun en France, pour régulariser, par une bonne petite cérémonie, une affaire depuis si longtemps pendante.

Aussi l'omnibus avait-il déjà disparu dans la descente de la rue d'Amsterdam, que John se trouvait encore debout, au milieu de la cour, encombrée de voyageurs et de bagages. Et il était très perplexe, en songeant qu'il ne pourrait maintenant retarder beaucoup une échéance, à laquelle, du reste, il s'était formellement engagé à faire honneur.

Pendant ce temps, l'omnibus avait gagné la place Vendôme et l'hôtel Bristol.

« Miss Betty, dit William Keniss, nous voici arrivés. Il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir bien voulu m'accepter, comme chevalier, depuis le Havre.

— C'est à moi de vous être reconnaissante ! Vous faites le plus aimable et le plus galant compagnon de voyage qui soit.

— Voilà que vous oubliez déjà sir Oscar Tilbury !... Et il ne venait pourtant pas en France, lui, pour vous empêcher d'atteindre le but que vous vous êtes proposé !...

— C'est vrai !... Je ne pensais plus que nous sommes rivaux et que nous avons ensemble un duel à régler !...

— Allons, au revoir, miss, et bonne chance... car les hostilités sont maintenant ouvertes !...

— Au revoir, William!... »

Et, tendant sa jolie main fine à M. Keniss, qui la baisa respectueusement, pour lui bien prouver que, quoique rival, il lui conservait une affection inaltérable, elle disparut dans le vestibule de l'hôtel Bristol, où venait d'apparaître, raide et grave dans son habit noir, M. Pavilly, gérant de la maison.

M. Pavilly était un homme exagéré de correction et de solennité, un peu ventripotent, comme il convient à tout employé d'un hôtel, renommé non seulement pour le luxe et le bon goût de ses appartements, mais encore pour la science délicate et raffinée de sa cuisine. Il indiqua à miss Betty l'escalier qui devait la conduire à l'appartement du premier étage que William avait, du Havre, retenu pour elle, par téléphone.

« J'espère que miss Scott se trouvera bien chez nous, dit-il, en ouvrant la porte de l'antichambre. C'est l'appartement que nous donnons au prince de Galles, lorsqu'il nous fait l'honneur de descendre chez nous. Il y a quinze jours encore, il était occupé par le roi des Belges. Les croisées de toutes les pièces donnent sur la place Vendôme, et la vue s'étend, par la rue de la Paix, jusqu'à la place de l'Opéra.... D'ailleurs miss peut s'en convaincre elle-même.... »

Et, ce disant, il tira l'un des rideaux de velours bleu, qui drapaient l'encadrement des fenêtres.

« Oui, répondit la jeune fille, la vue qu'on a est superbe. Je serai très bien ici, très bien.... »

— Miss désire-t-elle quelque chose ?

— Non, rien, pour le moment ; je vous remercie. »

Le gérant se retira.

A son tour miss Betty s'approcha de la fenêtre :

« Regarde, dit-elle à Victoria qui vint aux côtés de sa maîtresse. Regarde comme c'est beau ! »

Il était en effet six heures du soir, c'est-à-dire l'une des heures de la journée, où Paris, cette ville merveilleuse et que n'égale aucune autre au monde, est le plus vivant, le plus animé, le plus curieux à observer. Les gens du commerce, de l'industrie ou de la finance sont encore à leurs affaires à cette heure là, et la rue appartient, exclusivement en quelque sorte, au monde élégant, aux indépendants et aux oisifs.

Aussi Betty ne pouvait-elle que s'extasier, en voyant le mouvement qui se déroulait, sur la place Vendôme, au milieu de laquelle se dressait fièrement, dans le jour qui baissait, la colonne de victoire que Napoléon I^{er} fit jadis fondre avec le bronze des canons enlevés à l'ennemi.

La plupart des équipages venaient de la rue de Castiglione et du faubourg Saint-Honoré, où se trouvent deux ou trois des pâtisseries les plus renommées de la capitale.

Coupés et landaus n'avaient qu'à traverser la place Vendôme, pour arriver rue de la Paix, où toutes les maisons, du premier étage jusqu'au dernier, sont habitées par les plus célèbres artisans de la mode parisienne : tailleurs, modistes, chemisiers, lingères, couturiers et couturières, sans compter les coiffeurs fameux, chez qui les femmes sont obligées de se faire inscrire des semaines et des mois à l'avance, avant d'obtenir une malheureuse petite séance d'ondulation.

On s'imagine donc facilement la quantité de voitures qui stationnaient, au bord de chaque trottoir, tout le long de la rue de la Paix.

Or, tandis que miss Betty et Victoria contemplaient ce spectacle, nouveau pour elles, le soir était tombé, lentement.

La place Vendôme s'était peu à peu noyée dans l'ombre, mal éclairée, de loin en loin, par de pâles et clignotants becs de gaz. Sur toute son étendue, des lumières couraient. C'étaient les lanternes des mille voitures qui allaient et venaient, en deux courants très réguliers, des deux côtés de la sombre et majestueuse Colonne.

Au loin, dans la rue de la Paix, les lumières se rapprochaient, se brouillaient, se confondaient. On les voyait se détacher moins nettement dans la clarté qui se répandait des boutiques jusqu'au milieu de la chaussée, et formait une échappée lumineuse, une trouée féerique vers la place de l'Opéra.

« Ma foi, dit Victoria, tout ébahie, on a joliment raison de dire que Paris est la capitale du monde!...

— Et tu n'as encore rien vu!...

— Mais je me propose bien de voir!...

— Pour cela, il faudra que nous restions ici quelques jours!...

— Comment, s'écria la femme de chambre, à qui ne souriait pas du tout, après les épreuves d'une longue traversée, la perspective d'un nouveau voyage, comment, nous n'allons pas séjourner à Paris quelques jours?...

— Mais si, peut-être!...

— Peut-être?

— Je ne le saurai que demain, lorsque j'aurai vu monsieur Moulineau et qu'il m'aura dit où se trouve le second exemplaire du timbre du Brahmapoutre que je ne suis venue en France, tu le sais, que pour acheter!

— Ah! oui... c'est vrai!... Dire tout de même que c'est pour un mal-

heureux timbre que nous avons déjà manqué périr en mer!... Ainsi, il se pourrait....

— Il se pourrait que nous repartions demain!... En tout cas, ne t'émotionne pas à l'avance!.... »

Victoria ne s'émotionnait pas, mais elle songeait, avec une certaine appréhension, que si sa maîtresse la faisait repartir trop vite, c'en était fait encore, et sans doute pour longtemps, de son mariage.

La voix de Betty, qui visitait l'appartement, et était passée dans une des pièces voisines, l'arracha à ses matrimoniales réflexions.

« Viens donc voir par ici, lui criait la jeune fille : cet appartement est tout à fait bien, tout à fait confortable. Tu pourras coucher dans cette chambre-ci, moi dans l'autre.... »

L'appartement se composait en effet de deux grandes chambres, — en outre du salon, dans lequel miss Betty et Victoria avaient été introduites par M. Pavilly. Ces trois pièces, disposées en enfilade, donnaient, par leurs fenêtres, sur la place Vendôme, et elles avaient chacune une sortie particulière sur l'antichambre. De la sorte, en venant du dehors, on pouvait pénétrer dans l'une ou l'autre des pièces, sans être obligé de passer par le salon.

Miss Betty fit remarquer à Victoria cette avantageuse disposition.

« Pendant que je vais faire ma toilette, dit-elle ensuite, veux-tu, je te prie, descendre au bureau de l'hôtel ? Tu demanderas de ma part quelques feuilles de papier.

— Miss a des lettres à écrire ?

— Non, quelques dépêches seulement, pour prévenir mon homme d'affaires et mes amis de New-York sur notre voyage actuel. J'ai quitté l'Amérique si précipitamment, que je n'ai pris le temps d'informer personne.

— Le fait est qu'on doit être là-bas joliment inquiet sur le compte de miss!...

— Que veux-tu!... Je pensais leur télégraphier, en arrivant au Havre!... Sans le retard de cette maudite *Touraine*, il y a huit jours qu'ils seraient fixés. Aussi, ne perdons pas de temps!... va me chercher tout ce qu'il me faut pour écrire! »

Victoria disparut et revint, quelques instants après, avec un buvard. Betty s'installa à une table et se mit à griffonner. Au bout de quelques minutes, elle s'arrêta, et, tendant à sa gouvernante sept ou huit feuilles :

« Voici, dit-elle, tu vas porter ces dépêches au télégraphe!

— Comme j'ai remis tout mon argent personnel à miss, répondit la

femme de chambre, miss aura la bonté de me donner de quoi envoyer la dépêche.

— C'est juste, je vais te compter dix louis, pour que tu aies, en même temps, quelque chose sur toi. »

La jeune fille, ayant plongé la main dans une petite sacoche, suspendue à sa ceinture, poussa aussitôt une exclamation de désappointement :

« Ah ! par exemple, voilà qui est fort ! »

Et sa petite main explorant fébrilement la sacoche, elle devint affreusement pâle.

« Volée ! s'écria-t-elle, volée jusqu'au dernier penny. Voilà dix mille dollars en banknotes disparus !

— Comment... volée?... » répéta Victoria, ahurie par cette révélation.

Mais miss Betty, qui n'entendait pas perdre son temps, courut à une malle, pour y trouver ses pièces d'identité et quelques titres au porteur qu'elle y avait précipités au moment de son brusque départ.

Vainement elle bouleversa jusqu'au moindre recoin : rien !

Il n'y avait pas l'ombre d'un papier.

« Ah ! c'est un peu violent ! disait-elle, irritée, en frappant le tapis de son menu soulier verni.

— Mais, hasarda Victoria, qui a pu?... »

— Eh ! le sais-je, moi ? »

Et la jeune fille de bouleverser son linge, de scruter même les doublures de la malle, sans plus de résultat.

Puis ce fut un cri de douleur qui lui échappa. Dans sa hâte à retourner les objets entassés sur les compartiments, elle s'était piquée le doigt, d'où une goutte de sang perla.

« Ah ! ça, fit-elle, tu as donc mis des aiguilles dans mes mouchoirs ?

— Mais non, miss, répondit Victoria, tout apeurée.

— Alors?... »

Voulant connaître la cause de cette piqure, elle chercha de nouveau et découvrit une épingle à cravate, formée d'un serpent d'or qui s'enroulait autour d'une malachite.

« Mais je ne me trompe pas ! s'écria-t-elle. C'est l'épingle de sir Oscar Tilbury.... Je la reconnais parfaitement.... Elle se détachait toujours de son plastron, et je lui avais dit plusieurs fois qu'il la perdrait !... Mais comment diable cette épingle se trouve-t-elle dans ma malle?... »

— Son propriétaire l'y aura laissé tomber !...

— Mais sir Oscar Tilbury n'est jamais entré dans ma cabine, jamais !...

— Il me semble cependant... Oui.... Un jour....

— Tiens !... Tiens !... pensa tout à coup la jeune fille.... Serait-ce, par hasard, lui, le voleur?... Oh ! non !... ce n'est pas possible !... Il était trop bien élevé, trop aimable !... Mais, après tout, n'a-t-on jamais vu des pick-pockets aussi aimables, aussi bien élevés ?... Évidemment si, on en a vu, et on en voit tous les jours ! Il y a même des escrocs qui n'affectent ces façons de parfaits gentlemen que pour mieux approcher les gens et les dévaliser.... Or, plus j'y réfléchis, et plus l'attitude de sir Oscar, au cours de notre voyage, me paraît louche maintenant !... Oui, vraiment, j'ai été bien bête de me laisser prendre aux manières galantes de ce chevalier d'industrie ! Car, il n'y a pas à dire, c'est lui, ce ne peut être que lui qui m'a volée !... Lui seul m'a approchée assez intimement pendant la longue traversée de la *Touraine* !... »

Une quantité de menus faits se réveillèrent peu à peu dans la mémoire de miss Betty, tandis qu'elle se parlait à elle-même : les longues stations que le noble Anglais aimait à faire dans les cabines ; son empressement auprès des passagers réputés riches ; la disparition des montres pendant la tempête.... Et chacun de ces menus faits, par quelque nouvel indice, par quelque nouveau détail, fortifia le soupçon né dans son esprit, au point de le transformer, à la fin, en une absolue certitude.

« Sais-tu quel est notre voleur ? dit-elle alors à Victoria.

— Non, miss, et si je le savais !...

— Eh bien ! c'est sir Oscar Tilbury lui-même !... L'adroît coquin, en fouillant dans ma malle, y aura laissé tomber cette épingle, qui, malheureusement pour lui, était trop mobile. »

La brave fille ne put réprimer un sursaut, à cette révélation inattendue.

— Ah ! s'exclama-t-elle, je m'explique maintenant pourquoi sir Oscar s'est sauvé à toutes jambes, en arrivant au Havre, sans attendre qu'on lui dise bonjour !

— Tu l'as vu se sauver ?...

— De mes deux yeux !... Et il fallait voir comme il se faufilait dans la foule pour qu'on le perdît le plus vite possible de vue !... Une vraie anguille !...

— Il n'y a donc plus de doute à avoir !...

— C'est égal !... Un homme qui avait l'air si comme il faut, si gentil !...

— Cela prouve, ma chère Victoria, qu'un homme galant n'est pas toujours un galant homme ! »

Miss Scott savait maintenant à quoi s'en tenir. Sir Oscar était un de ces escrocs cosmopolites qui « font » les trains de luxe et les grands paquebots.

« Et dire, s'écria-t-elle, que cet ignoble filou m'avait promis de venir me revoir!... Par exemple, je ne lui conseille pas de se représenter devant moi!... Ah! non!... je ne le lui conseille pas!... »

Bref, la jeune Américaine était volée, archivolée, mais, comme le fait de se lamenter ne lui mettait pas un sou en poche, elle chercha, séance tenante, le moyen de se procurer des ressources.

Un instant, elle eut la pensée d'aller trouver le correspondant de son banquier de New-York, mais elle eut vite réfléchi que ce financier n'avancerait pas la moindre somme à une personne hors d'état d'établir son identité. Emprunter à l'hôtel même n'était pas moins difficile, — une telle démarche, faite par une jeune femme qui venait de retenir le plus somptueux appartement, devant faire considérer celle-ci comme une simple aventurière.

« Attends-moi un instant! » dit-elle à Victoria.

El prenant une résolution subite, elle retira de ses oreilles deux superbes brillants qu'elle serra dans sa main, puis sortit sur la place Vendôme.

Le soir tombait, des équipages roulaient en tous sens, les devantures s'illuminaient et le brillant éclairage de la rue de la Paix attirait de loin les regards.

Betty gagna cette rue, et avisant le fastueux étalage du grand bijoutier Courtalain, elle entra sans hésiter.

Accueillie par le personnel avec cette obséquiosité pompeuse dont les marchands « select » ont le secret, elle dit, en rougissant un peu :

« Voici deux diamants que je désire vendre. »

Comme ils virent qu'elle était tout le contraire d'une acheteuse, les commis s'éloignèrent avec un dédain affecté.

L'un d'eux se décida pourtant à prendre les pierres et ne put réprimer aussitôt un mouvement d'admiration, à l'aspect des brillants que venait de lui remettre la petite Américaine; c'étaient, en effet, deux solitaires d'une grosseur inaccoutumée et d'une transparence admirable. Leurs facettes étincelaient de mille feux et les faisaient scintiller, dans le demi-jour du magasin, comme deux incandescents foyers d'électricité. Miss Betty les avait achetés, l'année précédente, à l'un des plus grands bijoutiers de New-York, et celui-ci, en possédant un, avait mis plusieurs années avant de pouvoir l'assortir.

M. Courtalain, en personne, fut appelé, et, ajustant son binocle sur son nez, il toisa longuement la jeune fille, avant d'expertiser ce qu'elle offrait.

« Qui êtes-vous, d'abord? demanda avec hauteur le célèbre joaillier.

Betty avisa l'étalage du bijoutier.

— Miss Betty Scott, de New-York », répondit celle-ci, presque timide, car elle n'avait guère l'habitude de solliciter de l'argent.

Elle se ressaisit pourtant, et, choquée de l'air impertinent de son interlocuteur, aussi bien que des scrupules qu'il semblait avoir à se décider, elle lui dit assez sèchement :

« Si je me débarrasse de ces bijoux, c'est que je viens d'être victime d'un vol et me trouve actuellement sans argent.... Oui ou non, voulez-vous, monsieur, me les prendre et, dans l'affirmative, me dire ce que vous m'en donnez? »

M. Courtalain, une loupe dans l'œil, examina longuement les deux diamants, avec une attention extrême.

Miss Betty profita de ces quelques minutes pour examiner les bijoux qui se trouvaient devant elle. C'est ainsi qu'elle vit des colliers de toutes grandeurs et de toutes formes, aux rangs multiples de perles blanches et de perles noires, puis des rivières ruisselantes de saphirs, d'émeraudes, de rubis et de diamants. Tous les joyaux qu'on peut imaginer se trouvaient là : épingles, broches, bagues, bracelets, boucles d'oreilles, agrafes, peignes. Dans le frêle et délicat enchâssement des montures, entre les fragiles griffes d'or qui les pinçaient, les pierres scintillaient, étincelaient, éblouissaient. C'étaient, mêlant leurs nuances diverses, des grenats, des améthystes, des topazes, des béryls, des hyacinthes, des turquoises et des opales. On eût dit, sur les velours du comptoir, une floraison soudaine et merveilleuse de fleurs de fantaisie et de rêve.

A la fin, M. Courtalain finit par relever la tête et par dire, avec un regard inquisiteur : « Vingt mille.

— Vingt mille francs! s'écria Betty. Mais, monsieur, je les ai payés soixante mille.

— Cela, mademoiselle, c'est votre affaire. Je ne peux pas un sou de plus. »

Malgré tout, il répugnait à miss Betty d'abandonner ses boucles d'oreilles, surtout à un prix aussi dérisoire.

Elle insista :

« Regardez-les, monsieur, ils sont très beaux.

— Pas mal, pas mal, répliqua M. Courtalain, d'un air détaché. Malheureusement les affaires ne vont pas et.... »

Il n'acheva pas et tendit les deux diamants à miss Betty, comme pour les lui restituer, puisque le marché ne lui plaisait pas.

Celle-ci pensa qu'à tout prendre, vingt mille francs seraient bons à toucher, et elle conclut d'un mot :

« J'accepte. »

Aussitôt, le visage de M. Courtalain s'éclaira. Il se fit exagérément poli, et, ravi de sa bonne affaire, reprit, la bouche en cœur :

« Où devrai-je faire porter la somme ? »

— Mais, monsieur, je vais la prendre, fit la jeune fille.

— Ah ! non, je ne puis pas vous la remettre ici. »

Il expliqua que la loi l'obligeait à payer à domicile, qu'on était si souvent volé !... qu'il fallait prendre des précautions !... bref, tout ce qu'il put trouver de désobligeant pour Betty qui, afin de s'en débarrasser, lui dit qu'elle serait chez elle, le lendemain, à l'hôtel Bristol, entre deux et trois heures de l'après-midi.

Une fois dehors, Miss Scott respira.

Elle eût bien voulu avoir tout de suite son argent, mais la certitude d'en posséder sous peu lui rendit cependant le calme et la sécurité.

Aussi reprit-elle tranquillement le chemin de l'hôtel, où une surprise très extraordinaire et très imprévue l'attendait.

M. Pavilly, qui avait appris que nos voyageuses venaient d'arriver par la *Touraine*, était si fier de posséder dans sa maison deux passagères de ce paquebot, dont le retard et les aventures étaient encore la nouvelle du jour, qu'il avait fait orner de plantes de toutes sortes et de lanternes vénitiennes de mille couleurs la salle de restaurant où miss Betty devait dîner. Cette salle présentait ainsi un aspect féerique, avec ses amoncellements de verdure et ses girandoles lumineuses. Dans un coin, une petite estrade y avait été dressée, sur laquelle se trouvaient douze tziganes en culottes bleu de ciel et en dolmans rouges, qui, dès que la jeune fille apparut, se mirent à jouer un hymne d'allégresse, auquel succédèrent les meilleurs morceaux du répertoire, lieds, valse et czardas.

Miss Betty, venant pour la première fois à Paris, aurait pu croire qu'un aussi luxueux aménagement des restaurants était dans les usages des grands hôtels, mais elle ne tarda point à être détrompée et à comprendre que cette petite fête avait été spécialement organisée en son honneur. En effet, au moment où elle entra, hommes et femmes se levèrent, d'un commun accord, sur un signe de M. Pavilly, et saluèrent son apparition par les applaudissements les plus nourris.

Le bruit des bravos ne cessa que lorsque, très rouge et très émue, elle se fût assise à une des tables, pour dîner.

« C'est égal, pensait-elle, si tous ces gens-là se doutaient que miss Scott, la petite millionnaire de New-York, n'a pas un dollar dans sa poche !... »

Et elle était très ennuyée, au fond, de se trouver le point de mire de toutes les curiosités !...

Aussi mangea-t-elle le plus rapidement qu'elle put; et dès qu'elle eut remercié tous les dîneurs et dineuses de l'ovation qu'ils lui avaient faite, et prié M. Pavilly de verser aux tziganes son meilleur champagne, s'empressa-t-elle de regagner son appartement, sans toutefois pouvoir échapper à une dernière et encore plus bruyante acclamation.

Elle se mit alors au lit; et la fatigue d'un tel voyage, jointe aux nombreuses émotions de la journée, l'aida à s'endormir du plus profond sommeil.

« Trop tard », fit le marchand.

VII

OÙ WILLIAM, QUI A PRIS LA CORDE, CONTINUE À LA TENIR

De bonne heure, le lendemain, Betty s'éveilla et, s'étant fait habiller, elle sortit sur-le-champ, dans l'intention de se rendre chez M. Moulineau, sans perdre une minute.

Les rues, qu'égayait un joli soleil, étaient déjà fort animées. C'était en effet l'heure où les petites ouvrières descendent des faubourgs populeux et gagnent leurs ateliers ou leurs magasins. On voyait, sur les trottoirs, un amusant va-et-vient de gens affairés. Quelques passants, qui se croisaient, échangeaient un rapide bonjour, en personnes habituées à se rencontrer, tous les matins, au même endroit de leur chemin.

Miss Betty n'eut qu'à traverser la place Vendôme, pour se trouver rue de la Paix.

Elle s'arrêtait à chaque pas. Elle ne pouvait se défendre d'admirer les étalages devant lesquels elle passait. Ils offraient en effet à ses regards comme un choix opéré dans les trésors cachés du magasin, et, en même

temps, comme un aperçu général et complet de ce qu'était, à ce moment-là, la mode parisienne, si célèbre et si renommée dans le monde entier.

A chaque chose qu'elle apercevait, un désir soudain la prenait d'entrer dans la boutique et de l'acheter, mais aussitôt elle réfléchissait, et, songeant qu'elle n'avait pas d'argent, elle continuait sa route, avec, au cœur, un regret, que calmait d'ailleurs quelque nouvelle surprise, à l'étalage suivant.

« Ce sera pour plus tard ! » pensait-elle.

Et se rappelant qu'elle était très pressée, elle s'arrachait à son admiration et accélérail, pendant quelques secondes, sa marche. Mais bien vite elle s'arrêtait de nouveau, inconsciemment, tant est grande la fascination qu'exercent les merveilleux étalages de la capitale française sur les provinciaux ou les étrangers qui ne sont point habitués à les voir et qui viennent à Paris pour la première fois.

Ce fut ainsi que miss Betty perdit une demi-heure, avant d'arriver sur la place de l'Opéra. Or, à l'instant même où elle y parvenait, William Keniss y débouchait, lui aussi, par un autre côté.

La veille au soir, le jeune philatéliste avait envoyé le fidèle John chez M. Moulineau, afin de s'enquérir de l'heure à laquelle il serait visible, le lendemain matin. M. Moulineau avait fait répondre que son magasin s'ouvrait à huit heures, mais qu'il ne s'y rendait personnellement que vers neuf heures.

Aussi, le lendemain, William, tôt réveillé, se trouva sur le boulevard dès huit heures et se mit, en attendant qu'il fût opportun de se présenter chez M. Moulineau, à se pourvoir chez les tailleurs, chemisiers et bottiers du voisinage, d'une garde-robe, car on se souvient qu'il avait quitté New-York sans aucun bagage. Puis, le temps ayant passé, il se dirigea vers le boulevard Montmartre.

Et voilà comment il lui arriva de traverser la place de l'Opéra, au même moment que miss Betty.

Celle-ci était arrêtée au coin du boulevard des Capucines et en train d'admirer l'exposition d'un photographe, lorsque William l'aperçut. Elle était si attentive qu'elle ne remarqua même point la présence du jeune homme, à quelques pas d'elle.

« Sapristi!... pensa ce dernier, ma rivale n'a pas perdu de temps, et pour un peu, je me laissais distancer par elle! Pressons-nous! »

Faisant aussitôt un détour, il traversa, sans être vu, la chaussée, et, passant sur le trottoir opposé, gagna, en toute hâte, le boulevard des Italiens, puis le boulevard Montmartre, qu'il suivit jusqu'au n° 6 où se trouvait la maison Moulineau.

Cette maison fut fondée à Paris en 1860 par M. Alfred Moulineau et, grâce aux efforts incessants de son directeur, elle devint vite la maison commerçante de timbres-poste la plus célèbre et la plus renommée du monde entier.

M. Moulineau était, en effet, un homme d'une remarquable intelligence, et, à le voir seulement, on devinait l'activité prodigieuse dont il était encore doué, malgré ses soixante-cinq ans. Cet âge ne semblait d'ailleurs pas lui peser beaucoup, et il le portait aussi gaillardement que possible, malgré sa toute petite taille. Le brave homme ne mesurait en effet qu'un mètre cinquante-huit, lorsqu'à vingt et un ans il passa sous la toise, et malheureusement pour lui, il n'avait pas grandi depuis ce moment-là. Mais on ne pouvait s'apercevoir de la chose que lorsqu'il était debout, car son buste, étant très long, semblait appartenir, une fois qu'il était assis, à un personnage d'un physique beaucoup plus imposant. Et cela consolait un peu l'excellent M. Moulineau!...

Mais, s'il gardait un peu rancune au Bon Dieu de ne pas lui avoir donné quelques centimètres de plus, il lui était, en revanche, très reconnaissant du visage remarquable qu'il lui avait octroyé. M. Moulineau possédait, en effet, ce que l'on est convenu d'appeler une tête. Non point que cette tête fût très extraordinaire!... Mais telle quelle, avec sa jolie barbe bien peignée et formant éventail des deux côtés du menton, elle était suffisante pour que son propriétaire ait pu la faire représenter, sur des petits timbres aux couleurs diverses, qu'il faisait ensuite distribuer à titre de réclame.

« Avec ça, répétait-il souvent, en manière de plaisanterie, que je n'ai pas tout à fait l'air, là-dessus, d'un Président de République ou d'un Empereur! »

Et si on voulait lui faire plaisir, il fallait répondre :

« Croyez bien, monsieur Moulineau, que ce n'est point seulement sur vos timbres que vous avez l'air d'un Empereur ou d'un Président de République, mais aussi dans la réalité! »

Alors, le brave homme se redressait de toute sa hauteur et grandissait — oh! pas de beaucoup! — de quelques millimètres!

Quoi qu'il en fût, M. Moulineau était — il faut le répéter — un homme supérieurement intelligent et actif. Son intelligence se lisait dans son regard très vif et sans cesse en éveil. Son ardeur se traduisait par une vivacité singulière et qui ne lui permettait pour ainsi dire point de demeurer une seule minute en repos. En effet, à quelque instant qu'on le surprit, on le trouvait remuant, affairé, s'occupant de dix choses à la fois, sans les embrouiller.

Or, ce matin-là, M. Moulineau venait précisément d'entrer dans son cabinet, lorsqu'un de ses employés lui remit la carte de William.

« William Keniss! s'écria le grand marchand de timbres. Faites entrer... faites entrer tout de suite! »

Le jeune homme fut introduit.

M. Moulineau quitta aussitôt le bureau devant lequel il était assis, et, le visage rayonnant, se porta à sa rencontre.

« Permettez-moi, dit-il, de saluer en vous le meilleur client de ma maison. Je suis heureux que votre présence à Paris me procure l'honneur de votre visite. Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir? »

William s'assit sur le fauteuil que lui indiquait d'un signe M. Moulineau, tout en se rasseyant lui-même.

« Monsieur, commença alors le jeune Américain, je ne veux point tarder à vous faire connaître en détail la raison de ma visite, sur laquelle du reste ma dépêche, datée de Londres, a dû vous renseigner déjà. Vous m'avez envoyé, il y a quelque temps, un très bel exemplaire d'un timbre....

— Le timbre du Brahmapoutre?...

— Celui-là même.

— Aurais-je eu tort?... Ne vous conviendrait-il pas?... ajouta vivement le marchand de timbres, à qui le début un peu solennel de William venait de donner quelques inquiétudes.

— Vous avez, au contraire, fort bien agi, reprit celui-ci.... Or, m'avez-vous écrit, il n'existe que deux exemplaires de ce timbre?

— Parfaitement, monsieur... et croyez bien que la chose est certaine....

— Elle m'a en effet été confirmée à Londres, il y a quelques jours, par le maharajah du Brahmapoutre lui-même....

— Comment! s'écria M. Moulineau, très froissé, vous avez cru devoir aller vous assurer, auprès de lui, de la véracité de mes assertions! Oh! monsieur Keniss, un tel manque de confiance, de votre part, me fait beaucoup de peine... beaucoup de peine!...

— Rassurez-vous, reprit William, en riant. Je n'ai pas douté un seul instant, une seule minute, de votre entière bonne foi. Et la preuve, c'est que je n'étais allé rendre visite au maharajah que pour lui demander s'il voulait bien me céder le second exemplaire du timbre, dont vous m'aviez parlé.

— C'est juste.... Votre dépêche me le laissait deviner!...

— Ce second exemplaire, ce n'est point, au maharajah, dont j'ignorais l'adresse, que je comptais tout d'abord m'adresser, pour l'avoir, mais à vous, mon cher monsieur Moulineau, à vous, qui m'aviez en effet affirmé

que le maharajah l'avait conservé. Il était par conséquent très naturel et très juste que je vous chargeasse de cet achat. Seulement voilà, en traversant Londres, j'ai été informé, par hasard, que le maharajah venait d'arriver dans cette ville. Alors, j'ai couru tout de suite chez lui... et j'ai appris qu'il vous avait vendu, il y a quelques jours, l'exemplaire que je désire et que je viens vous demander....

— C'est que....

— Oh! pas d'hésitation, je vous en supplie! Vous savez que vous pouvez me demander de ce timbre le prix qu'il vous plaira! Je suis prêt à le payer!...

— C'est que....

— Oui... oui... je sais... c'est le dernier qui soit en circulation et il vous est impossible de me le donner au prix du premier!... Mais puisque je vous dis que je le payerai le double, le triple... ce que vous voudrez!...

— J'entends bien... mais....

— Il n'y a pas de mais! D'ailleurs, vous devez me comprendre!... On est philatéliste ou on ne l'est pas! Et vous savez avec quel amour, avec quelle passion je le suis! Or, puisqu'il y a au monde un timbre qui n'existe qu'à deux exemplaires, vous supposez bien que ces deux exemplaires, il me les faut!... Oui, vous entendez : il me les faut!... Allons, dites-moi vite votre prix!....

— Mon prix, s'écria M. Moulineau, heureux de pouvoir prendre enfin la parole, je voudrais pouvoir vous le fixer, mais....

— Mais?

— Mais je ne le puis malheureusement pas!

— Comment?...

— Le timbre était vendu et expédié depuis une heure, lorsque votre dépêche m'est parvenue.

— Vendu, s'écria William, vendu! Et à qui l'avez-vous vendu?

— A un philatéliste de fraîche date, au prince Albrandi, de Naples. »

M. Moulineau ouvrit alors le tiroir de son bureau.

« Tout ce que je puis faire maintenant pour vous est de vous remettre quelques-unes de ces petites photographies, que je viens de commander, afin de pouvoir ajouter le timbre du Brahmapoutre à ceux de mon catalogue. »

William Keniss prit les reproductions que lui offrait le marchand et qui étaient de véritables petits chefs-d'œuvre.

« C'est égal!... si j'avais pu prévoir cela, ajouta-t-il, visiblement contrarié, je vous aurais prié de me réserver aussi le second exemplaire!...

Mais enfin, puisqu'il est trop tard, n'en parlons plus!... Pouvez-vous me dire cependant le prix que vous en avez demandé?

— Cent cinquante mille francs! »

Le jeune homme fit un signe de tête et, gardant quelques instants le silence, sembla réfléchir.

Il cherchait évidemment dans sa tête un adroit moyen de déjouer ce coup inattendu de la fatalité.

Et cependant, la partie, aussi bien pour Miss Betty que pour lui, lui semblait, à ce moment-là, joliment compromise!...

« Vous allez me promettre une chose, dit-il à M. Moulineau.

— Je ne demande pas mieux, si cela m'est possible! De quoi s'agit-il?

— Voici! Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne direz à personne — vous entendez bien, à personne, — que le second exemplaire du timbre du Brahmapoutre se trouve actuellement chez le prince Albrandi, à Naples!...

— Si ce n'est que cela, répliqua le marchand, je suis tout prêt à vous satisfaire!... Donc, je vous promets, sur ma parole d'honneur, que personne, absolument personne, ne l'apprendra par moi.

— Je vous remercie.

— Maintenant, puis-je savoir pour quelle raison vous me faites prêter un aussi solennel serment?

— Pour la raison bien simple que je compte demander au prince s'il veut me vendre son exemplaire, et que j'ai un rival... ou plutôt une rivale, membre comme moi du *Philatelic-Club* de New-York, qui est venue en France dans le même dessein et est prête, elle aussi, à se procurer ce timbre à n'importe quel prix!... Cette personne viendra sans doute, aujourd'hui même, vous demander des renseignements.

— Et vous tenez à ce que je ne la mette pas sur la piste?...

— Si j'y tiens! Il y a presque un pari entre nous!...

— Dormez donc sur vos deux oreilles, mon cher monsieur Keniss. Je serai, quand cette dame, ou cette demoiselle, se présentera, d'une discrétion absolue!... Mais permettez-moi, d'ores et déjà, de vous souhaiter bonne chance en vos négociations.

— Non! Non! Ne me souhaitez pas bonne chance!... On dit que cela porte la guigne! »

Sur ces mots, William Keniss prit son chapeau et fit mine de vouloir se retirer. M. Moulineau s'en aperçut et le retint.

« Ah! mon cher client, lui dit-il, vous n'allez point vous en aller, j'espère, sans visiter ma maison.... Il faut que vous voyiez, si vous ne l'avez

déjà vu, ce qu'est une grande maison de timbres-poste, à Paris tout au moins, car, pour New-York, vous devez être blasé, vous, le roi du Timbre-Poste.

— J'accepte. Cette visite m'intéressera beaucoup !

— Alors, suivez-moi ! »

Il remet les photographies à la jeune fille.

VIII

OÙ WILLIAM KENISS, QUOIQUE ROI DU TIMBRE-POSTE, PASSE DE SURPRISE EN SURPRISE

M. Moulineau ouvrit l'une des portes de son cabinet et introduisit William dans une pièce adjacente, qu'il lui indiqua aussitôt comme étant le magasin de vente.

Aux murs, tout tendus d'une riche tapisserie, étaient suspendus, en guise d'ornements, des plats, des assiettes, des panneaux, des tableaux, dont toutes les enluminures avaient été composées, grâce à d'imperceptibles et multicolores débris de timbres-poste, collés, les uns aux autres, avec un soin infini. Il y avait aussi, çà et là, des cadres spéciaux, fermés d'un mince cadenas, dans lesquels étaient exposés, sous verre, les timbres les plus curieux et les plus rares. Quelques-uns de ces merveilleux spécimens adhéraient encore aux enveloppes, jaunies par le temps, qu'ils avaient servi à affranchir.

De larges et longues tables se trouvaient disposées devant les croisées. A chacune était assise une jeune fille qui, en grande conférence avec

quelque client, pointait sur un calepin le prix des timbres que celui-ci choisissait et arrachait successivement d'entre les feuillets d'un grand album. Et il fallait voir les têtes de tous ces collectionneurs : jeunes potaches, vieux maniaques ou commis voyageurs ! Tous étaient absorbés par le méticuleux travail auquel ils se livraient et surtout ébahis par les merveilles philatéliques qui se déroulaient sous leurs yeux.

« Quand nos clients nous donnent une commande, dit M. Moulineau, en montrant les albums que feuilletaient ces divers individus, ce n'est point dans ces albums que nous prenons les timbres, dont ils nous envoient les numéros, mais dans ce que nous appelons notre « petite » et notre « grande réserve ».

Tout en parlant, le marchand avait fait passer son interlocuteur dans une seconde pièce, d'aspect plus sévère. De gigantesques coffres-forts, scellés aux murs, l'entouraient de toutes parts. Quelques-uns de ces coffres-forts avaient leurs portes entr'ouvertes.

« Voici, continua M. Moulineau, notre véritable magasin. Il y a dans cette pièce tous les timbres, dont nous avons une provision. Les plus rares, ceux que nous ne possédons qu'à un, deux, trois, quatre exemplaires, sont en effet enfermés dans mon cabinet, en un coffre spécial. Quant aux autres, ils se trouvent tous ici, réunis par séries, dans de petites enveloppes de toile, dont chacune contient environ deux à trois cents pièces du même timbre. C'est notre « petite réserve ».

— Diable ! interrompit William, il doit vous falloir joliment de meubles roulants à tiroirs, comme ceux-ci.

— Pas peut-être autant que vous le croyez, car il y a des pays, où les timbres sont peu nombreux et n'exigent qu'un ou deux tiroirs d'un même meuble ; mais ceci est un détail et n'a point d'importance. Sachez cependant que j'ai été obligé de faire fabriquer une centaine de ces meubles. Ils tiennent tous dans cette pièce et la suivante. Leurs pieds sont munis de roulettes, ce qui permet, le soir venu, de les réintégrer, sans difficultés, dans leurs coffres-forts respectifs, car aucune compagnie d'assurances n'a consenti à assurer nos collections contre les risques d'incendie.

— En vérité, dit alors William, je ne puis m'empêcher d'admirer l'ordre et l'adresse qui ont présidé à l'organisation de tout ceci. Mais c'est égal, je me demande, étant donnée l'immense quantité de timbres qui existent, comment vous pouvez arriver à vous y reconnaître, lorsque vos clients vous envoient une commande. Mon père avait, pour cela, des tas de petits moyens, auxquels je n'ai jamais rien compris.

— Oh ! bien simplement !... Vous le savez d'ailleurs, puisque nous

sommes, depuis longtemps déjà, en relations d'affaires!... Tous les timbres, que j'ai cru devoir cataloguer, — et en ce travail, qui m'a pris de longues et patientes années, je ne me suis point attaché à certains détails absurdes de papiers, de nuances, de filigranes, que sais-je encore! — donc, tous les timbres, que j'ai cru devoir cataloguer, possèdent un

Tous étaient absorbés.

numéro d'ordre sur mon catalogue. Lorsqu'on m'envoie une commande, c'est par ce numéro d'ordre qu'on me les indique, et l'on n'a point, dès lors, à entrer dans des descriptions minutieuses et compliquées, qui seraient à coup sûr la cause d'incessantes erreurs. »

Les deux hommes gagnèrent ensuite l'étage supérieur par un petit escalier tournant qui se trouvait à l'intérieur du magasin.

La première salle qu'ils visitèrent était entourée, comme celles du bas, par d'immenses coffres-forts. M. Moulineau en ouvrit un et William put apercevoir, méticuleusement disposées sur ses rayons, des séries d'enve-

loppes, beaucoup plus grandes que celles de la « petite réserve », et portant, à leur dos, sur des étiquettes bien visibles, les numéros des timbres qui y étaient enfermés. Ces enveloppes contenaient, chacune, plusieurs milliers d'un même timbre; et elles étaient naturellement plus ou moins gonflées, suivant l'abondance plus ou moins considérable de ce timbre. C'étaient, ainsi que l'avait annoncé le marchand, les enveloppes de la « grande réserve ».

« C'est dans ces enveloppes, ajouta-t-il, que nous puisons, lorsque celles que vous avez vues en bas viennent à être vides! »

Et comme William Keniss manifestait, par une exclamation, son étonnement que M. Moulineau possédât, en « petite » ou en « grande réserve », une quantité aussi colossale de timbres :

« Attendez, attendez donc! fit celui-ci.... Vous n'avez encore rien vu! »

Un spectacle vraiment extraordinaire attendait en effet notre visiteur dans la pièce suivante.

Là, autour d'une grande table qui courait le long des murs, vingt ou trente femmes étaient assises.

Chacune avait à ses pieds un énorme sac, dans lequel elle puisait, à pleines mains, des timbres, pour les trier ensuite et les ranger, avec soin, par espèces. De petites montagnes multicolores se dressaient ainsi, devant elles, sur la table.

« Mais d'où, diable, pouvez-vous recevoir tous ces timbres? s'écria William, stupéfait.

— De nos correspondants, répondit M. Moulineau. Nous en avons dans tous les pays du monde. Ces correspondants nous envoient non seulement les nouveautés, aussitôt qu'elles paraissent, mais encore des sacs, comme ceux que vous voyez là, remplis de tous les timbres en cours, qu'ils ont pu se procurer. Naturellement, quand ce ne sont pas des timbres rares, mais par exemple des timbres actuels des pays d'Europe, nous ne les achetons qu'au poids, à des prix variables et en général peu élevés. Nous recevons d'ailleurs beaucoup plus de ces envois que nous ne le voudrions.... Il n'y a pas en France, en Italie, en Espagne, un seul couvent, une seule communauté religieuse, qui ne recueille par milliers les timbres, pour les revendre ensuite à quelque marchand. Aussitôt arrivés, ces timbres sont triés, ainsi que vous le voyez, par mes nombreuses employées; et, dans le nombre, quelquefois, nous découvrons une pièce intéressante, qui, à elle seule, nous dédommage d'un achat, à peu près inutile sans cela.

— Et les autres timbres, les timbres les plus communs? Je ne suppose

pas que vous les gardiez tous, dans vos réserves ?

— Oh ! non ! cela ne nous serait pas possible. Nous les revendons au poids, ainsi que nous les avons achetées, à des personnes qui les utilisent pour fabriquer des objets d'ornement, tapisseries, plats, assiettes, etc.... D'ailleurs, si vous voulez en acheter, en voici une certaine quantité. Il y en a là une cinquantaine de millions ! »

M. Moulineau avait en effet entr'ouvert la porte d'un grand cabinet, dont le parquet disparaissait, à une hauteur de plus de

deux mètres, sous des milliers et des milliers de timbres. En un coin se trouvaient une large pelle et une imposante balance, servant, l'une à les ramasser, l'autre à les peser....

« C'est inouï, inouï ! ne cessait de répéter William, au comble de l'étonnement. Les marchands de timbres de New-York ne sont pas, à beaucoup près, outillés de la sorte. »

Le commerçant souriait de la stupéfaction croissante de son client :

M. Moulineau en ouvrit un.

« Maintenant, conclut-il, vous saurez ce qu'est une grande maison de timbres, à Paris. Et croyez-moi, ce n'est point une sinécure que de la diriger ! Il me faut toujours être sur le qui-vive. Pas un instant de repos, pas une minute de défaillance !... Un seul jour ne se passe pas en effet maintenant, sans qu'il y ait quelque émission nouvelle, en un pays plus ou moins ignoré et lointain. En vérité, c'est à ne plus s'y reconnaître, et si les choses continuent de la sorte, il n'y aura bientôt plus que les philatélistes, millionnaires comme vous, qui pourront se payer le luxe de collectionner les timbres. Quant aux autres, les petits, ils renonceraient à coup sûr à ce passe-temps, instructif et charmant, à cause de l'impossibilité où ils se trouveront, avant peu, de récolter les timbres communs eux-mêmes, qui deviennent, hélas !... de jour en jour plus nombreux ! Mais je ne sais vraiment pas pourquoi je vous parle de cet état de choses. Vous le connaissez aussi bien que moi ! »

Tout en causant, les deux hommes étaient revenus dans l'atelier où se faisait le triage.

« Tenez ! continua alors M. Moulineau, qui, s'échauffant de plus en plus, saisit des timbres sur la table, voici des timbres commémoratifs que le Portugal a émis, l'an dernier, pour glorifier le septième centenaire de saint Antoine de Padoue. Ils existent aussi pour les Açores avec surcharges de toutes les séries. Sur certains de ces timbres, on peut admirer le portrait du saint, — paraît-il très ressemblant ; sur d'autres, la représentation de quelques-uns de ses principaux miracles, son prêché aux poissons, son ascension.... Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que, sur leur dos, sous la gomme même, on a imprimé une prière à saint Bonaventure. L'administration portugaise a même émis toute une série de timbres, après les avoir fait préalablement bénir.... Ceux-ci ont été naturellement vendus par elle le double de leur valeur.

— Et ils doivent être, avouez-le, assez difficiles à reconnaître, pour les philatélistes !

— Nous avons eu aussi, cette année : en Italie, les cartes commémoratives de l'entrée des troupes piémontaises à Rome ; au Pérou et à l'Équateur, des timbres destinés à faire vivre, dans l'esprit et le cœur des populations, un souvenir vivant des dernières luttes intestines ; au Transvaal enfin, des timbres fêtant quoi?... je vous le donne en mille... l'établissement dans cet État de la poste à un sou !...

— Ah ! le fait est, dit William, que les timbres commémoratifs deviennent, depuis quelque temps, un peu trop nombreux !

— C'est-à-dire qu'ils nous envahissent, nous inondent, nous submer-

gent ! C'est l'Australie qui a ouvert le feu ; puis ce fut le tour de l'Angleterre, qui, en 1887, célébra la cinquantième année de règne de la reine Victoria ; puis celui des États-Unis, qui lancèrent le timbre de Christophe Colomb, en l'honneur du quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique. Ensuite, ah ! ensuite les choses ont marché bon train, vous en savez quelque chose !... Nous avons en les timbres par lesquels la petite république de Saint-Marin a fêté la fondation de son palais national ; ceux par lesquels le Portugal a fêté le cinquième centenaire de dom Henri le Navigateur ; ceux par lesquels la Bulgarie a fêté le baptême du prince Boris, et enfin les timbres des expositions d'Anvers, de Bruxelles, de Venise, etc., etc.

— Il y a, en effet, quelques pays qui abusent !

— Quelques pays !... Mais ils sont innombrables, monsieur, aujourd'hui, ceux qui se livrent à cette spéculation honteuse : la République Argentine, la Colombie, le Honduras, le Nicaragua, le Pérou, les États belges du Congo, les Antilles espagnoles, les Philippines !... Je n'en finirais pas, si je voulais les citer tous.... Et si encore ils se contentaient d'émettre des timbres ordinaires, mais non, ils émettent des timbres-taxe, des timbres officiels, des timbres du télégraphe !

— On ne sait vraiment pas où ils s'arrêteront !...

— Non... on ne le sait pas. Il y a des États qui vendent, sans vergogne, des émissions entières à certains trafiquants peu délicats ; et ceux-ci ne se gênent point, ensuite, pour tenir la dragée haute aux petits collectionneurs !... C'est ainsi, monsieur, que la plus grande partie des timbres égyptiens de cet hiver a été vendue à l'un de mes confrères !... Mais, vous le pensez bien, une réaction contre de tels abus ne peut tarder à se produire.

— Évidemment....

— Aussi m'a-t-on affirmé que, pour se défendre, les amateurs venaient de créer à Londres une grande société, la *Society for Suppression of Speculative Stamps* ou Société pour la suppression des timbres de spéculation, désignée habituellement par les quatre lettres S. S. S. S.

— C'est exact !...

— On m'a dit encore que le congrès des Amis des timbres de Mannheim avait récemment protesté avec violence contre l'abus de l'agiotage.

— C'est également exact !...

— Et espérez-vous qu'on arrive à un bon résultat ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je n'en sais rien !... En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est que ni les sociétés d'amateurs, ni les congrès,

ne pourront imposer leurs volontés à des États, lorsque ceux-ci, à bout de ressources, feront, pour remplir leurs caisses, une émission nouvelle, ou, ce qui est plus économique, se contenteront de mettre quelque surcharge anti-artistique sur leurs timbres en cours....

— Ah! les surcharges!... Mais tous les collectionneurs devraient les mépriser, les dédaigner!... Elles n'offrent aucun intérêt, aucun!... Tenez, moi, si je faisais collection, pour mon propre compte, je ne leur prêterais pas plus d'attention que je n'en prête aux timbres des postes locales d'Allemagne, de Russie ou de Chine, à tous ces timbres qui n'ont jamais eu cours et sont, si je puis m'exprimer ainsi, les parasites de la philatélie! »

Comme le commerçant achevait cette fulminante diatribe, l'un de ses employés entra dans l'atelier et lui présenta une carte de visite.

« C'est une dame, dit M. Moulineau à son visiteur, qui demande instamment à me parler. Voulez-vous que nous redescendions dans mon cabinet?

— Très volontiers », répondit William en souriant à la dérobée, car il se doutait, on le devine, que la dame dont on venait de remettre la carte à M. Moulineau n'était autre que sa jeune concurrente.

C'était bien en effet miss Betty.

La jeune fille attendait dans le cabinet de M. Moulineau, lorsque celui-ci vint l'y rejoindre, accompagné de William. Elle ne put réprimer un petit mouvement de désappointement, en voyant que son rival s'était présenté le premier chez le grand marchand de timbres. Mais elle n'eut cependant pas trop de peine à changer en un aimable sourire la petite moue dépitée qui avait, quelques secondes, attristé son joli visage.

« Tiens! dit-elle, monsieur William!

— Mais oui, miss Betty, répondit le jeune homme; et je suis même fort heureux de cette circonstance, puisqu'elle me procure le plaisir de vous présenter à monsieur Moulineau. Car vous ne connaissez point, n'est-ce pas, le célèbre monsieur Moulineau?

— Je n'ai point cet honneur », fit la jeune fille, qui s'inclina.

En même temps qu'elle, le marchand de timbres se courba en une profonde révérence.

« Miss Betty Scott, de New-York, reprit aussitôt William, est une grande philatéliste. Elle recherche les timbres depuis six mois à peine, et ces six mois lui ont suffi pour former une collection.... presque égale à la mienne. »

M. Moulineau crut avoir mal entendu et écarquilla les yeux, au point de les faire éclater entre leurs paupières.

« Une collection presque égale à la vôtre, dites-vous ? »

— Oui, presque égale!... »

Et tandis que M. Moulineau, absolument stupéfait, se parlait à lui-même et murmurait entre ses dents : « En six mois... mais c'est extraordinaire... extraordinaire! », William se tourna vers la jeune fille et lui dit, en appuyant sur tous les mots, afin de lui bien faire comprendre que la visite qu'il venait de faire avait eu, pour lui, des résultats fort intéressants et fort utiles :

« Je suis ici, Miss, depuis plus d'une demi-heure et j'ai déjà longuement causé avec monsieur Moulineau, très longuement. N'est-ce pas, monsieur Moulineau ? »

— En effet, monsieur Keniss, en effet.... »

De plus en plus contrariée, miss Betty se mordit légèrement les lèvres :

« Oui! fit-elle, vous avez été plus matinal que moi!... »

— Et croyez bien, Miss, que je maudis déjà ma bonne étoile!... Mais je ne veux pas être indiscret davantage! »

Ce disant, William Keniss salua respectueusement et se retira.

Dès que la jeune fille fut seule avec le marchand, elle lui expliqua le but de sa visite.

« Monsieur, lui dit-elle, je ne sais si le jeune homme, qui vient de quitter ce cabinet, vous a mis au courant du petit duel philatélique que nous avons engagé l'un contre l'autre. Vous avez vendu, il y a quelque temps, à monsieur Keniss, un timbre du maharajah du Brahmapoutre ? »

— Parfaitement, miss! répliqua M. Moulineau, qui reconnut tout à fait à ces mots la rivale de son client.

— Ce timbre, avez-vous certifié, n'existe qu'à deux exemplaires ?

— Celui de monsieur Keniss... et un autre....

— Vous est-il possible de me procurer celui-ci?... C'est pour vous le demander que je me trouve, en ce moment, dans votre cabinet. »

M. Moulineau, très embarrassé, garda, pendant quelques secondes, le silence.

« Mon Dieu, miss, se décida-t-il ensuite à répondre, monsieur William Keniss m'a précisément adressé tout à l'heure la même demande. Je vous répondrai donc ce que je lui ai également répondu.

— Dites, dites vite!... »

— Il y a quelques jours, continua-t-il, que j'ai vendu à l'un de mes meilleurs clients, le second et dernier exemplaire du timbre rarissime, après lequel vous courez.

— Vendu? Et à qui?..

— Ah! miss, pardonnez-moi, cette fois, de garder le silence! J'ai donné ma parole d'honneur que je ne dévoilerais à personne le nom du nouveau propriétaire du timbre du Brahmapoutre. Vous comprenez qu'il m'est impossible de manquer à l'engagement que j'ai pris? »

Miss Betty ne se tint cependant pas pour battue.

« Vous avez, dit-elle, donné votre parole d'honneur!... Serait-il indiscret de vous demander à qui?... »

Le marchand réfléchit à nouveau.

Il était évident qu'il luttait contre lui-même et se tâtait, pour savoir s'il devait, ou non, répondre à la question qui lui était si nettement adressée.

Au bout de quelques secondes, il se décida pourtant à parler.

« Oui, miss, fit-il, ce serait indiscret!... »

— En ce cas, répliqua la jeune fille, je n'insiste pas davantage. »

Sur ces mots, et sans rien ajouter, miss Betty qui, décidément, se voyait devancée et devinait sans peine que William avait fait la leçon à M. Moulineau, se leva, visiblement contrariée et prête à prendre congé du marchand de timbres.

« Ah! reprit celui-ci, qui, d'un naturel très obligeant, était navré de n'avoir pu satisfaire la curiosité de la charmante philatéliste, si seulement je pouvais vous être un peu utile dans toute cette affaire!... »

— Je ne vois guère comment, répondit Betty....

— Si... si... j'y suis! s'écria M. Moulineau, en coupant la parole à son interlocutrice. Avez-vous seulement un modèle du timbre, que vous recherchez?

— Non.

— Permettez-moi, en ce cas, de vous en offrir quelques-uns. »

Et, ouvrant le tiroir de son secrétaire, M. Moulineau y prit cinq ou six petites photographies du timbre du Brahmapoutre, pareilles à celles qu'il avait déjà données à William Keniss, et les tendit à la jeune fille. Cela ne l'engageait pas à grand'chose et lui permettait d'être aimable à peu de frais.

« Voici de plus, ajouta-t-il, le dernier numéro du petit journal que je publie chaque mois : *L'Écho de la Philatélie*. Vous y trouverez une description très méticuleuse du timbre qui vous intéresse, avec des détails très circonstanciés et très exacts sur sa couleur, son papier, etc., etc.

— Je vous remercie, répliqua miss Betty, en prenant les photographies et le journal. Le petit cadeau que vous venez de me faire me sera peut-être plus utile que vous ne le pensez! »

Et cela dit, l'endiablée philatéliste quitta M. Moulineau, en l'assurant de sa reconnaissance pour la façon dont il l'avait reçue, puis, un peu déconfite, en songeant qu'elle aurait peut-être mieux fait de se lever une heure plus tôt et de moins flâner à la devanture des magasins, elle gagna les boulevards, qu'un joli soleil de printemps égayait, ce matin-là, de ses rayons dorés.

Elle aperçut une enseigne.

IX

OÙ MISS BETTY SE DÉCIDE A EMPLOYER DE GRANDS MOYENS

On s'imagine aisément que les réflexions de miss Betty n'étaient pas couleur de rose.

Elle s'en allait au hasard, par les rues, cherchant le moyen de parer les coups d'une fatalité qui semblait s'obstiner à la combattre.

Le dépit d'avoir été devancée par William et surtout d'être victime de sa clairvoyance l'affectait au plus haut point.

« Que faire? se répétait-elle, que faire? »

Soudain, dans un carrefour, elle aperçut une enseigne ornée de lettres d'or et qui portait ces simples mots : *Picquoiseau. — Agence de renseignements.*

Ce fut un éclair.

« Ça y est, se dit-elle, après une courte hésitation, je vais faire suivre William Keniss. De sorte que s'il va chercher son timbre, je lui emboîterai le pas et, avec un peu d'astuce, j'arriverai peut-être avant lui. »

Miss Betty avait pénétré dans la maison où se trouvaient les bureaux de l'agence de renseignements.

Un étage escaladé, un coup de sonnette, une minute d'attente dans l'antichambre, et elle fut introduite dans un cabinet élégant, quoique sévère, dont tout un panneau était occupé par des alignements de petits cartons verts numérotés.

C'était le cabinet de M. Prosper Picquoiseau.

Le directeur de l'agence, tout en parlant, s'était soulevé de son fauteuil, et miss Betty, — derrière une table, où de nombreux et importants dossiers étaient empilés (peut-être, pour jeter de la poudre aux yeux des clients) — miss Betty vit alors apparaître un grand gaillard, sec et maigre, à la tête anguleuse et aplatie comme celle d'un oiseau de proie et dont les yeux, clignotants et chafouins, ne regardaient jamais en face.

« Sapristi, pensa la jeune fille, le vilain bonhomme ! »

Mais M. Picquoiseau avait pris la parole.

« Mademoiselle, dit-il, veuillez vous asseoir et m'apprendre le motif qui vous amène. »

La petite Américaine, une fois installée en face de M. Picquoiseau, mit aussitôt celui-ci au courant de ce qu'elle désirait.

« Faire suivre un jeune homme... savoir jour par jour, heure par heure, ce qu'il fait et où il va... »

— Rien n'est plus facile, répliqua le directeur de l'agence. Il suffira, mademoiselle, que vous nous donniez l'adresse et le signalement de ce jeune homme ; et, tous les soirs, tous les matins, plusieurs fois par jour, si vous le désirez, et aux heures qui vous plairont, vous recevrez des fiches, où seront relatées toutes les allées et venues de la personne en question. D'ailleurs, pour tous ces menus détails, vous n'aurez qu'à vous entendre avec l'un des agents que je mettrai à votre disposition. Voulez-vous me donner votre nom et votre adresse, ainsi que le nom et l'adresse du monsieur que nous devons filer ? »

A ce moment, miss Betty eut une hésitation.

Elle comprit que ce qu'elle allait faire n'était peut-être pas très délicat !... Mais bah !... n'était-il pas trop tard maintenant pour reculer ?...

La petite Américaine donna donc au directeur de l'agence les détails réclamés.

« Je désirerais, ajouta-t-elle, avoir trois fiches de renseignements par jour : une le matin, une dans la journée, une le soir.

— Voulez-vous à huit heures, à midi et à neuf heures ?

— C'est cela ! »

Sur ces derniers mots, miss Betty s'était levée et se préparait à sortir.

Elle mit M. Picquiseau au courant.

M. Picquoiseau, qui avait également quitté son fauteuil, l'arrêta d'un geste :

« Mademoiselle, lui dit-il, je vous demande pardon de soulever aussi prématurément une telle question, mais, vous le savez, il est d'usage, quand on charge une agence de renseignements d'une mission de confiance, de déposer préalablement dans sa caisse une certaine somme, à titre d'arrhes. Je vous serais donc reconnaissant de vouloir bien remplir cette petite formalité avant de vous retirer.

— Mais... certainement... monsieur », répondit Betty, en devenant cramoisie.

M. Picquoiseau indiquait déjà le chemin de la caisse à la petite Américaine :

« Par ici, mademoiselle, par ici!... »

La jeune fille prit alors son courage à deux mains et bravement :

« Monsieur, dit-elle, je n'ai pas d'argent sur moi; mais vous n'avez qu'à envoyer quelqu'un chez moi, cet après-midi, et je remettrai la somme exigée. Je vous serais même reconnaissante de me faire connaître, dès maintenant, cette somme.

— Elle ne sera, pour vous, mademoiselle, que de cinq cents francs.

— Fort bien! Je remettrai ces cinq cents francs à votre employé.

— A quelle heure pourra-t-il se présenter?

— Vers trois heures et demie.... J'aurai monsieur William Keniss chez moi, à ce moment-là. Votre agent pourra de la sorte prendre son signalement et, si c'est lui qui le file, le filer aussitôt, sans être obligé de perdre du temps à chercher sa piste.

— Mademoiselle, voilà qui est entendu! »

Il était tout près de midi, lorsque, son affaire ainsi réglée, miss Betty quitta le cabinet de M. Picquoiseau. Elle reprit sur-le-champ le chemin de la place Vendôme, enchantée d'elle-même, en songeant que sa petite combinaison allait empêcher son rival de profiter de l'avantage qu'il avait présentement sur elle.

Et malgré qu'elle fût, maintenant, très pressée de rentrer à l'hôtel Bristol, l'heure du déjeuner étant proche, miss Scott s'arrêta, une fois encore, en chemin, au bureau des Postes et Télégraphes de la rue Choiseul, qu'un sergent de ville venait de lui indiquer. Elle s'y renseigna sur le prix que lui coûterait l'envoi d'une dépêche dans Paris, et ayant appris que ce prix ne serait, par carte pneumatique, que de trente ou cinquante centimes, suivant qu'elle prendrait une carte ouverte ou une carte fermée, elle envoya le télégramme suivant, — non sans qu'un

suprême examen de ses poches lui eût fait heureusement retrouver quelques sous, dédaignés par le galant Tilbury :

« M. William Keniss,
Hôtel Terminus,
Rue Saint-Lazare.

« Cher monsieur Keniss,

« Vous seriez bien aimable de venir me voir cet après-midi, entre trois et quatre heures. J'ai absolument besoin de vous parler.

« Croyez aux meilleurs sentiments de

« Betty Scott. »

Sur quoi, elle regagna vivement l'hôtel Bristol.

Qu'avait fait William Keniss pendant ce temps?

Une fois sorti de chez M. Moulineau, il avait hélé un fiacre et, pour prendre l'air, s'était fait conduire au Bois. Sa rivale, miss Betty, ne sachant pas l'endroit où se trouvait le timbre de Brahmapoutre, il espérait en effet avoir le temps de visiter tout à son aise Paris, qu'il ne connaissait pas.

Et c'est ainsi qu'il fit, ce matin-là, du côté de Longchamps et de la Cascade, la plus tranquille et la plus charmante promenade, — ne pouvant se lasser d'admirer les jolis coins de paysage qui se déroulaient sous ses regards, tandis que sa voiture l'entraînait à travers les jolies allées ombrueuses du Bois de Boulogne.

Cependant, comme le fiacre qui le portait revenait cahin-caha :

« Diable! Je n'y pensais pas!... s'écria-t-il tout à coup, en se frappant le front. Si le prince Albrandi s'était par hasard défait de son timbre! Il serait en ce cas inutile que j'allasse à Naples.... Il faut que je sache à quoi m'en tenir. »

Arrivé au bureau de poste de la rue de Marignan, le jeune philatéliste descendit donc de son fiacre et (ceci se passait au moment même où, de son côté, miss Betty Scott lui adressait un petit bleu), il expédia le télégramme suivant :

« Prince Albrandi,
Strada nuova di Posillipo,
Naples.

« Avez-vous toujours en votre possession l'exemplaire du timbre du Brahmapoutre que M. Moulineau vous a vendu? Je désirerais le savoir, étant moi-même un ardent philatéliste. Je vous prie d'excuser ma liberté

et je vous remercie d'avance de la réponse que vous voudrez bien me faire.

« William Keniss,
« Hôtel Terminus. — Paris. »

Et, le Roi du Timbre-Poste se fit reconduire à son hôtel, où, tandis qu'il déjeunait, il reçut la carte pneumatique de miss Betty.

Il regarda longuement.

X

COMME QUOI MISS BETTY REÇOIT TROIS VISITES SIMULTANÉES
QU'ELLE EÛT PRÉFÉRÉES SUCCESSIVES

A peine sortie de table, Betty se mit à compter les minutes, prise qu'elle était d'une grande impatience.

Victoria lui ayant demandé la permission d'aller voir son ami John, elle l'y autorisa, mais en lui recommandant, avant toutes choses, de rentrer de bonne heure, pour introduire les visiteurs qu'elle attendait.

On se rappelle en effet que la jeune Américaine avait donné trois rendez-vous, pour l'après-midi : le premier, vers deux heures et demie, à l'employé de M. Courtalain qui devait lui apporter les vingt mille francs produits par la vente de ses boucles d'oreilles; le second, vers trois heures et demie, à l'agent de M. Picquoiseau et enfin le troisième, entre trois et quatre heures, à son rival William Keniss.

« Espérons, s'était-elle dit, que ces trois personnes arriveront dans l'ordre où je les ai convoquées. Je me trouverais autrement dans un bel embarras ! »

La femme de chambre promit de ne pas être trop longtemps absente, et s'en alla

Or, comme deux heures sonnaient, William survint, à la grande surprise de Betty, fort ennuyée que sa femme de chambre ne fût point encore de retour.

« J'arrive trop tôt, dit-il. Pardonnez-moi mon excessif empressement.

— Du tout, du tout », reprit miss Scott, qui eût bien voulu le congédier.

Mais la chose était difficile et elle prit son parti de cette visite prématurée.

La conversation roula d'abord sur des choses tout à fait insignifiantes.

Betty Scott et William Keniss se trouvaient fort gênés vis-à-vis l'un de l'autre. Les lèvres de la jeune fille brûlaient en effet de poser une question, qu'elles n'osaient point formuler, et cette question, le jeune homme la devinait, sous chaque parole indifférente, sans qu'elle lui fût cependant adressée. Aussi les deux jeunes gens évitèrent-ils de prononcer un seul mot qui pût amener leur bavardage sur le chapitre de la philatélie. Ils parlèrent de tout et de rien : de ce qu'ils avaient lu dans les journaux du matin, du joli temps de mai qu'il faisait ce jour-là, de l'impression délicieuse que leur avait procurée leur première sortie dans Paris. Et pas une allusion, dans leur causerie, ne rappela leur démarche respective du matin chez M. Moulineau.

Cependant, tout en causant, miss Betty donnait les signes de la plus vive impatience :

« Et Victoria qui ne rentre pas ! pensait-elle. Elle ne sera pas encore de retour quand le bijoutier m'apportera mon argent ! »

Au bout de quelques instants d'une conversation, d'autant plus laborieuse que Betty ne savait qu'inventer pour justifier le pressant rendez-vous donné par elle à son compatriote, un domestique de l'hôtel parut.

« Une personne qui se prétend attendue par mademoiselle, dit-il, est dans la chambre à côté.

— Bien, répondit miss Betty, dites-lui que j'y vais. »

Et se tournant vers William :

« Voulez-vous m'excuser pendant quelques minutes ? J'ai absolument besoin de parler à cette personne.

— Je vous en voudrais, miss, d'y mettre le moindre scrupule. Je vous attendrai, en parcourant un journal. »

La jeune fille alla rejoindre son visiteur et William Keniss se plongea dans la lecture d'un premier-Paris soporifique. Aussi n'eût-il pas tardé à s'endormir, si des lambeaux du dialogue, que tenait miss Betty avec la personne qui l'avait demandée, ne fussent venus, à chaque instant, le distraire, par la porte de la chambre voisine, que la petite Américaine

avait étourdissement laissée entr'ouverte. Et il put ainsi entendre, prononcés de part et d'autre avec une certaine vivacité, des suites de phrases, comme celles-ci, dont il essaya vainement de saisir la signification :

« Pour toucher les arrhes?...

— Somme de cinq cents francs, voici le reçu....

— Prête à payer... attendre quelques minutes.... Tenez, on vient.... »

C'était, on l'a deviné, avec un des agents de la maison Picquiseau que miss Betty s'entretenait ainsi.

Tout à coup, en entendant la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, elle le quitta et, sans repasser par le salon où attendait William, elle alla rejoindre, dans la troisième pièce de l'appartement, la personne qu'elle supposait y avoir été introduite. Mais elle ne resta avec celle-ci que quelques minutes et, après l'avoir congédiée, revint à son autre visiteur.

« Que peut-elle bien comploter? » se demandait William Keniss, étonné des quelques mots étranges qu'il avait surpris et des allées et venues de Betty.

Le Roi du Timbre-Poste ne fut pas longtemps sans avoir la réponse à la question qu'il se posait ainsi.

En effet, un jeune homme, arrivant de l'antichambre, avait entr'ouvert la porte du salon, après avoir frappé deux petits coups discrets :

« Je vous demande pardon de vous déranger, fit le nouveau venu. Pourriez-vous me dire où est la dame, avec qui je causais tout à l'heure dans la chambre voisine? J'ai oublié de lui faire dater le reçu des vingt mille francs que je lui ai remis de la part de monsieur Courtalain? joaillier, rue de la Paix, en paiement d'une paire de boucles d'oreilles qu'elle lui a vendues ce matin.

— Comment! s'écria William, miss Betty Scott a vendu ses brillants?

— Mais oui!... Il paraît qu'elle se trouve, en ce moment, sans argent. Elle a été victime d'un vol, pendant sa traversée de New-York à Paris.

— Victime d'un vol! murmura le jeune homme. Et elle ne s'est pas adressée à moi! »

Se tournant alors vers le bijoutier :

« Monsieur, reprit-il, veuillez, je vous prie, me rendre le reçu que vous a signé miss Betty Scott. Voici en échange vingt mille francs.

— Comment?

— Je vous serai très reconnaissant de considérer comme nul et non avenu le marché conclu par cette jeune fille.

— Mais je ne sais si monsieur Courtalain consentira à la chose.

— Monsieur Courtalain y consentira. D'ailleurs, dans le cas où il demanderait un dédommagement, vous pouvez lui annoncer que je passerai tout à l'heure à son magasin. Maintenant, inutile de vous dire que je désire que vous rapportiez ou fassiez rapporter le plus vite possible à miss Betty Scott les boucles d'oreilles qu'elle vous avait vendues et que je vous ai rachetées.

— Il sera fait, monsieur, comme vous le désirez! »

A peine le bijoutier venait-il de se retirer que la porte de la chambre où miss Betty se trouvait en conférence avec l'employé de l'agence Piequiseau s'ouvrit toute grande. William Keniss vit alors la personne qu'il avait entendue causer avec la petite Américaine. C'était un homme d'une trentaine d'années, assez médiocrement vêtu et à l'air peu avenant. En traversant le salon pour sortir, il regarda longuement le Roi du Timbre-Poste, — si longuement que celui-ci ne put s'empêcher de se dire à part lui :

« Ah! çà, qu'est-ce que cet individu peut avoir à me dévisager ainsi? Est-ce que, par hasard?... Mais non, c'est impossible! »

Un vague soupçon venait en effet de naître dans l'esprit de William Keniss. Il avait, sans pouvoir préciser ses craintes et sans se rendre exactement compte de ce qu'il redoutait, comme le pressentiment qu'un piège lui était, à cette minute même, tendu. Mais un sourire de Betty, rentrant dans le salon, après avoir reconduit l'inconnu jusqu'à la porte d'entrée, suffit à dissiper instantanément son appréhension.

« Pardonnez-moi, fit la jeune fille, en s'avancant vers lui, de vous avoir abandonné si longtemps. J'avais une petite affaire à régler, — mais maintenant, c'est fait et je suis toute à vous. »

William se demandait s'il ne devait point avouer à la jeune fille le rachat qu'il avait conclu, quelques minutes plus tôt, de ses boucles d'oreilles, et la crainte de la voir se blesser de cette révélation le faisait quelque peu hésiter. Mais, d'autre part, il songea que miss Betty apprendrait forcément la chose, lorsque M. Courtalain lui renverrait ses brillants.

Il parla donc :

« Miss Betty, dit-il, l'employé de monsieur Courtalain, qui est venu tout à l'heure, avait oublié de vous faire dater le reçu. Il est rentré dans ce salon, espérant vous y trouver et, naturellement, au lieu de vous, c'est moi qu'il y a rencontré!...

— Vous!

— Un mot alors m'a mis au courant de ce qui se passait....

— Et?...

— Et je me suis permis, en remboursant le prix des boucles d'oreilles, qui vous avait été versé, de rompre un marché, que vous n'aviez certainement conclu qu'à contre-cœur.

— Mais cela me contrarie beaucoup! s'écria miss Betty, dont le visage, à mesure que William parlait, était passé par les nuances successives qui séparent le rose le plus tendre du rouge le plus écarlate. Ainsi, me voilà maintenant, et malgré moi, votre débitrice?

— Mon Dieu! miss Betty, j'accepte, en effet, de devenir votre créancier, malgré tout le plaisir que j'aurais à ne vous entendre jamais me reparler d'une dette aussi insignifiante.

— Permettez, mon cher William....

— Oui... oui... je sais... vous ne pouvez y consentir!... A dater d'aujourd'hui, 5 mai 1896, par conséquent, miss Betty Scott, de New-York, doit à monsieur William Keniss, également de New-York, l'énorme somme de vingt mille francs, qu'elle lui remboursera, sans intérêts... lorsqu'il lui plaira. Là, êtes-vous contente?

— Vous avez beau plaisanter, je suis furieuse!

— Comment! Furieuse contre moi, votre ami, parce que je me suis cru autorisé par ma respectueuse affection à.... Voyons, n'étais-je pas tout à fait désigné?... Dites que vous ne m'en voulez plus, je vous en supplie!...

— Soit!... Je ne vous en veux plus et je vous pardonne!...

— Ah! vous êtes charmante!...

— Mais c'est égal, une autre fois, avant de régler mes affaires, tâchez de prendre au moins mon avis!

— Je vous le promets! »

Et pour montrer à William Keniss qu'elle ne lui gardait aucune rancune de ce qui s'était passé, miss Betty lui tendit sa petite main, qu'il porta galamment à ses lèvres.

« Si vous trouvez encore au Terminus, en y rentrant, l'excellente Victoria, qui est sortie, pour aller rendre visite à son ami John, fit-elle, je vous serais reconnaissante de lui dire que je suis très mécontente. Elle m'avait promis d'être rentrée à deux heures....

— Et il en est trois passées!... Aussi, je me sauve. De nouveau, au revoir, miss Betty.

— Oui, au revoir.... et merci. »

Mais William craignit alors que miss Betty n'en eût usé timidement avec lui et il lui redemanda très instamment pourquoi elle lui avait envoyé un télégramme et si elle désirait, par exemple, qu'il l'accompagnât

quelque part. Celle-ci s'embrouilla dans une explication vague et s'excusa, non sans embarras, prétextant que les usages français, auxquels elle se trouvait pour l'instant soumise, ne le lui permettaient pas. Le jeune homme prit donc congé de son amie, mais il jugea son attitude aussi étrange que mystérieuse.

Or, en sortant de l'hôtel Bristol, il aperçut, à cinquante pas de lui, sur le refuge entourant la colonne Vendôme, trois individus qui se promenaient de long en large et semblaient attendre quelqu'un. Il reconnut l'un d'entre eux, pour être celui qu'il avait remarqué, quelques instants plus tôt, chez miss Betty, et qui l'avait dévisagé d'une si effrontée façon. Ce dernier, dès que le jeune homme parut, le désigna très discrètement à ses deux compagnons. Et, à la manière dont ils l'examinèrent alors, l'Américain comprit que ces trois individus n'étaient autres que trois agents indicateurs d'une agence quelconque.

« Ça y est, se dit William mécontent, je suis filé!... »

Lorsqu'il s'arrêta chez M. Courtalain pour terminer l'affaire des boucles d'oreilles, les agents de M. Picquiseau l'attendirent, postés sur le trottoir opposé. Dès qu'il eut posé le pied dehors, ils recommencèrent à le suivre avec la même persistance :

« Vraiment, pensa William, ils mettent une telle affectation à m'espionner qu'on dirait presque qu'ils le font exprès!... Je vois ce qui en est... Non seulement on me fait filer, mais on veut que je me sache filé, afin de m'enlever toute velléité d'initiative — par la bonne raison que si l'on me surprenait à tenter la moindre démarche, Betty, aussitôt avisée, se hâterait de la contrecarrer et d'en tirer profit.... »

Mais William, toujours escorté par les mouchards, arrivait à ce moment devant l'hôtel Terminus, où il s'empressa d'entrer.

Le brave garçon était occupé à brosser les vêtements de son maître.

XI

OU JOHN MÉDITE UNE EFFROYABLE VENGEANCE

Victoria, après avoir reçu de miss Betty l'autorisation de sortir, s'était hâtée de courir à l'hôtel Terminus, sans perdre son temps à faire l'école buissonnière à travers les rues de Paris. Elle avait beaucoup réfléchi, depuis la veille, à son futur mariage avec le valet de chambre de M. William Keniss, et elle s'imaginait avoir à dire à son fiancé des choses de la plus haute importance.

John s'évertuait de mettre en ordre les vêtements de son maître, lorsque Victoria, haletante, appuya sur la sonnette de l'appartement. Au coup sec et autoritaire dont elle fit retentir l'hôtel tout entier, le brave garçon sursauta et laissa tomber la jaquette qu'il était en train de brosser. Néanmoins, la première seconde de stupeur passée, il se hâta d'aller ouvrir, supposant, non sans étonnement, que c'était M. William Keniss qui rentrait.

Un choc terrible et auquel il eut toutes les peines du monde à résister, l'obligea alors à reculer de deux ou trois pas et faillit même le faire

tomber à la renverse. En effet, Victoria, toujours exubérante, lorsqu'elle se trouvait en présence de celui qu'avait élu son cœur, s'était jetée dans les bras de John, sans crier gare. Et John, ne se rendant pas compte de ce qui lui arrivait, était resté bouche bée, incapable même de manifester sa surprise par une exclamation quelconque.

« En voilà, une entrée!... finit-il par s'écrier, tout en cherchant à rétablir sa respiration.

— Vous ne vous attendiez donc pas à me voir? riposta vivement Victoria

— Si... si....

— Eh bien! alors?

— Alors... je ne vous attendais pas... aussi tôt!...

— Serait-ce, par hasard, monsieur, que ma venue vous déplait?

— Mais non... mais non!... Vous vous faites toujours des idées, ma pauvre Victoria!...

— C'est que vous n'avez pas l'air aussi content que vous devriez l'être de ma visite!...

— Où prenez-vous que je ne sois pas content?... Je suis enchanté, ravi....

— On ne le dirait guère!...

— Je ne peux cependant pas tirer un coup de canon, chaque fois que je vous vois! D'abord, pour une bonne raison, c'est que je n'ai pas l'habitude de porter un pareil instrument sur moi!... Mais donnez-vous donc la peine d'entrer dans cette chambre, ma chère amie, et dites-moi ce qui vous amène.

— Ce qui m'amène?... Il demande ce qui m'amène, l'ingrat!... Mais qu'est-ce qui peut bien m'amener, monsieur John, sinon la chose à laquelle nous sommes tous les deux intéressés?...

— Notre mariage?

— Dame!...

— Avez-vous donc peur que je n'y songe point?... C'est cependant une pensée qui ne quitte pas mon esprit!...

— Je ne vous crois pas.

— Faut-il que je vous en donne ma parole d'honneur?

— Oui.

— Eh! bien! je vous la donne. »

Tels sont les premiers mots qu'échangèrent ce jour-là John Cockburn et Victoria Crockett. Et s'il est permis de tirer une conclusion de ces quelques mots, c'est que le valet de chambre de M. William Keniss, tout honnête qu'il fût, donnait quelquefois fort à la légère sa parole d'honneur!

On sait en effet que si John tenait à épouser Victoria, dont la dot rondellette ne lui déplaisait point, il ne se montrait, en revanche, qu'à demi pressé de voir arriver le jour de la cérémonie nuptiale. L'astucieux garçon estimait qu'il est certaines choses, même agréables, dont on peut, sans inconvénients, retarder quelquefois l'échéance. Et le mariage, nous l'avons vu, était, à son avis, l'une de ces choses!...

Au contraire, Victoria qui, malgré sa maturité, brûlait, pour lui, d'une flamme incendiaire, avait tellement peur de coiffer sainte Catherine, qu'elle aurait voulu, si la chose eût été possible, épouser séance tenante son fiancé.

Aussi le départ précipité de miss Scott, survenant, on se le rappelle, au moment même où John, las de résister à ses instances, commençait à se laisser fléchir, l'avait-il navrée au plus haut point. Du coup, elle avait vu son mariage indéfiniment retardé, et qui sait, peut-être même rompu!... Elle se demandait en effet avec angoisse si John, en dépit de ses promesses, n'allait point l'oublier!... Car n'y a-t-il point — et elle le connaissait bien — un proverbe français qui dit que « les absents ont toujours tort »?

C'est donc la mort dans l'âme que la pauvre Victoria avait fait la traversée de New-York au Havre, où l'attendait pourtant une des joies les plus folles qui eussent illuminé son existence, — la joie de retrouver, d'une façon inespérée, celui qu'elle croyait pour si longtemps perdu!...

« Ainsi, c'est bien vrai..., reprit-elle, tandis que John, s'étant remis au travail, allait et venait à travers la chambre, rien n'est changé au sujet de notre mariage?

— Voyons, Victoria, pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose de changé?

— Je ne le veux pas... je le redoute!...

— Mais pourquoi?

— C'est que vous êtes si changeants... les hommes!...

— Les hommes, oui, mais pas moi!

— Oh! vous ne devez pas valoir beaucoup mieux que les autres, vous!...

— Je vous remercie, pour moi d'abord, pour eux ensuite!... »

Mais Victoria, voyant que la conversation n'obliquait point vers le côté où elle cherchait à la diriger, ne put réprimer un petit mouvement d'impatience :

« Voyons, John, s'écria-t-elle, ce n'est pas le moment de faire de l'esprit!... Nous causons, il me semble, de choses sérieuses!

— Il me le semble aussi!...

— Avant notre départ de New-York, nous nous étions décidés, vous vous en souvenez, à faire publier les bans de notre mariage?

— Je m'en souviens!...

— A l'heure qu'il est, par conséquent, nous serions probablement mariés!

— Probablement!

— J'ai donc pensé à une chose.

— A laquelle?

— Puisque nous n'avons pas pu nous marier à New-York, pourquoi ne nous marierions-nous pas à Paris? »

John, s'arrêtant en son travail, fit un tel saut, qu'il faillit se fendre la tête au plafond. Son visage indiquait la plus profonde stupéur.

« Vous dites? demanda-t-il.

— Inutile que je répète. Vous avez parfaitement entendu!

— C'est vrai!

— Ne vous semble-t-il pas que la proposition que je vous fais est toute naturelle, tout indiquée?... Savons-nous en effet quand nous retournerons à New-York?...

— Et savons-nous davantage combien de temps nous resterons à Paris?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'on ne se marie pas comme ça, en deux temps et quatre mesures!... Il y a en France, ainsi qu'en Amérique, beaucoup plus même en France qu'en Amérique, des formalités à remplir, d'innombrables formalités!... Et pour les remplir, il faut avoir du temps devant soi, beaucoup de temps!... Or, ce n'est point, il me semble, notre cas, puisque, vous ou moi, nous pouvons partir d'un moment à l'autre : aujourd'hui, demain, après-demain..., savons-nous quand?...

— Cependant....

— Non... non.... croyez-moi, Victoria!... Nous ne pouvons pas songer à nous marier à Paris!... Attendons pour cela d'être rentrés à New-York!.. Car je vous promets que, dès notre retour, nous convolerons, ainsi que cela est entendu!...

— Vous le jurez?

— Je vous le jure! »

Les deux futurs époux qui avaient, on le sait, la passion du bésigue s'installèrent alors devant une table et commencèrent une partie.

John fut d'abord favorisé par la chance et marqua presque tout de suite un cent d'as et un cinq cents. Victoria riposta aussitôt par un quatre-vingts de rois et le deux cent cinquante.

Puis, pendant quelques minutes, ils jouèrent l'un et l'autre sans rien marquer.

Le jeu commençait à devenir quelque peu monotone, lorsque la femme de chambre de miss Betty annonça tout à coup, en jetant sur le tapis un roi et une dame d'atout :

« Quarante de mariage! »

John ne laissa pas échapper une aussi belle occasion de placer un mot d'esprit :

« Décidément, ma chère, s'écria-t-il, vous ne songez aujourd'hui qu'à marier les gens! »

Ce n'était pas peut-être très spirituel, mais Victoria, ravie d'avoir pu marquer quarante points, partit tout de même d'un bruyant et long éclat de rire.

A ce moment, un coup de sonnette retentit :

« Ce doit être monsieur! » s'écria John, en courant vers la porte pour ouvrir.

Victoria, pendant ce temps-là, recouvrit la table d'un journal, afin de cacher les cartes qui y étaient éparpillées. Au préalable, elle avait eu le soin de jeter un coup d'œil indiscret dans le jeu, pourtant retourné, de son adversaire. Ce n'était point qu'elle eût le désir de tricher, — mais en sa qualité de fille un peu mûre, elle était d'une curiosité à laquelle, la plupart du temps, et surtout quand elle jouait au bésigue, elle ne pouvait s'empêcher de succomber.

« Fausse alerte! dit John, en reparaissant.

— Qui était-ce donc ?

— Un petit télégraphiste. Il a apporté cette dépêche pour monsieur Kenniss.

— Alors, continuons.

— Continuons! »

La partie recommença de plus belle. Victoria reconquit le terrain qu'elle avait perdu, en marquant à son tour le cinq cents, puis un soixante de dames. Quant à John, il sacrifia coup sur coup plusieurs mariages pour n'aboutir qu'à un quarante de valets, ce qui n'était guère brillant.

Une lutte terrible et passionnante s'engagea, dès cet instant, entre les deux joueurs. John avait en effet dans sa main un magnifique deux cent cinquante, — mais, pour pouvoir marquer, il fallait faire une levée!... Or Victoria réunit tous ses efforts pour l'en empêcher, — et elle y réussit, en jetant, l'un après l'autre, tous ses atouts.

Une consolation resta cependant au malheureux John : la dernière

levée, grâce à laquelle il put marquer dix points, compensation bien minime au deux cent cinquante perdu!...

« Dire que je le tenais entre mes dix doigts, ce deux cent cinquante, s'écria-t-il, et que je n'ai pu le marquer!... »

Les deux partenaires complèrent alors les brisques (dix et as) qui se trouvaient parmi les cartes de leurs levées respectives. Chaque brisque valant dix, John put marquer, de ce chef cent dix points, et Victoria, cinquante.

« Eh bien!.. combien avez-vous?... demanda finalement la joueuse

— Sept cent soixante-dix. Et vous?

— Moi, neuf cent quatre-vingts.

— C'est vous qui avez gagné!...

— Je vous offre la revanche.

— J'accepte! »

John et Victoria allaient commencer une seconde partie, lorsque, de nouveau, un coup de sonnette se fit entendre.

« Ah! cette fois, s'écria le valet de chambre, ce doit bien être monsieur. »

Victoria s'empressa de faire disparaître les cartes dans un des tiroirs de la table, et John alla ouvrir.

C'était bien, en effet, M. William Keniss qui rentrait.

« Ah! s'écria-t-il aussitôt, vous allez être grondée, ma bonne Victoria. Je viens de l'hôtel Bristol, où Miss peste fort contre votre retard. »

Ayant alors constaté, par un regard sur la pendule, qu'il était près de quatre heures, Victoria poussa un cri et se sauva, sans prendre seulement le temps de dire au revoir.

John, qui avait suivi sa fuite avec un regard d'indulgente compassion, revint à son maître, auquel il remit la dépêche récemment arrivée.

Vivement, William déplia le papier bleu, et son visage rayonna, lorsqu'il lut :

« William Keniss, Terminus, Paris.

« Ai toujours timbre Brahmapoutre enfermé dans album. Salutations.

« Prince ALBRANDI. »

« Ah! Ah! pensa-t-il, voilà qui va me permettre de séjourner à Paris aussi longtemps qu'il sera nécessaire, pour dépister les deux limiers qui me filent! »

Et se tournant vers le valet de chambre :

« Tu ne sais pas, mon cher John, il y a du nouveau!...

— Oserai-je, hasarda ce dernier, demander à monsieur s'il s'agit du but de notre voyage et du timbre à la poursuite duquel nous courons?

— Oui, mon bon ami, oui. »

Et comme l'heureuse nouvelle avait mis le Roi du Timbre-Poste en veine de confidences, il voulut bien conter par le menu sa journée à John, depuis sa visite à M. Moulineau jusqu'à sa récente entrevue avec Betty. Même, il avoua l'étrange surveillance dont il était l'objet, ce qui choqua infiniment le susceptible domestique.

« C'est très mal, cela, dit le brave garçon, et je n'aurais jamais cru Miss capable d'un tel prodédé. Nous ne sommes cependant ni des voleurs ni des assassins, il me semble!...

— Il me le semble aussi!... Mais si c'est là ce qui t'offusque et te froisse, mon cher John, laisse-moi tout de suite te rassurer. Il n'y a pas que les assassins et les voleurs que l'on file. On file aussi quelquefois, et pour les motifs les plus divers, de hauts et importants personnages, par exemple les hommes politiques, surtout ceux de l'opposition, dont un gouvernement peut avoir à craindre les menées!... Ainsi, tu le vois, nous sommes peut-être en excellente compagnie!...

— Ah! alors... dans ce cas... c'est différent!... Mais, tout de même, au fond, j'en veux à miss Scott!... Je m'attendais à autre chose de sa part!...

— Que veux-tu, conclut philosophiquement William, on se défend comme on peut! A la guerre, toutes les ruses sont admises, même l'espionnage!... Aussi, ne sois pas plus royaliste que le roi, et puisque j'ai pris la chose en riant, ne va pas la prendre au tragique!... D'ailleurs, ne crains rien, nous arriverons bien à dépister nos limiers!... »

Cela n'empêchait pas John de rouler dans sa tête d'effroyables desseins. Il rêvait de provoquer les mouchards en combat singulier ou de les rouer de telle sorte qu'ils fussent, une fois pour toutes, dégoûtés du métier.

William Keniss se doula des machiavéliques méditations, auxquelles se livrait l'astucieux valet de chambre, et s'avisa de le calmer un peu :

« Tiens, lui dit-il, toi qui fais collection de faux timbres et de *faux-similés*, voilà qui pourra t'intéresser. »

En même temps, il lui présentait l'une des petites photographie du timbre du Brahmapoutre que M. Moulineau avait fait exécuter et qu'il lui avait remises le matin même.

« Oh! oh! s'écria alors l'excellent John, en examinant en connaisseur la minuscule épreuve, voilà une reproduction joliment fine. Je parie que monsieur Moulineau va s'en servir pour faire fabriquer de faux exemplaires, sous prétexte de livrer aux collectionneurs qui ne peuvent

avoir la pièce originale, des *fac-similés*, d'autant plus suspects qu'ils seront plus parfaits.

— Mon garçon, repartit William, tu oublies que monsieur Moulineau est un très honnête commerçant!...

— Oh! oh! je n'ai qu'une confiance très limitée dans les marchands, moi!... Du temps où je faisais collection de timbres vrais, j'avais déniché à New-York un vieux brocanteur, chez qui je croyais faire des affaires merveilleuses!... Pas une semaine ne se passait, sans que je ne lui achetasse, sous prétexte d'occasion exceptionnelle, quelque timbre admirable, pour un ou deux pence!... Je formai ainsi un magnifique album, qui faisait crever de jalousie tous mes camarades!... Or, un beau jour, à court d'argent, je me décidai à vendre ma collection. J'allai donc trouver un autre marchand, sous les yeux duquel je l'étais, d'un air triomphant!... Celui-ci feuilleta négligemment mon album. puis du ton le plus naturel du monde : « Mais, mon ami, tous ces timbres sont faux! » me dit-il. — Monsieur voit d'ici la tête que je fis?... D'abord, je faillis tomber en syncope; puis, au bout de quelques minutes, ayant repris mes esprits, je songeai enfin à courir chez le brocanteur qui m'avait si indignement trompé! Et je vous assure que le vieux Juif en entendit, ce jour-là!... Je le traitai de menteur, d'escroc, je le menaçai de porter plainte, de le faire arrêter!... Le gueux ne se départit pas une seconde de son calme et de sa sérénité. Et savez-vous ce qu'il me répondit?... Non... je le donne à monsieur en cent, en mille!... Monsieur ne devinera jamais!...

— Dis-le-moi donc.

— Il me répondit qu'il ne m'avait jamais affirmé qu'il y eût un seul timbre authentique parmi ceux qu'il m'avait vendus et que j'étais un imbécile d'avoir pu le croire....

— Et serait-ce, par hasard, depuis ce jour, interrompit William, que tu fais collection de timbres faux?...

— Oui, monsieur; et je trouve encore le moyen de me faire quelquefois fourrer dedans!... A plusieurs reprises, on m'a vendu des timbres vrais, en m'affirmant qu'ils étaient faux! »

M. Keniss se mit à rire de bon cœur, à cet aveu plein de franchise :

« Allons, allons, s'écria-t-il, tu me fais oublier, en bavardant, que j'ai plusieurs lettres à écrire. Du reste, je n'ai pas besoin de toi et je t'autorise à sortir, si le cœur t'en dit. »

John ne se fit pas répéter la chose deux fois, et, enfermant dans son portefeuille la photographie du timbre du Brahmapoutre, il s'en fut se promener par les rues.

Chemin faisant, il réfléchissait toujours.

Ne doutant pas qu'il dût être à son tour filé comme son maître, il enrageait et, lui, — si chatouilleux sur l'article de sa liberté qu'il retardait sans cesse un hymen, désiré au fond, — il ne pouvait supporter l'idée qu'un grand diable de fainéant allait lui emboîter le pas et rapporter son moindre mouvement à Betty Scott.

Or, comme il longeait l'étroit trottoir de la rue de Provence, son regard se posa par hasard sur une petite affiche blanche, placardée contre une porte et où on lisait ces mots, écrits à la main :

GRAVEUR, très habile, travaillant chez lui, demande de l'ouvrage.

S'adresser au concierge.

Machinalement il s'arrêta, demeura songeur quelques instants, puis, se frappant le front d'un geste superbe, il s'écria : « Ça y est ! J'ai mon idée ! »

Et il s'engouffra dans l'allée sombre.

John lui expliqua.

XII

COMME QUOI LE TEMPS PERDU N'EST PARFOIS QUE DU TEMPS GAGNÉ

Le graveur, M. Auguste Crabifosse, artisan très habile en son métier, naguère employé dans les ateliers de la Banque de France, habitait, au cinquième étage, un petit logement fort modeste.

Il accueillit très aimablement le client qui lui tombait du ciel — en escaladant quatre-vingt-seize marches, — et introduisit John dans la pièce qui lui servait d'atelier.

C'était une pièce de dimension assez exigüe, mais très propre, et surtout très claire, car une partie du plafond se trouvait vitrée. Le milieu en était occupé par une immense table de travail, sur laquelle s'entassaient toutes sortes d'instruments, ciseaux, burins, limes et martelets, des planches de bois, des lingots de plomb, des plaques d'acier ou de cuivre, et enfin une quantité de petites cuvettes, plus ou moins profondes, au bord desquelles affleuraient des liquides aux nuances variées.

« Monsieur, dit John en s'asseyant sur un tabouret, j'ai lu tout à l'heure votre écriteau, en passant dans la rue. Vous êtes, en ce moment, sans travail?

— C'est-à-dire, riposta le graveur, que je l'étais, il y a encore deux ou trois jours. Mais cet écriteau m'a déjà rapporté plusieurs commandes importantes....

— Et pressées?

— En règle générale, monsieur, les commandes sont toujours pressées.,..

— J'entends vous demander par là s'il ne vous serait point possible de vous charger, en même temps, d'un petit travail d'une urgence extrême.

— Évidemment... la chose est toujours possible... en s'arrangeant... Mais encore faut-il....

— Que le travail en question vous soit largement rétribué, afin de vous dédommager du surcroît de besogne auquel vous seriez astreint, pour mener à bonne fin, et en temps voulu, cette nouvelle commande, sans pour cela abandonner les premières?... Eh bien ! Monsieur Crabifosse, qu'à cela ne tienne!... Je suis prêt à payer pour votre travail le prix qu'il vous conviendra de me fixer.

— On voit, monsieur, que vous avez une grande habitude des affaires!...

— Oh ! non... non... je suis simplement Américain!... Et tous les Américains, vous le savez, sont des gens expéditifs!... Voici donc de quoi il s'agit!... »

John sortit alors de sa poche la photographie du timbre du Brahmapoutre, que lui avait donnée M. William Keniss, et expliqua au graveur qu'il désirait en avoir un *fac-similé*, scrupuleusement semblable et susceptible d'être gravé en or, d'avoir une dentelure spéciale, un papier particulier, de représenter enfin, avec une fidélité qui permit de s'y méprendre, l'original lui-même.

La pensée du machiavélique garçon était bien simple : obtenir un faux timbre qui pût passer pour le véritable, le faire tenir à miss Betty par un moyen quelconque et l'engager ainsi à repartir triomphalement pour l'Amérique, tandis que M. Keniss, délivré de tout souci, s'en irait, à loisir, à la conquête du second exemplaire authentique.

Un tel calcul n'était pas peut-être d'une délicatesse raffinée.

« Mais, se disait John, avec une femme qui vous fait espionner, on n'y doit pas regarder de si près !... »

D'abord, M. Crabifosse, avec beaucoup de dignité, se refusa nettement à faire un faux, et il fallut que John lui expliquât, dans le détail, toute l'aventure, qu'il s'engageât à ne tirer qu'un seul exemplaire, en présence du graveur, qu'il démontrât qu'il s'agissait en somme d'une plaisanterie,

plutôt que d'une malhonnêteté, pour que le scrupuleux ouvrier consentit à exécuter la commande.

Intéressé même à la fin par l'entreprise, M. Crabifosse ne dédaigna pas de faire bénéficier John de ses connaissances en la matière et il voulut absolument lui donner quelques aperçus sur l'art du graveur et lui apprendre comment on fabriquait les timbres — les vrais — dans les magnifiques constructions du boulevard Brune, à Paris, où sont installés, comme on le sait, les ateliers de l'État.

John, qui s'en souciait assez peu, jugea bon cependant de paraître y prendre un très vif intérêt.

« Je vais, dit M. Crabifosse, vous faire une gravure chimique et sur zinc; ce sera sûrement le procédé le plus favorable de tous.

— Il y a donc plusieurs sortes de gravures? demanda notre rusé com-père, qui était fort ignorant là-dessus.

— Parbleu! répliqua M. Crabifosse. Il y a d'abord la gravure chimique sur zinc, dont je viens de vous parler, et la gravure sur bois. Ce sont celles qu'on emploie le plus souvent pour l'illustration des livres, généralement tirés à un nombre peu considérable d'exemplaires. Mais, vous le comprenez, il n'en peut être de même pour les timbres, dont on doit toujours obtenir des milliers et des milliers de pièces.

— La gravure sur bois ne se reproduit donc pas par la galvanoplastie? insinua timidement John, heureux de placer un mot qu'il connaissait, afin de prouver qu'il avait quelque science.

— Si, presque identiquement. Mais le type finirait par se détériorer, par s'empâter, si l'on prenait un nombre trop considérable d'empreintes. Il est donc nécessaire souvent de se servir, pour la gravure, d'un métal plus dur. Or, parmi ces métaux résistants, c'est naturellement l'acier que l'on utilise, à cause de son bon marché. Les types en acier peuvent en effet supporter, sans la moindre usure, des pressions énormes et ils se reproduisent, frappés au balancier, en autant de blocs d'acier ou d'autre métal que l'on veut. Voici du reste comment l'on procède :

« Lorsque le bloc d'acier sort des mains du graveur, c'est un métal relativement mou, puisqu'il s'est laissé façonner au marteau et entamer par le burin et la lime. On lui fait alors subir l'opération de la *trempe*, qui consiste à le porter à une très haute température, puis à le plonger dans un bain d'eau fraîche, ce qui le refroidit brusquement. L'acier devient alors dur et élastique : il est *trempe*.

« Ce bloc d'acier, ainsi travaillé, est ce qu'on appelle un *coin* ou un *poignon*; et c'est ici, en somme, que se termine le travail proprement dit

du graveur. Ce coin ou ce poinçon — appelez l'objet comme il vous plaira — est gravé en relief, tout comme les caractères d'imprimerie, qui sont, eux aussi, des *coins*, des *poinçons*.

« Il s'agit maintenant, lorsqu'on a de grands tirages à faire, de reproduire ce coin.

« Pour cela, on le frappe au balancier sur un autre bloc d'acier non trempé et où l'empreinte se grave en creux. Cette opération faite, on passe également à la trempe ce second bloc d'acier, et l'on a alors ce que l'on appelle une *matrice* ou un *moule*, dont on peut frapper autant d'épreuves en relief qu'il est nécessaire, soit en cuivre, soit en acier mou (que l'on peut rendre dur, en le trempant). Ces dernières épreuves, toutes identiques au coin ou poinçon, se nomment des *flans frappés*, par assimilation à la frappe monétaire. Mais, dans la pratique, à l'atelier de fabrication des timbres-poste français, par exemple, l'acier est remplacé par la gutta-percha, pour les flans frappés. D'ailleurs, continua M. Crabifosse, encouragé par John qui multipliait les gestes approbateurs et les hochements de tête engageants, je vais vous mettre au courant, en deux mots, de la marche suivie pour cette fabrication officielle.

« Le dessin de la vignette, le projet, — le modèle, si vous préférez, — exécuté à une dimension correspondant à huit fois celle du timbre lui-même, est remis au graveur. Celui-ci l'exécute sur bois ou en taille-douce, au triple ou au quadruple de la dimension définitive. Puis, on photographie l'épreuve de cette gravure, de façon à obtenir un cliché réduit, de la dimension exacte d'un timbre-poste. C'est d'après ce dernier type qu'on établit un bloc d'acier, comme celui que je vais vous faire.

« Dans ce bloc, l'espace où doit figurer le chiffre indiquant la valeur du timbre, reste vide. C'est sur ce premier bloc que sont établis quinze blocs de plomb, où sont inscrites les valeurs afférentes aux quinze types de timbres-poste ayant cours en France, c'est-à-dire : 1, 2, 3, 4, 5, 10, 15, 20, 25, 30, 40, 50, 75 centimes, 1 et 5 francs. Ces quinze nouveaux blocs constituent les prototypes qui sont conservés soigneusement et sur chacun desquels on établit enfin un grand nombre de clichés en gutta-percha, qui servent au tirage et sont groupés, à raison de trois cents, pour une même feuille.

« Or, cette feuille, sur laquelle vont être imprimés trois cents timbres à la fois est d'un papier spécial et préalablement teintée, avant de recevoir la vignette, de façon à rendre, par la superposition des encres de couleur, les lavages et les falsifications presque impossibles.

« Enfin, une fois l'impression faite par des presses spéciales, on perfore

les timbres au moyen d'une rangée de pointes disposées en ligne droite, lesquelles pointes, fixées sur un châssis, traversent simultanément le papier et pénètrent toutes à la fois, avec une précision merveilleuse, en autant de trous disposés sur un châssis placé au-dessous de la feuille.

« Après une première ligne de trous, percés dans le papier et constituant la première ligne de pointillé, la feuille avance automatiquement de la largeur d'un timbre; les pointes, retombant alors, percent la seconde ligne et ainsi de suite. Puis on gomme, on sèche et tout est dit. »

M. Crabifosse s'arrêta, presque à bout de souffle.

« C'est en vérité fort curieux, déclara John, que cette petite leçon n'avait pas, au fond, beaucoup amusé, et je ne suis pas fâché d'avoir une teinture de tout cela. Mais je suis un peu pressé et je vous prie de me fixer sur deux points : le prix et le temps nécessaire à l'exécution de votre gravure. »

Après un moment de réflexion, M. Crabifosse déclara que le prix n'irait pas au delà de cent cinquante francs et que huit jours au plus lui étaient nécessaires.

« Fort bien, dit John. Hâtez-vous et faites de la bonne besogne. »

Puis il s'en alla.

Alors, les journées coulèrent pour lui, aussi bien d'ailleurs que pour M. Keniss, énervantes et longues.

John, en effet, ne voulait point retourner inutilement chez M. Crabifosse. Il se demandait si la rivale de son maître n'avait point également mis à ses troussees, et sans qu'il s'en doutât, quelque habile et fin limier. La chose lui paraissait improbable, car, comme l'on dit, « il avait l'œil », maintenant qu'il était prévenu....

Lorsqu'il se trouvait dans la rue, il passait son temps à regarder à droite, à gauche, derrière lui, devant lui, pour s'assurer si, par hasard, quelqu'un ne le filait point. Or il ne s'était aperçu de rien.

Cependant il n'allait et venait qu'avec une très grande et très méticuleuse circonspection, car il comprenait combien il eût été imprudent de ne pas tenir secrètes ses relations avec le graveur de la rue de Provence. Aussi préférerait-il attendre le jour convenu, pour aller chercher son timbre, et afin que M. Crabifosse ne s'étonnât point trop de son invisibilité, le prévint-il par une lettre.

Du reste, rien de bien intéressant ne vint rompre la monotonie de ces quelques jours.

William Keniss, bien qu'il n'en laissât rien paraître, en voulait beaucoup à la jeune fille du procédé qu'elle avait employé à son égard.

Aussi, malgré son très vif désir de la revoir, — un sentiment, dont il ne se rendait pas compte, le poussant instinctivement vers elle, — il eut le courage, afin de lui bien prouver son mécontentement, de s'abstenir de toute visite à l'hôtel Bristol. Il craignait d'ailleurs de faiblir, au cours de quelque conversation, et de révéler un secret qu'il tenait momentanément à garder de la façon la plus absolue.

Et Miss Betty ne s'affecta pas d'ailleurs, outre mesure, d'un dépit qu'elle savait, au fond, trop bien motivé.

« Après tout, pensait-elle, il a raison, et je serais à sa place, que je prendrais à coup sûr beaucoup plus mal la chose!... »

Heureusement pour elle, miss Betty n'était point de celles à qui la solitude, — même en pays inconnu — peut déplaire. La petite Américaine profita, au contraire, des loisirs que lui donnait le *statu quo* dans lequel se trouvaient ses philatéliques affaires, pour se promener dans tous les coins et recoins de Paris. Nos grands musées nationaux l'attirèrent surtout. Elle passa des après-midi entières au Louvre, au Luxembourg, à Cluny, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer les collections de chefs-d'œuvre, anciens ou modernes.

Le Roi du Timbre-Poste, qui, lui non plus, ne connaissait pas Paris ni ses merveilles, occupa de même son temps à les visiter en détails.

Or, comme un tel régime menaçait de ne pas finir et que William, ignorant les projets de John, n'avait pas les mêmes raisons de patienter, il chercha un dénouement possible à cette ridicule situation.

Il pensa d'abord à expédier son domestique au prince Albrandi, mais il eut vite compris qu'une telle négociation ne pouvait être confiée à un sous-ordre et que, seul, il avait quelque chance de réussir.

Alors, il en vint, dans sa mauvaise humeur, à des tentatives burlesques.

Il remarqua que l'hôtel Terminus avait plusieurs portes : celle qui donne sur la rue Saint-Lazare, celle qui donne sur la cour intérieure de la gare de l'Ouest, et celle qui donne dans la salle des Pas-Perdus. C'étaient donc trois issues par lesquelles le jeune Américain pouvait s'échapper, et, avec un peu d'habileté, se dérober à l'exaspérante surveillance de ses deux mouchards.

William Keniss essaya donc de sortir sans être vu, en passant tantôt par une porte, tantôt par une autre. Mais, par quelque côté qu'il s'évadât, il apercevait toujours, postés à une cinquantaine de pas, les deux limiers de la maison Picquoiseau. Ce n'était point toujours les mêmes, car on avait été obligé de les sextupler, en raison des trois issues de l'immeuble, mais ils se ressemblaient tous, ayant tous un petit air de famille.

L'infortuné fit d'abord contre mauvaise fortune bon cœur, et prit son parti d'être irrémédiablement filé, en songeant qu'il arriverait peut-être plus facilement à se débarrasser, chemin faisant, de ses « suiveurs. » Pour cela, il entra dans les églises, les musées, les grands magasins, toutes les maisons qu'il savait avoir plusieurs issues. Et dès lors, à travers maisons,

Il visitait Paris en détail.

grands magasins, musées et églises, on put le voir faire tours sur tours, détours sur détours, dans l'espoir de « semer » ses deux acharnés persécuteurs!...

Ce manège dura deux jours, et ce fut en pure perte! William Keniss n'arriva point, en effet, à tromper la surveillance de ses argus. Aussi commençait-il à être littéralement exaspéré! Il faut avouer qu'il y avait de quoi!...

Plusieurs fois, il se tint à quatre, pour ne pas courir sur les deux mouchards et les rosser à coups de canne. Mais à quoi cela eût-il servi?...

Un rassemblement se fût formé, suivi d'une comparution devant un commissaire de police quelconque, à qui il eût fallu donner des explications. Ah! évidemment, les agents de M. Picquiseau eussent été assez embarrassés pour fournir les raisons de la persistance indécise qu'ils mettaient à filer un monsieur, soi-disant inconnu d'eux!... Mais ne s'en tireraient-ils pas en niant catégoriquement le fait, et ne serait-ce point, en ce cas, William Keniss, que le commissaire de police déclarerait coupable d'une agression non justifiée?...

C'eût donc été folie que d'agir de la sorte!

William Keniss se demanda alors s'il ne lui serait pas possible d'« acheter » les six limiers qui, tour à tour, lui faisaient deux par deux une si bonne escorte. De telles gens ne devaient pas avoir une conscience bien rigide, et ils ne se refuseraient certainement point à la vendre si on leur en offrait un bon prix. Mais la chose présentait un grave danger — en admettant même qu'elle passât tout d'abord inaperçue du directeur de l'agence, dont faisaient partie les six individus, — c'était que ce directeur ne fût avisé de la trahison par quelque contrôleur secret et ne remplacât aussitôt les six agents infidèles par six agents nouveaux, qu'il faudrait ensuite « acheter » comme les autres. Or William Keniss risquait de perdre, à ce petit jeu, non seulement son argent, mais encore son temps, — et ce temps, il pouvait beaucoup plus utilement l'employer.

De plus en plus exaspéré, le Roi du Timbre-Poste imagina donc de se faire « faire une tête » par un coiffeur, que John était allé chercher dans les environs.

Ce coiffeur, qui était un spécialiste, l'affubla d'une perruque et d'une barbe blanches, qui, jointes à une paire de lunettes bleues, dont il voila ses yeux trop brillants, et à une longue houppe, qu'il envoya prendre chez un tailleur du Quartier Latin et sous laquelle il cacha la cambrure trop élégante de sa taille, lui donnèrent, à s'y méprendre, l'aspect d'un vieux savant ou d'un vieil universitaire.

Ainsi grisé et déguisé, William Keniss se croyait méconnaissable et il était persuadé qu'il passerait, sans même être soupçonné, sous le regard inquisiteur des deux vilains bonshommes qui l'attendaient à la sortie. Mais le pauvre garçon ignorait malheureusement à qui il avait affaire, et ce qu'est la perspicacité de deux limiers, dont l'œil exercé ne se laisse égarer par aucune rouspaderie ni par aucune supercherie.

A peine mit-il le pied dehors, en effet, que les deux mouchards emboîtèrent immédiatement son pas, sans une seconde d'hésitation et avec un petit sourire gouailleur qui ne leur était pas habituel. Aussi, pour

ne pas avoir l'air trop sot, le malheureux William Keniss héla-t-il un fiacre, et suivi à peu de distance par un autre fiacre, se fit-il promener, pendant une heure, à travers les rues de Paris, avant d'oser rentrer à l'hôtel Terminus.

Le lendemain, le surlendemain, — tantôt en barbe blonde, tantôt en barbe brune, — le jeune Américain recommença l'expérience. Mais il en fut, chaque fois, pour ses frais d'imagination et de costume, et malgré tous ses efforts,

il ne parvint point à « lâcher » les deux agents indicateurs qui tenaient sa piste, et la tenaient bien!...

William Keniss ne se doutait point, en effet, que si ses déguisements se trouvaient percés à jour avec autant de sûreté, c'était parce qu'un agent de M. Picquiseau, insoupçonné celui-là, était parvenu à se faire admettre comme garçon au Terminus, et précisément affecter au service du corridor occupé par le jeune Américain.

Aussi, quelque mystérieux que fût son accoutrement, le Roi du Timbre-Poste n'avait qu'à tourner la tête, une fois dans la rue, pour apercevoir les deux limiers attachés à ses traces.

Le malheureux William, à qui cette pensée eût dû cependant venir plus

Il apercevait les deux limiers.

tôt, songea donc que miss Betty était mise au courant, chaque jour, de ses moindres faits et gestes, et ne devait point ignorer, par conséquent, les folies carnavalesques auxquelles il se livrait en pure perte.

On juge, en effet, si miss Betty se divertissait à lire les trois rapports quotidiens envoyés par l'agence, lorsqu'elle y voyait que son rival allait se promener tantôt en prince russe, tantôt en cocher de bonne maison, tantôt en vieux brocanteur juif.

Cette pensée, on le devine, le plongea dans une très grande confusion, — et il se décida à laisser les événements suivre leur cours naturel, sans commettre de nouvelles excentricités.

Malgré tout, il sentait sa colère s'accroître de jour en jour et il allait, sans doute, se résoudre à quelque éclat, lorsque le 12 mai 1896, date extrême fixée par M. Crabifosse et impatiemment attendue par John, arriva enfin !

« Parfait ! » s'écria John.

XIII

OÙ JOHN ET SON TIMBRE SONT PRIS, TOUS DEUX, EN FLAGRANT DÉLIT DE VOL

Ayant obtenu de son maître l'autorisation de sortir, John courut, sans désemparer, jusqu'à la rue de Provence, après avoir eu soin de se munir de cinq cents francs, somme qui constituait à peu près toutes ses économies.

Tout était prêt. M. Crabifosse achevait de nettoyer le bloc d'acier, où était gravée à l'envers, en traits multiples et fins, l'image du timbre du Bralmapoutre.

« Constatez, dit le graveur, que je vous ai tenu parole. Il n'y a plus qu'à voir l'imprimeur, car, à cause du choix du papier, de l'encre et de mille autres détails, je ne puis me charger moi-même de l'impression; nous allons donc nous rendre chez monsieur Babuchon, imprimeur d'art, 44, rue de la Chaussée-d'Antin. Il est prévenu et je lui ai transmis vos instructions relatives à la teinte de l'or, au papier, à la dentelure, au gommage, etc. »

M. Babuchon, non moins exact que M. Crabifosse, était précisément occupé à composer une encre d'or extraordinaire, ayant des reflets d'un jaune doux un peu grisâtre, — de cet or si joli et si chatoyant qu'on nomme l'or gris et qui est obtenu par un alliage d'or fin et de fer.

Sur une table voisine étaient disposés une vingtaine de petits carrés d'un papier moelleux et d'un blanc bleuâtre, à la fois épais et souple. Ces carrés étaient bordés d'une dentelure, en tout semblable à celle dont la photographie du timbre indiquait les contours.

Séance tenante, le cliché apporté par M. Crabifosse fut enduit de la précieuse encre, et une première image imprimée à l'aide d'une petite presse, sur l'un des carrés de papier.

« Parfait! Superbe! Mirobolant! s'écria John, à qui l'on soumit l'épreuve humide, soigneusement posée sur une plaque de verre.

— Alors, monsieur est content? demandèrent, d'une seule voix, M. Crabifosse et M. Babuchon.

— Enchanté!... Ravi!... »

Une quinzaine d'épreuves furent ainsi tirées, afin que, dans ce nombre, on pût choisir la plus parfaite.

L'une d'entre elles, incomparable d'éclat et de netteté, ayant été préférée, M. Babuchon la sécha méticuleusement, puis, avec un petit pinceau il enduisit l'envers du papier d'une solution de gomme absolument pure.

« Excusez notre lenteur, dit-il quand ce fut fait, mais nous n'avons pas, hélas! à notre disposition, les machines à sécher le gommage, qu'on utilise à l'atelier des timbres du boulevard Brune. C'est bien curieux!... Les avez-vous vues, monsieur?

— Non, fit John interrogateur et que cette première réussite poussait à s'intéresser à tout.

— Oh! elles sont bien simples et bien ingénieuses, reprit M. Babuchon. On y place les feuilles de timbres, fraîchement gommées, sur des bandes de feutre, la gomme en l'air, bien entendu. Ces bandes, mises en mouvement sur des rouleaux, promènent, pendant plus de deux cents mètres, les feuilles en question devant une multitude de petits moulins dont les ailes, tournant très vite, agitent l'air au-dessus des feuilles humides et provoquent ainsi une évaporation très rapide. On obtient de la sorte une dessiccation complète en moins d'une demi-heure, au lieu de deux jours qu'il fallait autrefois.

— En effet, ce n'est pas bête! » approuva sentencieusement John.

Puis, — tandis que M. Babuchon tenait l'épreuve définitive près d'un petit fourneau à gaz, afin de la sécher plus vite, — John brûla successive-

ment à la flamme tous les exemplaires non utilisés ; après quoi, saisissant le coin et un marteau qui se trouvait sous sa main, il défigura, par de grands coups de l'outil, jusqu'au moindre trait du cliché, qu'il rendit informe et méconnaissable.

« Là, dit-il, vous voilà rassuré, mon cher monsieur Crabifosse. Vous voyez qu'une épreuve seule suffit à mon bonheur et qu'il ne sera pas fait de ce timbre une émission frauduleuse.

— Je m'en rapportais à vous, répliqua le graveur, un peu penaud rétrospectivement de ses premiers scrupules.

— Maintenant, monsieur, conclut M. Babuchon, en tendant fièrement à John le carré de papier doré, gommé, glacé, séché, voilà qui est fait ! »

John s'empara alors du timbre, avec une joie indescriptible.

« Eh bien ! êtes-vous content ? lui demanda de nouveau M. Crabifosse.

— Je serais un homme bien difficile s'il en était autrement !... Car c'est à ne pas croire que ce timbre-ci soit faux ! J'ai tenu entre mes doigts, comme je tiens celui-ci, l'exemplaire authentique que possède mon maître monsieur William Keniss, et j'ai par conséquent eu le loisir de le regarder de tout près. Eh bien ! je vous assure que je ne vois pas une seule différence entre les deux ! Ce sont bien les mêmes dentelures, le même grain de papier, la même nuance d'or !... Je ne parle pas, bien entendu, du dessin, car il est d'une fidélité surprenante et merveilleuse !... »

Pour le mieux admirer encore, John plaça le timbre dans le creux de sa main, sans remarquer que la croisée, auprès de laquelle il se trouvait, était ouverte et formait un courant d'air avec une seconde croisée. Or il faisait, ce jour-là, un vent épouvantable ; et, de temps en temps, par l'une ou l'autre fenêtre, des rafales s'engouffraient.

Un coup de vent, plus brusque que les autres, survint et emporta dehors le petit morceau de papier.

Le pauvre John, stupéfait, le vit pendant quelques secondes tourbillonner à travers l'espace.

Tout d'abord le timbre monta, monta, comme s'il voulait s'envoler par-dessus les toits, puis, mais beaucoup plus lentement, tournoya, redescendit, et finalement toucha terre et se posa de l'autre côté de la rue, sur le trottoir, au pied d'un réverbère.

« Je vois où il est ! je vois où il est ! » s'écria John, qui, devant les pérégrinations de son timbre, était resté sur place, les yeux dilatés, la bouche ouverte, tremblant de tout son corps.

Et soudain, bousculant M. Crabifosse et les typographes, il s'élança dans l'escalier, au risque de se rompre le cou !....

John était maintenant dans la rue!...

En un dernier bond, il fut auprès du timbre, toujours à sa place. Et il se baissa pour le saisir!....

Mais, au moment où il allait s'en emparer, une nouvelle rafale souffla.

Le timbre, repris par le tourbillon, fut de nouveau soulevé de terre, et, après avoir frôlé le nez de John, sur lequel il se colla presque, — comme pour narguer le malheureux garçon, — il reprit à travers les airs sa course folle et zigzagante. On eût dit, sous les rayons du soleil, un brillant papillon d'or, capricieux et fantasque, pressé de courir quelque aventureuse pretantaine.

John, comme bien l'on pense, s'était mis à sa poursuite.

Les cheveux au vent, les vêtements en désordre, il allait comme un ouragan à travers les rues, sautant d'un trottoir à l'autre et renversant tout sur son passage. Ici ce fut une grosse dame que, d'un coup de coude, il envoya rouler au milieu de la chaussée; plus loin un vieux monsieur que, d'un croc en jambe, il fit glisser de tout son long sur le pavé de bois; plus loin encore un chien dont il écrasa la queue.

Le timbre et John suivirent ainsi la rue de la Chaussée-d'Antin, la rue Joubert, la rue de la Victoire, la rue Caumartin et débouchèrent, l'un par la voie aérienne, l'autre par la voie terrestre, dans le boulevard Haussmann, en face des grands magasins du Printemps.

Vingt fois, durant ce parcours, John faillit s'emparer du timbre, au moment où celui-ci touchait terre; mais, chaque fois, par une exaspérante fatalité, il arrivait une seconde trop tard, et seulement pour saisir quelques grains de poussière au bout de ses ongles et voir l'agaçant petit morceau de papier réascensionner vers le ciel....

Cependant, une rumeur étrange ne tarda pas à frapper les oreilles de John qui, épuisé par une course aussi longue, commençait visiblement à faiblir. Il n'y prêta tout d'abord qu'une médiocre attention, car tous les chiens du quartier qui s'étaient, eux aussi, attachés à ses chausses, faisaient, par leurs aboiements, un vacarme assourdissant. Mais, comme les cris se rapprochaient de plus en plus, John fut pourtant contraint de se demander quelle en pouvait être la cause. Et tout en courant, il prêta l'oreille....

« Au voleur!... hurlait-on... au voleur! Arrêtez-le! Arrêtez-le! »

Et bien que la chose eût dû le surprendre, il ne douta pas une minute que ce ne fût de lui qu'il s'agissait.

Mais l'agile Américain n'avait point, ce jour-là, le temps de se montrer susceptible ni de s'arrêter, pour demander des explications à tous ceux

John allait comme un ouragan.

qui le poursuivaient, en l'accablant d'épithètes malsonnantes. Car le timbre volait, volait toujours!....

Soudain, une accalmie se produisit. Le vent tomba, et le carré de papier alla se poser au pied d'un arbre, à environ cinq mètres de John. Celui-ci trouva alors le moyen, bien qu'il eût les jambes rompues, de faire un dernier saut, un saut formidable et prodigieux, et de se précipiter à quatre pattes sur le trottoir. Cette fois il avait bien le timbre, il le tenait!...

Malheureusement, comme John allait le saisir, deux mains vigoureuses s'abattirent sur ses épaules et le forcèrent à se relever.

« Lâchez-moi donc!... vociféra-t-il. Lâchez-moi donc! »

Mais les deux mains tenaient ferme, et, en dépit de cette objurgation, ne lâchèrent pas.

Alors, tout en se débattant furieusement, John se retourna et reconnut M. Crabifosse et M. Babuchon.

Le graveur et l'imprimeur, en le voyant partir sans payer, s'étaient imaginés qu'ils avaient eu affaire à un escroc et s'étaient aussitôt élancés à sa poursuite. C'étaient eux qui avaient poussé derrière lui les premiers cris : « Au voleur! Au voleur! Arrêtez-le! Arrêtez-le! », auxquels s'étaient joints ceux de tous les passants et badauds bousculés.

« Ah! Ah!... mon brave! criaient les deux hommes; c'est donc comme ça qu'on se sauve dans votre pays, sans régler ses comptes!...

— Il s'agit bien de comptes, pour le moment! continuait à hurler John. Voulez-vous me lâcher?... Voulez-vous bien me lâcher?...

— Commencez d'abord par nous payer, reprit M. Crabifosse, et nous verrons après!....

— Quoi! Qu'est-ce que nous verrons après?... Je vous prie d'abord de me lâcher, ou sinon....

— Sinon?...

— Je boxe!...

— Ah! ça, mon ami, faudrait voir!....

— Faudrait voir?... Mais c'est tout vu! »

Et ce disant, John avait envoyé à chacun de ses adversaires deux vigoureux coups de poing, grâce auxquels il se trouvait maintenant libre. Il voulut aller ramasser le timbre au pied de l'arbre, où il était tombé; mais il ne s'était point aperçu qu'un rassemblement d'une centaine de personnes s'était formé dans le carrefour, tandis qu'il discutait avec ses deux créanciers. Et chacun criait, gesticulait, protestait à sa manière!...

« Enlevez-le!... Enlevez-le!... criait-on de toutes parts.

— M'enlever, moi!... Gare au premier qui s'y frotte!... »

John s'était fièrement croisé les bras, regardant d'un air de défi tous les individus qui l'entouraient. Il y avait dans ses yeux une telle flamme de colère qu'aucun de ceux-ci n'osa mettre sa menace à exécution. Et cependant M. Crabifosse et M. Babuchon, très excités, ne cessaient de crier au milieu de la foule, en montrant John du doigt :

« C'est un filou!... C'est un voleur!... »

Deux gardiens de la paix — arrivant comme toujours les derniers — parurent enfin, et, écartant les gens qui faisaient cercle autour de John, s'approchèrent de celui-ci :

« Qu'est-ce qui se passe? dit l'un d'eux. De quoi s'agit-il?... »

— Voici... » commença l'Américain.

Mais une bordée de cris l'interrompit :

« Arrêtez-le!... Arrêtez-le! » continuaient à clamer tous les passants amassés, sans même savoir le crime dont était accusé le malheureux garçon, qu'ils invectivaient outrageusement.

De nouveau, John voulut essayer de s'expliquer, mais il n'y réussit pas plus que la première fois, car les vociférations de la foule devenaient de plus en plus menaçantes. Au milieu du tapage, il entendait cependant quelques lambeaux de phrases.

« C'est un escroc! disait l'un. Il vient de voler six paires de chaussettes à la devanture du Printemps!... »

— Pas du tout! Pas du tout! répliquait un autre!... C'est un anarchiste! Il vient de lancer une bombe dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare. »

Déjà l'on parlait dans les groupes un peu éloignés d'un crime sensationnel: on soutenait que six personnes venaient d'avoir l'artère carotide tranchée, et des clameurs parvenaient, demandant le lynchage du misérable assassin.

Et l'on aurait fini par mettre en pièces le pauvre John, si l'un des deux sergents de ville n'était intervenu, pour le soustraire à la colère d'une foule d'autant plus furieuse qu'elle était moins au courant de la vérité.

Tout le monde, voulant parler à la fois, les sévères gardiens de la paix publique commencèrent à se fâcher.

« Ce n'est pas tout ça! dit l'un d'eux : vous allez me suivre au poste!... »

— Moi! s'écria John...

— Oui, vous!... Et pas de résistance, si vous ne voulez pas être passé à tabac en y arrivant!....

— Passé à tabac?...

— Allons, oust!...

— On y va! on y va!... Mais que ces deux messieurs viennent avec nous! Ils sont cause de tout!...

— Ah! c'est eux qui sont cause de tout! reprit le second agent de la paix. Eh bien! qu'ils nous suivent... et en douceur, si possible!...

— Oui... oui... oui... nous suivons! » reprirent avec un touchant ensemble M. Crabifosse et M. Babuchon qui, au courant des mœurs de la police parisienne, savaient, eux, en quoi consiste le « passage à tabac », c'est-à-dire en une volée de coups de poing, de botte, de sabre, etc... etc..., administrée par tout le poste réuni. Aussi ne désiraient-ils point faire une plus ample connaissance avec ce genre de divertissement.

« Allons!... vite, en route!... » répéta le premier agent.

John et ses deux créanciers, chacun tenu par l'un des sergents de ville, prirent alors le chemin du poste de l'Opéra, tandis que leur faisait escorte, à quelques pas, la masse menaçante et toujours vociférante de la foule.

Le valet de chambre de M. Keniss était fort confus de cette désagréable aventure, et surtout très ennuyé. Au moment de quitter l'endroit où s'était produite son altercation avec M. Crabifosse et M. Babuchon, il avait en effet regardé au pied de l'arbre où s'était posé le timbre et, — ô désespoir suprême! — il s'était aperçu que le joli timbre d'or n'était plus là!... Il leva machinalement la tête et put alors l'apercevoir, tournoyant avec grâce dans un nouveau souffle de brise, filer, à tire-d'aile, vers la Madeleine....

Ainsi, le beau projet qu'avait élaboré John s'écroulait tout d'un coup!... Et c'était vraiment bien la peine d'avoir fait preuve d'une si riche et si puissante imagination, pour aboutir à un pareil fiasco, après huit jours d'anxiété et de vicissitudes!...

« Non! se disait-il, ai-je été assez bête de détruire le coin gravé et les autres épreuves!... Voilà que tout serait maintenant à recommencer, si j'en avais le courage!... »

Et tandis que John soliloquait ainsi, sans se soucier des vertueuses indignations qu'il soulevait sur son passage, le groupe dont il faisait malgré lui partie était arrivé au poste de l'Opéra.

Un inspecteur s'y trouvait précisément. Il demanda aussitôt à ses subordonnés les raisons de la triple arrestation qu'ils venaient d'opérer. Les agents, ou plutôt le plus intelligent des trois agents se mit alors en devoir d'expliquer à son chef ce qui s'était passé. Mais il avait à peine ouvert la bouche que John l'interrompit, pressé d'en finir avec la ridicule et sottise méprise dont il était la victime. Il ne fut pas long à raconter toute

l'histoire à l'inspecteur de police qui ne put s'empêcher de rire comme un bienheureux à ce récit héroï-comique :

« Voyons, messieurs, dit-il, vous ne tenez, je pense, ni les uns ni les autres à donner des suites à cette petite affaire? »

John, M. Crabifosse et M. Babuchon se regardèrent.

« Non ! répondirent-ils successivement.

— Vous n'avez donc qu'à régler tout de suite les petits comptes que vous avez entre vous, et vous pourrez vous retirer....

— C'est que... insinua M. Babuchon.

— Quoi donc? reprit l'inspecteur de police.

— M. John Cockburn nous a gratifiés tout à l'heure de quelques coups de poing!....

— Ah! diable! voilà qui change un peu la question!... Qu'avez-vous à répondre, monsieur John Cockburn?

— J'ai à répondre que j'étais poussé à bout par les soupçons injustes qui pesaient sur moi et la perte à peu près probable de mon timbre, dont étaient cause messieurs Crabifosse et Babuchon. Mais puisque cela leur est désagréable, je retire mes coups de poing; et, pour en finir et à titre d'indemnité, je suis prêt à les payer le double, s'ils le désirent.

— Messieurs, consentez-vous? demanda l'inspecteur de police.

— Oui... oui..., répondirent vivement le graveur et l'imprimeur, sans même se concerter.

— En ce cas, monsieur John, vous n'avez plus qu'à vous exécuter. »

Et John s'exécuta avec une apparente bonne grâce, bien qu'il fût, au fond, exaspéré. Il paya à MM. Crabifosse et Babuchon le double des sommes qu'il leur devait. Puis, sans les saluer, il quitta le poste de police et reprit, mélancolique et songeur, le chemin de l'hôtel Terminus.

Elle rejoignit John.

XIV

OU IL EST PÉREMPTOIREMENT DÉMONTRÉ
QUE LE FAUX QUELQUEFOIS PEUT ÊTRE VRAISEMBLABLE

Lorsqu'elle se fut aperçue que William Keniss affectait de ne plus venir la voir, miss Betty Scott interdit expressément à Victoria d'aller rendre visite à son ami John.

Cette interdiction navra l'excellente fille qui, on le sait, avait une peur bleue que son fiancé ne l'oubliât, quand elle passait seulement deux jours sans se rappeler à son souvenir. Elle n'eut cependant garde de désobéir à sa maîtresse et se contenta, dès lors, de rôder, des heures entières, aux alentours de l'hôtel Terminus, afin d'entrevoir, tout au moins de loin, celui à qui il lui était défendu de parler. Mais ce fut en vain qu'elle fit le guet sur le trottoir de la rue Saint-Lazare. Elle ne put jamais arriver à apercevoir seulement le bout du nez de John, ce dont elle éprouva un énervement et une tristesse qu'elle eût inutilement cherché à dissimuler.

Quant à miss Scott, on s'en souvient, elle employait ses journées à visiter Paris en détail; mais ses promenades ne l'empêchaient pas de réfléchir, et le jour même où John était si malencontreusement victime des fan-

taisies de l'atmosphère, elle s'avisa qu'elle avait commis une grande négligence en ne faisant pas suivre aussi le valet de chambre de M. Kenniss.

Elle voulut du moins réparer cet oubli sans tarder.

« Ma bonne, dit-elle à Victoria, tu vas t'en aller de ma part chez Monsieur Picquiseau. Tu lui demanderas deux nouveaux agents et tu les accompagneras jusqu'à l'hôtel Terminus. Là, tu attendras que John veuille bien apparaître, et tu le leur désigneras, en spécifiant que je veux être enseignée sur lui, exactement comme sur son maître. Va. »

Bien que la commission fût assez délicate, Victoria n'objecta rien, car c'était là une occasion d'apercevoir son ami, dont l'absence prolongée la torturait d'angoisse.

Comme elle montait la garde dans la rue Saint-Lazare, flanquée de ses deux mouchards, John déboucha de la rue du Havre, l'air maussade et ennuyé, car il sortait précisément du poste de police, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, et furieux d'avoir perdu son faux timbre.

Il n'était plus qu'à quatre pas, lorsque Victoria, l'apercevant tout à coup, dit brusquement à ses étranges acolytes : « Tenez, le voilà ! »

Mais John, bien qu'il eût parfaitement remarqué ce manège :

« Ça y est ! murmura-t-il, je suis pincé. »

Et il passa raide et digne, comme pour rentrer à l'hôtel.

Le voir là, tout près, seul, libre, dédaigneux, c'en était trop pour la tendre Victoria. Elle le rejoignit, et, d'une voix tremblante d'émotion, l'interpella :

« Comment, monsieur John, vous ne me dites pas bonjour ?

— Laissez-moi, je vous prie, dit sèchement l'interpellé. Vous faites un métier honteux ! »

Alors Victoria, se voyant découverte, entama un éloquent plaidoyer, auquel John riposta par un fulgurant réquisitoire.

C'était abominable de faire espionner les gens, de pénétrer dans leur plus secrète intimité ! Il fallait toute la fourberie d'une femme pour ourdir de tels complots et trahir si basement les lois sacrées de l'amitié !

« Mais c'est miss, ce n'est pas moi !... gémissait Victoria désolée.

— Vous êtes sa complice !

— Non, non, John, je vous jure.... J'exécute ses ordres et je n'y suis pour rien.

— Eh bien ! si vous n'y êtes pour rien, s'exclama le bouillant Américain, au paroxysme de la colère, vous pouvez dire à votre maîtresse qu'elle se

trompe du tout au tout, si elle croit, par de telles façons d'agir, nous empêcher d'arriver à nos fins!

— Cependant....

— Vous croyez donc que ça nous gêne d'être filés?... Mais nous resterons à Paris, à nous promener, jusqu'à ce que miss Scott se soit enfin fatiguée de ce petit jeu ridicule!...

— Miss Betty a beaucoup de persévérance....

— Elle ne nous fera pourtant pas suivre toute notre vie?...

— Je suppose que non!...

— Nous attendrons donc très patiemment qu'elle renonce à nous faire espionner, et c'est seulement à ce moment-là, vous entendez bien, que nous commencerons nos démarches, afin de nous procurer le timbre du Brahmapoutre!... »

Bref, après d'interminables protestations de Victoria, toutes plus dramatiques les unes que les autres, John parut se calmer un peu.

« Allons, ingrat, dit doucement Victoria, puisque je vous ai fait de la peine, je me mettrai en quatre pour vous servir.

— Bien vrai, ça? fit-il, d'un ton sceptique.

— Je vous le jure. Et tenez, poursuivit la pauvre fille, que son idée fixe ne quittait pas, puisque nous voici à Paris, pour quelque temps encore peut-être, voulez-vous que je m'occupe de notre mariage? »

A ces mots, John fit un bond en arrière.

« Le jour est assez mal choisi pour parler de cela! » s'écria-t-il.

Mais la pauvre Victoria insista tellement, que, lassé, il finit par dire :

« Faites ce qui vous plaira. »

Ils se quittèrent sur ces mots, elle, ravie d'avoir carte blanche, lui, satisfait de l'avoir rudoyée, afin de l'amener à faire à l'occasion ce qu'il pourrait exiger d'elle.

John se dirigea alors vers l'hôtel Terminus, mais avant d'y rentrer, il se tourna une dernière fois vers les deux limiers, attachés dorénavant à sa personne et qui, de l'autre côté de la rue, battaient le trottoir de leurs quatre semelles.

« Allez!... allez!... leur cria-t-il de loin, vous pouvez me regarder, pour me reconnaître!... »

Et, en même temps, il leur envoya un superbe et dédaigneux pied de nez, afin de leur bien montrer qu'il n'était pas leur dupe et qu'ils auraient du fil à retordre avec lui.

Quant à Victoria, elle reprit, assez rêveuse, le chemin de l'hôtel Bristol.

Cette journée passa sans autre incident.

Le lendemain, jeudi 14 mai, après le déjeuner, Betty prévint Victoria qu'elle eût à ne pas l'attendre de la journée, car elle se proposait d'aller visiter Versailles.

La jeune fille ne fut pas plus tôt partie, que la femme de chambre, feuilletant le Bottin de Paris, y chercha en hâte et trouva l'adresse de la légation des États-Unis, 63, rue Pierre-Charron.

« Voilà un endroit, se dit-elle, où l'on va me renseigner et me dire quelles sont les formalités que doivent remplir les Américains pour se marier en France. »

Elle monta dans un fiacre, et s'y fit mener aussitôt. Mais le concierge de la légation, à qui elle fit part de son désir, lui répondit, goguenard :

« Matin, vous voudriez qu'on travaille aussi les jours de fête? Tout est fermé, ma belle ! »

Et comme Victoria ouvrait de grands yeux :

« Dame, c'est aujourd'hui l'Ascension; revenez un autre jour. »

Fort déçue, la brave fille congédia son fiacre et s'en revint à pied par les Champs-Élysées, — tandis qu'en son cœur les rêves les plus doux alternaient avec les pensées les plus mélancoliques.

Lorsqu'elle parvint au coin de l'avenue Marigny, son attention fut attirée par un groupe de gens d'âges et d'aspects fort divers, qui discutaient avec animation autour d'un jeune homme, en qui elle ne fut pas peu surprise de reconnaître William Keniss.

Celui-ci regardait des albums, couverts de timbres, qu'on lui tendait et examinait des boîtes, également remplies de timbres, que leurs propriétaires lui présentaient à l'envi, désireux sans doute de l'engager à quelque achat ou d'avoir son avis sur une pièce douteuse.

Car Victoria se trouvait à la « Bourse aux timbres », où William était venu par curiosité, en flânant.

Mais ce n'est pas en ce joli coin ombragé des Champs-Élysées que s'était tout d'abord tenue la « Bourse aux timbres ». Le premier marché régulier, créé en 1860, vit en effet le jour dans le jardin des Tuileries, au pied de la *Diane chasseresse*.

Bien que les premières émissions datassent de 1840, il n'y avait guère, à cette époque-là, que trois ou quatre ans que les collectionneurs faisaient parler d'eux. Mais, très rapidement, la philatélie prit un grand essor, et, en 1859, on pouvait déjà compter, à Paris, trois marchands établis.

Dès lors, le nombre des philatélistes alla sans cesse en augmentant, et il arriva un moment où ils formèrent un tel rassemblement dans le jardin des Tuileries, que la police, les trouvant par trop encombrants, fut

obligée d'intervenir et de les prier de se transporter sur les Champs-Élysées, à l'angle de l'avenue Gabriel et de l'avenue Marigny, où leur marché se développa, sans encombre, jusqu'en 1880.

Or, en cette année-là, une nouvelle intervention de la police eut lieu. Mais les philatélistes, gens si calmes d'ordinaire, absolument furieux d'être dérangés dans leurs habitudes et troublés dans leurs transactions, montrèrent fort peu d'empressement à obtempérer aux ordres qui leur étaient donnés. Quelques-uns, il est inutile de le dire, furent obligés d'aller s'expliquer au poste. Force resta néanmoins à la loi et le petit marché dut émigrer sur le terre-plein où sont élevées les Folies-Marigny.

C'est là qu'il se trouve encore, et que Victoria, comme nous venons de le voir, le découvrit.

Au début, la « Bourse aux timbres » (va pour Bourse, en dépit de la pompe d'un tel mot) n'était fréquentée que par les élèves des lycées et des collèges qui se réunissaient ainsi dans le but de faire entre eux des échanges, sans qu'il leur en coûtât rien. Les marchés n'avaient alors lieu que le dimanche, mais en 1887, à la demande générale, on y ajouta la séance du jeudi. Peu à peu le cercle s'élargit, et le lieu de rendez-vous des collégiens devint également celui de tous les collectionneurs qu'attirait sur le marché l'espoir de quelque trouvaille ou de quelque avantageuse affaire.

Il est cependant bien rare qu'on puisse se procurer des pièces intéressante à très bon compte, à la Bourse aux timbres. Celles-ci sont en effet enlevées, aussitôt qu'elles paraissent, par des acheteurs qu'envoient, à cette fin, les grands marchands de timbres de la capitale.

Le Roi du Timbre-Poste, pour faire plaisir aux gamins qui lui offraient leurs marchandises, avait néanmoins acheté un certain nombre de pièces à des prix ridiculement exagérés. Aussi était-il assiégé de toutes parts par les vendeurs, petits ou grands, qui croyaient voir en lui un débutant dans la philatélie et s'évertuaient, à qui mieux mieux, à l'exploiter sans vergogne, lorsque Victoria apparut.

« Victoria ! s'écria-t-il, un peu piqué en apercevant la femme de chambre de son amie, car il s'imagina tout d'un coup que miss Scott, non contente de le faire filer par deux limiers, le faisait aussi surveiller par sa fidèle gouvernante. Comment vous trouvez-vous donc ici ? Qu'y faites-vous ?

— Je me trouve là, répliqua Victoria, par le plus grand des hasards... Je venais de faire une course pour moi, lorsqu'en longeant les Champs-Élysées, j'ai aperçu ce rassemblement. Alors, je me suis approchée, pour voir ce qui pouvait bien se passer... et me voici!... »

Le Roi du Timbre-Poste échangeait encore quelques mots assez indifférents avec Victoria, lorsque, tout à coup, un grand remue-ménage se fit sur le marché.

« Voyez... voyez!... avait crié un gamin, en s'élançant au travers des groupes.

— Qu'est-ce que c'est? dit un autre

— Un timbre tout neuf!

— Faites voir!

— Savez-vous d'où il est?

— Non. Et vous?

— Moi non plus! Je l'ai trouvé dans la rue Tronchet. »

Le petit gamin, de peur qu'on ne le lui dérobât, reprit vivement son timbre qui, en quelques secondes, avait déjà eu le temps de passer en dix mains différentes.

William Keniss et Victoria, qui avaient vu le gamin arriver en courant et se trouvaient précisément tout à côté de lui, lorsqu'il prononça ces mots : « C'est certainement un timbre des Indes! » s'étaient, sans se concerter, arrêtés dans leur bavardage.

Puis, lorsqu'ils virent le gamin, entouré de plusieurs de ses camarades, s'asseoir, à quelques pas, sur un banc, afin de consulter le catalogue qu'on lui avait prêté, ils s'approchèrent de lui, avec une indifférence si bien jouée que ni l'un ni l'autre ne put soupçonner qu'une pensée analogue leur était venue.

Un même cri s'échappa de leurs poitrines :

« Le timbre du Brahmapoutre! »

Tous deux venaient en effet de reconnaître le fameux timbre du maharajah dans le petit papier que le gamin, pour mieux faire ses recherches, avait posé sur son genou, en le maintenant du bout du doigt.

Aussi se regardèrent-ils quelques secondes, sans mot dire, absolument stupéfaits.

Victoria rompit la première le silence.

« Je vous donne cinquante francs de ce timbre, dit-elle à son possesseur, qui feuilletait toujours le catalogue.

— Cinquante francs? répartit celui-ci qui, à cette offre exorbitante et inattendue, s'était dressé comme un ressort.

— Parfaitement, répondit Victoria, et, qui plus est, je paye comptant! »

Le gamin hésita quelques secondes, mais son regard se croisa, à ce moment-là, avec celui de William Keniss qui observait cette scène, souriant et immobile.

Le petit bonhomme reporta alors ses yeux sur Victoria qui tremblait, de plus en plus pressée de conclure l'affaire.

« Eh bien? dit-elle, me le donnez-vous?

— Non, répliqua résolument le jeune vendeur.

— Et pourquoi?

— Parce que j'estime qu'il vaut plus de cinquante francs! »

Le gamin arrivait en courant.

Toutes les personnes qui se trouvaient à la Bourse aux timbres, en entendant le marché qui se discutait, s'étaient rassemblées, très vivement intéressées, autour des trois acteurs.

« Allons! reprit Victoria, puisque vous ne voulez pas me céder votre timbre à cinquante francs, je vous en offre soixante.

— Non!

— Soixante-dix!

— Non!

— Quatre-vingts!

— Non!

— Quatre-vingt-dix!

— Non !

— Cent !

— Non ! »

De grosses gouttes de sueur roulaient le long des joues de Victoria.

Le gamin devait maintenant se dire que si on lui offrait cent francs de son timbre, c'est qu'il en valait bien davantage, et il allait certainement afficher les prétentions les plus exagérées.

Victoria, qui n'avait dans son porte-monnaie qu'une somme assez modique, songeait donc, avec désespoir, qu'elle ne pourrait pas pousser bien loin les enchères. Et d'ailleurs eût-elle pu les pousser bien loin que William Keniss était là, dont le portefeuille devait être gonflé de banknotes, et qui, au dernier moment, lorsqu'elle serait obligée de lâcher prise, mettrait avec son calme habituel une enchère décisive !

Aussi Victoria se décida-t-elle à frapper un grand coup :

« Cent cinquante francs ! » s'écria-t-elle.

Elle espérait, en effet, que le gamin, ébloui par ce chiffre énorme, prononcerait enfin le traditionnel : « adjugé ! » Sa déconvenue fut donc très grande, en entendant le rusé petit bonhomme lui répondre, une nouvelle fois, avec son sourire ironique :

« Non ! »

Du coup, elle perdit tout espoir, et c'est sans conviction qu'elle lança encore quelques enchères : « Cent soixante !... Cent soixante-dix !... Cent quatre-vingt-dix !... Deux cents ! »

A ce chiffre, elle fut obligée de s'arrêter, car c'était là, à peu près, la somme qu'elle portait sur elle.

Victoria changea donc de tactique, et prenant son ton le plus mielleux :

« Voyons ! mon enfant, dit-elle au petit marchand, combien voulez-vous de votre timbre ? Fixez-m'en vous-même le prix !... Je suis prête à vous le donner !... Eh bien, voyons, votre prix ?... »

Le petit marchand ne perdit pas de temps à réfléchir.

« Cinq cents francs ! » répondit-il.

— Soit, riposta vivement Victoria, j'accepte le prix de cinq cents francs !... Veuillez donc me suivre jusque chez moi, à l'hôtel Bristol, place Vendôme, et je vous remettrai cette somme, en échange du timbre.

— C'est entendu, madame, je vous suis. »

Le jeune philatéliste s'appêtait en effet à suivre Victoria, mais, à ce moment, William Keniss intervint :

« Madame, dit-il, vous donne cinq cents francs de votre timbre ? Eh bien ! moi, je vous en donne six cents.

— Moi, sept cents!
— Moi, huit cents!
— Moi, neuf cents!
— Moi, mille!...
— Mille! » s'écria le petit bonhomme dont les yeux brillaient de convoitise.

Le gamin hésita.

Or, pendant ce temps, le cercle de curieux qui s'était formé autour de William Keniss et de Victoria s'était très considérablement rétréci. Maintenant, on se bousculait pour mieux voir, pour mieux entendre.

« Donne-le! Donne-le!... criaient au gamin tous ses petits camarades. Donne-le donc! »

Mais, au même instant, une voix inconnue s'éleva au milieu du groupe :

« Surtout ne le donne que comptant!... Cent sous palpés valent mieux que cent francs dus! »

William Keniss et Victoria se retournèrent, blessés, mais ils ne purent découvrir l'orateur auquel était due cette intervention anonyme et plutôt désagréable.

« Le malhonnête! s'écrièrent-ils ensemble. L'insolent! »

Le gamin apprécia sans doute le bien fondé du conseil, car, se tournant vers Victoria, il lui dit :

« Voyons ! vous, madame, combien pouvez-vous m'en donner comptant ? »

Victoria, ne dissimulant pas son ennui, hésita quelques secondes avant de répondre.

« Deux cents francs ! finit-elle par articuler.

— Et vous, monsieur ?...

— Moi, mille, puisque c'est le prix auquel étaient montées tout à l'heure les enchères, et que je ne veux point que vous perdiez rien par le nouveau mode de vente, très raisonnablement adopté par vous !

— Mille ! prononça avec une solennité comique le petit marchand. Une fois !... deux fois !... trois fois !... Personne ne dit mot ?... Adjugé ! »

William Keniss sortit un billet de banque de son portefeuille et le tendit au jeune « commissaire-priseur », qui exultait et qui, en échange, lui remit son timbre. Puis il s'éloigna, en disant ironiquement : « Au revoir ! » à Victoria, qui trépignait de rage.

Lorsqu'il fut environ à une centaine de pas de l'endroit où il venait d'acheter le timbre, il s'arrêta pour examiner le précieux petit morceau de papier.

Il n'avait point voulu le faire plus tôt, bien qu'il se méfiât de son authenticité, afin de laisser croire à Victoria qu'il avait gagné le pari engagé avec miss Betty Scott.

Du reste, il ne fallut pas longtemps à William Keniss, tant il connaissait bien, et en ses moindres détails, l'exemplaire authentique, pour s'apercevoir qu'il venait de faire l'acquisition d'un vulgaire fac-similé.

Mais le Roi du Timbre-Poste ne songea même pas une minute à aller trouver le petit bonhomme qui lui avait vendu aussi cher un simple fac-similé. Il réfléchit en effet que, d'une part, un tel prix n'avait pas été demandé mais offert, et que, d'autre part, le marchand, ne sachant même pas de quel pays était le timbre qu'il vendait, n'avait point affirmé que ce fût un exemplaire authentique.

« Mon brave John, dit-il à son valet de chambre, en rentrant dans l'appartement de l'hôtel Terminus, je viens d'acheter quelque chose pour toi.

— Monsieur est trop bon !

— Regarde ! »

William Keniss tendit alors le faux timbre à John, qui ne put retenir un cri, en reconnaissant celui qu'il avait fait fabriquer.

« Où monsieur a-t-il trouvé cela ? demanda-t-il.

— A la Bourse aux timbres. »

Et William Keniss raconta l'aventure qui venait de lui arriver.

« C'est surprenant, surprenant, ne cessait de répéter John, qui joua, en acteur de tout premier ordre, la comédie de l'étonnement.

— Oui, j'avoue que la chose est drôle!...

— Mais monsieur est-il bien sûr que ce timbre soit faux?

— Oh! ça! archisûr!... Mais comment diable peux-tu me demander cela, toi qui connais mieux que personne les fac-similé? Voyons, mon cher John, regarde bien ce timbre. Il n'y a pas, il me semble, de doute à avoir.

— En effet, monsieur, en effet!

— Eh bien, ce timbre, je te le donne. Il fera merveille dans ta collection de faux.

— Je ne sais comment remercier monsieur.

— Ne me remercie pas, c'est le hasard seul à qui tu dois ce cadeau.

— Alors, je remercie le hasard! »

Et, glissant dans le boîtier de sa montre son faux timbre, qu'il avait cru à jamais perdu et qu'il était fort heureux de retrouver, John murmura entre ses lèvres, sans être entendu de William Keniss :

« Et maintenant à nous deux, miss Scott, à nous deux! »

Elle le saisit entre l'index et le pouce.

XV

COMME QUOI JOHN VA SE TROUVER PRIS A SES PROPRES FILETS

John se leva, le lendemain matin, à l'aurore. Il n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, et maintenant, voyant le jour filtrer à travers les rideaux de sa chambre, il ne pouvait rester une minute de plus dans son lit.

Il réfléchit alors à la façon dont il pourrait s'y prendre pour faire tomber, le plus habilement possible, son faux timbre du Brahmapoutre entre les mains de miss Betty et la décider ensuite, — une fois qu'elle l'aurait en sa possession, — à remettre immédiatement le cap sur New-York.

Le valet de chambre de M. Keniss descendit alors au bureau de l'hôtel et se renseigna sur la date de départ du prochain paquebot.

« Demain samedi ! » lui répondit-on.

Il n'y avait pas une minute à perdre !

Pour que miss Betty pût s'embarquer, il fallait s'arranger de manière à ce qu'elle prît le train transatlantique, le soir même, à la gare Saint-Lazare. Et d'autre part, il ne fallait point trop se presser, afin de ne pas

suggérer à la petite Américaine des soupçons dangereux pour l'entreprise.

« Le train transatlantique part ce soir à dix heures, songea John. Je ne me rendrai à l'hôtel Bristol que vers l'heure du dîner. En quelques mots, je raconterai une bonne petite histoire à Victoria, qui ira tout de suite la rapporter à sa maîtresse. Et celle-ci, si elle ne veut pas rater le paquebot, — or d'après ce que j'aurai raconté, elle aura le plus vif désir de ne pas le rater! — n'aura que tout juste le temps de boucler ses malles et de courir à la gare, sans perdre une minute. »

Cette décision prise, John fut plus tranquille. Il aida son maître à faire sa toilette, puis, lorsque celui-ci fut sorti, il sortit à son tour, pour aller se promener, car il faisait une magnifique journée de printemps.

L'atmosphère, tout imprégnée de parfums, s'irradiait des rayons étincelants du soleil, et on eût dit qu'il y avait de la joie dans l'air, une joie tombant du ciel bleu sur la terre en une folle et jolie lumière.

Les deux premières personnes que John aperçut en mettant les pieds dans la rue, furent les deux mouchards qui, depuis la veille, avaient été attachés à sa personne par les soins de la bonne Victoria. Il n'eut pas de peine à les reconnaître et leur envoya aussitôt, en souriant ironiquement, un petit bonjour amical. Les agents de M. Picquiseau, un peu surpris, firent semblant de ne pas avoir vu et détournèrent la tête. John profita de cette minute d'inattention pour sauter dans l'intérieur d'un omnibus « Gare Saint-Lazare-Place Saint-Michel » qui passait à deux pas de lui; et, tandis que le lourd véhicule l'emportait, en une direction quelconque, au trot cadencé de ses gros percherons, l'astucieux Américain put apercevoir les deux individus qui, sur le trottoir où ils étaient restés immobiles, commençaient à s'agiter et à regarder désespérément de droite et de gauche, se demandant sans doute si le « client » qu'ils étaient chargés de filer ne s'était pas envolé ou n'avait point disparu dans quelque trappe d'égoût.

John avait déposé ses deux argus!

Pour plus de prudence, il ne quitta cependant pas tout de suite l'omnibus, dans lequel il s'était réfugié, et il se laissa véhiculer par lui jusqu'à la place de l'Opéra, où il descendit enfin, bien assuré maintenant d'être débarrassé, — tout au moins pour la journée — des deux fileurs, dont miss Betty Scott, pour paralyser ses démarches, avait trop généreusement gratifié sa noble personne.

Puis il entra dans un restaurant pour déjeuner, après quoi, ce devoir accompli, il prit un fiacre et se fit porter au Jardin d'Acclimatation, qu'il

n'avait pas encore visité et tenait absolument à voir, avant son départ de Paris.

Il passa là une après-midi charmante. Les perroquets, les singes, les cerfs, les antilopes, les gazelles, les kanguroos, les zèbres, les chameaux, les dromadaires, les éléphants, les girafes, les otaries, — tous les animaux enfin qui avaient là un ou plusieurs de leurs représentants, — reçurent tour à tour sa visite. Et c'est ainsi que le temps s'écoula, sans que John s'aperçût de la fuite des heures.

L'idée lui vint cependant, à un moment donné, de regarder sa montre :

« Sapristi!... s'écria-t-il, six heures moins cinq!... Je n'ai que le temps de sauter dans une voiture et de me faire conduire à l'hôtel Bristol! »

Il reprit donc le chemin de Paris, très content de l'excellente journée qu'il venait de passer, et plus content encore de la superbe farce qu'il allait jouer à son amie Victoria qui, d'ailleurs, s'était bien gardée de prévenir miss Betty Scott de ce qui s'était passé, la veille, à la Bourse aux timbres, de peur d'être grondée pour sa maladresse.

Il était exactement six heures quarante lorsqu'il arriva place Vendôme, devant l'hôtel qu'habitait la rivale de son maître.

A peine dans le vestibule, il rencontra le correct et digne M. Pavilly.

« Monsieur désire? lui demanda celui-ci.

— Miss Victoria Crockett, la femme de chambre de miss Scott. J'ai absolument besoin de lui parler tout de suite.

— Elle vient précisément de rentrer. Vous la trouverez chez elle. C'est au premier, vous n'avez qu'à monter. »

John grimpa quatre à quatre l'escalier et fut, en une minute, dans l'appartement de miss Scott, dont Victoria lui ouvrit elle-même la porte.

« Ah! c'est vous, John!... s'écria-t-elle, en reconnaissant son fiancé. C'est gentil à vous de venir me voir.... Vous pouvez entrer, je suis seule.

— Miss Scott n'est donc pas là?...

— Non, elle n'est pas encore rentrée. Elle passe toutes ses journées à visiter les environs de Paris, et elle ne rentre quelquefois que fort tard!

— Ah! diable! diable!...

— Ça vous contrarie?

— Un peu.

— Et pourquoi donc?

— Voici!... Mais laissez-moi vous dire tout d'abord qu'il s'agit d'une chose très grave.

— Ah! mon Dieu, vous m'effrayez!... Est-ce que Monsieur Keniss...?

— M. Keniss n'est pour rien dans l'affaire. C'est une affaire entre vous et moi!...

— Expliquez-vous donc.

— D'abord, devinez ce qui m'amène!...

— Comment voulez-vous que je le devine? Je ne suis pas somnambule!...

— Eh! bien, je vais vous le dire, ce qui m'amène!... Ce qui m'amène, c'est le remords!

— Le remords?...

— Oui, le remords!... Je m'en veux de la façon dont je vous ai parlé hier, devant l'hôtel Terminus.

— Ah! vous reconnaissez que vous avez été un peu vif?

— Je le reconnais et, vous le voyez, je le regrette! Mais ne parlons plus de cela!... Dites-moi, Victoria, vous seriez bien contente que notre mariage se fit?

— Pouvez-vous le demander?

— Je veux dire que vous seriez bien contente qu'il se fit... le plus vite possible?...

— Mais tout de suite, même, tout de suite!...

— Non, cela, c'est trop tôt, et il ne faut pas y songer!...

— Tant pis!...

— La seule chose que l'on puisse faire, c'est de rendre aussi prochaine que possible la date de sa célébration.

— Et comment?...

— Ah! ça, c'est mon secret!... Je vais cependant vous le dire, car, je vous le répète, j'ai à cœur de vous faire oublier la sortie un peu vive que je me suis permise hier. »

A ce moment-là, John baissa tout à fait la voix, et, regardant autour de lui, comme s'il eût eu peur d'être entendu :

« Vous êtes bien sûre que miss n'est pas rentrée?...

— Voyons!... puisqu'il n'y a qu'une porte à l'appartement. Mais pourquoi ce mystère?...

— Parce que j'ai une grave révélation à vous faire!... »

Effrayée par le ton, effectivement fort mystérieux, qu'avait pris depuis quelques minutes son ami John, la brave et prudente Victoria se recula malgré elle de deux ou trois pas.

« Auriez-vous assassiné quelqu'un? s'écria-t-elle.

— Non, rassurez-vous, pas encore!...

— Pas encore?... »

Il y eut quelques secondes de silence, puis John continua, à voix plus basse :

« Je sais, dit-il, que vous avez, hier même, laissé échapper un prétendu timbre du Brahmapoutre. Il était faux, archifaux et mon maître en est pour ses deux cents dollars. Mais moi, je n'ai pas perdu mon temps, car miss s'y est prise un peu tard pour me faire espionner. En effet, le vrai timbre, le seul, le bon, l'authentique, je l'ai et monsieur Keniss n'en sait rien.

— Comment!... Comment!... fit Victoria stupéfaite.

— Oui, ma chère, je l'ai et la preuve.... »

A ces mots, il ouvrit le boîtier de sa montre et exhiba le timbre que lui avait donné son maître.

« Mais, demanda Victoria, un peu méfiante, qui vous prouve?...

— Ah! ça, c'est toute une histoire, qu'il serait fort long de vous raconter!

— Cependant....

— Qu'il vous suffise de savoir que, profitant de mes coudées franches et sans en rien dire à monsieur Keniss, j'avais, de mon côté, entrepris des recherches. Or, un hasard inespéré devait aussitôt me mettre sur la bonne piste.... Je passais, l'autre jour, sur la place de l'Opéra lorsque tout à coup, devant moi, un gros monsieur roula sous une voiture. Je me précipite, je le relève. Il n'avait heureusement rien d'endommagé. « Qui êtes-vous? me demanda-t-il, après m'avoir remercié. — John Cockburn! répondis-je modestement. — C'est bien, fit-il, voici ma carte. Vous n'avez qu'à venir me trouver, demain matin, au Grand-Hôtel, où j'habite pour le moment, et je serai heureux, afin de vous prouver ma reconnaissance, de vous accorder ce que vous voudrez bien me demander, si la chose est en mon pouvoir! » Je pris la carte et lus aussitôt le nom qui y était gravé. Or, quelle ne fut pas ma stupéfaction, ma joie, mon délire, en apprenant que je venais de sauver la vie au cuisinier en chef de la cour du maharajah du Brahmapoutre!...

— Allons donc!...

— C'est comme je vous le dis, ma chère Victoria!... Le lendemain matin, je me précipitai au Grand-Hôtel, sans rien narrer de l'aventure à monsieur Keniss, et je fus introduit, avec tous les honneurs dus à mon rang, auprès du Vatel indien, dont j'avais eu le bonheur inespéré de préserver la carcasse. « Que voulez-vous pour votre récompense? me dit-il. — Un timbre que possède votre maître et que je convoite ardemment pour ma collection, répondis-je. — Je verrai si je puis satisfaire votre désir, continua-t-il. Le maharajah arrive dans deux jours; revenez

dans trois. S'il a le timbre, je le lui demanderai, et, comme il ne sait rien refuser à son cuisinier, il me le donnera sans aucun doute, et je pourrai vous en faire présent à mon tour, m'acquittant ainsi de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous. » Trois jours après, je revins donc au Grand-Hôtel. Et c'est à la suite de cette dernière visite, ma chère Victoria, que j'entrai en possession du timbre que poursuivent avec un égal acharnement miss Betty Scott et monsieur William Keniss, et qu'ils pourraient poursuivre jusqu'à la fin de leurs jours, si je ne me décidais point à le donner à l'un ou à l'autre de nos deux adversaires. »

John s'arrêta de parler, à bout de souffle. Il venait de raconter une histoire folle, sachant fort bien que ce sont les mensonges les plus abracadabrants qui passent quelquefois le mieux, et ne fut que médiocrement surpris, en remarquant fort peu d'étonnement dans le regard interrogateur de Victoria.

« Mais, demanda-t-elle cependant, pourquoi n'avez-vous pas donné ce timbre à votre maître ?

— Parce qu'il m'est venu un scrupule... à cause de vous!... Oui, je me suis dit que vous ne me pardonneriez peut-être jamais cela; et comme nous devons nous marier, n'est-ce pas!... Enfin, je vous l'ai apporté... — mais que monsieur William n'en sache jamais rien!... — pour que vous le remettiez à miss Betty!...

— Que vous êtes bon et généreux!...

— Pardon... pardon... laissons là les compliments, car le temps presse. Il y a un paquebot qui appareille demain matin, au Havre. Décidez miss Scott à le prendre. Il faut, en effet, qu'elle parte tout de suite pour New-York!... Si elle restait un jour de plus à Paris, M. Keniss découvrirait peut-être ma trahison, et vous comprenez que ce ne serait pas drôle!...

— Oui, je comprends vos appréhensions et je ne voudrais pas qu'il vous arrivât un ennui, parce que vous avez rendu service à ma maîtresse. Aussi, je vous promets de la décider à partir ce soir, ce soir même!...

— Je puis y compter?

— Vous pouvez y compter! »

Cependant John vit que cette idée de départ chagrinait quelque peu Victoria et il reprit, sur un ton péremptoire :

« Oui, sans doute, notre mariage va être encore remis, mais à mon retour, qui ne peut tarder, mon maître n'ayant plus aucun intérêt à demeurer ici, je vous promets d'activer les choses. D'ailleurs, vous

vous êtes engagée, l'autre jour, à faire ce que je vous demanderais. Voici l'occasion, hâtez-vous. »

Au même instant, un coup de sonnette retentit.

« C'est miss qui rentre!... s'écria Victoria. Filez vite par cette chambre et vous ne sortirez que quand je lui aurai ouvert. Il ne faut pas qu'elle vous trouve ici. Vous seriez obligé de lui expliquer vous-même votre affaire, et ça n'en finirait pas!... »

— Vous avez raison!... Au revoir, Victoria, et à New-York!

— Ah! oui!... C'est vrai!... Nous ne nous reverrons qu'à New-York!...

— Et pour nous marier!... »

Victoria fit passer, ainsi qu'elle venait de le dire, son fiancé dans une des chambres adjacentes, où celui-ci, riant sous cape du bon tour qu'il venait de jouer à l'excellente fille, attendit quelques secondes, avant que la porte d'entrée se fût refermée; puis il gagna à pas de loup l'anti-chambre et déguerpit sans révéler sa présence à miss Betty Scott. Il n'était d'ailleurs pas fâché d'éviter une explication quelconque avec la jeune fille, car celle-ci ne se serait certainement pas contentée de l'histoire à dormir debout, qu'il avait racontée à Victoria. Mais de Victoria, elle croirait tout, fort probablement, en se disant que sa femme de chambre n'avait peut-être pas bien compris ce qui lui avait été dit ou ne le rapportait qu'imparfaitement.

Les choses arrivèrent d'ailleurs comme les avaient prévues John.

A peine miss Betty fut-elle entrée dans le salon que sa gouvernante lui dit :

« Miss, j'ai quelque chose pour miss!

— Quelque chose pour moi?

— Que miss devine, continua Victoria, d'un air à la fois mystérieux et triomphant.

— Dame!... Une lettre?

— Non, miss.

— Une dépêche?

— Non, miss.

— Comment veux-tu que je sache, alors?...

— C'est le timbre... le fameux timbre!... Le voici! »

Et n'y tenant plus, Victoria ouvrit la main, où elle tenait serré le précieux petit carré de papier. Puis elle le saisit entre l'index et le pouce de l'autre main, comme un papillon dont on craint de froisser les ailes, et le montra victorieusement à sa maîtresse.

« Le timbre du Brahmapoutre! s'exclama celle-ci, en s'emparant du

fac-similé. Est-ce que je rêve? Mais non... non... c'est bien lui!... Où l'as-tu trouvé? Qui te l'a donné? Mais j'y pense, ce n'est sans doute là qu'un faux exemplaire! Voyons, Victoria, parle... parle donc! »

Et Victoria, pouvant enfin placer un mot, entama une histoire confuse, où John était mêlé, ainsi que M. Keniss et le cuisinier du maharajah. Elle parla de secret à garder, de départ nécessaire et prompt, le lendemain matin, par la *Bretagne*.

Bref, elle parla avec tant de conviction et de chaleur que miss Betty, peu à peu convaincue, finit par dire :

« Certainement, certainement, nous allons partir. »

Et sans demander plus d'éclaircissements, aveuglée par la joie, elle carrillonna de toutes les sonnettes, ameuta les gens et fit boucler ses malles en un clin d'œil.

La petite Américaine avait, en effet, dans la journée même, reçu de l'argent de son banquier de New-York, ce qui lui permettait un départ aussi rapide.

Cependant si elle avait été si facile à décider, c'est qu'elle tenait non seulement à gagner son pari, mais encore à le gagner brillamment, et sans qu'on pût croire, au *Philatelic-Club*, qu'il y eût eu le moindre compromis entre elle et son rival. Or, pour cela, il ne fallait pas qu'elle rentrât à New-York par le même paquebot que ce dernier.

Miss Scott n'arrivait pas à maîtriser sa joie, et elle riait comme une folle, en pensant à la déconvenue qu'éprouverait William Keniss, lorsqu'il apprendrait le départ précipité, — et avec le timbre! — de son heureuse adversaire, par le télégramme qu'elle se donnerait le malin plaisir de lui envoyer du Havre, au moment même de monter dans le paquebot.

Les deux femmes se pressèrent donc de dîner, et, une heure après, un grand omnibus les conduisit à la gare Saint-Lazare, pour prendre le train transatlantique, qui devait les amener au matin au Havre, pour prendre la *Bretagne*.

John, lui, pour juger de sa combinaison était resté en faction sur la place Vendôme. Aussi ne saurait-on dépeindre son ivresse, lorsqu'il vit de loin charger les bagages, puis les deux femmes monter dans l'omnibus.

Il courut, derrière, tout d'une haleine jusqu'à la gare et, entendant ses deux mouchards trotter pesamment après lui, il se dit gaiement :

« Parbleu, à chacun son tour d'espionner. Voilà une poursuite à laquelle miss ne s'attendait guère!... »

Le rusé garçon avait pénétré sur les quais intérieurs, et, lorsqu'il eut vu le train disparaître dans la nuit, en emportant les deux voyageuses, il revint trouver M. Keniss qui fut fort étonné de sa mine rayonnante et de l'éclat de rire par lequel il débuta.

« Eh bien, fit le jeune Américain, qu'y a-t-il donc ? »

— Ah ! monsieur, c'est trop amusant !

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a de si amusant ?

— Le tour que je viens de jouer à miss Betty et à Victoria.... Ah ! non... non... c'est trop drôle !... »

Et, se laissant tomber sur une chaise, John ne put en dire davantage, tant la joie l'étouffait !

Mais M. Keniss insista, fort intrigué par l'attitude étrange de son valet de chambre :

« Voyons, dit-il, parle... explique-toi !... »

Et John, en petites phrases coupées de rires, raconta alors tout au long sa prouesse.

William l'avait écouté, d'un air glacial.

« Alors, tu as fait cela ? interrogea-t-il durement, lorsque John eut assuré qu'il avait vu les deux femmes, de ses yeux vu, monter dans le train du Havre.

Il vit le train disparaître.

— Mais oui, monsieur, fit le valet de chambre, un peu refroidi.

— Tu es un drôle!... un menteur!... un escroc!... »

John, qui s'attendait à un tout autre dénouement, pour un tel service rendu, demeurait muet de saisissement.

« Allons, prononça M. Keniss d'une voix éclatante, mes bagages, mon manteau!... Nous prenons le prochain train!... Et si nous n'arrivons pas à temps pour réparer ton infamie, je te chasse comme un misérable que tu es! »

Betty s'installait dans un fauteuil à bascule.

XVI

COMME QUOI CE QUE FEMME VEUT....

Les amarres étaient larguées, les passerelles enlevées. Les remorqueurs, attelés à la *Bretagne*, tiraient le monstre de toutes leurs forces. De grands jets de vapeur fusaient par les cheminées du transatlantique et la sirène poussait, d'instant en instant, son mugissement sonore. Le navire franchit ainsi l'écluse qui sépare le bassin de l'Eure de l'avant-port.

Sur les quais, de la douane au sémaphore, les curieux étaient rangés, les passants s'arrêtaient, désireux d'assister au spectacle toujours imposant de la sortie d'un grand steamer.

Sur le pont de la *Bretagne*, les passagers, fort nombreux, contemplaient de leur côté le décor magnifique dont le défilé commençait sous leurs yeux : d'abord la foule, puis les maisons des quais, en arrière desquelles surgissaient les campaniles et les clochers du Havre, puis les collines d'Ingouville et les falaises de Sainte-Adresse. Autour, les barques se rangeaient en hâte. Des coups de sifflet éclataient, puis des appels,

des cris, donnant l'impression d'un mouvement incessant, d'une vie intense et laborieuse.

Le transatlantique avançait lentement à travers l'avant-port.

À l'arrière du navire, parmi les groupes de voyageurs, Betty s'installait dans un fauteuil à bascule et Victoria s'occupait à disposer des coussins autour de sa jeune maîtresse, afin qu'elle fût parfaitement à l'aise.

« Miss est-elle bien ? » demanda la femme de chambre.

Pas de réponse.

Accoutumée à ces sortes de silence qui marquaient chez la jeune fille une préoccupation indubitable, Victoria n'insista pas d'abord. Pourtant la curiosité, le tendre intérêt qu'elle portait à miss Betty aidant, elle la considéra du coin de l'œil sans paraître y prendre garde.

Celle-ci, les regards perdus, le corps abandonné le long du fauteuil, semblait ne prendre aucun souci du spectacle qui s'offrait à ses yeux et que ses compagnons de voyage admiraient, à grand renfort de face-à-main et de jumelles marines.

Évidemment, Victoria n'avait point hasardé une supposition téméraire et miss Betty était bien sous l'empire d'une pensée absorbante, à coup sûr plus sévère que divertissante.

« Tu es là, Victoria ? demanda-t-elle tout à coup.

— Oui, miss, répondit la femme de chambre qui se tenait debout derrière sa maîtresse et qui se pencha pour savoir ce qu'elle souhaitait.

— Écoute, reprit Betty, j'ai bien réfléchi à tout ce que tu m'as conté à propos de ce timbre. »

Un frisson fugitif agita le corps maigre de Victoria.

Betty poursuivit :

« Oui, j'ai réfléchi, je réfléchis encore et, ma foi, je n'y comprends rien.

— C'est pourtant bien simple, miss. Je vous ai dit que....

— Je sais bien, je sais bien, interrompit miss Scott. Je la connais par cœur, ton histoire, et si tu veux que je te parle franchement, elle me fait l'effet d'être on ne peut plus louche.

— Oh ! miss !...

— Oui, tant que tu voudras !... Il n'en est pas moins vrai que la façon dont ce timbre est tombé entre tes mains, sa présence à Paris, les circonstances... le hasard.... Enfin, tout est bizarre dans cette affaire. »

Victoria commençait à s'effrayer tout de bon de ce désir immodéré de Betty de tirer la chose au clair et de ces soupçons, d'autant plus alarmants qu'ils étaient plus tardifs.

« En tous cas, risqua-t-elle, il n'est plus temps de discuter et mieux vaut s'en tenir à ce qui est.

— Mais non... mais non !... continua Betty, en poursuivant son idée, procédons par ordre. Reprends ton récit à l'origine et répète-moi, en détail, tout ce que tu m'as narré. »

L'inquiétude de la malheureuse Victoria était à son comble. Et pas moyen d'échapper à cette inquisition, qui menaçait d'être minutieuse et de se poursuivre pendant les sept jours de la traversée. Il fallait du moins avoir l'air de s'y prêter, ne fût-ce que pour éviter de laisser grandir l'intempestif désir de savoir, manifesté par miss Betty.

« Voilà, commença Victoria, Miss se rappelle que je lui ai dit.... »

A ce moment, tandis que le paquebot longeait le brise-lames de la jetée du nord, des exclamations éclatèrent parmi les passagers.

« Voyez donc !... Qu'est-ce que cela?... C'est un fou !... »

On percevait des cris et des protestations venant des quais; des remous se faisaient dans la foule des curieux et, au milieu de ce désordre, on remarquait deux hommes qui couraient à perdre haleine, bousculant les passants, fendant les groupes, repoussant et renversant tous ceux qui leur faisaient obstacle.

De la *Bretagne*, chacun suivait la course folle des deux énergumènes qui se dirigeaient vers la jetée et qui y arrivèrent à l'instant même où le navire, toujours à marche lente, vint à la longer pour sortir du port.

Ils se tenaient au premier rang, contre le parapet, et l'un d'eux agitait frénétiquement son mouchoir, tout en poussant des : « Hé !... Hé !... » retentissants.

« Que diable veut-il ? » se demandait-on à la ronde.

On pensait que ce personnage, si préoccupé d'attirer l'attention des passagers du paquebot, était quelque mari, quelque fiancé, quelque frère ou quelque ami, désireux d'échanger encore un adieu avec une personne chère qui le quittait.

Betty, intriguée à la fin, et songeant qu'elle aurait tout le temps, par la suite, de reprendre l'interrogatoire de Victoria, se leva de son fauteuil et s'approcha du bastingage.

« Mais s'écria-t-elle, en serrant la main de sa femme de chambre qui l'avait suivie, je ne me trompe pas !

— John ! Monsieur Keniss ! s'exclama Victoria, ahurie d'étonnement.

— Ah ! voilà qui est inouï ! »

Et Betty, afin de reconnaître ce qu'elle prenait pour une délicate attention de William, sans plus réfléchir, tira son mouchoir de batiste et

l'agita, en criant de sa petite voix de cristal : « Adieu!... A bientôt! »

William, car c'était bien lui, l'avait à son tour aperçue. Il se pencha par-dessus le parapet, comme pour s'approcher un peu plus et, tandis que le paquebot passait devant lui en soufflant de sa grosse poitrine d'acier, il hurla d'un cri formidable : « Il est faux!... Il est faux!!!... »

Il ne fallut pas longtemps à la jeune Américaine pour comprendre le sens et la portée de ces trois mots.

Blême de colère et de dépit, malgré son habituel sang-froid, elle se laissa retomber dans son fauteuil, cependant que la *Bretagne*, maintenant hors du chenal, se lançait vers le large à grands tours d'hélice.

Mais la jeune Américaine n'était pas femme à perdre son temps à un inutile désespoir.

« Victoria! dit-elle tout à coup en se redressant.

— Me voilà, miss, répondit d'une voix tremblante la pauvre fille qui prévoyait, cette fois, un assaut sérieux.

— Va me chercher, à l'instant, ce timbre, une loupe, et la photographie de l'original. »

La femme de chambre s'éloigna aussitôt, se dirigeant vers la cabine de sa maîtresse, tandis que celle-ci, frémissante, répétait entre ses dents :

« Ah! c'est trop fort!... C'est trop fort!... »

Puis, comme Victoria revenait, elle lui prit des mains les menus objets qu'elle rapportait et se mit sur-le-champ, armée de la loupe, à examiner tour à tour l'une des photographies du timbre authentique, qu'elle tenait de M. Moulineau, et l'exemplaire qu'elle avait conquis la veille.

L'examen dura quelques minutes, au cours desquelles Victoria, au comble de l'angoisse, attendait le dénouement.

« Il est bien faux! gronda miss Betty, qui lança à sa gouvernante un regard foudroyant.

— Est-ce possible? murmura Victoria, sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Tiens, regarde!

— Mais, miss, je ne m'y connais pas.... »

Sans tenir compte de l'observation, la jeune fille contraignit Victoria, qui s'en défendait, à regarder le fac-similé.

« Vois-tu, reprit-elle, là, vers la gauche, cette fleur dont le pétale de droite est plus raide dans cette copie que dans l'original. Et ce caractère hindou, au milieu, dont le petit trait supérieur est un peu moins large qu'il ne faut. Et ce poil de barbe du maharajah qui avance au moins d'un cinquantième de millimètre en trop. Et cette petite arabesque, dont la courbure est moins accentuée dans le timbre faux que dans le vrai....

Car ce timbre est faux, malheureuse! absolument faux, tout ce qu'il y a de plus faux!... Et si je me couvre, en ce moment, de honte et de ridicule, c'est à toi et à ma stupide crédulité que je le dois!...

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... répétait Victoria, atterrée.

— Il est bien temps de te lamenter, poursuivit Betty avec une colère croissante. Ah! les soupçons qui me venaient tout à l'heure n'étaient pas superflus!... Il faut d'ailleurs que je m'en éclaire sans tarder. Une fois pour toutes, raconte-moi la vérité ou... je te chasse! »

En dépit de son emportement, la jeune fille avait hésité avant de formuler une menace aussi terrible.

Chasser Victoria! Anéantir en une minute jusqu'au souvenir de trente années de dévouement et de bons services! Briser la vie, bouleverser les espérances d'une pauvre créature sans appui dans le monde, trop jeune pour renoncer à être heureuse encore, trop âgée pour se refaire une existence!...

La malheureuse Victoria, à la seule pensée que cela fût possible, ne fut plus maîtresse de dominer son émotion et se mit à pleurer à gros sanglots, sans trouver la force de répondre une parole à l'injonction de miss Betty.

Il n'en fallait pas tant pour attendrir le cœur infiniment bon de la jeune fille qui, presque honteuse, saisit la main de sa femme de chambre et lui dit, avec une douceur repentante :

« Allons, ma bonne amie, ne te désole pas. Tu vois bien que ce n'est pas vrai, ce que je t'ai dit. Te chasser!... Ah! tiens, le mot même me fait horreur et j'ai cédé à un mouvement d'humeur qu'il faut me pardonner.... »

Et, avec une bonne grâce charmante, elle prit dans ses bras Victoria qu'elle embrassa longuement, devant les passagers intrigués, qui poursuivaient, en souriant, leur promenade sur le pont.

Mais si Betty avait de la bonté dans le cœur, elle n'avait pas moins d'opiniâtreté dans l'esprit. Aussi, sa préoccupation la ressaisit bien vite et elle reprit, d'une voix très amicale, cette fois, tandis que Victoria essayait ses yeux inondés de larmes :

« Voyons, maintenant que tu ne m'en veux plus, dis-moi bien vite la vérité. Le temps presse! »

Un peu surprise de cette dernière remarque, alors qu'on avait sept jours pour causer à loisir, Victoria, souvent interrompue par de petits sanglots supplémentaires qui étaient comme la queue de l'orage, fit, point par point, et avec la plus entière franchise, le récit de son entrevue avec John et des circonstances dans lesquelles le faux timbre lui avait été remis.

Elle n'omit rien de ce qui pouvait rendre sa conduite blâmable, s'étendit avec complaisance sur son occasionnelle duplicité et s'accusa sans le moindre détour.

« Voilà, conclut-elle, toute l'histoire. J'ai mal agi, c'est vrai, mais je n'avais en vue que l'intérêt de miss et je la supplie de me pardonner. »

Alors, en quelques mots d'affectueux reproches, Betty lui représenta combien elle avait été imprudente.

M. Keniss serait en droit d'incriminer gravement une pareille façon d'agir. De tels procédés devaient être rigoureusement évités, entre honnêtes gens et, alors même que le timbre eût été parfaitement authentique, rien ne pouvait justifier une semblable manière de se le procurer. Mais évidemment M. Keniss savait à quoi s'en tenir, sur tout cela, puisqu'il était accouru au Havre....

« Or, dit en terminant Betty, outre qu'il me serait fort humiliant et fort pénible de rentrer à New-York avec un timbre faux, je veux réparer sur-le-champ le tort involontaire que j'ai causé à mon aimable rival. Va donc préparer les bagages, nous rentrons au Havre dans une heure !

— Dans une heure !

— Comme je te le dis.... Allons, va vile ! »

En elle-même, Victoria, consolée tant bien que mal de son récent chagrin, se disait, reprise d'inquiétude :

« Au Havre, ce soir ! Encore une idée folle ! Mon Dieu, que va-t-il arriver?... »

Pourtant, comme le moment n'était pas propice à récriminer, elle s'en alla vers la cabine de miss Betty, dans l'intention d'exécuter ses ordres.

Le paquebot filait maintenant, de toute sa vitesse, labourant l'eau verdâtre dont il rejetait au loin l'écume. La ligne était déjà longue du sillage bouillonnant qui, de l'arrière, demeurait visible jusqu'à l'entrée du port. Les jetées et les maisons du Havre se faisaient, d'instant en instant, plus petites, amoindries par l'éloignement.

Durant quelques secondes, miss Betty demeura songeuse, comme indécise, puis, se décidant soudain, elle avisa un officier du bord à qui elle manifesta le désir de parler immédiatement au commandant.

« Le voilà précisément », répliqua l'officier.

En effet le commandant, serré dans sa redingote et coiffé de sa casquette galonnée, descendait de la passerelle et venait, une fois les passes franchies, faire son tour sur le pont.

Miss Betty courut à lui et lui dit, sans préambule :

Miss Betty court au commandant.

« Monsieur le commandant, il faut que je retourne à terre à l'instant même. »

Le commandant, qui crut avoir mal entendu, salua et dit avec une parfaite courtoisie :

« Plait-il, mademoiselle ?

— Je vous dis, monsieur le commandant, que j'ai besoin de rentrer au Havre à l'instant. »

Il n'y avait pas, cette fois, moyen de s'y méprendre. Très interloqué d'une telle fantaisie, le commandant répliqua :

« Mais, mademoiselle, vous ne devez pas ignorer que c'est impossible ?

— Impossible ? fit dédaigneusement Betty. Vous qui allez si souvent en Amérique, vous devriez savoir que, si le mot est devenu français, il n'est pas encore, grâce à Dieu, devenu américain. Il le faut, vous dis-je, et je vous prie de vouloir bien m'en donner les moyens.

— Je ne puis que vous répéter, mademoiselle, reprit le commandant, toujours correct, qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous satisfaire. Vous ne sauriez exiger, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie, que je fasse virer de bord la *Bretagne*.

— Évidemment non.

— Alors ?

— Alors, monsieur, je demande que vous me fassiez reconduire dans un de vos canots. »

Le commandant eut un sourire, avec un geste d'aimable protestation.

« Hélas ! mademoiselle, je n'ai pas le droit de disposer de mes embarcations, et jamais je n'ai tant regretté qu'en ce moment les prescriptions formelles du règlement à ce sujet.

— Je vous en achète une.

— Il ne m'est pas plus possible d'en vendre que d'en prêter.

— Voyons, si je la payais un grand prix ? demanda Betty, assez disposée à croire, en sa qualité d'Américaine, que l'argent avait raison de tout.

— Quelque prix que vous m'en offriez, mademoiselle, je serais dans la pénible obligation de vous refuser.

— Deux mille dollars... trois mille....

— Non, mademoiselle, n'insistez pas. Il n'est pas de richesse au monde qui puisse m'autoriser à méconnaître mon devoir.

— Enfin, objecta Betty désappointée, vous ne sauriez cependant me contraindre à demeurer sur ce bateau, si des raisons péremptoires me rappellent en France ?

— Mais, mademoiselle, ces raisons, vous les connaissiez avant de vous embarquer? Nul, que je sache, ne vous y a contrainte?

— Pardon, monsieur. Ces raisons, je ne les ai connues qu'en sortant du port. On m'a appris, depuis la jetée, que mon timbre....

— Je vous en prie, mademoiselle, interrompit le commandant, croyez-moi suffisamment discret pour ne pas chercher à pénétrer vos préoccupations intimes. Quelles qu'elles soient, je suis et je reste impuissant, à mon grand désespoir, croyez-le bien.

— C'est de l'arbitraire! Vous me séquestrez! » s'écria Betty, en frappant de son petit pied le parquet luisant du pont.

Quelques promeneurs, pris de curiosité, s'étaient groupés alentour et n'avaient pas perdu un mot de la discussion, dont le sujet les amusait fort par son originalité et son imprévu.

Un instant, on vit le commandant réfléchir, comme s'il eût cherché le moyen de donner à son exigeante passagère une satisfaction quelconque.

« Mon Dieu, mademoiselle, fit-il enfin, je prends ma part du contretemps qui vous afflige et, pour vous prouver mon bon vouloir, je puis vous proposer une chose....

— Ah! quoi? Dites vite.

— Oh! ne vous réjouissez pas trop. Il ne s'agit pas de vous reconduire. Mais, si vous désirez envoyer immédiatement en France des instructions relatives à l'affaire qui vous préoccupe, sans attendre votre arrivée à New-York, et éviter ainsi un retard de sept jours, je puis télégraphier.

— Télégraphier? fit Betty étonnée.

— Sans doute, mademoiselle. Les voyageurs ont le droit de correspondre, par signaux, avec les sémaphores, lorsque le navire se trouve en vue des côtes, et le sémaphore transmet électriquement la dépêche, dans les formes ordinaires. Pendant une bonne demi-heure encore, nous pourrions être aperçus par le sémaphore de La Hève. Voyez ce que vous avez à faire. Après ce temps, par exemple, je ne réponds plus de rien, à cause de la brume et de la distance.

— Je vous remercie, monsieur... » fit miss Betty, qui ne put se défendre d'un peu de sécheresse. Et, sans plus insister, elle alla s'accouder au bastingage, furieuse de son impuissance.

« Télégraphier! se disait-elle. A quoi bon? A qui? Pour quoi faire? Que dire? Cela ne me justifiera pas aux yeux de monsieur Keniss et ne me renseignera pas sur le vrai timbre! »

Cependant, plusieurs de ceux qui avaient entendu l'étrange conversation

avec le commandant vinrent à lui et plaisantèrent l'exorbitante prétention de la jeune fille.

Puis, l'un d'eux, se séparant des rieurs, s'approcha d'elle :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-il, de vous aborder, sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle assez rudement, croyant peut-être avoir affaire à un nouveau sir Oscar.

— Rien qui ne soit dans votre intérêt, mademoiselle, répondit le nouveau venu. Vous avez, n'est-il pas vrai, le plus grand désir de retourner à terre?

— En effet, monsieur.

— Vous suffirait-il d'être à Paris demain matin?

— Quoi! Vous auriez un moyen?... interrogea la jeune fille, reprise d'un soudain espoir.

— Peut-être!...

— Mais parlez, monsieur. Parlez donc!... Vous me faites mourir.

— Voici : le commandant vous a offert de télégraphier. Pourquoi ne télégraphieriez-vous pas à la Compagnie des Remorqueurs de Cherbourg?

— Je ne vois pas en quoi cela me servirait.

— Comment! Au contraire! Le commandant vous refuse un de ses canots, mais il ne refuserait pas de vous laisser descendre dans un bateau venu à votre rencontre. »

Betty, haletante, écoutait son interlocuteur, sans bien comprendre encore sa pensée.

« Je précise, poursuivit l'inconnu. Donnez l'ordre à la Compagnie des Remorqueurs d'envoyer un de ses vapeurs sur le passage de la *Bretagne*. Nous serons au large de Cherbourg dans quatre heures environ. Vous avez tout juste le temps.

— Merci, monsieur. »

Et miss Betty, qui savait prendre, au besoin, de soudaines résolutions, courut au commandant, entouré d'un groupe nombreux.

« Monsieur, lui dit-elle, sans s'inquiéter qu'on l'écoutât ou non, je vais profiter de votre offre de tout à l'heure.

— Fort bien, mademoiselle. Veuillez rédiger votre dépêche. »

Sur une feuille, arrachée à son carnet, elle écrivit rapidement ces quelques mots :

« Compagnie Remorqueurs Cherbourg.

« Envoyez immédiatement, à tout prix, vapeur rapide au-devant transatlantique *Bretagne*, qui va passer, large Cherbourg, allant New-York.
« Urgence.

« BETTY SCOTT. »

Cela fait, elle tendit le papier au commandant.

Ayant lu, celui-ci hocha la tête et dit :

« Voilà, mademoiselle, qui sera bien inutile, car je ne pourrai vous permettre de descendre.

— Par exemple ! Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Parce qu'il faudrait arrêter le paquebot et que je suis limité pour le temps, sauf cas de force majeure. De plus, vous êtes portée sur le rôle des passagers et, ne vous en déplaise, je suis également responsable de votre personne.

— Je vous délie de cette responsabilité.

— Cela, mademoiselle, n'est point en votre pouvoir. »

Ces objections perpétuelles irritaient vivement la jeune fille.

« Enfin, s'écria-t-elle en tapant du pied le plancher du navire, vous refusez de transmettre ma dépêche ?

— En aucune façon, répliqua le commandant. Je crois devoir seulement vous en faire ressortir l'inutilité.

— N'importe ! transmettez.

— C'est ce que je vais faire. Mais qu'il soit bien établi que vous avez été dûment prévenue. »

Ce disant, le commandant regarda les auditeurs, comme pour les prendre à témoin, et il s'en alla donner des ordres à l'officier chargé des signaux.

Bientôt, au mât d'artimon d'arrière, fut hissé le drapeau qui devait aviser le guetteur du sémaphore d'une communication à recevoir et, presque aussitôt, les lunettes, braquées sur les falaises de La Hève, virent monter au sommet du mât du sémaphore, le pavillon rayé de rouge et de blanc, ce qui signifiait : aperçu.

Les passagers, intéressés par cette manœuvre, ne quittaient plus des yeux le mât du navire.

Le long de la corde qui montait et descendait avec une prestesse merveilleuse, portant jusqu'à la pointe du mât les signaux qui servaient à traduire les mots du télégramme, on voyait se succéder tous les pavillons utilisés pour correspondre de loin : le rouge à deux pointes ; le jaune et bleu ; le tricolore ; le blanc à la croix de Saint-André rouge ; le rouge à la croix jaune ; le blanc échiqueté de bleu ; le bleu écartelé de jaune ; le rouge et blanc, et bien d'autres encore.

Tantôt un seul était hissé, tantôt plusieurs ensemble, dont l'assemblage forme une série de combinaisons innombrables. Puis, lorsque ce fut fini, le sémaphore arbora la flamme blanche marquée d'un cercle rouge, pour indiquer qu'il avait compris et que tout allait bien.

Il était temps, car le transatlantique, grâce à sa vitesse, était déjà fort loin et les falaises, après la ville, s'enlisaient peu à peu dans la brume fine de mai, étendue sur la mer et chatoyante au soleil, comme un voile de soie.

Le bruit de l'aventure, bien vite colporté, n'avait pas mis longtemps à faire le tour du navire.

Dans tous les coins, des groupes s'étaient formés, où se discutaient, avec la plus grande animation, les chances d'échec ou de réussite de la jeune fille.

« Je vous dis qu'elle sera récompensée de sa ténacité, disait l'un des compagnons de bord de l'audacieuse Américaine.

— Et moi, je vous affirme qu'elle en sera pour ses frais, répliquait un autre.

— On ne peut pas encore savoir! » ajoutait vaguement un troisième, peu soucieux, sans doute, de se compromettre.

Bref, le caprice de miss Scott était devenu l'événement du jour et l'on attendait, avec impatience, le dénouement de cette tragi-comédie.

Il y eut même des passagers qui s'entremirent, sans qu'on les en priât, auprès du commandant, pour lui représenter qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à stopper quelques instants; qu'ils ne trouveraient pas mauvais un retard de quinze ou vingt minutes et qu'il serait humain de ne pas refuser à la jeune Américaine une satisfaction si ardemment réclamée.

Le commandant répondait évasivement à chacun, soucieux de ne désobliger personne et de n'en faire qu'à sa tête.

Betty, elle, avait beau se dominer de toute sa volonté, elle ne parvenait point à dissimuler son impatience.

Elle courait vers l'inconnu, vers l'incertain, vers l'improbable.

Dix questions se posaient à la fois à son esprit, — dix questions auxquelles il lui était matériellement impossible de répondre et qui contribuaient, pour la plus large part, à la mettre dans un intolérable état de surexcitation nerveuse.

Sa combinaison allait-elle réussir? Quelle serait, au dernier moment, l'attitude du commandant? Et surtout, sa dépêche serait-elle rendue à temps à Cherbourg?

C'était à ce dernier sujet qu'elle avait les plus grandes appréhensions, car enfin, la Compagnie des Remorqueurs, sur le simple vu de son nom, sans garantie, sans paiement versé d'avance, allait-elle mettre en marche l'un de ses vapeurs?... Et, dans l'affirmative, ce vapeur serait-il rendu, au moment favorable, sur le passage de la *Bretagne* et, — la

chose pouvait en somme arriver, — ne laisserait-il pas, sans l'apercevoir, le paquebot s'éloigner vers le large?...

Autant de questions également insolubles, également grosses de difficultés et d'obstacles, qui, nous le répétons, rendaient miss Scott nerveuse à l'excès et l'empêchaient de tenir en place!...

Victoria, ses préparatifs achevés, se faisait petite à côté d'elle, n'osant rien demander, non plus que risquer la moindre observation. Elle était simplement résignée, — convaincue, au fond, que cette seconde traversée ne serait pas moins accidentée que la première et que des événements graves se préparaient, à en juger par l'allure de sa maîtresse et quelques lambeaux de conversations surpris çà et là.

Le petit navire s'avavançait.

XVII

OU MISS BETTY ENTREPREND DE LUTTER CONTRE LES HOMMES ET LES ÉLÉMENTS

Des paris s'ouvraient déjà, où de grosses sommes étaient engagées. Le vapeur ne viendrait même pas au rendez-vous, disait l'un. Il serait là, consciencieux et ponctuel, assurait un autre. Quant aux sceptiques, ils attendaient simplement qu'il se passât quelque chose.

Depuis quelque temps se profilait, à l'horizon, les rivages du Cotentin, les tours de La Hougue et la pointe de Barfleur, que le steamer allait contourner pour, de là, mettre directement le cap sur New-York.

On marchait rapidement.

La pointe apparaissait, de plus en plus précise, avec son phare et ses petites falaises.

Enfin, lorsque la *Bretagne* fut exactement par le travers du cap, un coup de barre la fit s'incliner légèrement sur bâbord et l'on vit, à la courbure du sillage, que le navire abandonnait l'ouest-nord-ouest pour filer désormais sur l'ouest-sud-ouest.

La pointe doublée, les terres s'enfuirent brusquement, noyées de brume légère, pour former la vaste et profonde rade de Cherbourg.

Alors, le long des bastingages de bâbord, une interminable rangée de curieux s'installèrent, armés de lunettes et d'instruments d'optique de toutes sortes.

Le commandant, remonté sur la passerelle, braquait sur Cherbourg, invisible, sa grosse jumelle, tandis que miss Betty, de plus en plus nerveuse, arpentait le pont, sans oser regarder, de peur d'être trop tôt déçue.

« Le voilà ! » s'écria tout à coup l'un des curieux, porteur d'une longue-vue presque aussi volumineuse qu'un équatorial d'observatoire.

Point n'était besoin de préciser : l'on comprit aussitôt qu'il s'agissait du vapeur universellement attendu !

« Vraiment ? » fit Betty, en écartant aussitôt deux spectateurs, pour voir à son tour.

On commençait effectivement à distinguer, en avant du transatlantique, un menu point noir, surmonté d'un panache de fumée, — lequel point, grandissant par degrés, prit la forme d'un petit navire qui s'avancait, en forçant de vapeur, pour couper la route au paquebot.

Lorsqu'il fut à moins de deux milles et parfaitement en vue, il fit des signaux qui dissipèrent tous les doutes. La couleur de sa cheminée prouvait d'ailleurs qu'il appartenait à la Compagnie des Remorqueurs de Cherbourg, et sa manœuvre qu'il était dans l'intention évidente d'aborder la *Bretagne*.

Par instants, on le voyait presque disparaître entre deux lames, puis rebondir brusquement au sommet d'une autre, car la houle de l'Océan, que n'arrêtait plus la presqu'île du Cotentin, commençait à se faire assez rudement sentir.

Lorsque Betty fut bien assurée que ce vapeur était celui qu'elle avait commandé, elle interpella le commandant, toujours perché sur sa passerelle.

« Monsieur, je vous prie d'arrêter et de me permettre de descendre. »

Le commandant se pencha par-dessus la balustrade et répondit, avec autant de politesse que de fermeté :

« Mademoiselle, je suis désolé de vous déclarer, une fois pour toutes, que cela est absolument impossible.

— Je vous somme de me donner satisfaction et je prends tout le monde à témoin de votre abus d'autorité.

— Je ne connais ici que mon devoir !... » riposta le commandant, avec une rudesse qu'il fut impuissant à réprimer.

Autour, les passagers, qui faisaient cercle pour ne rien perdre de la discussion, ne cachaient pas leur réprobation à l'endroit de l'attitude du

commandant, réglementaire sans doute, mais peu conciliante et peu aimable.

Des murmures s'élevèrent même, puis des protestations, presque des menaces.

Le temps d'échanger ces quelques mots avait permis au petit vapeur de s'approcher; il était maintenant à une encablure à peine, à moins de deux cents mètres par conséquent.

« Vous refusez toujours ? » cria miss Betty frémissante.

Pour toute réponse, le commandant ordonna aux mécaniciens de forcer la pression et d'accélérer la vi-

tesse. On entendit aussitôt le grondement de l'hélice plus rapide et plus fort; le navire entier gémit de mille craquements, comme surmené par cet effort prodigieux; et la vapeur fusa bruyamment par toutes les soupapes, étouffant les cris des passagers indignés.

« Vous l'aurez voulu ! » clama alors la jeune fille, dont l'imprécation se perdit dans le tumulte.

Ce disant, prompte comme l'éclair, elle fendit le cercle des passagers assemblés, sauta sur un fauteuil, escalada le bastingage et se précipita dans la mer, tandis que Victoria poussait, au même instant, un cri lugubre et désespéré.

Un témoin de cet acte fou put cependant saisir l'extrémité de la robe

La jeune Américaine

nageait avec difficulté. (Page 186).

de miss Betty, mais l'étoffe se déchira et la malheureuse disparut dans les flots d'écume blanche qui bordaient le navire.

« Stoppe ! hurla le commandant. *Un homme à la mer !* »

Aussitôt, au milieu des cris des femmes épouvantées, des clameurs menaçantes, des appels éperdus, les matelots accoururent, portant des bouées, tandis que l'hélice, tournant en sens inverse pour arrêter la course du steamer, bouleversait les tourbillons écumants du sillage.

Les gens du remorqueur qui, de leur côté, avaient été les spectateurs de cette scène, jetèrent toutes leurs bouées à l'endroit où ils avaient vu tomber la jeune fille.

Il y eut une minute d'angoisse terrible. Le silence était maintenant complet, seulement scandé par les hurlements désespérés de Victoria, qui voulait se précipiter à son tour et qu'on avait les plus grandes peines à contenir.

Enfin, en arrière, tout à côté du remorqueur, émergea d'une lame la tête ruissselante de miss Betty. La jeune Américaine, embarrassée par ses vêtements, nageait avec difficulté. Pourtant, grâce à son énergie et à sa grande habitude des exercices physiques, elle put atteindre l'une des bouées. Elle s'y cramponna et fut doucement attirée par la corde qui rattachait la bouée au remorqueur, sur le pont duquel la jeune fille fut hissée, défaillante, au grand soulagement des passagers de la *Bretagne*, qui ne savaient trop qu'augurer de son sort.

« Miss ! Miss ! Je veux rejoindre miss ! » criait, à pleins poumons, Victoria, au comble de la surexcitation.

Comme cette dernière jura ses grands dieux qu'elle se noierait, si l'on persistait à la garder à bord ; comme, d'autre part, le navire était maintenant arrêté et que les passagers intercédèrent, plus que vivement, en faveur de la femme de chambre, auprès du commandant, celui-ci fit signe au petit vapeur d'approcher.

Une telle opération présentait les plus grandes difficultés, car la houle rendait impossible l'abordage.

Pourtant le remorqueur vint assez près, pour qu'on pût y lancer les bagages des deux femmes, leurs sacoches et leurs valises.

Restait le plus difficile, le transbordement de Victoria.

Parfois le caprice des vagues amenait le petit remorqueur à frôler le transatlantique ; parfois celles-ci l'éloignaient à plusieurs brasses, puis le rapprochaient, l'abaissaient, l'élevaient, le bouscullaient en tous sens, alors qu'elles faisaient à peine tressaillir l'énorme et impassible *Bretagne*.

On dut improviser une sorte d'escarpolette, à l'un des bouts de laquelle

on suspendit l'impatiente Victoria, tandis que l'autre extrémité de la corde, passée dans la poulie d'une des grues du navire, était tenue par quatre forts gaillards, qui n'attendaient que le moment propice, pour laisser descendre le fardeau sur le pont fuyant du petit vapeur.

Ce fut, après le drame récent, une inénarrable comédie.

Balancée comme un pendule vivant, et suspendue sur le

On suspendit l'impatiente Victoria.

gouffre verdâtre, Victoria ne semblait pas fort rassurée. A un moment même, une vague plus haute lui effleura les jambes, et le froid subit qu'elle en ressentit, mêlé d'un peu de frayeur, lui arracha un cri de saisissement.

Mais le spectacle était si plaisant, l'émoi de la pauvre fille si peu terrible, que les rires ne tardèrent point à éclater, — surtout lorsqu'on vit qu'elle était extrêmement préoccupée de rassembler avec habileté ses jupons.

Tout à coup, le remorqueur, enlevé par une lame, se trouva presque au niveau du steamer, ce que voyant, les matelots, qui tenaient la corde, la lâchèrent brusquement.

Mais leur mouvement ne put s'exécuter avec assez de promptitude, et

le petit vapeur, s'abîmant plus vite encore, enfonça dans le creux de la lame suivante.

Il en résulta que l'infortunée Victoria fit une chute de plusieurs mètres et que, sans l'empressement des matelots du remorqueur à la recevoir dans leurs bras, elle eût risqué pour le moins de se casser un membre.

Un instant, les passagers du transatlantique craignirent un accident, mais ils furent tôt rassurés, en la voyant se relever intacte et se précipiter vers miss Betty, qui, étendue jusque-là sur le pont du vapeur, reprenait précisément connaissance.

Alors, tandis que la *Bretagne* recommençait sa marche interrompue, tous ses hôtes laissèrent déborder leur enthousiasme pour une telle manifestation de courage et de volonté. Et, au remorqueur qui s'éloignait lui-même, reflant sur Cherbourg, parvint le bruit prolongé des applaudissements et des acclamations.

« Te voilà, ma bonne amie, dit tendrement Betty, dès qu'elle ouvrit les yeux et put reconnaître Victoria, agenouillée près d'elle.

— Oui, miss, bien heureuse de vous voir hors de danger.

— Ah ! le fait est que nous l'avons échappé belle, et je me demande comment je me retrouve vivante, après le plongeon que j'ai fait au milieu des vagues !... Mais toi... toi... comment es-tu ici ?... On t'a donc débarquée sur le remorqueur ?...

— En effet, miss !...

— Tout est donc bien qui finit bien ! » conclut la courageuse jeune fille.

Puis, d'autres soucis lui revinrent, car elle appela le pilote et lui dit :

« Mon ami, je veux prendre, à Cherbourg, le train de six heures vingt-quatre, pour Paris.

— Oh ! madame, fit le bonhomme, encore ahuri de son étrange façon de se procurer des passagères, il est cinq heures et je ne sais pas si....

— Cela m'est égal. Je payerai ce qu'il faudra, mais je veux y être. Il y a cinq cents francs de pourboire pour vous.

— Cinq cents francs de pourboire ! »

C'était plus qu'il ne fallait pour activer la machine.

Le pilote se précipita en effet vers ses hommes et, stimulant leur zèle en leur promettant de partager avec eux la somme offerte, leur donna aussitôt toute une série d'ordres qui furent instantanément exécutés avec la plus vertigineuse activité.

Le remorqueur, bondissant de lame en lame, se lança alors de toute sa vitesse tandis que, des bagages à demi défoncés par leur chute, Betty

et Victoria, qui s'étaient réfugiées dans l'étroite cabine du bord, tiraient de quoi se changer pour se rendre présentables.

Six heures sonnaient, quand le petit navire entra dans le bassin du commerce à Cherbourg.

Betty, qui n'avait jamais semblé si alerte, sauta sur le quai, paya la respectable note de son voyage, versa le pourboire promis et, suivie de Victoria, courut à la gare où, tombant enfin sur les coussins de l'express, elle dit à sa fidèle compagne :

« Maintenant, ma bonne, endormons-nous jusqu'à Paris. Nous l'avons bien gagné!... »

Il aperçut le commandeur occupé à fourrager dans les valises.

XVIII

OÙ WILLIAM S'APPLAUDIT D'AVOIR TROUVÉ UN FORT JOYEUX COMPAGNON DE VOYAGE

William, ayant fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher le départ de Betty, s'en revint mélancoliquement vers la gare, pour reprendre le train de Paris.

Il était désolé de n'avoir point réussi à avertir son amie, et peu s'en fallut qu'il ne chassât le trop industrieux John Cockburn; mais celui-ci plaida si bien sa cause, faisant valoir qu'il n'avait agi que pour être agréable à son maître, que ce dernier se laissa fléchir et pardonna.

Une heure après, le Roi du Timbre-Poste et son valet de chambre étaient confortablement installés dans leur wagon.

Tant de choses inattendues s'étaient passées, depuis la veille, que ni l'un ni l'autre, maintenant, n'éprouvait le besoin de parler. Le nez aux vitres et regardant distraitemment les paysages qui se déroulaient sous leurs yeux, tous deux réfléchissaient, — William Keniss, surtout, qui revivait, par la pensée, ce même voyage du Havre à Paris, qu'il avait fait, quelques jours auparavant, avec la plus charmante et la plus délicieuse compagne

de route!... Ah! comme elle devait lui en vouloir, en ce même moment, et pester contre lui, qui, très involontairement pourtant, l'avait trompée d'une si indigne façon!... Et lui pardonnerait-elle, lorsqu'il lui aurait expliqué que le seul coupable, en toute cette affaire, c'était John!....

Cependant, le jeune Américain parvint peu à peu à chasser ses idées noires. Il éprouvait d'ailleurs une certaine satisfaction à se trouver libre, et la tranquillité lui était si bien revenue, lorsqu'il rentra au Terminus, qu'il passa prestement son habit pour aller dîner et se rendre ensuite à l'Opéra.

« Tu pourras faire ce que tu voudras, ce soir, dit-il à John, avant de s'éloigner. Moi, je vais sortir et ne rentrerai probablement qu'assez tard dans la nuit.... Enfin, dans tous les cas, tu n'as pas à t'occuper de moi!...

— Bien, monsieur.

— Je te préviens seulement que nous quitterons définitivement Paris, demain.

— Et pour aller où... s'il n'y a pas d'indiscrétion à demander cela à monsieur?

— Pour aller en Italie....

— En Italie?...

— Dame! maintenant que miss Betty, grâce à toi, vogue sur l'Amérique et qu'elle ne pourra, — si un nouveau voyage la tente, — être de retour en Europe que dans une quinzaine de jours environ, je n'ai plus aucune précaution à prendre. J'arriverai toujours à Naples avant elle!...

— Ah!... c'est à Naples que nous allons?...

— Oui, mon ami, c'est à Naples!... Mais je ne vois pas pourquoi je te raconte cela!... Avec la discrétion dont tu viens de me donner la preuve!...

— Oh! avec qui monsieur veut-il que je bavarde maintenant?...

— En effet, Victoria n'est plus là!... Sache donc, mon cher John, que le timbre du Brahmapoutre est à Naples, dans la collection du prince Albrandi.

— Le prince Albrandi?...

— Un grand philatéliste!...

— Comme grands philatélistes, je connaissais monsieur, miss Scott. Monsieur de Rothschild, qui vient d'acheter 1 500 000 francs la collection du duc d'York, l'empereur de Russie, Monsieur Ferrari..., mais le prince Al... Al.... Comment monsieur dit-il ça?

— Albrandi!

— Le prince Albrandi, connaissais pas!...

— Ton ignorance s'explique!... Il n'y a pas longtemps que ce monsieur fait collection de timbres!...

— Ah! c'est donc cela! »

Là-dessus, William Keniss sortit, et comme il était à peu près l'heure du dîner, il se dirigea vers un des grands restaurants du boulevard.

Il lui tardait déjà d'être au lendemain, pour partir. Et rien ne pressait cependant, puisqu'il avait maintenant toute la semaine devant lui, pour aller à Naples conclure l'achat du timbre et en revenir. Une semaine!... C'était certainement plus de temps qu'il ne lui en fallait!... C'en était même trop!...

Car William Keniss n'avait plus qu'un désir, à présent : c'était que le marché, qu'il allait proposer au prince Albrandi, fût terminé assez tôt, pour qu'il pût reprendre, le samedi suivant, au Havre, le prochain paquebot à destination de New-York. Il avait hâte, en effet, de revoir miss Betty, afin de lui expliquer ce qui s'était passé et lui dévoiler la juste confusion qu'il éprouvait de l'indigne et révoltante conduite de son valet de chambre.

Mais il fallait pour cela que la jeune Américaine — et elle en était bien capable! — ne repartît point pour la France, aussitôt débarquée à New-York!....

« C'est bien simple, pensa William, je n'aurai qu'à lui envoyer un câblegramme de Naples, dès que j'aurai le timbre! »

William Keniss acheva donc de dîner, sans que sa pensée quittât une seule minute sa charmante rivale, puis, ne sachant que faire jusqu'à minuit, il se dirigea vers l'Opéra, où l'on jouait *Faust*, ce soir-là.

Or, il était à peine installé dans son fauteuil depuis quelques minutes que, sur l'un des fauteuils voisins du sien, à sa droite, vint s'asseoir un monsieur d'une élégance quintessenciée. C'était un homme, auquel il eût été impossible de donner plus de trente-cinq ans, d'une taille élancée et au-dessus de la moyenne, portant les cheveux en brosse et les moustaches légèrement relevées en éventail au-dessus des lèvres. Il était vêtu d'un frac irréprochable et fleuri à la boutonnière d'un camélia blanc d'une dimension inusitée. On eût dit, à le voir, un *sportsman* ou un membre de quelque club haut coté.

En passant devant William Keniss, l'inconnu s'inclina poliment et demanda « pardon » pour le dérangement causé, avec un accent étranger qu'à ses inflexions caressantes le Roi du Timbre-Poste reconnut aussitôt pour l'accent italien.

Mais le rideau venait de se lever sur le cabinet du docteur Faust, qui,

quelques instants après, chanta son grand air : « A moi les plaisirs ! » aux applaudissements frénétiques de la salle entière.

Le voisin de William Keniss, en dépit de son extraordinaire correction, se montra particulièrement exubérant.

« Bravo ! Bravo ! » hurla-t-il à plusieurs reprises, en levant les bras au-dessus de sa tête pour applaudir, tandis que, tout autour de lui, les spectateurs infortunés commençaient à crier : chut ! avec une certaine vivacité.

Alors, l'inconnu se tut jusqu'à la fin du tableau. A ce moment-là, et comme le rideau tombait, il manifesta de nouveau son enthousiasme, faisant plus de bruit ; à lui seul, que le chef de claque et tous les claqueurs réunis.

« Qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là ? » se demandait William Keniss.

Le Roi du Timbre-Poste se leva alors — pour sortir et aller respirer un peu dans les couloirs. Mais, très aimablement, son voisin l'arrêta.

« Excusez-moi, monsieur, si je prends la liberté de vous adresser la parole, fit-il ; mais vous savez qu'il n'y a pas d'entr'acte?... »

— Ah ! non... je l'ignorais !... Je vous remercie !...

— Il n'y a pas de quoi !... Entre étrangers, n'est-ce pas, on se doit bien ces petits services ?... Car je viens de reconnaître, à votre accent, que vous n'êtes pas Français ?...

— En effet, monsieur, je suis Américain !...

— Américain ?... Et puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?...

— Monsieur William Keniss, de New-York.

— William Keniss !... ne put s'empêcher de s'écrier l'inconnu.

— Est-ce que, par hasard, vous me connaissez ?...

— Non... non... non !... répliqua-t-il vivement. Permettez-moi, à mon tour, de me présenter à vous. Je suis le commandeur Luigi Spartivento.

— Italien, sans doute ?

— En effet, monsieur, Italien !...

— Alors, continua William, c'est vraiment un heureux hasard que celui qui m'a placé, ce soir, à vos côtés ; je pars précisément demain pour l'Italie, et vous serez, j'espère, assez bon pour me donner quelques renseignements utiles sur ce pays.

— Non seulement je pourrai vous donner des renseignements, mais je pourrai encore, et jusqu'à un certain point, vous piloter. Je pars aussi demain soir par l'express de 8 heures 55.

— Vraiment ?

— Mais jusqu'où allez-vous, vous, monsieur ?

— Jusqu'à Naples!

— Jusqu'à Naples? Ah!... quelle rencontre providentielle! J'y vais précisément aussi! »

Le commandeur Luigi Spartivento et William Keniss furent interrompus dans leur conversation par les trois coups annonçant que le rideau allait se relever.

« Ne parlons plus!... dit le commandeur. Voici l'acte de la Kermesse. Il est admirable!

— Je vois, répondit William, que vous aimez beaucoup la musique!...

— Je fais plus que l'aimer... je l'adore... je l'idolâtre!... »

Effectivement, plusieurs fois au cours de l'acte, le commandeur Spartivento — qui affectait peut-être un peu trop des airs de mélomane pour en être un véritable — manifesta son enthousiasme avec une exubérance telle, que les abonnés de l'Opéra, gens paisibles cependant, commencèrent à se montrer sérieusement impatientés. L'un d'eux profita même de l'entr'acte suivant, pour porter ses doléances à l'un des inspecteurs de la salle. Et celui-ci, dans les termes les plus courtois, pria le noble Italien de mettre la pédale sourde à la très compréhensible admiration qu'il manifestait pour l'œuvre immortelle de Gounod et pour les excellents artistes qui l'interprétaient.

« Comment!... Comment!... vociféra le commandeur, je ne peux donc pas applaudir, s'il me plaît!... Où est le directeur?... Je veux aller me plaindre au directeur!...

— Voyons, monsieur le commandeur calmez-vous!... dit William, fort ennuyé, car un rassemblement d'une cinquantaine de personnes s'était formé autour d'eux, dans le couloir.

— Non... non!.. je ne me calmerai que quand je me serai plaint!... Où est le directeur?... »

A ce moment-là, des carillons électriques retentirent de tous côtés, rappelant les spectateurs dans la salle. William Keniss en profita pour prendre son nouvel ami par le bras et l'entraîner, malgré lui, vers son fauteuil.

Le commandeur était dans une colère bleue. Il écumaît, littéralement.

« Diavolo!... vociférait-il, en dévisageant avec la plus arrogante insolence tous les spectateurs qui l'entouraient, si je savais quel est celui de tous ces imbéciles qui a été se plaindre à l'inspecteur, je lui détacherais les oreilles du cuir chevelu!...

— Commandeur... commandeur! » ne cessait de répéter William, de plus en plus contrarié.

Et, pour détourner Luigi Spartivento de ses idées de vengeance, il lui fit admirer la salle.

« Au lieu de vous échauffer le sang, lui dit-il, regardez donc comme les loges sont bien garnies! »

La salle de l'Opéra offrait, en effet, un spectacle magnifique, car, de l'amphithéâtre aux frises, toutes les femmes étaient en toilettes claires, les épaules nues et endiamantées. Et c'était comme un épanouissement merveilleux d'étoffes chatoyantes, comme un étincellement féerique de bijoux scintillants!

Mais Spartivento, tout à sa fureur, ne voulut pas regarder et continua à foudroyer l'orchestre de ses regards courroucés. Aussi, William Kenniss ne put-il s'empêcher de le comparer à un gros chat en colère, ce qui ramena un discret sourire sur les lèvres pincées de l'irascible commandeur.

« Ah! non! dit-il, s'ils croient que je me gênerai pour applaudir ou pour siffler, ils se trompent!...

— Comment, s'écria William qui commençait à craindre que son voisin ne se livrât vraiment à quelque fâcheuse excentricité, comment, vous allez siffler?...

— Oui, dit-il résolument. Je vais siffler, pour montrer à tous ces marouffes-là qu'on ne se moque pas avec impunité du commandeur Luigi Spartivento!...

— Mais on va vous expulser de la salle!...

— Ça m'est égal!...

— Pas à moi, mon cher commandeur, pas à moi!... On m'a vu causer avec vous, et vous comprenez....

— Oui, c'est juste, on serait capable de vous expulser, en même temps que votre serviteur!... Aussi, comme je ne veux pas vous causer d'ennui, pour la première fois que je vous vois, je vais changer de fauteuil et aller m'asseoir dans celui qui est, là-bas, au bout du rang, et qui, je l'ai remarqué, est resté libre toute la soirée.

— A votre aise!... dit William en riant, malgré lui, de l'emportement de son nouvel ami, auquel du reste il ne pouvait en vouloir, tant celui-ci avait mis d'empressement à lui offrir ses services pour le renseigner sur l'Italie.

— Le rideau va se lever, je vous quitte.... Qu'il se passe quelque chose ou non, nous nous retrouverons à la sortie.

— Entendu! »

Le commandeur alla donc s'asseoir dans le fauteuil qu'il avait indiqué à William, et le rideau se releva, cette fois, sur le jardin de Marguerite.

La salle devint silencieuse comme par enchantement, et l'on eût entendu voler une mouche. Il semblait que tous les spectateurs qui remplissaient la salle de l'Opéra se fussent donné le mot pour retenir leurs souffles, de peur de troubler l'essor des mélodies si pures et si fraîches que chantent Siebel et Marguerite, au début de cet acte.

Silencieux, le commandeur gardait, lui aussi, l'immobilité la plus complète.

Qu'attendait-il donc, pour se livrer à la petite manifestation qu'il avait promise à son ami William Keniss?... Tout simplement qu'il y eût un homme en scène, car, n'oubliant pas le respect qu'on doit aux femmes, même lorsqu'on est en colère, il ne voulait siffler ni Siebel, ni Marguerite, ni Dame Marthe, mais Faust ou Méphisto....

Et voilà pourquoi Spartivento attendit quelques minutes, avec la plus parfaite résignation, avant de prouver aux abonnés de l'Opéra combien il se moquait, au fond, de l'admonestation maladroite qu'on lui avait adressée, un instant plus tôt, par l'un des inspecteurs de la salle.

Enfin le docteur Faust entama son grand air :

Salut, demeure chaste et pure!...

Au même instant, le commandeur porta une clef à ses lèvres et déchira l'air d'un coup de sifflet strident. Le chanteur s'arrêta net et tous les instruments de l'orchestre, les uns après les autres, à la débandade. En même temps, les spectateurs de l'orchestre et de l'amphithéâtre se levèrent, les poings tendus vers l'interrupteur, tandis que ceux des loges et des galeries supérieures se penchaient dans le vide, pour mieux voir, au risque de dégringoler, la tête la première, sur les fauteuils du rez-de-chaussée.

« Enlevez-le! criait-on, enlevez-le! »

Spartivento, en manière de défi, enfonça son chapeau sur sa tête et se mit à siffler de plus belle.

« A la porte!... A la porte! » vociféra-t-on de toutes parts.

La situation commençait à devenir fort dangereuse pour le commandeur qui, au milieu de l'orage, faisait preuve d'une souriante et gouailleuse sérénité, lorsque deux gardes municipaux parurent, à l'une des portes, et, en dépit de ses protestations, l'expulsèrent *manu militari*, aux applaudissements enthousiastes des auditeurs, heureux d'être enfin débarrassés d'un gêneur qui troublait sans cesse le spectacle.

Spartivento expulsé, l'acte du Jardin put en effet s'achever sans encombre.

William Keniss, qui n'avait pas quitté son fauteuil, s'était beaucoup amusé de l'incident et il se réjouissait vraiment d'avoir fait la connaissance d'un aussi joyeux camarade....

« Il est tellement original, se disait-il, qu'il fera certainement un compagnon de voyage fort amusant! »

Aussi le Roi du Timbre-Poste profita-t-il de l'entr'acte pour aller rejoindre son nouvel ami, qu'il trouva, se promenant tranquillement, de long en large, au haut de l'escalier de l'Opéra.

« Eh! bien, lui demanda-t-il, comment ça s'est-il passé?... »

— Mais parfaitement! répondit le commandeur. Ils se sont contentés de me mettre à la porte. Voulez-vous venir prendre un cocktail avec moi?...

— Bien volontiers! »

Le commandeur Luigi Spartivento et William Keniss allèrent alors s'installer à la terrasse d'un café, où ils purent achever de faire connaissance.

Puis, vers une heure du matin, après avoir causé de mille choses, de l'Amérique et de l'Italie, ils se quittèrent, en se serrant vigoureusement la main comme de vieilles connaissances et en se donnant rendez-vous, pour le lendemain soir, à la gare de Lyon.

Le lendemain matin, sur les dix heures, William Keniss s'éveilla. Par les fenêtres de sa chambre, exposées au midi, entraient les rayons de ce bon soleil de mai qui, à Paris surtout, s'enveloppe de brumes délicates pour caresser toutes choses et prodiguer, plus généreusement qu'ailleurs, la fine poudre blonde de sa lumière.

John vint ouvrir les croisées, par où s'engouffrèrent aussitôt les senteurs délicieuses de la matinée.

Il y avait, en bas, sur la place du Havre, une multitude de ces voitures d'où les fleurs amoncelées envoient partout, autour d'elles, le reflet de leurs couleurs et le charme de leurs parfums.

Des fruits nouveaux, entassés aux devantures, des légumes frais, — peut-être aussi les Parisiennes trottant, un bouquet au corsage, — embaumaient l'atmosphère et mettaient dans l'air cette senteur voluptueuse, qu'on ne goutte guère qu'entre Meudon et Saint-Mandé.

William se complut à sa toilette.

Il était heureux de vivre, comme un homme qui a bien dormi après une excellente soirée, qui a bien digéré, qui voit le soleil, qui a de l'appétit, de la jeunesse, de l'argent et qui s'apprête à toucher un but désiré, au bout d'un voyage enchanteur.

« Ne m'attends pas aujourd'hui, dit-il à John, une fois prêt. Il fait si

beau que j'irai, sans doute, à l'aventure. Je te rappelle seulement que nous partons ce soir pour Naples. Ferme les bagages, n'oublie rien, paye la note et trouve-toi, à huit heures très précises, dans la salle des pas perdus de la gare de Lyon. »

Puis, William Keniss descendit, fit décorer sa boutonnière d'un magnifique œillet par une marchande de fleurs et flâna durant quelques instants.

« Diable! se dit-il tout à coup, onze heures! Et mes places qui ne sont pas retenues pour le voyage. »

Il s'enquit et revint presque à son point de départ, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il trouverait les bureaux de la compagnie de Lyon dans la rue Saint-Lazare.

En effet, il aperçut bientôt le portail monumental qui y donne accès et il pénétra dans le grand hall vitré.

« Tiens! Monsieur Keniss! » fit une voix.

William tourna la tête et il aperçut Luigi Spartivento, qui se levait d'une banquette, où il était assis, et venait à lui, la main tendue.

« Bonjour, monsieur le commandeur, répondit le jeune Américain, fort content de la rencontre. Par quel heureux hasard?... »

— Mon Dieu, je viens, comme vous sans doute, retenir ma place pour Naples.

— A merveille. Voulez-vous que nous fassions route ensemble?

— Très volontiers.

— Que prenez-vous?

— Un coupé me paraît...

— Oh! non, interrompit William, avec une moue de dédain. Outre qu'on ne s'y peut étendre trois...

— Des fauteuils-lits, alors?

— C'est déjà mieux, mais on n'y est pas chez soi. Et puis, j'ai l'horreur de changer vingt fois de train. Vous ne préféreriez pas un salon qui nous porterait jusqu'au bout?

— Il faudra le louer en entier, observa le commandeur, pour qui la question d'économie n'était pas, sans doute, absolument négligeable.

— C'est bien mon intention », dit en riant William.

Puis, ayant réfléchi quelques instants, il reprit, avec une rondeur tout américaine :

« Du reste, mon cher commandeur, ne vous occupez que de votre place personnelle, car, seul ou non, je n'en louerai pas moins le salon et ses six places. »

La combinaison parut plaire à Spartivento, car il se hâta d'y souscrire.

Pourtant, il semblait désireux de faire faire à son nouvel ami le meilleur marché possible, car il lui dit :

« En tous cas, comme le salon se compose de deux compartiments bien distincts, ayant chacun trois lits et des commodités spéciales, pouvant être à volonté réunis ou isolés l'un de l'autre par une porte que l'on verrouille, s'il se trouve un amateur pour le compartiment inoccupé, il serait bien inutile de le garder à votre charge.

— Ah ! pour cela, reprit William, je suis de votre avis. Pourvu que je puisse me coucher, faire ma toilette et ne pas changer de voiture jusqu'à Naples, je n'en demande pas plus. »

Sur ces mots, ils se rendirent au guichet de la rue Saint-Lazare et William fit part à l'employé de ce qu'il désirait :

« Un petit salon, jusqu'à Naples, que je prends entièrement à ma charge, sauf le cas où vous trouveriez l'emploi du second compartiment.

— Bien, monsieur ! », approuva l'employé, qui se plongea aussitôt dans les barèmes, pour calculer le prix d'une telle location.

Durant ce travail, Spartivento, pris de soudains scrupules, disait à mi-voix à son aimable et magnifique compagnon :

« Décidément, cher monsieur, c'est fort indiscret. J'ai tort d'accepter votre offre gracieuse....

— Eh ! que diable voyez-vous d'indiscret en cela, mon cher commandeur ? Il se trouve que je loue un salon pour mon usage particulier. Je vous prie d'y prendre place et, cette place, vous la payez. Vous ne me devez donc même pas un remerciement. »

Le commandeur parut céder, à son corps défendant, et, William se félicita, dans son for intérieur, d'obliger en quelque manière un homme très répandu, à l'en croire, dans la haute société napolitaine et en situation, par conséquent, de le servir, au besoin, de la façon la plus efficace.

« C'est six cent dix-neuf francs quatre-vingt-dix, jusqu'à Modane, dit l'employé, en relevant la tête. Pour le trajet en Italie, vous payerez le surplus à la frontière. Il y a cinquante francs à déposer tout de suite. »

William tira un billet rose et bleu et le remit, en échange d'un reçu, sur la vue duquel on devait, le soir même, le mettre en possession de son salon, contre versement du reste de la somme.

Cela fait, il sortit avec Luigi Spartivento et ils se retrouvèrent dans la rue Saint-Lazare, bourdonnante et baignée de soleil.

« Que faites-vous, ce matin ? demanda familièrement le commandeur.

— Mon Dieu, je suis libre et n'ai plus qu'à me promener jusqu'au départ.

— En ce cas, voulez-vous me faire l'amitié de déjeuner avec moi ? »

William, heureux de commencer à jouir sur-le-champ d'une si agréable compagnie, accepta de la meilleure grâce.

Spartivento héla alors un fiacre et, par les avenues, les boulevards, ils s'en furent déjeuner au Bois de Boulogne.

Le commandeur était un causeur étourdissant, informé de tout, au courant des questions graves de science et de politique, aussi bien que des frivolités parisiennes, ayant beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup retenu.

Avec cette faconde méridionale, si attrayante chez les gens d'esprit, il parlait, parlait, gesticulait, habile à émailler de plaisanteries et de mots amusants une conversation d'ailleurs intéressante.

Il contait ses voyages, détaillait ses aventures, citait les illustres amitiés, que sa naissance et sa culture lui avaient values aux quatre coins de l'Europe.

Aussi, William, sous le charme, n'avait-il garde de l'interrompre, prêt à faire son profit d'un si merveilleux entrégent et d'une obligeance qui s'offrait avec tant de bon vouloir.

Le déjeuner, avec un tel convive, sous la voûte des arbres frais, avec le spectacle des équipages défilant sans relâche et le joyeux gazouillis des oiseaux dans les branches, fut tel qu'on le pouvait attendre, infiniment gai.

Une fois sortis de table, devenus intimes, grâce à l'abandon de leur longue causerie et surtout au champagne, ils se firent reconduire dans Paris, visitèrent quelques magasins, se donnant mutuellement des conseils sur leurs menues emplettes et, finalement, ils se retrouvèrent à dîner ensemble, dans le voisinage de l'Opéra.

Leur amitié se trouva définitivement cimentée par une bouteille de vieux Musigny que William, cette fois amphitryon, fit monter des caves du restaurant.

Mais le temps marchait; les horloges pneumatiques marquaient sept heures passées et il fallut songer à gagner la gare.

« Avez-vous des bagages à prendre? demanda William.

— Non, mon cher. L'omnibus de l'Hôtel Continental, où je suis descendu, mettra tout au chemin de fer.

— Alors, *all right!* »

A huit heures sonnantes, ils faisaient leur entrée, désormais inséparables, dans la salle des pas perdus de la gare de Lyon, où John, fidèle gardien des sacoches et des couvertures, attendait déjà.

Aussitôt, William se rendit au guichet, pour payer le reste de la location

de son salon et il éprouva quelque surprise, lorsque l'employé lui dit :
« Monsieur, ce n'est que moitié, c'est-à-dire trois cent dix francs. En effet, il s'est trouvé deux autres voyageurs qui ont loué le second compartiment.

— Ces personnes vont jusqu'à Naples?

— Oui, monsieur.

— Très bien ! »

Puis, revenant vers Spartivento, il lui dit :

« Vous savez, cher ami, que nous aurons des compagnons? »

— Tant mieux, cela vous coûtera moins cher ! »

Ils passèrent sur la voie, où le train attendait, mais ils furent alors bien étonnés, l'un et l'autre, lorsqu'ils eurent constaté que les voyageurs, locataires de la moitié de leur salon, étaient déjà installés et que la portière était fermée, les stores baissés, les lampes éteintes.

« Voilà, dit le commandeur, des gens qui aiment le mystère. »

Sans plus chercher à les apercevoir, ils se casèrent à leur tour, firent basculer les lits et s'endormirent, tandis que le train s'était mis à rouler à toute vapeur vers Modane et l'Italie.

Le train roula plus vite.

XIX

OÙ BETTY DÉMONTRE À WILLIAM QUE, MÊME EN COMPTANT CELUI DE NEW-YORK,

TOUT CHEMIN MÈNE À ROME

Moelleusement couchés, bercés par le ronron du train, William et le commandeur ne s'éveillèrent qu'assez tard, le lendemain matin.

On était en gare de Saint-Jean-de-Maurienne et les horloges marquaient presque neuf heures.

John qui, en sa qualité de valet de confiance, de compagnon et, pour mieux dire, d'ami, avait été admis à profiter du troisième lit dressé dans le demi-salon loué par William, continuait de ronfler en conscience, le nez perdu dans les coussins.

A une bourrade que lui donna son maître pour l'éveiller, il se dressa, stupéfait, croyant que la fin du monde était venue.

« Allons, allons, paresseux, fit William, tu n'as pas honte ? Il est neuf heures ! Vite, de l'eau chaude... Range mes brosses dans le cabinet de toilette, abaisse les volets, nettoie nos bottines.... »

John se leva bien vite, fit tomber dans leurs rainures les panneaux capitonnés qui recouvraient les glaces, ouvrit l'une d'elles et un rayon de soleil pénétra dans le wagon, avec une exquise bouffée d'air matinal.

« Ah ! dit le commandeur, en respirant à pleine poitrine, il fait un temps admirable. »

Le train roulait maintenant dans des vallées sauvages, contournant de hautes montagnes et l'on devinait, au bruit de la machine, qui crachait avec effort sa fumée grise, qu'elle montait sans relâche et n'avait pas trop de toute sa force pour traîner jusqu'au mont Cenis sa longue queue de pesants wagons.

« Pas de nouvelles de nos voisins ? demanda Spartivento.

— Ma foi, non, répondit William. En tous cas, ils sont bien discrets et bien désireux de se cacher, à en juger par leurs précautions.

— C'est égal, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir leurs têtes.

— Vous serez bientôt satisfait, repartit William Keniss. Ils sont évidemment dans la même situation que nous et ils devront descendre à Modane, à cause de la douane d'abord, puis pour payer leur demi-salon sur le réseau italien.

— A propos, s'écria le commandeur, en faisant le geste de chercher son portefeuille, il faut que je vous rembourse ma place. Avez-vous la monnaie de mille francs ?

— Laissez donc, laissez donc, cher ami, nous réglerons tout cela à Naples.

— Comme il vous plaira !... »

Spartivento n'insista plus et ils causèrent de choses et d'autres, tout en s'habillant, jusqu'à ce que, le train s'étant arrêté sous le hall d'une grande gare, ils entendissent crier :

« Modane ! Visite de la douane ! Tout le monde descend ! »

Tous deux mirent alors pied à terre, avec cette satisfaction des gens qui se dégourdisent les membres, après une longue immobilité. Mais, au lieu de gagner les salles de la douane, ils se campèrent devant la portière voisine, dans l'intention manifeste d'apercevoir enfin leurs invisibles voisins.

Soudain, un cri de stupeur s'échappa des lèvres de William, tandis que le commandeur, devenu livide, remontait précipitamment dans le compartiment qu'il venait de quitter.

« Bonjour, monsieur Keniss, s'écria une petite voix moqueuse. Vous ne m'attendiez guère ! »

Et au même instant, Betty, légère, fraîche, rieuse, sauta sur le trottoir, aussitôt suivie de Victoria.

John, qui descendait précisément à son tour, et que le commandeur

venait de bousculer, dans sa hâte à regagner sa place, faillit, lui aussi, tomber de surprise à l'aspect de Victoria, dont l'engageant sourire ne le rassurait guère sur ce qu'il prenait pour une apparition surnaturelle.

« Comment ! vous ! vous ! » répétait William, qui se croyait le jouet d'une hallucination.

L'ahurissement des deux hommes était si complet, leur visage si naïvement déconfit, que Betty, et Victoria elle-même, n'y tenant plus, partirent d'un grand éclat de rire.

« A la douane, messieurs et dames, s'il vous plaît... », dit, en les abordant, un gros employé italien.

Il fallut que celui-ci répêât son invitation pour que William se décidât à faire un pas. Il était demeuré pétrifié et, quoique Américain, — peu porté, par conséquent, à s'étonner de quelque chose, — il cherchait en vain à rassembler ses idées et à s'expliquer la présence de sa charmante rivale.

« Mais enfin, disait-il en gagnant les salles de visite, mais enfin, me direz-vous par quelle circonstance inouïe?... »

— A tout à l'heure les éclaircissements, répondit, en riant, Betty. Mais, ajouta-t-elle, n'aviez-vous pas quelqu'un avec vous ?

— Tiens, au fait, répliqua William, en cherchant autour de lui, le commandeur Luigi a disparu.

— Vous dites Luigi ?

— Oui, le commandeur Luigi Spartivento. »

Betty fit un « ah ! » d'indifférence et n'en demanda pas plus long.

Mais William, intrigué, revint au wagon et, se hissant sur le marche-pied, aperçut le commandeur occupé à fourrager dans toutes les valises.

« Que diable faites-vous là ? demanda William Keniss. Vous ne venez pas ? »

— Non... non... pardon... répondit le noble Italien, visiblement interloqué. Je reste pour garder nos petits bagages et les ouvrir au douanier qui passe dans les voitures.

— A votre aise. Moi je vais surveiller la visite de nos malles.

— Bon, bon, à tout à l'heure. »

Tandis qu'ils échangeaient ces quelques mots, Betty se hâtait de glisser dans l'oreille de Victoria :

« Reste près du compartiment et regarde bien ce que va faire le compagnon de Monsieur Keniss. »

La femme de chambre demeura, en effet, plantée devant la portière, ce dont le commandeur parut si gêné qu'il se retira dans le cabinet de toilette.

Cependant, la visite était terminée. William et Betty avaient réglé ce qui restait à payer de leur voyage. Chacun regagna son wagon. Alors, le signal une fois donné, le train se mit à gravir les rampes qui mènent, par d'immenses et nombreuses courbes, jusqu'au tunnel du Mont-Cenis, ainsi appelé à cause du voisinage de ce dernier pic et du nom de l'ancienne route.

« Concevez-vous une pareille rencontre? » dit William, en retrouvant le commandeur au lavabo.

Mais comme celui-ci paraissait plus gêné que disposé à entendre des confidences, William finit par s'inquiéter de son étrange attitude.

« Êtes-vous souffrant? demanda-t-il.

— Oui, un peu, merci.

— Et qu'avez-vous, mon bon ami?

— Rien.... Cela passera.... Un malaise.... Je vais me reposer un instant. »

Et se roulant dans sa couverture, Spartivento s'allongea sur son lit, la tête emmitoufflée dans un foulard, bien que la chaleur se fit passablement sentir.

William, plein de sollicitude, lui couvrit les jambes, lui prodigua mille soins délicats, demandant à chaque minute :

« Vous sentez-vous mieux?

— Oui, oui, répliquait invariablement le commandeur; laissez-moi, je vais me remettre. »

Avec des sifflements prolongés et un grondement formidable, répercutés à l'infini par les voûtes de pierre, le train venait de s'engager dans le souterrain.

Comme l'entrée, du côté de la France, est à 1159 mètres d'altitude, alors que la sortie sur l'Italie est à 1291 mètres, comme il y a, par conséquent, 132 mètres encore à gravir, un peu plus d'un centimètre par mètre, les trains venant de Modane ne vont pas très vite et les express emploient à traverser le tunnel, en ce sens, près de quarante-cinq minutes, durant lesquelles le vacarme empêche toute causerie.

Aussi, William s'assit tranquillement et attendit la fin de cette nuit momentanée, tout en songeant à la rencontre inouïe qu'il venait de faire.

Certes, il avait l'esprit à tout autre chose qu'à admirer le superbe travail de cet immense souterrain de 12 233 mètres de long, dont le percement a demandé neuf ans, de 1861 à 1870, a coûté 75 millions et a nécessité l'emploi continu de deux mille ouvriers français et italiens, aidés de gigantesques machines à forer, mues par l'air comprimé.

Il ne se doutait guère que cet ouvrage fût l'un des plus audacieux et des

plus grandioses des temps modernes, laissant fort en arrière les entreprises, si justement vantées, des Romains; mais il se demandait plutôt s'il n'allait pas voir renaître des complications fâcheuses et si l'inexplicable présence de Betty sur sa route n'allait pas contrecarrer malencontreusement ses desseins.

Enfin, après trois interminables quarts d'heure, l'on revint à la lumière.

Le soleil brilla de nouveau et le train roula plus vite sur les pentes qui descendent des Alpes vers les vallées pittoresques du Piémont.

« Comment cela va-t-il, cher ami? demanda William, en se penchant vers le commandeur.

— Je suis toujours très mal à l'aise, murmura Spartivento.

— Attendez; j'ai du tilleul dans mon nécessaire : je vais vous faire une infusion. John, mets de l'eau à chauffer. »

Le commandeur eut un grognement, pour indiquer sans doute qu'il se fût bien passé d'une telle prévenance, puis il se replongea le visage dans un coin de couverture et ne bougea plus.

Tandis que William, tout à sa besogne de garde-malade, s'occupait de son infusion, quelques coups discrets furent frappés à la porte de communication des deux compartiments.

« N'ouvrez pas! N'ouvrez pas! s'écria aussitôt le commandeur, dressé sur son séant, et à qui la crainte de voir entrer Victoria ou Betty semblait rendre toute son énergie.

— Pourquoi donc cela? demanda William, étonné. Je connais fort bien ces personnes et je comprends d'autant mieux l'impatience de l'une d'elles que je devais aller moi-même dans son compartiment, dès la sortie du tunnel. »

Pourtant, jugeant que la présence d'une nouvelle venue pourrait déso-blier le commandeur et aggraver sa souffrance, William souleva la tenture de drap gris et dit, en entr'ouvrant la porte d'acajou :

« Pardonnez-moi, miss Betty; je suis à vous dans une minute. »

Au bout d'un instant, John eut préparé une grande tasse de tilleul que William contraignit le commandeur, en dépit de sa résistance, à ingurgiter bouillant.

« Mais je me brûle atrocement, gémissait Spartivento, très rouge.

— Allez, allez, répliquait le docteur improvisé. Cela doit être bu chaud, pour faire de l'effet. »

Et il le pressait tant qu'il pouvait, très désireux, au fond, d'aller retrouver Betty au plus vite et de s'expliquer avec elle.

« Me revoici, s'écria-t-il, en pénétrant dans la seconde partie du wagon-

salon, habitée par la jeune Américaine, et je vous somme maintenant de me faire connaître....

— Et l'on dit que les femmes sont curieuses! répliqua Betty, en riant toujours de la surprise de William, où elle croyait reconnaître un peu de dépit.

— Voyons, ne pourrait-on être dérouté à moins?

— Eh bien! j'ai pitié de vos angoisses. »

Alors, miss Betty, avec une aisance ravissante et des petits rires, qui soulignaient les souvenirs joyeux passant dans son récit, donna, heure par heure, minute par minute, le détail de ses aventures, depuis le moment où la *Bretagne* avait quitté les jetées du Havre.

« Mais vous êtes intrépide, enragée, folle! répétait William, à chaque particularité nouvelle de cette invraisemblable odyssée.

— Non, disait Betty, je voulais débarquer, voilà tout.

— Ah! vous n'êtes pas une concurrente à dédaigner et vous savez ce que vous voulez.

— Il faut cela, mon ami. »

Elle conta donc son retour à Cherbourg, son sommeil dans l'express, son réveil dans cette même gare. Saint-Lazare, où ils avaient, peu auparavant, débarqué ensemble, puis sa rentrée à l'hôtel Bristol, à quatre heures du matin.

« Enfin, je puis bien vous dire que si je vous ai retrouvé, c'est grâce au fidèle limier qui ne vous quittait pas.

— Je savais que vous me faisiez espionner! fit William piqué.

— Oh! le vilain mot! reprit Betty, avec une moue de reproche. Je prenais intérêt à vos démarches, tout simplement. J'ai donc été avisée que vous étiez allé retenir des places au P.-L.-M., — un salon tout entier s'il vous plaît, — et cela m'a appris, du même coup, que vous alliez à Naples, pays que je ne connais pas, qu'on vante beaucoup et que je serai ravie de voir. Je ne vous demande pas, naturellement, ce que vous allez y faire. Il est de votre intérêt de le tenir caché, comme du mien de le découvrir. Mais, vous, monsieur Keniss, qui êtes si chatouilleux sur les procédés, il me semble que votre faux timbre?...

— Ah! miss!... »

Et William, maintenant désolé, multiplia les raisons, les excuses, les justifications, au détriment de John, — tant et si bien que Betty, lui tendant la main, lui dit :

« Bah! je sais bien qu'il n'y a pas de votre faute. Vous êtes trop honnête et trop galant, et le soupçon n'a même pas effleuré mon esprit. »

William contraignit le commandeur à l'ingurgiter.

Sincère ou diplomatique — une parole de femme, sait-on jamais! — la phrase produisit son effet, car William, un peu ému, saisit la petite main, la porta à ses lèvres et l'y conserva plus longtemps que les indifférents ne le font d'ordinaire.

On arrivait en gare de Turin.

Comme le train stoppait, depuis quelques instants, sous le hall magnifique, le long des arcades somptueuses qui donnent à cette gare plutôt l'aspect d'une cathédrale ou d'un palais que d'une station de chemin de fer, John entra, tout haletant, dans le compartiment où se tenaient Betty, William et Victoria.

« Monsieur! Monsieur! venez vite; je crois bien que le monsieur qui vous accompagne est très malade.

— Allons donc! qu'est-ce qu'il a?

— Il est fou. Comme j'étais occupé dans le cabinet de toilette, il a raflé toutes les valises et s'en est allé subrepticement. Mais je l'ai vu, au moment où il allait gagner la sortie, je l'ai rattrapé et je l'ai réintégré, de force, dans le wagon.

— Tiens, tiens, tiens... fit Betty, d'un air mystérieux.

— Vous permettez que j'aie voir? demanda William.

— Je vous en prie. Allez secourir ce pauvre homme. »

Le Roi du Timbre-Poste quitta sa voisine et trouva le commandeur Luigi rejeté sur son lit, dans un monceau de couvertures, au milieu des sacoches éparses.

« On me dit que vous êtes plus souffrant? »

Des râles indistincts sortaient des coussins et des oreillers, et William ne put rien tirer d'abord de l'étrange malade.

Pourtant, le commandeur, ayant risqué un coup d'œil et reconnu que son compagnon était revenu seul, releva un peu sa tête suante, rouge, congestionnée.

« Mais, mon bon ami, vous étouffez là dedans! fit William.

— Non, non, je suis très bien; c'est le tilleul.

— Que ressentez-vous? D'où souffrez-vous?

— De partout et de nulle part. C'est très douloureux. »

Les yeux du commandeur ne quittaient pas la porte qui séparait les deux moitiés du wagon.

A un moment, le bouton, ayant remué, à cause de l'ébranlement du train qui repartait, il se replongea dans les flots de laine et de poil des couvertures, sans vouloir, d'un quart d'heure, montrer le bout de son oreille.

« Que voulez-vous? insistait William, qu'est-ce qui pourrait vous soulager? »

Une voix étouffée, amortie par les doublures de l'étoffe comme par des bâillons, répondit :

« Rien... rien... du calme... laissez-moi!... »

De fait, le pauvre homme semblait si faible et si abattu que son ami jugea plus charitable de le laisser reposer, le sommeil devant avoir pour lui une influence mille fois plus salutaire que tous les médicaments du monde. Il s'installa seulement auprès de lui, pour être prêt à le soigner, en cas de besoin, et sa faction dura jusqu'à Gênes, égayée par la beauté du paysage traversé et la splendeur, tout à coup apparue, au sortir des Apennins, de la Méditerranée aux flots d'azur.

Malgré tout, William sortait de temps en temps et passait dans le compartiment de Betty.

« Eh bien, demandait invariablement la jeune fille, quelles nouvelles?

— Toujours affaîssié; je ne sais pas ce qu'il a. »

On dépassa Gênes, le soir vint et, quand la nuit, tout à fait tombée, empêcha de contempler l'admirable panorama de la côte dentelée et de la mer de saphir, dont le train contournait les moindres criques à flanc de rocher, William alla faire une dernière visite à sa voisine, pour prendre congé d'elle, avant de se mettre au lit.

« Va-t-il mieux? fit miss Betty pour la dixième fois, en apercevant son ami.

— Son état ne change pas. Ce sont des alternatives de prostration et de frénésie qui m'inquiètent. Ainsi, lorsque je lui ai proposé de jeter un coup d'œil sur ce prestigieux golfe de Gênes que nous venons de longer, il est demeuré inerte, impuissant à profiter d'une aussi belle distraction.

— Évidemment, il est bien malade, observa Betty, avec un sourire.

— On dirait, repartit William, que cela vous amuse.

— Moi? Oh! non, pas pour le moment!...

— Par contre, j'ai cru lui être agréable en lui offrant de vous amener, puisqu'il était hors d'état de se rendre auprès de vous. Je lui ai expliqué que je vous connaissais, que vous ne dédaigneriez pas de passer dans notre compartiment, pour vous le faire présenter....

— Et alors? interrogea Betty, d'un air fort intrigué.

— Oh! alors, ce fut épouvantable. Il se redressa comme un forcené, les yeux hagards, en criant : Non!... Non! Personne! Qu'on n'amène personne! Pas elle... pas elle!...

— Il est à supposer que je ne lui suis pas très sympathique », repartit la petite Américaine, tout à fait en gaieté.

Et la jeune fille prit, dans une sacoche, une petite boîte qu'elle ouvrit et d'où elle tira l'épingle, trouvée quelques jours auparavant dans sa malle, à sa première arrivée à l'hôtel Bristol.

« Tenez, dit-elle, demain matin, en faisant votre toilette, vous mettrez cette épingle à votre cravate. Imaginez-vous que je l'ai trouvée, par hasard, à Paris ; or je ne crois pas pouvoir en faire un meilleur usage que de vous la donner. »

Cela était débité avec une si charmante bonne grâce, avec une liberté si complète et pourtant si pleine de réserve, que William prit le serpent d'or enserrant la malachite, s'engagea à ne plus porter désormais autre chose et se confondit en remerciements.

« Vous me direz, reprit Betty, comment l'aura trouvée monsieur le... comment donc?....

— Monsieur le commandeur.

— Oui, c'est cela. Je suis sûre qu'elle lui plaira. Mais ne la montrez à personne avant demain. »

Une pensée traversa tout à coup l'esprit de William.

— Vous êtes si bonne pour moi, dit-il, et je suis si honteux d'avoir été devancé par vous, que je ne veux pas tarder davantage à vous offrir un petit brillant que j'ai moi-même acquis à Londres, par un hasard non moins extraordinaire, et que je vous destinais. »

Tout en parlant, il fouillait du doigt tous ses goussets, celui surtout où il croyait avoir déposé le diamant du Maharajah ; mais il eut beau explorer ses poches, il ne trouva rien et en éprouva une grande surprise.

« C'est bizarre, murmurait-il, je suis pourtant bien sûr de l'avoir gardé sur moi. »

Et il cherchait, cherchait, avec une inquiétude croissante.

« Ma foi, fit-il, je l'aurai, sans y prendre garde, enfoui au fond d'un sac. Je chercherai demain, au jour. »

Betty, qui l'avait regardé et le voyait fort déconcerté par l'insuccès de ses recherches, voulut le rassurer.

« Évidemment, dit-elle, vous l'aurez emballé avec d'autres objets. Je ne vous remercie pas moins et je considère la gracieuseté comme faite. »

William se retira alors dans son compartiment et referma la porte, dont il tira les verrous, ce dont le commandeur parut éprouver le plus grand soulagement.

« Ah! cela va mieux, fit celui-ci, en s'étirant.

— Vraiment? Je suis heureux de vous voir en meilleur état!... Voulez-vous venir voir miss Scott?...

— Non... non... répondit vivement Spartivento. Il ne faut pas la troubler maintenant... il est trop tard!... »

Le commandeur marchait sur le tapis, parcourait la largeur du wagon, allongeant les bras, bâillant, se secouant, comme un homme heureux d'abandonner enfin une posture inconmode.

« A propos, lui demanda alors William — mais sans y attacher autrement d'importance — pourquoi donc, à Turin, aviez-vous quitté si précipitamment le wagon, en emportant les valises?...

— Imaginez-vous, répondit le commandeur, que je m'étais cru arrivé. J'avais les idées si confuses et la tête si troublée que j'étais sûr d'avoir entendu crier : Naples!... Naples!... Tout le monde descend! »

Cependant, William, assez las, se coucha, séance tenante, et rassuré désormais sur la santé de son compagnon, s'endormit, tandis que l'express poursuivait sa route vers Rome.

John et Victoria se promenaient de long en large.

XX

COMME QUOI WILLIAM, CRÉANCIER DE BETTY, VA DEVENIR SON DÉBITEUR

Vers six heures et demie du matin, le lendemain, on fut à Rome.

Comme il n'y avait qu'un arrêt fort court, avant le départ de l'express de Naples, William et Betty, en dépit du grand désir qu'ils avaient, chacun de leur côté, de pousser une pointe dans la Ville Éternelle, n'eurent que le temps de jeter un coup d'œil à Sainte-Marie des Anges et à Sainte-Marie-Majeure.

Encore n'en purent-ils contempler que l'extérieur et furent-ils obligés de regagner bien vite la station du chemin de fer.

Durant leur courte absence, John et Victoria étaient descendus sur le trottoir intérieur et se promenaient de long en large, tout en causant de leurs petites affaires.

« Eh bien, monsieur Cockburn, disait Victoria, Dieu sait où nous allons !

— Moi aussi, je le sais, déclara John, d'un air capable.

— Oui, oui, à Naples, mais après ?

— Après, après, ça c'est un secret!...

— Oh! fit avec dignité la brave fille, je ne vous le demande pas. Et pourtant cela m'intéresse, car enfin notre mariage en souffre. Que de délais! ajouta-t-elle avec un soupir. Le temps ne vous semble pas long, à vous?

— Mais si, mais si, répondit négligemment John.

— Alors, quand croyez-vous que nous pourrons nous marier?...

— Ah! vous m'en demandez trop. J'y penserai....

— Vous dites cela.... »

Et Victoria, mélancolique, continua ses doléances, tandis qu'ils marchaient sous le grand hall de verre, le long du train prêt à partir.

Le commandeur, qui les guettait du wagon, d'où il n'était point sorti encore, choisit le moment où ils tournaient le dos, saisit toutes les valises, sauta sur le quai et courut à une porte de sortie.

« Votre billet! demanda le préposé.

— Je vous le donnerai tout à l'heure. Vous voyez bien que je suis embarrassé.

— Je ne peux pas vous laisser sortir sans billet. »

La discussion allait s'échauffer quand, venant du dehors, William et Betty apparurent soudain à cette même porte.

Prompt comme l'éclair, le commandeur tourna les talons, se reprécipita vers le wagon, escalada le marchepied et s'abattit de nouveau dans ses couvertures.

Betty, qui l'avait fort bien vu, se prit à rire, et William, toujours plein d'intérêt pour son compagnon, le plaignit de retomber dans son malaise étrange, après le mieux de la soirée précédente.

« Il y a en tout cela, dit-il, un peu de fièvre chaude. Pourvu que le pauvre homme arrive chez lui sans encombre! »

Mais, dans sa hâte, le commandeur avait laissé tomber une sacoche à lui, qui, en roulant sur le trottoir, s'ouvrit et d'où s'échappèrent plusieurs objets.

William, qui venait derrière lui, se baissa pour les ramasser et quelle ne fut pas sa surprise, en voyant, parmi les brosses à dents et les peignes qui jonchaient le sol, un objet brillant qu'il reconnut aussitôt pour être le diamant qu'il avait acheté à Londres au Maharajah du Brahmapoutre.

« Tiens, fit-il, comment diable ce diamant se trouvait-il dans la sacoche du commandeur?

— Apparemment, répartit Betty, parce que le commandeur l'y avait mis.

— Il est fou, conclut le Roi du Timbre-Poste, ou bien c'est le plus distrait des hommes. »

Betty, à ces mots, fit un geste d'impatience qui ne fut pas remarqué; puis, elle remonta dans son compartiment, tandis que William se hissait dans le sien, après lui avoir offert le diamant retrouvé.

Il courut à une porte de sortie.

On venait de fermer les portières. Le signal du départ retentit et le train s'ébranla.

Deux têtes aussitôt parurent aux deux portières du salon.

« John! John! » criait William.

— Victoria! » criait Betty.

Les deux fiancés qui, tout à leur causerie, n'avaient pas pris garde au mouvement du train, s'interrompirent tout à coup et s'accrochèrent aux poignées de cuivre.

« Ne montez pas! Ne montez pas! » hurlaient les employés. Il est trop tard! »

On les tira en vain. Ils étaient si bien cramponnés qu'ils ne lâchèrent

point prise et que, les portières s'étant rouvertes, ils purent rentrer chacun dans leur compartiment respectif, au milieu des malédictions des agents, alors que le train filait déjà à bonne allure.

On pense s'ils furent morigénés pour leur étourderie. Mais tout est bien qui finit bien, et il n'en fut plus question.

William alla alors retrouver le commandeur.

« Voyons, lui dit-il, vous êtes donc toujours malade ? »

— Oui, bien malade », grogna l'interpellé, en se soulevant à demi.

Dans le mouvement qu'il fit, il aperçut William penché sur lui et qui portait, à sa cravate, le serpent d'or donné par miss Betty.

Il en fut comme brusquement hypnotisé. Ses yeux élargis, fixes, hagards, ne pouvaient se détacher du bijou scintillant.

« Qu'avez-vous ? Que regardez-vous ? demanda le jeune Américain.

— Ça... ça... d'où avez-vous cette épingle ? »

— C'est miss Scott, notre voisine, qui me l'a donnée.

— Je suis perdu, balbutia le commandeur qui croyait se parler à lui-même et se roula avec désespoir dans ses couvertures.

— Allons, allons, fit William paternel, calmez-vous. La crise va finir. Nous sommes tout près de Naples, vous allez être chez vous. »

Puis, le Roi du Timbre-Poste, de plus en plus inquiet, passa auprès de Betty, pour lui demander conseil.

« Je vous en prie, lui dit-il, venez près de ce pauvre commandeur. Il est si affecté que je crains sérieusement pour sa raison. Je n'y comprends rien. La vue de votre épingle l'a tellement bouleversé qu'il serait bon de le rassurer vous-même. Votre présence lui fera du bien.

— Bon, fit Betty en se levant, j'y vais. »

William entr'ouvrit la porte de communication et dit à Spartivento :

« Mon ami, miss Scott va venir vous voir.

— Non... non.... » s'écria l'énigmatique Italien, avec l'accent de la plus profonde terreur.

Mais William avait refermé la porte, pour laisser au commandeur le temps de se préparer à recevoir la jeune fille.

On avait dépassé Velletri et le train roulait maintenant dans les monts Albains et les montagnes du pays des Volsques. On franchit de même Segni, Anagni, la ville d'Innocent III et de Boniface VIII, Ferentino, perchée sur une hauteur, avec une ceinture de murs cyclopéens, puis Frasinone, dans un site admirable, Aquin, la patrie de Juvénal et du grand saint Thomas.

Enfin, comme le rapide contournait le mont Cassin, couronné par les

bâtiments du fameux monastère de bénédictins qui en porte le nom, William jugea que le commandeur avait eu le loisir de se remettre, et il s'effaça pour laisser Betty passer la première dans le compartiment voisin.

Mais à peine la jeune fille avait-elle ouvert la porte, qu'elle se rejeta en arrière, avec une exclamation d'horreur et d'indignation.

« Qu'y a-t-il ? demanda William.

— Ce qu'il y a ? fit Betty, ne sachant si elle devait rire ou se fâcher.... Voyez vous-même. »

Spartivento le regardait d'un air égaré.

Ayant pénétré auprès du commandeur, William se rendit aisément compte de ce qui avait arraché à miss Betty sa clameur effarouchée.

Au milieu du compartiment, Spartivento, en chemise, sans jaquette, sans pantalon, le regardait d'un air égaré.

Quelque bouffonne que parût sa posture, William n'eut point envie d'en rire et il craignit plutôt que cette série d'actes extravagants n'aboutit à un accès de folie furieuse.

Aussi, parla-t-il avec la plus grande douceur.

« Vous allez prendre froid, mon cher ami.... Il fait chaud, c'est vrai, mais en wagon, l'on est exposé à de soudaines fraîcheurs, très préjudiciables à la santé. Voyons, rhabillez-vous, je vous en prie....

— Mais si cette jeune fille revient? interrogea le commandeur.

— Raison de plus ! Il faut que votre mise soit plus décente.

— C'est que, justement, je ne veux pas qu'elle revienne.

— Ses intentions sont bienveillantes, reprit William, de plus en plus affectueux. Elle voudrait vous soulager.

— Non, non, je ne veux pas la voir, s'écria Spartivento en élevant le ton.

— Eh ! bien, vous ne la verrez pas. Rassurez-vous et remettez vos habits. »

Ce disant, William Keniss tendit au commandeur son pantalon ; et celui-ci, amadoué par l'assurance qu'on respecterait son isolement, se rhabilla d'assez bonne grâce.

Quant à William, il jugea bon de ne plus quitter son compagnon, convaincu maintenant que le soleil d'Italie avait réveillé quelque toquade du malheureux commandeur et que celui-ci, pour tant redouter le contact d'une étrangère, avait pour le moins une tendance à la folie de la persécution.

Il crut donc devoir le distraire.

« Tenez, fit-il en montrant, à droite, une fumée lointaine, voyez-vous le Vésuve ? »

Spartivento jeta un regard distrait, comme un homme qui connaissait mieux le pays que son interlocuteur et il s'assit, la tête basse, l'air préoccupé mais cependant plus calme.

Le train franchit le Vulture, s'arrêta quelques instants à Capoue, dont les « délices » ne sont plus que de vagues souvenirs, puis à Caserte, dont l'immense château, résidence d'été des anciens rois de Naples, se profilait à gauche, au bas de ses jardins enchanteurs.

On roulait maintenant dans les magnifiques plaines de la Campanie, ces plaines si fertiles et si riches qu'elles donnent jusqu'à trois récoltes par an ; mais le commandeur semblait trop affaîssé, pour prendre intérêt aux splendeurs du pays traversé.

Pourtant, lorsqu'il s'aperçut que l'express longeait les dernières pentes du Vésuve, il se leva, soudain ragaillard, roula sa couverture, endossa son cache-poussière et se couvrit de son chapeau.

« Ah ! cela va mieux ? fit William, qui pensa que l'approche du chez-soi avait complètement rasséréné son compagnon de route.

— Oui, répliqua le commandeur en souriant, je me sens tout à fait bien.

— Tant mieux, tant mieux!... »

Tandis que William, debout à son tour, rassemblait prestement ses menus bagages, Spartivento, qui le regardait du coin de l'œil, lui dit : « Mon cher monsieur Keniss, vous allez me faire l'amitié de descendre chez moi. »

En vain, William s'en défendit. Il lui fallut céder et promettre qu'il passerait au moins deux jours chez le commandeur, ce dont celui-ci parut ravi.

On entra en gare de Naples.

Spartivento mit la tête à la portière et, apercevant un magnifique laquais, il lui fit un signe. Le laquais, avant même que le train fût arrêté, se précipita au-devant du wagon, saisit les valises des deux voyageurs que son maître lui passa, — et le commandeur, sautant prestement à terre, cria à William : « Allez retirer vos malles, je vous attends dans la cour, avec mon coupé. »

Puis il disparut, — si vite qu'on n'eût pu dire par où.

Cependant, William était descendu et, debout, devant la portière du compartiment voisin, il tendait la main à Betty, pour l'aider à mettre pied à terre.

« Vous savez, dit-il, je descends chez le commandeur? »

— Où est-il? Où est-il? demanda vivement Betty.

— Il vous intéresse à ce point?

— Où est-il, vous dis-je? Vous l'avez laissé partir?

— Eh! mon Dieu, quelle exaltation! repartit le jeune homme, en riant. Rassurez-vous, il m'attend dans la cour, avec son coupé.

— Vite, rattrapez-le! Votre portefeuille!... Vos valises!

— Ah! ça, mais.... C'est donc contagieux! »

Machinalement, William porta la main à sa poche. Son portefeuille avait disparu, ainsi que sa montre et sa bourse.

« Ah! fit-il stupéfait, voilà qui est étrange!

— Courez, mais courez donc! suppliait Betty. Vous le rejoindrez peut-être encore! »

Une multitude de pensées et de soupçons envahissaient l'esprit de William, et ces soupçons et ces pensées n'allaient pas tarder à se préciser.

William courut à la cour de la gare : rien! Pas de coupé! Pas de laquais! Pas de commandeur! Il revint précipitamment à la salle des bagages, fouilla les salles d'attente, de douane, des pas perdus : rien! toujours rien!

Quand il revint enfin à Betty, essoufflé, furieux, déconfit, il la trouva, riant à gorge déployée.

« Eh bien, interrogea-t-elle, comment est-il, le coupé du commandeur?

— Ah! riposta William, vous prenez bien votre temps pour plaisanter. Il n'y a pas plus de coupé que sur ma main. Je suis volé!

— Là, vous en convenez, imprudent que vous êtes! Il me semblait bien, aussi, que j'avais vu cette tête-là quelque part.

— Comment! Vous le connaissiez et vous ne m'avez rien dit?

— Ah! pardon, fit Betty, qui avait toutes les peines du monde à retenir sa gaieté. J'ignorais le commandeur Luigi Spartivento et je ne connaissais que sir Oscar Tilbury.

— Quoi! s'écria William, hors de lui, c'est...?

— Oui, mon ami, sir Oscar lui-même, dont je vous ai parlé et que je suis bien sûre maintenant d'avoir reconnu, à la façon qu'il a de vous donner rendez-vous dans les villes où l'on arrive.

— Eh! bien, que vais-je faire? Je n'ai plus un centime, pas même de quoi affranchir une lettre ou prouver mon identité. Cependant, ce domestique qui attendait?

— Que vous êtes naïf! Ces gens-là, en leur qualité d'escrocs cosmopolites, ont des complices partout! Je suis très renseignée, moi, et j'ai assez payé pour cela. Allons, je vous offre une voiture qui ne sera que de louage, mais qui aura du moins la grande qualité d'exister. Venez-vous?

— Mais... objecta William, hésitant à accepter.

— Bah! A la guerre comme à la guerre. Du reste, je ne fais que vous rendre la politesse, et vous n'avez pas le choix. Venez toujours dîner avec moi, nous verrons ensuite!... »

Il fallut bien se résigner. William et John montèrent avec Betty et Victoria dans un grand landau qui se trouvait libre et qui les conduisit, par les quais, les places du Municipi, Saint-Ferdinand et du Plebiscite, la rue Sainte-Lucie, la rue Parthenope et la Villa Nationale, jusqu'au Grand-Hôtel.

Tandis que John et Victoria surveillaient l'arrivée des gros bagages dans le vestibule de l'hôtel, William et Betty entrèrent dans le salon pour se reposer un instant, car, bien qu'on n'eût pas dépassé le milieu du mois de mai, il faisait déjà une chaleur toute napolitaine. Le soleil, dans un ciel bleu de roi, était brûlant.

« Parlons peu, mais bien, fit William, qui commençait à prendre son parti de sa mésaventure.

— Je vous écoute, mon ami, répondit Betty.

— Vous connaissez ma position, vous avez assisté à mon dépouillement; il n'entre donc pas dans ma pensée de faire le fier et d'essayer de vous rien cacher. D'autre part, vous voulez bien, n'est-ce pas, me considérer comme prochainement solvable? Aussi, vais-je, sans fausse honte, vous prier de me prêter cent louis, en attendant que mon banquier m'ait fait tenir de nouveaux fonds par télégraphe.

— Cela m'est impossible, répliqua la jeune fille avec une emphase comique.

— Comment, impossible? »

Et William, qui était à cent lieues de prévoir un pareil refus, devint tout à coup très rouge, comme s'il en eût été extrêmement humilié.

« Oh! se hâta de reprendre Betty, qui vit son trouble, ne vous alarmez pas. Ces cent louis, je les ai, et bien d'autres avec, un peu grâce à vous, mon cher ami, car sans votre générosité, à Paris....

— Eh! bien, alors? interrogea William, que ce souvenir, aimablement évoqué, réconforta un peu.

— Alors, alors... j'agirai comme si je ne les avais pas. Et pourtant, vous ne doutez pas de mon grand désir de vous être agréable?

— Il faut bien que j'en doute, articula William assez sèchement.

— Non, mon cher monsieur Keniss, vous avez beau dire, vous n'en doutez pas. Mais comme il serait désobligeant de ne pas vous donner les vrais motifs de mon abstention, sachez donc qu'à l'instant même où vous êtes mon prisonnier, où il est en mon pouvoir de vous empêcher de m'échapper et de suivre un peu les opérations que vous venez faire à Naples, je serais en vérité bien sot de vous donner ou même de vous prêter la clef des champs sous forme de banknotes. Faites des comptes à mon nom, tant qu'il vous plaira, je m'engage à payer, quand je saurai ce que je veux savoir; mais pour ce qui est d'argent comptant, n'y comptez pas, vous n'aurez pas un penny. »

William prit fort bien la chose, ainsi présentée, car il avait ainsi la certitude que sa dignité n'était nullement atteinte.

« Ah! ah! fit-il gaiement, c'est donc une ruse de guerre?

— Parfaitement.

— Eh! bien, soit!... Je vais engager la précieuse épingle que vous m'avez donnée et qui fit tant palpiter notre commun escroc. On m'en donnera bien le prix d'un télégramme.

— Oh! un souvenir de moi! » fit Betty, qui éclata de rire, en regardant la cravate de William, où celui-ci portait la main, pour se saisir de l'épingle, laquelle d'ailleurs n'y était plus.

« Comment! s'écria-t-il. Aussi disparue!

— Ma foi, observa Betty, le commandeur a voulu recouvrer son bien.

— Son bien? Cela vous plaît à dire.

— Eh! oui, le pauvre homme l'avait laissée tomber dans ma malle, tandis qu'il y fouillait au cours de notre traversée. Concevez-vous maintenant comment j'ai su qui m'avait volée, pourquoi je tenais à ce qu'il vit cette épingle à votre cou et pourquoi il a été si ahuri à son aspect?

— Mais il fallait me prévenir, m'éclairer sur mon aveuglement!

— Mais il fallait vous-même ne pas laisser échapper l'aimable gentleman! Tant pis pour vous! Tant pis pour vous! »

Les deux jeunes gens n'eurent que la consolation de rire l'un et l'autre de leurs relations avec le trop séduisant voyageur, tout en se promettant bien de faire l'impossible pour arriver à le pincer.

« Avec tout ça, s'écria alors William, redevenons sérieux!... Vous n'allez pas exiger, je pense, que je loge dans cet hôtel, où vous logez vous-même?...

— Parce que?

— Parce que vous êtes une jeune fille, moi un jeune homme, et qu'un tel voisinage pourrait n'être pas entièrement d'accord avec les bienséances.

— Ne sommes-nous pas Américains, libres de nos actes, par conséquent? demanda Betty, étonnée d'un tel scrupule.

— Sans doute. Mais nous ne sommes point en Amérique.

— N'importe! Il est de mon intérêt que vous logiez ici et je vous prie de vous y résigner.

— C'est bien, miss. J'obéis. »

La jeune fille regarda la pendule.

« Trois heures, dit-elle; nous avons encore du temps devant nous. Voulez-vous m'accompagner, à quatre heures, dans une promenade en voiture que j'ai l'intention de faire dans la ville?

— Très volontiers.

— Alors, dans une heure, je vous retrouve ici. »

William et Betty gagnèrent leurs appartements respectifs, suivis l'un de John, l'autre de Victoria.

« Mon bon, dit le jeune homme à son domestique, lorsqu'ils furent seuls, nous sommes ici dans une situation fort délicate. Je te sais bavard et gourmand. Je te recommande donc la plus grande discrétion dans les rapports avec miss Scott et Victoria, qui ne manqueront pas de te tirer les vers du nez. N'accepte rien d'elles et ne leur dis rien sur nos projets.

— Que monsieur ne craigne rien, je serai muet. »

A ce même instant, Betty disait à Victoria :

« Ma bonne, nous tenons nos adversaires. Il va falloir profiter de la circonstance et savoir, au juste, ce qu'ils viennent faire ici. Moi j'essaierai de faire parler Monsieur Keniss. Toi, retourne John et tâche de le rendre éloquent.

— Bien, miss, je ferai de mon mieux. »

A quatre heures précises, William et Betty montèrent dans une élégante victoria, attelée de deux chevaux sardes, dont les harnais, couverts de clous argentés, brillaient au soleil comme des escarboucles.

L'équipage longea d'abord le magnifique jardin qui s'étend devant le Grand-Hôtel et qu'on nomme la Villa Nationale. Il suivait la via Carracciolo, ayant, d'un côté le panorama de la mer bleue, du vieux château de l'OEuf et des lointaines montagnes de Sorrente, noyées dans une brume d'or; de l'autre, les palmiers et les arbres rares du parc, que domine la sévère silhouette du château Saint-Elme.

Puis ils gagnèrent, de là, en contournant le Pizzofalcone, la rue de Tolède, artère centrale de Naples, où une animation grouillante commençait de se réveiller, après l'heure de la sieste.

« Quels cris! Quelles gens affairés! Quelle exubérance! fit Betty. Qui m'eût dit, il y a huit jours, que je serais ici aujourd'hui, et qui plus est, sans savoir ce que j'y viens faire.... »

William, lui, sourit, sans répondre.

« Au fait, dit-il au bout d'un moment, il ne faut pas que j'oublie de déposer ma plainte contre le commandeur! »

Le cocher, informé de ce désir, tourna sur-le-champ vers le palais San Giacomo, — l'Hôtel de Ville, où se trouve la questure ou préfecture de police de Naples.

Sur ses instances, on introduisit William auprès du questeur lui-même, M. Petto, un homme d'âge, fort avenant et de la meilleure compagnie. Betty fut de la visite et les deux Américains détaillèrent à l'envi leurs fâcheux rapports avec le brillant et insaisissable gredin.

« Voulez-vous me donner son signalement? » demanda le questeur en souriant.

L'embarras des deux plaignants ne fut pas mince. Pour William, il avait la moustache brune retroussée, les cheveux en brosse et le tein mat; pour Betty, la moustache blonde tombante et les joues roses.

Ils étaient d'accord sur un point: la couleur des yeux, qui se trouvait être d'un beau mordoré, avec des rayons fauves partant des prunelles.

« Fort bien, dit le questeur, je le retrouverai d'ici peu. Il ne saurait être loin. »

Enchantés de cette assurance, William et Betty, comme s'ils eussent été déjà remis en possession de leurs papiers et de leurs écus, remercièrent vivement l'obligeant fonctionnaire, remontèrent en voiture et s'en revinrent à la rue de Tolède, pour continuer la promenade.

Au passage, le cocher, qui baragouinait quelques mots d'anglais, désignait les monuments dignes de remarque.

« Voilà, disait-il, le palais royal, avec les statues en marbre des principaux rois qui ont gouverné le pays.... Un peu en arrière, c'est le théâtre San Carlo.... En face, la galerie Umberto.... Voici la place du Dante.... Le théâtre Bellini.... La galerie du prince de Naples.... Le musée national.... »

Et la promenade continuait par la via Salvator Rosa et le capricieux Corso Vittorio-Emanuele qui serpente autour des hauteurs de Saint-Elme et d'où l'on a, par endroits, d'incomparables échappées de vue sur la ville et le golfe.

« Quel étonnant pays ! disait Betty. Quelle lumière ! Quel soleil ! Quelles couleurs ! C'est à rendre aveugle ou fou.

— Oui, c'est bien beau !... » disait William, gagné par la splendeur du spectacle.

Betty, qui savait que, souvent, les sentiments enthousiastes, tels que l'admiration, poussent aux confidences, risqua une question précise.

« Vous cherchez toujours, dit-elle, ce fameux timbre, c'est évident. Et il n'est pas moins évident qu'il est à Naples, puisque vous y êtes venu?... N'est-il pas vrai ?

— Peut-être, fit énigmatiquement William.

— Pourquoi ne pas me renseigner dès maintenant ? insista Betty, puisque je vous ai prévenu que je ne vous quitterais pas avant d'en avoir le cœur net.

— Qui dit que je n'aurai pas la chance de vous fuir à temps !

— Merci. Vous êtes aimable !

— A mon tour, reprit William avec un peu d'ironie, de vous assurer qu'il est fort éloigné de mon esprit de vouloir vous être désagréable. Nous sommes en guerre, à chacun sa tactique. Vous me retenez prisonnier ; quoi de plus excusable que de préparer une évasion !...

— Je vous suivrai partout.

— Il est alors bien superflu de vous indiquer d'avance les lieux où j'ai l'intention d'aller, puisque vous irez à ma suite.

— Vous n'êtes pas galant.

— Je le redeviendrai, miss, lorsque vous-même serez redevenue généreuse. Les bons procédés s'appellent l'un l'autre, comme les mauvais.

— Cela revient à dire que votre silence est une vengeance?

— Tout au plus un équivalent. Vous m'avez refusé cent louis, je vous refuse un secret!... Quoi de plus juste et de plus naturel?

— Je ne vous les ai pas refusés; je vous ai seulement imposé un délai.

— Je n'agis pas moi-même autrement, miss. Vous aurez mon secret, mais en temps opportun. »

Il se fit un silence.

La voiture, revenue à son point de départ, avait tourné à droite dans la Mergellina et commençait à gravir le Pausilippe par la Strada Nuova.

« Voilà, dit le cocher, montrant des ruines imposantes, le palais de donna Anna. »

A droite de la route, les pentes de la colline s'élevaient, couvertes d'orangers et de pins d'Italie; à gauche, de superbes jardins, embaumés de fleurs, pareils à de rians décors, déroulaient leurs pelouses et leurs parterres, inclinés jusqu'aux flots de la mer à la transparence bleuâtre.

A un détour de la Strada Nuova, apparut un édifice magnifique, assez semblable à un grand château du temps de Louis XIV. Autour, des caroubiers, des citronniers et des chênes formaient des massifs et des bouquets ombreux. Partout, les fleurs étaient semées à profusion sur des gazons que des jardiniers arrosaient sans relâche, tandis qu'en des vasques de marbre rose, une eau claire jaillissait avec un gazouillis argentin.

Au devant de l'édifice, rien ne masquait la vue du golfe, qu'une large terrasse, à balustres d'onyx, permettait de contempler à loisir.

« Voilà qui est merveilleux, dit Betty. A qui est cette maison?

— Ah! dit le cocher, c'est à un homme qui y a mangé tout son saint-frusquin et qui n'y sera pas longtemps, car il doit être bien près du bout de son rouleau.

— Et vous l'appellez? interrogea William.

— Le prince Albrandi. »

A ce nom, le jeune Américain, saisi, eut un tressaillement que Betty ne remarqua heureusement pas.

C'était donc là, dans ce palais, que se trouvait le second exemplaire du timbre tant cherché!... Et il n'en était qu'à quelques pas, presque à portée de le toucher!

D'abord William eut la pensée de sauter de la voiture pour courir vers le prince.... Mais que lui dire?... Comment expliquer à Betty cette subite extravagance?... Mieux valait attendre au lendemain.

S'étant donc contenté de bien remarquer la situation du palais, d'ail-

leurs aisément reconnaissable, le Roi du Timbre-Poste, pour qui, malgré l'attrait de l'heure et du site, la promenade perdait beaucoup de son intérêt, proposa de retourner à l'hôtel.

Betty fut de cet avis, bien aise de rentrer elle-même, pour combiner dans la solitude quelque résolution décisive, puisque son rival entendait ne laisser pénétrer en rien ses intentions.

Elle donna donc l'ordre de rebrousser chemin et l'équipage, aussitôt, entraîna rapidement les deux voyageurs vers la Villa Nationale.

Une scène extraordinaire, inouïe, les y attendait!...

La chaleur était accablante.

XXI

D'OÙ IL APPERT QUE LE PUIT DE LA VÉRITÉ DOIT ÊTRE PLEIN DE VIN

John et Victoria, ayant vu s'éloigner du Grand-Hôtel la voiture qui emportait leurs maîtres, en conclurent qu'ils avaient quelques loisirs. Ils allèrent donc se promener sous les ombrages de la Villa Nationale, tout en causant.

« C'est égal, dit alors la femme de chambre, vous n'avez pas été gentil, ni même honnête, dans cette histoire du faux timbre.

— Bah! Une bagatelle!

— Bagatelle... bagatelle!... En attendant, vous me trompiez, vous trompiez miss et vous prêtiez à monsieur Keniss une fort vilaine attitude.

— Ne parlons plus de cela, voulez-vous? fit John, visiblement gêné.

— Tiens! Voyez-vous ça! continua Victoria, d'un ton d'indulgent reproche.... Ah! méchant homme, vous avez de la chance qu'on ait de l'amitié pour vous, tout de même!... En tous cas, il ne serait que juste de faire oublier votre indigne supercherie, en me donnant une grande preuve d'affection.

— Si ça se peut... très volontiers.

— Je crois bien que ça se peut. Et puis, je vous dis, vous me le devez, car enfin, vous vous êtes conduit comme....

— Au fait, au fait.

— Eh bien, voilà. Vous avez péché par le timbre, il faut expier par le timbre. Vous m'avez induite en erreur avec le faux; il est juste de me dire où est le vrai.

— Ça, jamais! fit John avec un geste d'une noblesse tragique. Monsieur Keniss veut bien m'honorer de son absolue confiance, et je ferai toujours de mon mieux pour la mériter. Oui, je sais où il est, ce timbre, mais sachez de votre côté, ma chère, que vous ne l'apprendrez jamais de ma bouche. Je me ferais écarteler, plutôt que de trahir un tel secret. »

Le valet de chambre avait dit cela d'un ton si pompeux et si péremptoire, que Victoria, intimidée, n'insista pas, de peur d'aggraver son échec diplomatique.

« Au moins, fit-elle, vous n'allez pas refuser de m'accompagner un peu? Dieu sait quand nous aurons de nouveau une heure de liberté, et je ne serais pas fâchée de voir cette célèbre ville de Naples.

— Pour cela, tant que vous voudrez.

— *Voir Naples et puis mourir!* murmura sentimentalement la vieille fille, à qui ce dicton semblait le superlatif de la poésie.

— Merci bien, riposta, en riant, le bon gros vivant qu'était John. J'aime mieux alors remettre ma visite à plus tard.

— On dit cela, parce que Naples est une ville merveilleuse, fit Victoria, redevenue pratique, mais on vit tout de même après l'avoir vue.

— En ce cas, j'en suis.

— Attendez, je vais héler un fiacre. »

Déjà, Victoria s'avancait vers la chaussée de Chiaia, qui borde le parc, quand John la retint vivement :

« Non! non! s'écria-t-il, pas de fiacre!

— Et pourquoi donc? interrogea Victoria, en se retournant. A un franc cinquante l'heure, on peut se payer ça. »

Mais John, se remémorant les récentes injonctions de son maître, se refusa énergiquement à prendre une voiture qu'il ne pourrait pas payer.

Là encore, Victoria perdit sa peine et elle dut se contenter de dire, d'un ton mélancolique :

« Alors, allons à pied. »

Ils s'acheminèrent donc, par la rue Sainte-Catherine et la rue de Chiaia, vers la place Saint-Ferdinand.

Bien que le soleil baissât et qu'il fût plus de quatre heures et demie, la chaleur était accablante.

Le long des rues, les volets verts des maisons étaient clos; les murs blancs étincelaient, éblouissants de réverbération; les boutiques se montraient à peine, dissimulées derrière de larges tentes de toile et de draperies masquant les portes pour arrêter l'invasion des mouches.

Les deux promeneurs avançaient lentement sur les dalles brûlantes dont les rues étaient pavées; ils soufflaient, suaient, comme s'ils eussent marché dans un four.

Aussi Victoria, qui n'était pas très vigoureuse, et John, qui avait un peu de ventre, faisaient-ils à chaque pas des « ouf! » découragés. Et comme il fallait monter pour atteindre la place, ils désespéraient d'arriver jamais au bout.

« Ah! gémissait la pauvre fille, vous avez bien tort de vous obstiner à aller à pied.

— N'importe, répliquait John, héroïque, je ne connais que mon devoir!... »

Tant bien que mal, exténués, en nage, ils parvinrent enfin au Palais Royal, d'où, après un coup d'œil rapide, ils s'enfoncèrent dans les ruelles qui s'entre-croisent entre le Muniçe et l'Hôtel des Postes.

Des cochers, qui les voyaient se trainer péniblement dans cette atmosphère embrasée, les suivaient, avec une obstination toute napolitaine, répétant sur tous les tons : « Signor!... Pétit vettoure!... Piccola carrozzella!... Signor! »

Rien n'y faisait!... John se redressait, plus fier à chacune de ces invites qui perçaient le cœur de Victoria.

Tout à coup, non loin de l'église Santa Chiara, après l'ascension d'un raidillon ensoleillé, la femme de chambre s'arrêta.

« Non, là, vrai, je n'en peux plus! »

Et de son mouchoir, déjà trempé, elle épongeait son front ruisselant, où se collaient lamentablement ses fausses frisettes.

« De grâce, monsieur Cockburn, entrons dans ce café. Je meurs de soif. »

La tentation, cette fois, était bien forte, car John, de son côté, avait le gosier sec comme le Sahara. Il se raidit pourtant et refusa encore.

« Non, dit-il, je ne puis accepter à boire. Continuons.

— Eh bien, soit, vous ne boirez pas! Mais, par pitié, entrons là. Vous me regarderez, c'est entendu! Moi, j'ai trop soif! »

Après tout John, réfléchit qu'il n'avait pas le droit d'abandonner sa

compagne au milieu de ce quartier inconnu, pas plus que de l'empêcher de se désaltérer.

« Allons ! » fit-il.

Et il pénétra, derrière la brave fille, dans une petite *trattoria*, — bien décidé à la voir déguster sa boisson, sans faiblir.

Victoria eut d'abord assez de peine à se faire comprendre. Le patron, un Sicilien rébarbatif, s'évertuait à lui débiter d'interminables phrases, en un extraordinaire charabia, pour lui demander, selon toute apparence, ce qu'elle désirait prendre.

Désespérant de pouvoir préciser son goût, elle répondit « oui », de confiance, à une question inintelligible que le patron lui posa ; et celui-ci, ayant disparu, par une trappe, dans la cave de l'établissement, revint bientôt et déposa, sur la table crasseuse, en même temps que deux verres, un vaste *fiasco* de six litres, plein de vin de Ravello.

À peine apporté, le *fiasco* se couvrit de vapeur, témoignant ainsi de la fraîcheur du vin qu'il contenait, — lequel avait d'ailleurs une teinte dorée, infiniment appétissante.

Voyant que ses clients n'avaient pas l'habitude de manier un aussi volumineux flacon, le Sicilien le saisit et remplit, jusqu'au bord, les deux verres, qui semblèrent pleins d'or liquide et, à leur tour, se vêtirent d'une buée pleine de fraîches promesses.

Gloutonnement, Victoria saisit son verre et le vida d'un trait, tandis que John, stoïque, évitait même de regarder le sien.

« Ah ! quel nectar ! De ma vie je n'ai rien bu d'aussi exquis ! » dit la gourmande Américaine avec un soupir de satisfaction.

Puis, voyant la mine de Tantale qu'avait son compagnon, elle en eut pitié.

« Allons, monsieur Cockburn, laissez-vous aller. Buvez donc.

— Non, fit le malheureux d'une voix sourde.

— Je vous jure, foi de Victoria, que personne ne le saura. »

Les yeux de John étincelèrent. Après une suprême hésitation, il avança la main, saisit le verre tentateur et murmura :

« Bien vrai, vous ne le direz pas ?

— Puisque je vous le jure. »

Alors, avec une sorte de frénésie, il engloutit le vin versé, se versa un second verre, puis un troisième, qui disparurent comme trois gouttes d'eau dans un banc de sable.

Le rouge lui était venu aux joues et, mis tout à fait en gaieté par cette triple rasade, il se montra soudain très loquace.

« Ah! ah! fit-il avec des claquements de langue, vous voudriez savoir, miss Victoria, où se trouve le fameux timbre?

— Dame, n'est-ce pas bien naturel?

— Oh! oh! vous êtes une curieuse et, quoique vous m'ayez régalez d'un bien bon vin, je ne vous le dirai pas.

— A votre aise, fit Victoria très calme. Je vous l'ai demandé, cela ne se peut pas; tant pis, on s'en passera!

— Naturellement, il faudra vous en passer!... Mais pardieu, je vais regoûter de ce vin. La preuve qu'il est bon, c'est qu'il donne soif. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un quatrième verre alla, séance tenante, retrouver les trois autres.

John, maintenant, chantonnait, tambourinait sur la table, souriait à Victoria.

« Eh bien, si je vous le disais, pourtant, où il est?

— Quoi donc? interrogea naïvement Victoria.

— Mais le timbre, ma bonne, le timbre! Le fameux timbre!

— Ma foi, reprit la femme de chambre, en affectant un air détaché, je n'y tiens pas, puisque cela peut vous attirer de l'ennui.

— De l'ennui? Après tout, je suis bien libre de dire ce que je veux, n'est-ce pas?... Cristi, que j'ai soif! »

Et, comme conséquence de cette constatation, un cinquième verre disparut dans le gosier de John.

Tout en se gardant bien de le pousser, Victoria le regardait boire et l'idée lui vint de profiter d'une conjoncture qu'elle n'était pas coupable, en somme, d'avoir provoquée.

Au teint allumé, au verbiage croissant de son invité, elle reconnaissait que le vin exerçait son ordinaire influence, et, comme elle n'ignorait pas que les buveurs supportent malaisément la contradiction, elle résolut d'en jouer sans retard.

« Non, monsieur John, dit-elle, je ne veux pas que vous me dévoiliez rien au sujet du timbre du Brahmapoutre. Je ne le veux pas, vous m'entendez!... Ce ne serait pas honnête.

— Pas honnête? Qui est-ce qui dit que je ne suis pas honnête? Je suis honnête, entendez-vous? Oui, très honnête!... Ah! là, là, que j'ai donc soif!... »

Ayant dit, John lampa un sixième verre.

« Vous prétendiez, reprit-il avec des hoquets, que je n'étais pas honnête?

— Mais non, monsieur John, mais non!

— Si, vous l'avez dit.... Eh bien, pour vous prouver que je suis très honnête, je vais vous dire où il est, ce timbre de malheur.

— Non, je ne veux pas. C'est très mal, monsieur John, ce que vous faites là.

— Ah! c'est très mal? Eh bien! il est chez.... »

Comme il accompagnait sa phrase d'un geste trop plein d'ampleur, il accrocha le *fiasco*, qui tomba sur le sol et se brisa avec un grand fracas, répandant alentour le vin dont il était encore, aux trois quarts plein.

Il n'en fallut pas plus pour interrompre la révélation de John et lui donner un accès d'hilarité inextinguible.

Cependant, le patron s'était avancé et, d'un air furieux, il baragouinait des invectives, en montrant sa salle inondée par une vaste flaque odorante.

La gaieté de John en fut portée à son comble, ce qui acheva d'exaspérer le farouche Sicilien.

Déjà, celui-ci s'avavançait, pour saisir son maladroit et joyeux client, quand Victoria lui glissa une pièce d'or dont la vue fit naître un sourire sur son visage courroucé.

« *Grazzie!... Grazzie!...* répéta le gargotier ravi, qui eût offert, à ce prix, tous ses *fiaschi* à briser.

Ensuite, Victoria se leva, prit le bras de John qui se laissa faire, et l'entraîna dans la rue, riant toujours.

Elle le poussa alors dans un des fiacres qui les avaient suivis et qui les attendaient, en conscience, devant la porte.

« Au Grand-Hôtel », dit-elle au cocher.

D'abord John, un peu étourdi par cette brusque sortie, demeura tranquille sur le coussin du fiacre découvert qui l'emportait.

Mais, réveillé tout à coup par la vive lumière et par les cahots de la voiture, il se dressa, au risque de perdre vingt fois l'équilibre et se mit à crier :

« Oui, oui, je veux dire où il est, ce timbre extraordinaire! »

Épouvantée, cette fois, tout de bon, Victoria s'évertua à le faire rasseoir, lui répétant, non plus pour le plaisir de le contredire, mais pour tenter de le calmer et éviter une chute dangereuse ou une algarade compromettante :

« Mais non, mon ami, mon cher ami, je vous en conjure, ne dites rien et rasseyez-vous. »

Déjà, des badauds, intrigués par les allures étranges de John qui, debout, gesticulait comme un forcené, s'arrêtaient, le regardaient passer et haussaient les épaules en souriant.

Le patron baragouinait des invectives.

« Écoutez tous, vociféra-t-il, et sachez où se trouve ce timbre, unique au monde!

— Au nom du ciel, implorait Victoria, taisez-vous!

— Me taire? Non, jamais! Ce serait infâme! Je dois parler enfin, dans un but humanitaire!... Accourez, accourez tous et venez recevoir la bonne parole! »

Il faisait des gestes circulaires, pour appeler tous ceux qui passaient à portée du fiacre. Des gamins accouraient et l'excitaient de leurs cris, tandis que Victoria, confondue, se couvrait le visage de ses mains et perdait contenance.

« Accourez! Accourez! » hurlait toujours John, à pleins poumons.

Et le groupe, que l'étrange équipage entraînait à sa suite, grossissait de seconde en seconde. Des hommes, des femmes, des chiens, couraient pêle-mêle, les uns riant, les autres aboyant, en un tumulte qui semblait amuser au dernier point l'orateur improvisé.

Enfin, lorsqu'il jugea son auditoire suffisant, hors d'haleine, il se campa superbement et, d'une voix de stentor, il cria : « Il est chez Albrandi! Il est chez Albrandi! » à quoi cent bouches répondirent, par une immense clameur : « *Evviva il principe Albrandi!* »

C'était maintenant un charivari assourdissant.

John, rouge à tomber d'apoplexie, braillait sans relâche : « Il est chez Albrandi! Il est chez Albrandi! »

Et la foule, toujours croissante, des coureurs de reprendre, au milieu des rires et des huées : « Albrandi! Albrandi! »

Lorsque ce flot déboucha dans la Villa Nationale, une multitude d'équipages, venus là pour la promenade à l'heure élégante, durent se ranger en hâte, au grand effroi des belles dames, couchées dans les landaus, qui craignaient un soulèvement populaire.

Les agents de police, débordés, sur les dents, tentaient en vain d'arrêter le torrent et d'approcher le fiacre, où John continuait ses révélations sensationnelles.

Il fallut plus d'un quart d'heure à l'extravagante caravane pour gagner l'hôtel, à grand renfort de tapage et de vociférations.

Les tramways du Pausilippe étaient interceptés; deux trains de Pouzoles, en panne à la Torretta, attendaient que le chemin fût praticable; les landaus, les victorias, les fiacres, enchevêtrés dans un inextricable toha-bohu, renonçaient à chercher une issue.

Il y avait des curieux dans les caroubiers, sur les palmiers, aux becs de gaz, partout où l'on pouvait se hisser sur un observatoire; — et le même

mot, clamé par des milliers de poitrines, se propageait en vagues sonores jusqu'au dernier rang de la cohue qui répétait de confiance : « Albrandi!... Albrandi! »

Comme le fiacre s'était, non sans peine, approché du perron de l'hôtel, le landau de Betty et de William y parvint au même instant.

« Eh bien ! Mais qu'y a-t-il donc ? Une émeute ? » fit William, en mettant pied à terre.

Alors seulement, il distingua dans la rumeur le nom d'Albrandi, et il aperçut John, encore debout dans sa voiture, refusant d'en descendre et continuant à répéter à tue-tête :

« Il est chez Albrandi!... Il est chez Albrandi! »

« Misérable ! » fit-il, sans savoir au juste de quoi il s'agissait.

Et s'élançant sur son domestique, il le saisit à la gorge, le renversa presque à terre et le contraignit à rentrer dans l'hôtel, avec de grands coups de pied, au milieu de l'hilarité des gens de service accourus.

A son tour, Betty s'était approchée du fiacre où Victoria, plus morte que vive de peur et de honte, n'avait pas la force de bouger.

« Quoi ? demanda la jeune fille. Que signifie cela ? Qu'est-ce que cet Albrandi ? Qu'y a-t-il chez lui ?

— Le timbre-poste, miss ! »

Elle n'en put dire davantage, car sa voix s'étrangla dans sa gorge, tandis qu'elle tombait, de tout son long, sur les dalles.

Deux domestiques durent l'enlever évanouie, pour la porter à sa chambre, et Betty rentra derrière elle.

Cependant, la foule attirant la foule, l'agglomération qui encombra la rue, devenait inquiétante. Toutes les communications étaient interrompues, les voitures bloquées, les piétons écrasés dans tous les coins, les corbeilles de fleurs et les pelouses saccagées.

De tous les côtés à la fois des reporters accouraient, en quête de nouvelles, et stationnaient les uns et les autres pour savoir de quoi il s'agissait.

Mais personne, on le devine, ne pouvait les renseigner d'une façon bien exacte et bien catégorique.

Aussi, dans tous les groupes, était-ce des colloques bruyants et sans fin, dont le bruit se répercutait dans toutes les rues avoisinantes!...

La foule jacassait... jacassait... sans savoir au sujet de quoi...

On n'était fixé que sur un point, c'est qu'il s'était passé quelque chose de très extraordinaire « chez le prince Albrandi ».

A la fin, les agents de police durent requérir la force armée.

Et, comme le désordre était à son comble, des clairons retentirent à l'autre bout de la Villa.

Il n'en fallut pas davantage pour dissoudre ce groupe énorme qui se fondit, comme un nuage de poussière, à travers les rues voisines, et laissa bientôt la place nette.

Mais au moment où les soldats passaient sous les fenêtres du Grand-Hôtel, dans la rue dégagée par enchantement, une croisée du troisième étage s'ouvrit, et la tête ébouriffée de John, émergeant tout à coup, lança une dernière fois, dans l'air tiède et calme du soir, ces quatre mots sacramentels :

« Il est chez Albrandi ! »

Le majordome multipliait ses salutations.

XXII

OÙ IL EST ÉTABLI QUE WILLIAM ET BETTY, ARRIVÉS AU BUT, DÉSESPÈRENT
CEPENDANT D'Y JAMAIS ATTEINDRE

Lorsque, à l'heure du dîner, William et Betty se retrouvèrent dans la salle à manger du Grand-Hôtel, ils étaient d'humeur fort différente.

La jeune fille dissimulait à peine, sous un sourire aimable, la joie que lui causait la découverte inopinée du précieux secret. William, lui, très perplexe, se demandait si John avait réellement bavardé ou bien si ce nom d'Albrandi, proclamé par lui, avait simplement échappé à son exubérance momentanée, sans autre commentaire.

Ni l'un ni l'autre cependant ne laissa rien paraître de ses intimes préoccupations et, durant tout le repas, ils échangèrent leurs impressions sur Naples. Mais, dans leurs allusions à leur promenade de l'après-midi, nulle mention ne fut faite à la somptueuse demeure du prince, non plus qu'à la manifestation de la Villa Nationale ; — et ce silence là-dessus, bien qu'explicable, était d'autant plus singulier, qu'il s'agissait, en somme, des deux particularités marquantes de la journée.

Le malaise de William s'en accrut, car il en conclut, assez logiquement,

que si Betty ne demandait, à ce sujet, aucun éclaircissement supplémentaire, c'est qu'apparemment elle était tout à fait édifiée.

Miss Scott demeura d'ailleurs impénétrable et le malheureux William, en se levant de table, n'était pas plus avancé qu'en s'y asseyant.

L'important pour lui, maintenant, était de rééditer avec le prince Albrandi la manœuvre qui lui avait si bien réussi avec M. Moulineau, c'est-à-dire de le voir seul et avant miss Betty.

Or, comme la jeune Américaine pouvait avoir sinon des certitudes, au moins de dangereux soupçons sur ce nom d'Albrandi, mille fois clamé à ses oreilles, il était de toute nécessité d'agir sans aucun retard.

William, d'autant plus inquiet que John, encore hors d'état de subir un interrogatoire, n'avait pu le fixer exactement sur la situation, résolut donc de se rendre incontinent chez le prince.

Il profita du mouvement provoqué par les convives de la table d'hôte, qui quittaient la salle à manger, pour se glisser dans un groupe, gagner le vestibule et le perron.

Mais Betty ne l'avait pas perdu de vue et elle se trouva derrière lui, comme il descendait la première marche.

« Vous sortez? demanda-t-elle.

— Ah! vous êtes là?... répliqua le jeune homme, en se retournant fort désappointé.

— Dame! je vous cours après. Vous vous sauvez comme un vulgaire commandeur. »

William éprouvait le plus vif mécontentement et prenait tout juste la peine de le cacher.

« Oui, fit Betty, je suis très indiscreète et très importune, mais je vous ai prévenu. Il ne m'est pas possible de vous laisser sortir seul, surtout sans argent. Songez donc, s'il vous arrivait quelque chose!... »

On pense bien que Betty avait eu, elle aussi, l'idée de courir chez le prince, mais comme elle ne doutait pas que son rival n'y allât lui-même, le plus urgent était de l'en empêcher et d'éviter, par une surveillance incessante, qu'elle fût devancée, quitte à remettre elle-même sa propre visite.

« La soirée est admirable, dit-elle. Vous plairait-il de faire un tour?

— Si vous voulez!... » répondit William, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Sur ces mots, ils partirent, à pied, remontèrent vers la ville et marchèrent longtemps, parlant toujours de choses insignifiantes.

Pourtant, quand l'heure fut passée de se présenter décemment chez le

prince, ils s'avouèrent une grande lassitude, s'en revinrent vers l'hôtel et regagnèrent leurs chambres, non sans recommander en grand mystère, l'un à John, l'autre à Victoria, de les réveiller chacun, le lendemain matin, à six heures.

Ainsi fut fait.

William, tout en s'habillant, avait ouvert sa fenêtre sur le golfe et respirait la brise matinale, heureux déjà de son triomphe qu'il croyait prochain.

« C'est peut-être un peu tôt pour aller chez le prince, se disait-il.... Bah!... Ces Napolitains sont paresseux, mais sans façons.... Le prince me fera entrer dans sa chambre.... Et puis, enfin, je n'ai pas le choix. »

Une chose pourtant le rembrunit. John, dégrisé, convint, d'un air humble et contrit, qu'en effet il avait bien révélé à Victoria que c'était chez Albrandi que se trouvait le timbre du Maharajah.

Le jeune homme acheva sa toilette d'autant plus vite, prit ses gants, son chapeau, et comme sept heures sonnaient, sortit de sa chambre.

A peine avait-il fait dix pas dans le corridor, qu'un cri de dépit lui échappa :

« Comment! encore vous?

— Mon Dieu, oui. »

C'était Betty, Betty elle-même, qui, réveillée à l'heure dite par Victoria, s'était levée en hâte, de son côté, et se trouvait à présent fort déconfitée que son rival eût eu la même pensée.

Un instant, ils demeurèrent à se dévisager, sans trop savoir que dire ni comment justifier cette ardeur matinale.

A la fin, vaincue par le ridicule du mystère dont ils persistaient à entourer le but de leurs sorties, but plus connu maintenant que le secret de Polichinelle, Betty se mit à rire et dit :

« Puisqu'il n'y a pas moyen de faire seul ses affaires, allons-nous ensemble chez le prince Albrandi? »

D'abord, William fut médiocrement satisfait d'obtenir cette éclatante confirmation des aveux que John lui avait faits, une heure auparavant. Mais, s'il était parfois pessimiste, ses découragements duraient peu, à cause de son énergie toujours renaissante et de l'excellent caractère dont il était doué.

« Ma foi, répondit-il presque gaiement, ce serait peut-être encore le meilleur parti à prendre!...

— Vrai? Cela ne vous ennuierait pas?

— Pas plus qu'un événement impossible à éviter. »

— En ce cas, nous sommes bien bons de nous lever à une heure aussi induc. Si nous attendions midi?

— C'est l'heure de la sieste.

— Dix heures, alors?

— Soit.

— Donc, à tout à l'heure.

— A tout à l'heure. »

Et chacun rentra dans sa chambre pour y goûter un petit supplément de sommeil, assez content, au fond, que la situation fût tirée au clair.

Vers dix heures moins un quart, John remit à son maître une enveloppe close, paraissant gonflée de papiers.

« C'est Victoria, dit le domestique, qui vient de me remettre cela pour monsieur. »

De l'enveloppe, aussitôt ouverte, William tira une petite carte de visite et vingt beaux billets de mille francs.

C'était Betty qui, n'ayant plus d'intérêt à laisser son rival sans argent, les lui envoyait.

La carte était ainsi libellée :

« BETTY SCOTT, ravie de perdre un créancier en conservant un ami, prie Monsieur William Keniss d'accepter le contenu de ce pli et de se souvenir qu'aux termes de ses engagements, il doit, à partir de ce matin, redevenir galant. »

« Quelle fille extraordinaire! murmura le jeune homme. Quelle nature généreuse! quelle intrépidité! Et comme elle sait mettre à toutes ses démarches une grâce délicieuse! »

Et il glissa les billets dans sa poche, puis la carte elle-même, qu'il ne put s'empêcher de porter au préalable à ses lèvres.

On juge s'il se confondit en remerciements sincères et en délicats madrigaux, lorsqu'un quart d'heure après, il retrouva au salon sa jolie rivale. Il raconta aussi, avec forcé détails, sa visite au Maharajah, qu'il n'avait plus de raison maintenant de dissimuler.

Betty en rit de bon cœur, lui donna sa petite main à baiser, sans affectation, sans minauderie de mauvais aloi, et dit ensuite :

« Je crois, mon cher concurrent, qu'il est temps de nous mettre en route. Tiens, ajouta-t-elle, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, quel est ce bel équipage? »

William regarda et, charmé lui-même par la bonne tenue de l'attelage, il dit à Betty :

« Nous allons voir cela de plus près, en passant.... »

Déjà, ils étaient dans le vestibule, lorsqu'un gros monsieur très brun, avec des moustaches noires en coup de sabre, un long nez crochu, de grosses mains gantées de jaune, entra lui-même et, l'air furieux, apostropha le majordome de l'hôtel, qui se trouvait là.

« Monsieur, s'écria-t-il, on vient de m'apprendre qu'il s'est produit hier, devant cet hôtel, une manifestation scandaleuse où mon nom a été, paraît-il, fort grossièrement mêlé! »

Le majordome qui, sans doute, connaissait bien le nouvel arrivant, multipliait les salutations et, très embarrassé, ne trouvait à dire que : « Mais, monsieur le prince.... Mais, monsieur le prince.... »

— Il n'y a pas de monsieur le prince qui tiennent, interrompit le gros homme, en gesticulant. C'est, m'a-t-on assuré, un faquin d'ici qui a provoqué cette saturnale et je vous préviens que l'affaire n'en restera pas là.

— Mais, monsieur le prince... balbutiait le majordome, en saluant toujours, de plus en plus interloqué.

— Eh! bien, quoi?... Qu'avez-vous à dire?...

— Voilà... voici... il n'y a pas de ma faute.... »

Il était évident que le majordome eût bien voulu être à mille lieues de son farouche interlocuteur. Il avait perdu tout aplomb et ne savait plus trouver une seule excuse acceptable.

William et Betty n'avaient pas perdu un mot de cette scène et avaient bien vite deviné en présence de qui ils se trouvaient.

Il parut donc convenable au jeune Américain d'intervenir dans un débat où il avait, en somme, sa part de responsabilité et, quelque peu engageante que fût l'entrée en matière, il y vit aussi une occasion providentielle d'arriver à ses fins.

« N'est-ce pas à monsieur le prince Albrandi que j'ai l'honneur de parler? fit-il en s'avancant, le chapeau à la main.

— Au prince Albrandi lui-même, répondit l'interpellé, en toisant William avec hauteur, et sans se découvrir.

— En ce cas, poursuivit le jeune homme, qui ne parut pas s'apercevoir de l'arrogance du prince, c'est à moi de vous présenter des excuses, au sujet de la fâcheuse plaisanterie, à laquelle vous venez de faire allusion. Au surplus, j'allais chez vous.

— Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? interrogea dédaigneusement le prince.

— A Monsieur William Keniss, de New-York. Si vous voulez bien prendre la peine d'entrer un instant dans ce salon, j'aurai l'honneur de vous expliquer....

— Alors, c'est à vous que je dois demander raison de cette pasquinade? »

Le prince, sans se rappeler que c'était ce même M. Keniss, qui lui avait envoyé un télégramme de Paris, posa la question avec une morgue si offensante, que William ne put feindre de ne la point remarquer et qu'il répliqua, d'un ton glacial :

« Non, monsieur, à mon valet de chambre, à qui j'avais cru devoir me substituer, mais avec qui je vais vous laisser discuter, pour peu que vous le jugiez bon. »

Rien ne vaut, pour confondre l'insolence, un propos froidement poli, qui met aussitôt l'insolent dans un gênant état d'infériorité.

Telle fut la surprise du prince qu'on osât le prendre avec lui sur un tel ton, qu'il estima son interlocuteur un personnage considérable, se décoarvrit et reprit, très radouci :

« Je suis prêt, monsieur, à entendre vos explications. »

Et, suivi de William ainsi que de Betty, il pénétra dans le salon.

Là, le jeune Américain, en quelques mots, conta l'aventure au prince Albrandi, lui détailla les raisons qui avaient fait crier son nom à tous les échos de la Villa, et termina en lui exprimant de nouveau tous ses regrets, au sujet d'une inconvenance, attribuable à l'étourderie, bien plutôt qu'au désir de désobliger un galant homme.

Quand William vit que le prince, très amusé de son récit, avait repris son calme et semblait disposé à faire oublier sa première attitude, il lui dévoila, sans détours, le but de son voyage, lui apprit la part importante qu'il y avait et priant de s'approcher Betty, qui était demeurée à l'écart, il dit au prince, en manière de conclusion :

« Voici ma rivale, miss Betty Scott, également de New-York, dont je suis fier de me dire, malgré notre concurrence, le meilleur et le plus fidèle ami. »

Alors, en dépit de son épaisseur, le prince Albrandi prodigua toutes ses grâces; il s'excusa, à son tour, de s'être montré d'abord sous un jour si défavorable et manifesta l'intention très arrêtée d'être agréable à ses deux confrères en philatélie.

« Par exemple, dit-il, une chose me désole : c'est que ce timbre, que j'ai en effet, et qui est l'objet de vos ardents désirs, n'est point à vendre.

— Même si vous en fixiez le prix à votre convenance? » demanda insidieusement William.

Le prince hésita devant la magnificence de cette offre déguisée, mais l'orgueil l'emporta, dans cet instant, sur la cupidité, et il répondit :

« Non, n'insistez pas. C'est la plus belle pièce de ma collection et je ne puis m'en dessaisir.

— Deux cent mille francs, insinua Betty.

— Non, non, fit brusquement Albrandi, comme s'il eût craint de se laisser tenter. En tout cas, poursuivit-il, je compte que vous voudrez bien faire à ma collection l'honneur de l'examiner. Bien des connaisseurs en font grand cas, et votre suffrage, à cet égard, me sera précieux.

— Comment donc ! Comment donc ! firent d'une

seule voix William et Betty, ravis de l'excellente occasion qui s'offrait à eux.

— Et tenez, reprit le prince, je donne justement demain soir une fête dans mon palais du Pausilippe. Je serai heureux et flatté que vous ne dédaigniez pas d'y paraître. Pardonnez-moi l'impromptu de l'invitation, en raison de ce qu'elle est faite de grand cœur. »

On ne pouvait répondre à de telles prévenances qu'en acceptant. Les deux jeunes gens promirent donc tout ce que le prince voulut et déclarèrent, lorsqu'il eut pris congé, qu'il était le grand seigneur le plus charmant du monde.

Cependant, cette pensée qu'ils avaient fait un voyage inutile et que le

Le prince toisa William avec hauteur.

timbre, enfin trouvé, leur échappait, les remplissait d'une lourde mélancolie.

« Nous aurons, du moins, dit philosophiquement Betty, la satisfaction de le contempler.

— C'est bien mince!... » répondit William.

Ils eurent, ce jour-là, une autre visite, celle du questeur lui-même, qui venait se renseigner, lui aussi, au sujet du scandale de la veille.

Cet aimable homme, bien différent des policiers du nord, ne s'évertuait pas à prendre un masque effrayant et sinistre. Il se divertit au dernier point du récit que William recommença à son intention et parut enchanté que les deux Américains fussent invités, pour le lendemain, chez le prince Albrandi.

« Nous nous y retrouverons, dit-il, et je m'en félicite. »

Et, comme il se levait pour se retirer, il ajouta :]

« A propos, je suis sur la trace de votre voleur. On l'a vu dans divers endroits. J'aurai, demain soir, avec le plaisir de vous voir, celui de vous raconter son arrestation. »

William et Betty arrivèrent.

XXIII

COMME QUOI LE PRINCE ALBRANDI SE REPENTIT D'AVOIR DONNÉ SA FÊTE

C'était un événement, dans Naples, que la fête, depuis longtemps annoncée, du prince Albrandi.

A cause de son installation magnifique, de son amour du luxe, de l'illustration de sa famille alliée aux Carracciolo, aux Carafa, aux Sangro et à toute la noblesse des Deux-Siciles, on le considérait comme une personnalité marquante du pays, et ses réceptions étaient les plus courues de toutes.

Il avait, comme on pense, ses amis et ses détracteurs qui, tous, et ces derniers surtout, jouissaient de son faste et se régalaient en permanence à sa table. On l'entourait d'autant plus qu'en dehors des plaisirs qu'il offrait en prodigue, il donnait souvent l'occasion d'effectuer de fructueuses opérations.

Le prince, en effet, était collectionneur enragé, mais non pas collectionneur pour la jouissance intime et savoureuse de l'objet déniché par hasard ou de la pièce désirée, obtenue après de patientes recherches.

Il collectionnait pour collectionner, pour étaler chez lui le plus possible

de choses brillantes et coûteuses, avec plus d'ostentation que de goût, avec plus d'orgueil que de conviction.

C'est ainsi que plusieurs salles de son palais étaient affectées à l'exhibition permanente de ses nombreux achats : tableaux, sculptures, antiquités, chinoiseries, bibelots d'Orient, meubles, minéraux, coquillages, médailles et enfin timbres-poste.

Mais ces objets, achetés de toutes mains, accumulés à profusion, d'une authenticité souvent douteuse, révélaient seulement le désir d'éblouir, à l'exclusion de toute intention d'art et de toute esthétique.

Il n'y avait chez lui qu'une collection complète et sans défaut, celle des parasites et des pique-assiettes qui l'aidaient à gaspiller royalement sa fortune.

Aussi ne se privait-on pas, sous le manteau, de répandre les bruits les plus désobligeants à son sujet, et le raconter du jour était qu'il n'avait organisé cette fête, destinée à effacer toutes les autres par son éclat, que pour donner le change sur sa situation financière et reconsolider son crédit, gravement ébranlé.

Quoi qu'il en fût, on s'en promettait le plus grand divertissement et nul des heureux élus ne s'avisa de décliner l'invitation.

De fait, le palais du Pausilippe offrait, ce soir-là, le spectacle d'une véritable féerie.

Dès l'entrée des jardins, on s'engageait sous une voûte lumineuse, — et il suffit d'avoir une fois contemplé des illuminations à Naples, au mois de septembre par exemple, le jour de la fête de Notre-Dame-de-Piedigrotta, pour savoir que les Napolitains sont, dans ce genre de décorations, des maîtres inégalables.

Les moindres arbustes fourmillaient de feux multicolores ; les pelouses, les parterres disparaissaient sous un tapis étincelant ; des projections électriques, braquées sur les jets d'eau, donnaient l'illusion d'un prestigieux jaillissement de perles et de diamants.

Les contours du palais, les margelles des bassins, les bordures des allées, les parapets des terrasses étaient enguirlandés par des cordons de lumières qui éclairaient la nuit à une grande distance et qui ravissaient la vue.

Comme la soirée était d'un calme enchanteur, à peine rafraîchie par une brise délicate, tout flambait, tout resplendissait, d'un bout à l'autre du domaine.

Une double baie de laquais poudrés, à la livrée du prince, en habits verts à la française, se tenaient sur le perren et dans le vaste vestibule,

transformé en hall, rempli de plantes rares et de lustres embrasés, était le prince lui-même qui recevait, avec un accueillant sourire, ses innombrables invités.

Vers onze heures, William et Betty arrivèrent.

« Oh! prince, ne put s'empêcher de déclarer le jeune Américain, nous vivons aujourd'hui, non pas une soirée, mais mille et une nuits!

— Vous êtes indulgent », répliqua Albrandi, en s'inclinant.

Puis, s'adressant à Betty, il lui dit :

« Comme vous êtes, miss, nouvelle venue à Naples et que vous n'y connaissez personne, je vous garde auprès de moi et je demande à vous faire moi-même les honneurs de ma maison. Et à vous aussi, monsieur Keniss. »

Les deux jeunes gens, ravis de tant de bonne grâce, acquiescèrent par un salut et se rangèrent, derrière le prince, pour laisser approcher les nouveaux arrivants.

Une foule de gens se présentaient : des princes, des ducs, des marquis, des chevaliers, jusqu'à des chanoines et des évêques. Tous les titres de la terre défilaient, pressés, confondus dans le plus curieux pêle-mêle.

Des diplomates survenaient en grand uniforme, chamarrés de cordons, de plaques, de crachats de toutes sortes, dont les couleurs et les dorures chatoyaient sous les flots de lumière tombant des lustres, des lampadaires et des girandoles; puis des dames décolletées, couvertes de pierreries.

A son tour, arriva le questeur qui, ayant aperçu William, vint à lui, la main tendue et lui dit, après les premières politesses :

« Bonne nouvelle, monsieur. On arrête en ce moment votre escroc. Son gîte est découvert, des ordres donnés et il n'a tenu qu'à un hasard que la capture ne se fit dans l'après-midi. »

Tandis que M. Petto parlait, le maître d'hôtel annonça :

« Monsieur le consul général de Russie! Monsieur le comte Orsikoff! »

Les deux personnages, aussi chamarrés l'un que l'autre de décorations et de plaques, s'avancèrent, et le consul dit au prince :

« Mon cher prince, je vous présente un de mes compatriotes, arrivé récemment de Paris et chaudement recommandé à moi par l'ambassadeur de Sa Majesté le Tsar en France. Je me suis permis de l'amener au milieu de toutes ces merveilles....

— Comment donc! s'écria Albrandi, vous avez eu la plus heureuse inspiration, et monsieur le comte est le bienvenu. »

En quittant le prince, le comte et le consul passèrent près du groupe formé par William et Betty.

D'un même mouvement, les deux Américains, qui tournaient le dos, se retournèrent et eurent un même geste de saisissement.

De son côté, le comte Orsikoff, qui les vit tout à coup face à face, laissa paraître une expression de stupeur, pâlit et se détourna brusquement.

« N'est-ce pas inouï ? murmura William à l'oreille de Betty.

— Certes, fit la jeune fille, rien n'est plus extraordinaire, et j'aurais d'emblée reconnu notre voleur à ces yeux-là, si je n'eusse su qu'on était en train de le coffrer.

— Nous sommes fous, conclut en riant William, nous voyons partout cette canaille. C'est une obsession contre laquelle il faut réagir.... »

Cependant, comme les salons étaient pleins et qu'il n'arrivait plus personne, le prince offrit le bras à Betty et la conduisit, à travers le palais, jusqu'à la terrasse donnant sur le golfe.

Le panorama y était incomparable.

En face, dans l'éloignement, scintillaient les lumières de toutes les villes étalées au bord de la mer, Portici, Resina, Torre del Greco, Torre Annunziata, Castellamare, Vicameta, Sorrente, Mana.... C'était comme un autre cordon brillant qui prolongeait les illuminations du parc et enserrait tout le golfe au-dessus duquel rougeoyait, tel un rubis colossal, l'aigrette du feu du Vésuve.

A un signal donné, des jets électriques éclairèrent soudain les flots sombres dont on percevait le clapotis, au pied même de la terrasse, et des bateaux passèrent et repassèrent, chargés de musiciens, d'où montait un concert d'une douceur incomparable.

Chacun s'exclamait d'admiration ; l'on regardait, l'on écoutait avec ravissement, et cette extase dura jusqu'à ce que le maître du logis eût invité la compagnie à visiter ses collections, connues déjà de presque tout le monde, mais qu'il aimait montrer de nouveau, à la moindre occasion.

On parcourut de la sorte toute une suite de galeries, bordées de vitrines, où s'entassaient les objets les plus divers, et l'on parvint enfin à une sorte de cabinet, dont la tenture était uniquement composée de timbres-poste, juxtaposés de manière à représenter des arabesques et des dessins extrêmement variés.

« Voilà le temple ! » dit le prince à Betty.

Puis il ouvrit lui-même un petit meuble précieux, placé au centre du cabinet et d'où il retira un gros album, formé de plusieurs centaines de feuilles volantes de parchemin lisse.

C'était la collection de timbres.

« Cette collection, dit le prince à très haute voix, pour être entendu à la

ronde, — car il ne dédaignait pas de faire lui-même le boniment, — cette collection vaut environ un million et demi. C'est du moins ce qu'elle m'a coûté. Vous voyez, continua-t-il, en étalant quelques-unes des feuilles que les timbres y sont fort nombreux. J'en ai d'infiniment rares, à filigranes à peine visibles, ou retournés, ou omis, en un mot des pièces uniques. Mais la perle de mon album, c'est ceci. »

A ces derniers mots, il tira de la masse une feuille, sur laquelle était fixé, au milieu, seul, resplendissant, le timbre doré du Brahmapoutre, que William et Betty contemplèrent, avec l'avidité que l'on devine et non sans éprouver un cruel sentiment d'envie.

« Ce timbre, reprit le prince, n'existe qu'à deux exemplaires : celui-ci et un autre qui est la propriété de monsieur Keniss, ici présent. Mais le mien, et je puis bien le dire sans désobliger mon aimable confrère, est le plus précieux de beaucoup, puisqu'il a cette indéniable supériorité de n'être point oblitéré. Hier encore, d'ailleurs, on m'en a offert deux cent mille francs. »

Un murmure, à ce chiffre, passa dans l'assistance, et bien des regards avides allèrent au menu carré de papier qui représentait une pareille somme.

Lorsque les invités eurent bien louangé la collection, avec plus de politesse que de sincérité, le prince ressortit du cabinet, suivi de son monde, en disant :

« Du reste, vous allez voir cette pièce incomparable dans des proportions qui vous permettront mieux de l'apprécier. »

En effet, dans une galerie sombre, tendue, à l'un de ses bouts, d'un vaste drap blanc, l'on put voir se projeter, grandie cent fois, par une lanterne magique, une petite photographie du fameux timbre.

« Voilà, dit William, qui est fort intéressant et que je n'ai jamais vu. Comment obtenez-vous cela ?

— Oh ! répondit le prince, rien n'est plus simple, — à la condition de n'employer que des photographies ou des reproductions, ou encore de se résigner à la perte de l'original, ce qui n'est pas souvent le cas. On fait donc tremper un fac-similé du timbre dans l'eau chaude, pendant deux heures ; puis on étale sur une lame de verre, chauffée légèrement, une mince couche de térébenthine ; on y applique le timbre, de manière que l'adhérence soit complète, et on laisse refroidir pendant deux autres heures. Après ce temps, on frotte le timbre au doigt mouillé, de façon à user le papier et à ne laisser contre la couche de térébenthine qu'une mince pellicule comprenant l'image. Cela fait, on recouvre le tout d'une

couche de vernis transparent et l'on a un positif prêt à être utilisé, dans la première lanterne venue.

— C'est très ingénieux, déclara William.

— Maintenant, fit le prince, je vais vous montrer une troisième fois le timbre du Brahmapoutre, encore plus grand. »

On sortit de la galerie et l'on regagna la terrasse extérieure.

Dans le trajet, Betty aperçut, à ne s'y pas méprendre, le comte Orsikoff qui se glissait dans la foule et retournait en arrière, vers le cabinet aux timbres; mais, comme elle n'était pas, après tout, chargée de surveiller les invités, elle poursuivit son chemin et n'y pensa plus.

Sur la terrasse, on avait fait une demi-obscurité, dont beaucoup d'abord ne comprirent pas le but, mais qui fut bientôt expliquée.

En effet, à un nouveau signal, une gerbe de fusées jaillit d'un ponton amarré sur le golfe, en face de la terrasse, et où l'on avait préparé un magnifique feu d'artifice.

Les fusées éclatèrent à une hauteur prodigieuse et retombèrent en pluie d'étoiles multicolores, d'un effet saisissant.

Puis il y eut une succession de bombes éblouissantes, de soleils, de chandelles romaines, de feux de bengale qui fusaient, éclataient, serpentaient, s'entre-croisaient en un brillant réseau de flamme et qui arrachaient, à chaque explosion, des clameurs enthousiastes aux spectateurs.

Mais ce fut bien autre chose quand, dans un embrasement gigantesque, l'on aperçut l'image du timbre du Maharajah, tracée en traits de feu dans un carré haut de dix mètres.

Cela ne dura qu'une minute, assez cependant pour provoquer un tonnerre de cris et d'applaudissements.

Enfin, un faisceau de quatre mille fusées partant à la fois termina cette moublable représentation, tandis que les rampes et les globes électriques de la terrasse se rallumaient, comme par enchantement.

Le prince fut alors assailli de compliments.

« C'est merveilleux!

— On n'a jamais rien vu de si admirable!

— De si grandiose!

— Le tableau est sans rival, digne du peintre et du cadre!

— Oh! que c'est beau! que c'est beau! »

Le consul de Russie était particulièrement empressé à traduire son enthousiasme.

« Mais, lui dit le prince, qu'avez-vous fait de monsieur le comte Orsikoff? A-t-il donc déserté la fête?

— Il m'a quitté, répondit le consul, après la lanterne magique, et je ne sais, en vérité, ce qu'il est devenu.

— Dites-lui bien, en tous cas, reprit aimablement le prince, combien j'ai été ravi de sa présence.... »

Il n'avait pas achevé le dernier mot qu'un laquais, fendant le groupe des complimenteurs, cria bouleversé :

« Monsieur le prince ! Monsieur le prince ! On vient de voler le timbre doré !

Les fusées éclatèrent.

— Eh ! que me chantez-vous là ?

— Volé ! monsieur le prince ! volé ! Il n'y a qu'un instant !

— Par qui ? Comment ? interrogea le prince, alarmé lui-même par le trouble et l'évidente bonne foi du domestique.

— Par un comte russe, le comte Orsikoff, je crois !

— Là, murmura Betty, je l'aurais parié, c'était Tilbury.

— C'était Spartivento, appuya William.

— Comment ! comment ! » demandait le consul de Russie.

Mais le prince s'était retourné, furieux, vers son valet de pied.

« Maladroit, lui dit-il, misérable !... Pourquoi ne l'as-tu pas rattrapé ?

— J'ai fait de mon mieux, je me suis jeté sur lui, je l'ai saisi par une de ses plaques, mais la plaque a cédé et il s'est sauvé. »

Ce disant, il montrait piteusement une grande étoile de Sainte-Anne de Russie, que tout le monde reconnut pour l'avoir vue briller, une heure auparavant, sur la poitrine du comte Orsikoff.

On courut bien vite au cabinet des timbres, où l'on ne put que vérifier les dires du domestique.

Les portes crochetées du meuble pendaient, disloquées; les feuilles de la collection, à l'exception de la principale, jonchaient le parquet, et le désordre du lieu indiquait assez l'événement dont il venait d'être le théâtre.

« Eh bien! dit sèchement le prince au consul, que dites-vous de cela, monsieur? Est-ce la coutume, chez vos boyards, de reconnaître ainsi l'hospitalité?

— J'ai été trompé comme vous, balbutiait l'infortuné diplomate. Cet homme n'était qu'un aventurier. Je ne le connaissais pas et, sans la lettre qu'il m'a remise comme étant de l'ambassadeur....

— Vous ferez bien, monsieur, d'être, une autre fois, plus circonspect, et de ne pas amener chez les gens des personnes dont vous n'êtes pas sûr! »

Et le prince, se tournant vers le questeur, ajouta :

« Voilà qui vous regarde, monsieur. Je compte sur votre diligence et votre dévouement.

— Rassurez-vous, prince, dit, d'un air important, le fonctionnaire, qui, on le sait, n'était jamais à court de promesses, cet homme sera pris demain! »

On se représente aisément le froid jeté sur la fête par cette algarade inattendue.

En dépit des efforts du prince qui, grand seigneur jusqu'au bout, se multipliait et affectait la plus grande indifférence, le charme était rompu.

Les invités comprenaient que, malgré son calme apparent, leur hôte n'avait plus guère le cœur à s'amuser ou à voir s'amuser les autres.

Aussi se tenaient-ils, d'un air embarrassé et par groupes épars, dans les coins, et ne parlaient-ils plus qu'à mi-voix, — comme s'il y eût eu quelqu'un de malade dans l'appartement.

« Voyons!... s'écria le prince Albrandi, essayant de secouer la torpeur générale, que cet événement n'empêche pas la fête de continuer!... »

Mais personne ne tint compte de ces paroles, car le malaise, qui régnait sur la brillante assemblée, était maintenant devenu tout à fait insurmontable.

Peu à peu les salons se dégarnirent, et il resta tout juste assez d'invités

pour utiliser les superbes accessoires du cotillon que le prince avait fait préparer.

William et Betty se retirèrent d'assez bonne heure, à la grande désolation de leur hôte, qui insistait pour les retenir et qui leur fit promettre de revenir le voir. Et tandis qu'un landau les ramenait au Grand-Hôtel, ils épiloguèrent sur ce vol étrange et sur l'audace qu'il avait fallu à leur escroc, pour le perpétrer au milieu d'une aussi nombreuse réunion.

« Il est heureux, conclut William, qu'on l'ait vu opérer, car, le but de notre voyage étant connu, on ne se fût pas fait faute de nous incriminer. »

Un agent lui remet un télégramme.

XXIV

OU WILLIAM ET BETTY, QUOIQUE VOLÉS, FAILLIRENT CEPENDANT ÊTRE PRIS
POUR DES VOLEURS

Dès le matin, ayant à peine pris le temps de dormir quelques heures, William et Betty s'embarquèrent pour aller passer la journée à Capri.

« Ma foi, disait le jeune homme, tandis que le vapeur glissait sur les eaux calmes du golfe, il ne faut pas que nous ayons tout perdu. A défaut du timbre, rapportons des souvenirs et explorons un peu le pays.

— C'est égal, reprenait Betty, avouez que c'est vexant et que notre aventure est bien faite pour impatienter.

— Bah ! Vous vous exaltez, miss, en pure perte. Ne pensons plus à cela et délectons-nous à cette admirable nature. »

Le bateau, qui traversait le golfe obliquement, passait ainsi en revue tous ces rivages enchantés où se prélassent, au soleil, les maisons blanches, les orangers sombres et les gris oliviers que domine le royal panache du volcan.

La mer et le ciel étaient si bleus, les montagnes si roses, le panorama

si coloré, que l'on pouvait à peine se croire en un paysage terrestre. Tout vivait, tout palpitait, depuis les mouettes qui, d'un vol rapide, effleuraient les flots, jusqu'aux voiles latines des bateaux de pêche dont les silhouettes gracieuses piquaient comme autant de topazes sur le tapis foncé de la mer.

Peu à peu, les deux Américains se sentirent envahis par le charme de ce pays légendaire et divin. La Grotte d'Azur qu'ils visitèrent les transporta, de même que les aspects si magnifiquement variés de l'île : les ruines imposantes des palais de Tibère, ses rochers effroyables et ses majestueux sommets.

Au retour, ils virent d'autres couleurs, d'autres lumières.

C'était la mer maintenant qui, sous le soleil plus bas, était devenue rose, tandis que le Vésuve se teintait d'un prestigieux violet. Le ciel s'embrasait de pourpre; les maisons du lointain rutilaient comme des gemmes, et la tache, mise au flanc des collines par Naples étalée, semblait un parterre de fleurs dont les rayons fuyants du soir faisaient chatoyer les pétales.

Silencieux, debout à l'avant du bateau, William et Betty promenaient autour d'eux leurs regards, éblouis par cette inimitable symphonie de tons qui changent à chaque minute et dont, pourtant, l'harmonie jamais ne discordait.

Telle était l'influence du spectacle, qu'ils n'étaient plus à rien et avaient entièrement perdu de vue le motif qui les avait amenés là.

Comme William mettait le pied sur le quai, les yeux encore ravis de ce qu'il venait de contempler, il reconnut John qui l'attendait et l'appelait avec des gestes désespérés.

« Eh ! qu'y a-t-il ? »

— Il y a, dit le domestique d'une voix entrecoupée, qu'on va peut-être vous arrêter.

— M'arrêter ? s'écria William, rappelé cette fois au monde réel.

— Oui, monsieur. Le questeur est venu, ce matin, perquisitionner dans votre chambre et dans celle de miss Scott. Il a tout bouleversé, tout fouillé sans rien dire, et il a laissé cette lettre pour vous.

— Ah ! voilà qui est fort ! » fit le jeune homme irrité, en décachetant la lettre.

Elle contenait ces seuls mots :

« Monsieur,

« Veuillez vous rendre à mon cabinet, aussitôt de retour. Faute par vous

d'obtempérer à cette invitation de bonne grâce, je me verrai forcé de vous y contraindre.

« Je vous salue,

« GIUSEPPE PETTO, questeur. »

« Voilà qui est fort ! Voilà qui est fort ! » répétait William, en regagnant en hâte l'hôtel.

Effectivement, il semblait qu'une bataille rangée eût été livrée dans les deux chambres. Les malles, ouvertes, vidées, les sacoches crochetées, les nécessaires éventrés, laissaient échapper lamentablement leur contenu. C'était navrant.

« Le drôle, fit Betty en entrant chez William, a un furieux aplomb.

— Allons-y sur l'heure, s'écria le jeune homme, hors de lui. Je vais lui couper les oreilles.

— De grâce, objecta Betty, alarmée par de telles résolutions, ne nous perdez pas. Discutons avec lui et voyons ce qu'il nous veut. »

Avant de se rendre à la préfecture de police, ils passèrent au consulat des États-Unis où, par malheur, le consul ne se trouvait pas. William laissa sa carte, sur laquelle il ajouta quelques mots d'explication, — et tous deux allèrent ensuite au Municipio.

On ne les fit pas attendre, car le questeur donna l'ordre de les introduire aussitôt.

« Nous vous écoutons, monsieur, » dit William, très froidement.

Le fonctionnaire ne savait trop par où commencer, un peu intimidé, malgré son assurance et son habitude des interrogatoires, par le maintien compassé de ses auditeurs.

« Mon Dieu, dit-il enfin, vous avez pu être surpris que j'aie cru devoir pratiquer chez vous l'opération que.... »

Il quêtait en vain une marque de réprobation ou d'étonnement. William et Betty demeuraient de glace, ce qui le démontait visiblement.

« A coup sûr, reprit-il, cela m'a été fort pénible. Mais enfin, jugez vous-même si je pouvais faire autrement.... »

Même froideur, même silence.

« Mais répondez donc ! s'écria le questeur avec dépit.

— Pardon, répliqua William. Vous oubliez que nous sommes ici, non pas pour nous permettre d'apprécier vos actions, mais simplement pour nous expliquer sur quelque crime, — du moins je le suppose.

— Oh ! un crime... fit M. Petto, en rougissant un peu.

— Sans doute !... Car si aucune accusation grave ne pesait sur nous,

je me verrais, monsieur, dans la pénible nécessité de vous poursuivre pour violation de domicile et diffamation....

— Vous feriez cela ?

— J'y suis tout prêt, monsieur, pour peu qu'il vous répugne de nous renseigner enfin sur la mise au pillage de notre appartement et sur la convocation plus qu'étrange que vous m'avez adressée. »

Le questeur n'était pas homme à s'émouvoir par le seul fait qu'il avait en sa présence deux « clients » contre qui il venait d'instrumenter; mais l'affaire avait un côté plus délicat que d'ordinaire, en ce qu'exaspéré de ne pouvoir se saisir ni de Tilbury, ni de Spartivento, ni par conséquent d'Orsikoff, il s'était risqué, dans un élan de rage déconforte, à perquisitionner, sans mandat, chez des citoyens étrangers qu'il n'avait, au bout du compte, que des raisons plus que superficielles de suspecter.

Persuadé d'abord qu'un éclair de génie l'illuminait lorsqu'il avait établi, dans son esprit, de secrets rapports entre les démarches des deux Américains et le larcin du faux comte, il en vint à considérer de sang-froid la situation et à craindre qu'il n'eût été un peu loin.

Un moment, il avait espéré que ses victimes manifesteraient quelque trouble ou tenteraient de s'enfuir. Des agents de la sûreté avaient donc attendu les voyageurs à leur débarquement de Capri et ne les avaient pas quittés des yeux.

Mais, bien loin de chercher à s'esquiver, voilà qu'ils arrivaient, plus courroucés qu'inquiets, conscients de leurs droits et prêts, selon toute apparence, à lui susciter une fort méchante histoire.

« Tout cela est bel et bien, reprit-il, mais, après tout, qu'êtes-vous venus faire à Naples ?

— J'ai eu déjà l'honneur de vous renseigner là-dessus, monsieur, répondit William. Vous m'obligerez donc en m'évitant de m'expliquer de nouveau.

— Qui me dit alors, poursuivit M. Petto en s'échauffant, que ce prétendu boyard n'est pas un agent stipendié par vous, afin de s'emparer de ce timbre, que vous avez je ne sais quelles raisons de convoiter.

— Oh ! monsieur, fit Betty avec une ironie impitoyable, vous aviez une belle occasion de vous en éclaircir avec Monsieur le comte Orsikoff lui-même, s'il vous eût plu de le... convoquer aussi. »

William enchérit aussitôt :

« Il est de fait, dit-il, que vous n'avez pas la main heureuse. Malmener des innocents et mettre une telle obstination à ne pas arrêter un coupable ne constitue guère un brevet de clairvoyance.

— Eh! bien, s'écria le questeur, qui me prouve que vous êtes bien ceux que vous dites et que vous n'usurpez pas un faux état civil?

— Hélas! monsieur, riposta William, que n'avez-vous appréhendé le commandeur Spartivento!... Tous mes papiers sont entre ses mains.

— Oscar Tilbury, appuya miss Betty, exerce de même, en ce qui me concerne, les fonctions d'archiviste, car il ne m'a pas laissé la moindre pièce d'identité. »

M. Petto était maintenant tout à fait en colère, à cause de ce spectre du gredin, si malaisé à prendre, qu'on lui remettait sous trois incarnations différentes devant les yeux, avec une cruelle insistance.

« Soit, grogna-t-il, je vous garde à ma disposition.

— Je proteste! » déclara William, en se levant.

Le questeur allait répondre, lorsqu'on lui annonça le consul des États-Unis, qu'il ordonna, bien à contre-cœur, d'introduire.

« Qu'ai-je appris? fit le consul en entrant, Monsieur Keniss et miss Scott sont inquiétés par la police?

— Mais, dit M. Petto, rien ne prouve que ces deux personnes soient en effet....

— Si fait, reprit le consul, moi, je vous l'affirme. J'ai connu jadis le père de Monsieur Keniss, et je me souviens fort bien de miss Scott, que j'ai eu l'occasion de voir autrefois à New-York, alors qu'elle était toute jeune. Nous avons longuement causé, hier, chez le prince Albrandi et je vous assure qu'étant, à eux deux, possesseurs d'une centaine de millions de dollars, ils n'ont pas, il me semble, grand intérêt à se faire détrousseurs de grands chemins.

— Cent millions de dollars! » répéta le questeur, à qui l'idée de cette fortune fabuleuse rendit soudain son expression bienveillante.

En vertu, sans doute de ce principe qu'une certaine aisance rend facile la pratique de la vertu, M. Petto, à l'instar de bien d'autres policiers, ne pouvait croire à la culpabilité éventuelle des gens riches.

Il se dédommageait d'ailleurs sur les misérables qui passaient, avec lui, de tristes quarts d'heure.

Aussi, l'on juge de quelle innocence pouvaient se targuer à ses yeux deux heureux mortels détenant ensemble cinq cents millions de lires.

Le changement de front n'exigea pas de longs détours et le naïf fonctionnaire n'y mit aucune fausse honte.

« Excusez-moi, dit-il, avec son bon sourire de naguère, et surtout ne me tenez pas rigueur de l'opération que je m'étais cru obligé de pratiquer ce matin.

— Mais comment donc ! fit William. Seulement, de grâce, une autre fois, remettez au moins à leur place, les objets dont vous n'aurez pas eu besoin. »

M. Petto rit assez platement de cette remarque et reconduisit ses hôtes jusqu'au bas de l'escalier, avec d'interminables courbettes.

Puis, les deux Américains, ayant remercié, comme il convenait, le consul de son opportune intervention, s'en furent dîner ensemble au café d'Europe, sur la place Saint-Ferdinand, et ils s'amusèrent de ce repas impromptu, servi sur une petite table, au milieu d'une foule bourdonnante, comme d'une escapade de collégiens.

Dans ce café, en effet, défilaient tous les différents types de la population napolitaine, depuis l'officier cambré dans sa veste noire étroite et son pantalon gris clair ultra-collant, jusqu'au flâneur professionnel qui revient périodiquement, plusieurs fois le jour, humer sa *granita* ; depuis l'abbé cossu, vêtu de drap fin qui sirote son vermouth de Turin à la terrasse, jusqu'au vieux prêtre crasseux, fourbu, en loques, ou au pauvre hère à qui, par un sentiment de touchante hospitalité, on offre, sans lui rien demander en échange, un siège pour se reposer, un verre d'eau pour étancher sa soif.

Devant la porte, sur le trottoir, passait et repassait la bande des *ciceroni*, rarement recommandables, mais toujours bavards et obséquieux ; les petits marchands d'allumettes-bougies ; les joueurs de piano mécanique, qui poussaient devant eux leurs instruments lourds et luisants ; les harpistes ; les mandolinistes ; les violonistes ; les marchands d'écaille et de corail, — sans compter les chanteurs, à la voix chaude et juste ; les mendiants de tout acabit, qui se succédaient, se poussaient, se bouscullaient, à la conquête de petits sous, dont le café d'Europe est, à Naples, l'inépuisable mine.

Sur la place, roulait la foule des omnibus, des tramways, des fiacres, des équipages, dont les cochers hurlent, dont les chevaux piaffent, dans un tohu-bohu incessant, dans un enchevêtrement tumultueux, qu'on ne voit pas ailleurs.

« Ma foi, déclara William, en élevant la voix pour être entendu, il y a gros à parier que cet imbécile de questeur ne prendra jamais notre voleur.

— C'est probable, approuva Betty, en hochant la tête.

— Alors, nous n'avons plus qu'à nous en aller.

— Non.... Puisque nous y sommes, attendons encore quelques jours. Un hasard peut amener la capture de l'ingénieux escroc. Et puis enfin,

le timbre étant perdu ou à peu près, nous aurions tort de quitter ce merveilleux pays sans le visiter plus en détail. Dieu sait quand nous y reviendrons ! »

William se rangea à cet avis et, le guide et l'indicateur en main, en Américains précis qu'ils étaient, ils combinèrent leur plan, séance tenante.

On était au jeudi soir, 21 mai.

« Donc, dit William, nous irons demain aux Camaldules, à Pouzzoles, à Cumes, à Baies et à Procida; après-demain samedi, nous explorerons Ischia et nous rentrerons à Naples; dimanche nous verrons Pompéi, dès le matin; à 4 heures nous reviendrons faire notre visite d'adieux au prince, et à 10 heures 45 du soir, nous filerons sur Rome. Lundi, mardi et mercredi, promenade dans Rome; enfin jeudi matin, à 9 heures 10, départ pour Paris, où nous arriverons le vendredi 29 mai à 10 heures du soir, juste à temps pour prendre la *Normandie*, le lendemain, au Havre, à 11 heures du matin.

— Parfait, s'écria Betty, voilà le temps bien employé : je n'ai pas la moindre objection à faire. »

Le plan fut exécuté de point en point.

En leur qualité de millionnaires, ils avaient des voitures et des bateaux qui les attendaient partout; des chevaux se trouvaient aux passages difficiles; les repas, lorsqu'ils paraissaient en quelque endroit, étaient servis aussitôt, commandés d'avance pour une heure fixe.

Aussi purent-ils, sans fatigue et sans ennui, ne pas manquer un seul détail de leur programme.

Le premier jour, ils montèrent à cheval au monastère des Camaldules, qui domine Naples et d'où la vue est, à coup sûr, la plus belle de toute l'Italie, ce qui n'est pas peu dire. De là, de solides mulets les descendirent à Pianura et les menèrent aux Astroni, ce parc royal, si étrangement planté dans un vaste cratère éteint. Un landau les y prit et les transporta à Pouzzoles, par le lac desséché d'Agnano et la Grotte du Chien, célèbre par ses exhalaisons d'acide carbonique.

A Pouzzoles (la vieille ville grecque, autrefois nommée Dikéarchia), ils virent le vieux môle romain, le temple de Sérapis, tour à tour plongé dans la mer et remis au jour par les mouvements volcaniques du terrain, l'amphithéâtre, l'un des plus grandioses que l'on connaisse, la solfatare, volcan en miniature d'où s'échappent des vapeurs sulfureuses.

Puis, continuant leur route, ils passèrent au pied du monte Nuovo, sorti de terre en 1538, lors d'une éruption, longèrent le lac Lucrin, contour-

nèrent le lac Averné, dont les bords encaissés et solitaires gardent quelque chose de l'inférieure renommée que lui firent les anciens. De là, ils passèrent aux ruines de Baies, la station balnéaire élégante du temps de Cicéron et des empereurs, et à Misène, dont le vieux port, creusé par Agrippa, est à peu près méconnaissable, mais dont les magasins antiques, — la *piscina mirabilis*, par exemple, — sont assez bien conservés pour faire juger de sa grandeur passée.

Ils finirent cette journée, si remplie, à Procida et à Ischia, où un bateau, commandé tout exprès, les mena coucher.

Le samedi se passa dans la grande île, à visiter les traces du terrible tremblement de terre de 1883 et à escalader le mont Epomeo, dont la cime s'élance à plus de huit cents mètres.

Enfin, le dimanche, ce fut l'émerveillement de Pompéi, la ville remise à la lumière, après dix-huit siècles d'ensevelissement.

Ils parcoururent, en tous sens, ces ruines si vivantes, si pleines d'éloquence que l'on croirait la catastrophe de la veille et que l'on s'imagine entendre encore gémir les corps convulsés des victimes de l'éruption survenue en l'an 79, — corps qui gisent, à chaque pas, effroyablement conservés dans la cendre.

Mais la troisième journée s'achevait.

Alors, ponctuels comme de vrais citoyens de l'Union, William et Betty reprirent le train et, sans s'arrêter, se firent conduire au palais du Pausilippe, afin de prendre congé du prince Albrandi.

« Qu'est-ce que vous voulez ? interrogea brutalement le premier domestique auquel ils s'adressèrent.

— Nous désirons voir Monsieur le prince Albrandi.

— Peuh ! Il a bien d'autres chiens à foner que de vous recevoir. »

Très choqués d'un tel langage et d'une telle attitude, William et Betty ne savaient à quoi se résoudre, ni s'il convenait d'insister.

Pourtant, comme ils devaient partir le soir même, il fallait tenter un dernier effort pour voir le prince et le remercier de son gracieux accueil.

« Pardon, reprit William, dont la politesse affectée contrastait avec le ton bourru du valet, pardon si nous sommes importuns. Mais nous quittons Naples aujourd'hui et nous sommes très désireux d'être reçus par votre maître. Veuillez lui faire passer cette carte. »

Le domestique jeta sur le carré de bristol un regard dédaigneux et, le tendant à un de ses camarades qui se promenait au bout du vestibule :

« Tiens, Antonino, fit-il, porte ça au patron et dis-lui que les gens sont là. »

Puis, tournant le dos, il se mit à faire les cent pas.

« C'est égal, murmura Betty, voilà un personnel étrangement stylé. »

Le second valet réapparut :

« Vous pouvez venir!... » cria-t-il, du fond du couloir, aux deux Américains.

Tous deux s'avancèrent alors et, ayant suivi leur introducteur, furent conduits dans une grande pièce, servant de salle d'attente, autour de laquelle plusieurs personnes étaient assises sur des banquettes.

Ces personnes causaient entre elles avec animation, et les deux Américains, qui entendaient assez l'italien, ne furent pas peu surpris de saisir ces quelques lambeaux de conversation :

« Ça devait arriver. Voilà dix ans que ça dure.

— Ah! ce n'est pas faute qu'on l'ait prévenu!

— Aussi, moi, je n'attends plus! Il payera ou je le fais vendre!...

— Quand on pense à ce gaspillage!... Ainsi, moi, eh! bien, en trois ans, il m'a acheté pour seize cent trente-quatre lires de bretelles.

— Et moi, depuis deux ans qu'il ne m'a pas payé, il me doit cent vingt mille lires de pain.

— Et à moi, dix-huit cents lires de papier buvard!

— Et à moi, vingt-cinq mille lires d'éponges et de brosses à dents.

— C'est une horreur! Il ne faut plus attendre!

— Non! Non!.... »

A ce moment, une porte s'ouvrit et le prince lui-même parut sur le seuil, reconduisant un visiteur qui lui dit, avant de le quitter, sur un ton d'arrogance :

« C'est bien entendu!... Vous me payerez mon feu d'artifice avant huit jours, ou je vous saisis.

— Eh! fit le prince ennuyé, vous me le comptez le triple de sa valeur.

— Pas le moins du monde. A quatre-vingt mille lires, c'est donné!...

— Donné?... »

Ayant aperçu William et Betty, le prince devint très rouge, congédia son artificier et leur fit signe d'entrer.

« Nous étions là avant! crièrent, d'une voix, ceux qui attendaient.

— Un instant, messieurs, un instant, je vous en prie, leur dit le prince, presque suppliant. Ces personnes n'en ont que pour une minute. »

Et, tandis que les fournisseurs continuaient leurs protestations, il referma la porte de son cabinet, où il se trouva seul avec les deux jeunes gens.

« Excusez-moi, dit-il, de vous recevoir au milieu de cette foule. C'est

aujourd'hui règlement de comptes et j'ai l'habitude de discuter moi-même avec mes fournisseurs. »

Il avait un sourire contraint qui faisait peine, et il était visible que son indifférence était toute superficielle, au sujet de l'effondrement dont il était menacé.

Aussi, Betty, qui s'en rendit compte, eut tout à coup une idée qu'elle jugea lumineuse, car elle présentait le double avantage d'être discrètement profitable au prince et éventuellement aussi à elle-même.

Toutefois, elle ne l'énonça pas sur-le-champ, afin de ne point sembler être venue tout exprès. Elle laissa d'abord la causerie s'attarder aux banalités d'usage, à leurs excursions récentes, aux merveilles de la Campanie; puis, lorsque le sujet commença à s'épuiser, elle demanda tout à coup :

« Eh bien, prince, et ce timbre? Quelles nouvelles en avez-vous?

— Hélas! miss, j'ai la conviction qu'il ne se retrouvera jamais. »

Le prince Albrandi avait répondu cela avec une mélancolie profonde, où l'on sentait l'amer regret de n'avoir pas tiré de ce menu carré de papier les deux cent mille lires que Betty lui offrait, peu de jours auparavant, et qui eussent amorti les plus criardes de ses dettes.

« Ma foi!... reprit la jeune fille, je suis moins pessimiste que vous et je n'ai pas perdu l'espoir. Je l'ai même si peu perdu que mon offre de vous l'acheter reste entière, si vous jugez bon de le vendre. »

Le prince, à ces mots, eut un mouvement brusque, et un éclair de désir passa dans son regard.

« Comment, dit-il, mais je ne saurais vendre un objet qui n'est plus en ma possession!

— Pardon, prince, à la façon dont je l'entends, rien n'est plus facile.

— Expliquez-vous!... » fit bien vite Albrandi, à qui l'espérance d'une bonne aubaine était revenue.

Mais William avait fort bien saisi la combinaison de Betty, et ce fut lui qui se hâta de prendre la parole :

« Prince, dit-il, vous n'avez pas le timbre, c'est certain. Mais il peut se retrouver, et cela, d'autant plus probablement que le voleur voudra en tirer le meilleur parti. Or, il ne pourra le vendre dans ces conditions qu'à quelque grand collectionneur, qui se hâtera de publier sa trouvaille. On le saura, je l'apprendrai et... vous voyez la suite. Donc, je vous achète, non ce timbre, que vous n'avez plus, mais la propriété de ce timbre, ou si vous préférez, le droit de le réclamer, s'il se retrouve, droit que vous avez toujours, naturellement.

— Ah ! permettez, protesta Betty, mon offre, est identique et doit avoir la priorité.

— Admettons, poursuivit William conciliant, que nos offres soient simultanées. Il va de soi que nous n'entendons nous faire tort ni l'un ni l'autre. Nous concluons donc le marché avec monsieur le prince, chacun pour notre compte personnel, acquérant ainsi des droits égaux....

— Mais, observa Albrandi, vendre une même chose, en même temps, à deux acheteurs différents... c'est assez insolite!...

— Qu'importe ! s'écria Betty, séduite par la perspective d'une nouvelle lutte possible entre elle et son concurrent, puisque nous y consentons tous deux!... »

La discussion fut interrompue par l'entrée familière du questeur qui, un peu gêné de trouver là William et Betty, ne se démonta pas cependant et les accabla de salutations.

« Eh bien, questionna le prince, le faux boyard est-il pris ?

— Non, répliqua le questeur finaud, mais il en est bien près. On le file. Il a pris, ce matin, le train de Brindisi pour, de là, gagner l'Orient. Avant la nuit, une dépêche m'informera de sa capture.

— Mais, s'écria William impatienté, pourquoi diable ne pas l'avoir arrêté avant qu'il prit le train, puisqu'on le filait ?

— Voilà qui est très juste, dit le prince.

— Cela tombe sous le sens... » appuya Betty.

M. Petto hocha plusieurs fois la tête, d'un air entendu, et répliqua, en faisant un geste mystérieux :

« Vous ne pouvez pas comprendre.

— Aussi, j'y renonce... » déclara William, avec un imperceptible haussement d'épaules.

Puis, en quelques mots, on mit le nouveau venu au courant du marché qui se préparait. Il n'en saisit pas très bien la portée et pria qu'on le lui expliquât plus à fond.

« C'est donc vous qui ne pouvez pas comprendre, s'écria William en riant. Eh bien ! écoutez : le timbre, actuellement disparu, peut se retrouver.

— Naturellement, puisqu'on vous dit que le voleur sera pris ce soir.

— Mettons tout au pis, continua l'Américain sceptique, et supposons que cette capture soit retardée de quelques heures... de quelques jours... de quelques mois !

— Cela ne se peut pas !

— Soit. . de quelques mois... de quelques années....

— Vous plaisantez?

— En aucune façon.... D'ailleurs, si vous arrêtez le voleur, il peut n'avoir plus le timbre en sa possession!...

— Alors?

— Alors, nous achetons, l'un et l'autre, miss Scott et moi, à monsieur le prince Albrandi le droit de nous dire son légitime propriétaire, dans cette dernière éventualité, ainsi que, d'une façon générale, le droit de le rechercher et de nous le faire rendre par tous les moyens.

— Mais vous achetez tous deux le même droit!... Ce n'est pas possible!...

— Cela, c'est affaire privée, à régler entre miss Betty et moi.

— Et quel prix donnez-vous? demanda le questeur curieux.

— Cent mille francs chacun, versés comptant.

— Mais c'est de la folie! C'est un marché de dupes! »

Le prince décocha vers M. Petto un regard foudroyant et lui dit, très sèchement :

« Monsieur, je vous serais reconnaissant de bien vouloir vous abstenir d'apprécier une affaire qui n'est pas la vôtre.

— Dupes ou non, monsieur, appuya Betty, bien aise de se venger innocemment du pauvre questeur, nous faisons l'opération de notre plein gré et je vous assure qu'aucune occasion n'en résultera pour vous de perquisitionner dans nos valises. »

Le fonctionnaire baissa le nez, sans plus insister, tandis que William, parlant à son tour, interrompait le colloque.

« Vous ne nous avez toujours pas dit, prince, si vous acceptiez notre proposition? »

Albrandi voulut montrer quelques scrupules, tout en craignant fort qu'on ne les prit au sérieux.

« Mais, dit-il, je ne sais, en vérité, s'il serait bien délicat de ma part....

— Comment! prince, s'écria Betty, nous vous offrons, nous vous supplions.... Votre responsabilité est plus que sauvegardée!

— Enfin, puisque cela vous est agréable!... »

Et le prince libella, sur-le-champ, deux quittances identiques de cent mille francs chacune, aux termes desquelles il reconnaissait avoir cédé la pleine et entière propriété du timbre du Brahmapoutre, en quelque lieu qu'il se trouvât, à M. William Keniss et à miss Betty Scott, s'engageant, par surcroît, à les prévenir aussitôt, s'il lui en parvenait quelque nouvelle, et à le leur expédier, s'il lui était restitué.

En échange des deux titres, William et Betty remirent au prince deux chèques de cent mille francs chacun, sur le banquier napolitain Meu-

Le prince libella deux quittances.

ricoffre, chez qui ils avaient, depuis la veille, un crédit ouvert par leur banquier de New-York.

Cela fait, après des remerciements réciproques, des politesses sans fin et des adieux prolongés, les deux Américains se retirèrent, en compagnie du questeur, qui rentrait au Municipale, pour attendre la dépêche annonçant la capture de Tilbury-Spartivento-Orsikoff.

Mais le policier n'eut pas la peine d'aller si loin, car il venait à peine de sortir du palais, qu'un agent de la sûreté, parti à sa recherche, lui remit un télégramme, qu'il ouvrit aussitôt.

« Est-il pris? demanda William, narquois.

— Non, pas tout à fait, répondit M. Petto, avec embarras. On ne l'a pas trouvé dans le train, à l'arrivée à Brindisi. Mais les limiers m'annoncent qu'il sera irrévocablement appréhendé demain matin. »

Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant, ce qui permit au questeur de voir le peu de créance qu'ils accordaient, et avec raison, à ses paroles.

« Allons, bonne chance! » firent-ils.

Et là-dessus, nos trois interlocuteurs se séparèrent.

M. Petto alla de son côté et les deux jeunes gens revinrent au Grand-Hôtel, pour y dîner.

« Eh bien! s'écria William, il me semble que nous n'avons pas fait aujourd'hui une trop mauvaise besogne?

— Vous trouvez?

— Mais dame!... Nous voici les légitimes possesseurs....

— D'un objet que nous n'avons pas....

— Mais qu'on peut retrouver!...

— A Pâques!...

— Ou à la Trinité! »

Cette dernière réflexion amusa beaucoup nos deux philatélistes, tout en les laissant cependant assez rêveurs.

Ils ne pouvaient, en effet, s'empêcher de songer au temps que leur avait fait perdre et aux peines de toutes sortes que leur avait procurées un voyage aussi long, aussi mouvementé et, — il faut bien le dire — aussi infructueux.

Aussi William Keniss et Betty Scott marchèrent-ils quelques minutes, sans se parler.

La jeune fille rompit, la première, le silence.

« Tout cela est fort bien, dit-elle, mais que ferons-nous, avec nos droits égaux, si le timbre se retrouve, contre tout espoir?

— Mon Dieu, c'est bien simple, répondit William, nous le jouerons à pile ou face. »

Une telle solution amusa beaucoup Betty.

« Bravo! bravo! s'écria-t-elle, traître qui s'en dédit! »

Le dîner fut vite expédié et comme le landau les attendait, prêt à partir, ils y prirent place, à la dernière bouchée, et s'en furent à la gare, suivis de John et de Victoria, qui roulaient dans une autre voiture et que ce tête-à-tête de quelques jours avait rendus les meilleurs amis du monde.

Betty tomba sur les coussins du wagon.

XXV

COMME QUOI WILLIAM ET BETTY SE TROUVENT, INTRIGUÉS PAR UN NOUVEAU MYSTÈRE

« Ouf ! fit Betty, en tombant sur les coussins du wagon-salon qui devait la ramener à Paris, j'en ai assez de voyager ! Je suis fourbue ! Mes yeux papillotent, mes jambes flageolent.... »

— Ah ! nous avons pourtant vu de bien belles choses, déclara William, qui lui faisait une visite dans son compartiment.

— Oui, mais il nous manque un Spartivento pour pimenter notre retour.

— Que voulez-vous, miss, on ne peut pas tout avoir ! »

Les deux jeunes gens s'amusèrent alors beaucoup au souvenir de l'aventurier, désormais perdu dans les brouillards du passé. Puis le voyage se continua, sans incident notable jusqu'au Havre, par l'Italie, la France et Paris, qu'ils ne firent que traverser.

Enfin, le samedi 30 mai, au matin, ils s'embarquèrent sur la *Normandie*.

Tandis que le steamer, sorti du port, voguait vers New-York, tous deux se promenaient sur le pont.

« Vous ne sauriez croire, disait Betty, combien, au fond, je suis heureuse de rentrer chez moi, et aussi combien je m'applaudis de vous avoir pour compagnon.

— Ah! miss, répliqua William du ton le plus doux, voilà une parole dont je sens tout le prix et je n'énoncerai qu'un axiome en vous faisant la même assurance.

— Merci, mon cher ami, merci. Mais aussi, vous avez été, durant tout ce voyage, un si parfait chevalier, un rival d'une si bienveillante complaisance, que j'éprouve le besoin de vous dire combien j'ai été touchée de toutes vos délicates attentions. Aucune, croyez-le, ne m'a échappé. »

Depuis un moment, ils marchaient à petits pas, sans se rien dire, poursuivant, l'un et l'autre, un rêve délicieux, lorsque la cloche du déjeuner les ramena brusquement sur terre... ou plutôt sur mer.

On se mit à table.

Pendant les premières minutes, il n'y eut pas grande animation, parmi cette réunion de gens venus des quatre coins de la terre et qui ne se connaissaient pas. Mais le temps radieux, la mer calme et la chère savoureuse délièrent peu à peu les langues, et des colloques s'échangèrent bientôt de voisin à voisin.

Le commandant du navire causait à l'un, à l'autre, déployait toute son amabilité, pour rompre la glace et établir un courant de sympathie entre ses pensionnaires, qui allaient avoir à vivre ensemble toute une semaine.

Ayant remarqué qu'une place restait vide, non loin de lui, il finit par dire :

« Monsieur l'amiral n'a-t-il pas entendu la cloche?

— Il y a donc un amiral à bord? interrogea Betty, placée à la droite du commandant.

— Oui, miss.

— Ah! de quel pays?

— C'est le grand-amiral Campanas y Banastero, chef suprême de la marine de la République de Honduras.

— Oh! oh! Un haut personnage, alors?

— Très haut, oui, miss, très haut. »

Et le commandant donna l'ordre à un steward d'aller jusqu'à la cabine du grand-amiral, pour l'informer qu'on était à table.

La commission fut aussitôt faite et le steward revint dire que M. le grand-amiral, indisposé, ne pourrait paraître.

« Indisposé? fit le commandant surpris. Ce ne peut être le mal de mer; jamais nous n'avons eu un temps aussi calme.

— Et puis, remarqua Betty, un amiral est le dernier homme à qui un semblable malaise soit permis.

— En effet, miss. Mais, rassurez-vous, nous verrons ce soir l'illustre marin. »

Le déjeuner finit; l'après-midi passa; et l'on se retrouva dans la salle à manger, pour le dîner, sans que nul pût se vanter d'avoir seulement aperçu M. le grand-amiral.

« C'est curieux, fit le commandant, en se tournant vers Betty. Je l'ai reçu moi-même à son arrivée à bord. Il paraissait admirablement portant et de la meilleure humeur. Puis, tout à coup, au moment même où vous gravissiez la passerelle, il a fait comme un bond en arrière, s'est calfeutré dans sa cabine et on ne l'a plus revu.

— Est-ce ma vue, demanda, en riant, la jeune fille, qui l'a si fort épouventé?

— Je ne le pense pas, miss, un tel aspect étant bien plutôt fait pour attirer que pour mettre en fuite. »

On ne parla bientôt plus que du grand-amiral. On se demandait ce qu'il pouvait avoir.

Le commandant lui avait envoyé le médecin du bord, que l'étrange malade n'avait même pas voulu laisser pénétrer chez lui. De même, le domestique, qui lui portait ses repas, avait reçu l'ordre de déposer les plats dans un coin, puis de sortir sur-le-champ, sans se permettre de lever la tête.

Évidemment, la maladie n'était pas grave, puisque le reclus volontaire mangeait de bon appétit.

Quelques passagers prétendaient que sa haute situation, le mettant très en vue, le grand-amiral désirait éviter les curiosités importunes. Mais alors, pourquoi avait-il choisi lui-même sa place à la salle à manger, puisqu'il n'était pas dans l'intention de l'occuper?

Il y avait là un mystère.

Tout le monde, les dames surtout, en était fort intrigué; et lorsqu'on eut, au bout de deux jours, la certitude que l'énigmatique personnage entendait demeurer dans sa cabine, le désir qu'on avait de le voir ne connut plus de bornes.

« Vous savez, dit un monsieur, en grande confidence, au déjeuner du troisième jour, je l'ai vu! »

On devina, sans qu'il fût besoin de préciser, de qui il s'agissait. Aussi, dans ce milieu où les nouvelles n'étaient pas fréquentes, un grand intérêt se manifesta.

« Pas possible!... Vous êtes favorisé!... Où donc?... Comment avez-vous fait?

— Oh! c'est bien simple!... Cette nuit, vers trois heures, je ne dormais pas et, impatienté de mon insomnie, je m'habillai et passai sur le pont. J'y étais depuis quelques minutes, respirant l'air frais, quand la porte de la mystérieuse cabine s'ouvrit et un homme en sortit, après s'être assuré qu'il ne risquait pas de mauvaise rencontre. Je le vis faire quelques pas, s'étirer, bâiller.... Puis il passa près de moi, me regarda bien, sans paraître éprouver le moindre trouble et, après quelques tours, s'en revint tranquillement vers sa cabine, dont il referma la porte sur lui. Là-dessus, j'allai moi-même me recoucher.

— Eh bien, demanda William intrigué, comment est-il?

— Il est grand, de belle prestance, avec de longs favoris grisonnants. »

On envia l'heureux passager, qui avait eu la bonne fortune de voir M. le grand-amiral, et la curiosité générale n'en fut que plus excitée.

Lorsqu'on fut sorti de table, un cercle se forma, composé de quelques Américains, de William et de Betty, entre lesquels un courant de sympathie n'avait pas tardé à s'établir.

« Je vous déclare, dit tout à coup la jeune fille, que je veux voir cet amiral extraordinaire!... »

Et elle ajouta, avec une moue plaisante :

« Je suis si fort intriguée que je ne dors plus, que je perds l'appétit et que je vais tomber malade, si je ne fais, dans le plus bref délai, la connaissance de l'intrépide loup de mer. »

Tout le monde se mit à rire, pour marquer le peu de créance que l'on accordait à cette fâcheuse prédiction.

« Mais c'est très sérieux, reprit-elle. Du reste, il est indigne que de bons Américains se laissent ainsi mystifier et je propose que nous tentions un grand coup.

— Oui, mais quoi? fit un gros industriel de Chicago, qui était dans le petit groupe.

— J'ai mon idée. »

Rassemblant alors du geste tous les auditeurs, qui resserrèrent le cercle autour d'elle, miss Betty continua, d'une voix mystérieuse :

« Puisqu'un passager a vu l'amiral à trois heures du matin, c'est donc que celui-ci choisit, pour sa promenade, cette heure, aussi saugrenue que sa personne. Or, nous pourrions nous réunir vers trois heures moins un quart, nous embusquer dans l'ombre, non loin de sa cabine, et profiter du clair de lune pour apercevoir au moins ses favoris. Qu'en dites-vous? »

Ce fut un concert d'approbations, aussi enthousiaste que le permettait la nécessité de ne point ébruiter le projet. Il y avait là des jeunes gens aimant à se divertir et qui trouvèrent l'idée géniale.

« C'est cela!... Ça y est!... Bravo!.. » murmurèrent les bouches rieuses.

Il fut convenu qu'en dehors des conjurés, personne ne serait mis au courant de l'aventure et qu'on n'en parlerait même pas aux officiers du bord.

Chacun fut discret à souhait et l'on remarqua seulement que les jeunes Américains allèrent se coucher vers neuf heures, beaucoup plus tôt que de coutume.

« Vous êtes bien raisonnables aujourd'hui, fit le commandant, lorsque William lui donna le bonsoir.

— Que voulez-vous? L'air de la mer porte au sommeil. »

Personne n'insista et le calme régna bientôt sur le paquebot.

La nuit était superbe, tout argentée de lune, dont la lumière s'émiettait à la surface des flots frissonnants, en une large bande de paillettes scintillantes. Une molle brise soufflait à peine et, dans l'ombre bleuâtre, on ne percevait d'autre bruit que le ronflement de l'hélice et le murmure de l'écume, abandonnée dans le sillage par le navire en marche.

Dès deux heures et demie du matin, une porte s'ouvrit avec précaution, puis une autre, puis une troisième et, dix minutes plus tard, la petite troupe, au complet, s'en fut à pas de loup sur le pont, à la grande surprise des veilleurs de service, qui ne comprenaient rien à cette bizarre expédition.

D'un commun accord, Betty avait été nommée général. Elle prit son rôle fort à cœur et disposa ses compagnons en deux escouades, de chaque côté de la ténébreuse cabine, afin de bloquer, au besoin, M. le grand-amiral.

Puis l'on attendit.

Par malheur, de gros nuages survinrent, qui masquèrent la lune. Le pont ne fut plus guère éclairé alors que par les rares lampes électriques, demeurées allumées pour faciliter les manœuvres.

Enfin, trois heures sonnèrent aux horloges du bord.

« Voilà l'instant fatal!... » dit William à mi-voix.

Quelques minutes après, l'un des joyeux conspirateurs, qui faisait le guet, signala que la porte du grand-amiral venait de tourner sur ses gonds et que Son Excellence se trouvait maintenant sur le pont.

En effet, l'on vit émerger de l'ombre une sorte de haut paquet mouvant, qui s'avancait avec lenteur, non sans avoir minutieusement scruté les alentours.

« Le voilà! le voilà!... » se dit-on à l'oreille en étouffant des éclats de rire.

Le spectacle était en effet des plus grotesques. Le grand-amiral, car c'était bien évidemment lui, s'avancait à petits pas méfiants ; — et l'on put distinguer, lorsqu'il passa eontre une des lampes allumées, qu'il était roulé dans de nombreuses couvertures et portait un ehapeau, dont les bords rabattus rendaient invisible son visage.

Il n'eut pas fait deux enjambées que celui des deux groupes, auquel il tournait le dos, s'avança à pas étouffés, derrière lui, afin de lui couper la retraite vers sa cabine, tandis que l'autre marchait à sa rencontre, afin de voir de plus près.

Tout à coup, au détour d'une cloison, Campanas y Banastero se vit entouré par cinq ou six fâcheux qui se penchèrent, à qui mieux mieux, pour découvrir son visage sous le chapeau protecteur.

Stupéfait, il se détourna prestement et revint sur ses pas, pour retomber dans l'autre bande, puis faire une nouvelle volte-face et courir, en tous sens, afin d'échapper à ses persécuteurs qui, pris de fou rire, ne se contraignaient plus et lui donnaient une véritable chasse.

L'infortuné loup de mer était d'autant plus ennuyé, qu'il ne voulait pas avoir l'air de fuir et tenait à garder jusqu'au bout un certain décorum.

Il était à remarquer que la rencontre de William ou de Betty lui était spécialement désagréable ; car, du plus loin qu'il les apercevait, il baissait la tête, haussait la pèlerine de son manteau et changeait sur-le-champ de direction.

A un moment, William, qui était dissimulé, en compagnie de Betty, derrière un mât, put faire partir sous son nez une allumette-bougie, mais ee ne fut qu'un éclair, ear le grand-amiral, affolé, l'éteignit d'un souffle vigoureux.

Enfin, comme le malheureux noctambule venait de se rejeter dans sa cabine après les plus palpitantes péripéties, le commandant, réveillé par les accès d'hilarité et les furieuses galopades, parut à son tour et se fit expliquer ce vacarme.

Bien qu'il eût lui-même une forte envie de s'en égayer, il affecta quelque mécontentement.

« Vous me mettez, dit-il, vis-à-vis de ce grand personnage, dans une situation très délicate. Rentrez, je vous en supplie, et laissez Monsieur le grand-amiral se conduire comme il l'entend. L'ineognito, de même que la douleur, est chose respectable. »

Les coupables, pareils à des écoliers pris en faute, acceptèrent avec bonne grâce la semonce et, sans plus tarder, allèrent se coucher.

Le jour suivant, on ne pouvait s'aborder sans rire :

« Eh bien ! l'avez-vous vu, cette fois ? »

— Oh ! ne m'en parlez pas, quelle folie !...

— N'empêche qu'on s'est rudement amusé !...

— Oui, mais c'est le *senor Campanas y Banastero* qui ne la trouvait pas drôle !...

— Il a une bonne tête ! »

Betty et William, eux, n'étaient pas sans arrière-pensée.

« Vous allez vous moquer de moi, dit la jeune fille à son ami, mais les yeux du grand-amiral, que je n'ai fait pourtant qu'entrevoir, à la lueur d'une allumette, me rappellent.... »

— ... A moi aussi, interrompit le jeune homme, qui avait compris.

— Ce serait tout de même bien extraordinaire, puisque le questeur de Naples nous a affirmé que notre homme était à Brindisi !...

— Raison de plus, miss !... Étant donné le flair de Monsieur Petto !... C'est égal, je n'ose y croire !... De pareilles coïncidences ne sont guère vraisemblables !...

— Evidemment, ça va être pour nous de la monomanie !... Nous allons voir maintenant partout Tilbury-Spartivento-Orsikoff !...

— Dame ! nous l'avons déjà pas mal vu !...

— Mais non, vous dis-je, c'est insensé !... »

John et Victoria furent alors interrogés sur ce qu'on disait, à l'office, du grand-amiral ; mais, très absorbés, l'un et l'autre, par leurs projets d'avenir, — Victoria surtout, qui débordait de joie, à l'idée de retrouver son pays et d'y ramener son indocile fiancé, — qu'ils ne purent donner aucun renseignement intéressant, sinon que cela leur était bien égal.

La mer était démontée.

XXVI

OU WILLIAM ET BETTY, EN ARRIVANT AU POTEAU, SONT PRESQUE SUR LE POINT
DE FAIRE « DEAD HEAT »

Au cours des derniers jours de traversée, quelques coups de vent survinrent, qui compromirent l'équilibre de la *Normandie* et la digestion de la plupart des passagers. Beaucoup cependant n'en éprouvaient aucun dommage, — dont Betty et William, qui semblaient dispensés de ce désagréable tribut à l'océan déchainé.

La veille même de l'arrivée, la mer étant fort démontée, ils passaient, en compagnie de quelques intrépides, devant la porte du grand-amiral.

C'était, au reste, un but de promenade très fréquenté par ceux qui n'avaient pas renoncé à voir de plus près l'illustre personnage et qui cherchaient, toujours en vain, à glisser un regard dans la cabine soigneusement close.

Donc, ils passaient, lorsque de vagues rumeurs, venues de l'intérieur, arrivèrent jusqu'à eux.

« Entendez-vous? dit quelqu'un. On dirait que l'amiral Campanas n'est pas fort à son aise. »

Et tous de s'approcher, d'appliquer leurs oreilles aux cloisons de la cabine.

Effectivement, le grand-amiral semblait on ne peut plus éprouvé par l'élément sur lequel s'exerçait son empire, et des sursauts duquel il n'avait certainement pas encore pris son parti.

Des hoquets violents et convulsifs, des efforts bruyants et caractéristiques décelèrent aux auditeurs aux aguets l'état pitoyable du pauvre homme.

Les mouvements du diaphragme de Son Excellence étaient-ils moins pénibles, qu'aussitôt un juron s'exhalait :

« Ah! sacrebleu de nom d'un chien!... Ah! sapristi!... » Un accès de nausée survenait-il, les efforts reprenaient de plus belle, puis de nouveaux jurons : « *Aoh! sacrament of sacrament!...* » Un autre hoquet, une autre jérémiade : « *Ach! Ich armer Mann!... Teufel! Mein Gott!...* » Et puis d'autres hoquets encore, que terminait une imprécation inédite : « *Che cattivo mare! Diavolo di maledetto viaggio!* »

— Mais, s'écria William, c'est le mal de mer polyglotte : il expectore dans toutes les langues! »

On éclata de rire et, comme l'état de la mer rendait fatigante une telle audition, l'on se retira au salon.

Enfin, lorsque le steamer, au matin du septième jour, fut en vue de New-York, dans les eaux tranquilles de l'Hudson, le grand-amiral ne se montra pas davantage.

« En tous cas, observa Betty pendant le dernier déjeuner que l'on dut prendre à bord, nous le verrons bien à la descente. Du reste, je tiens absolument à le contempler de près, en plein jour.

— Vous serez bientôt satisfaite, dit le commandant, car nous serons à quai avant deux heures d'ici.

— Très bien, continua Betty. A une heure de l'après-midi, on y voit clair, au mois de juin. Je propose donc que nous nous rangions tous, en haie, sur le quai, et que, lorsque monsieur le grand-amiral daignera paraître enfin au milieu de nous, nous lui fassions une respectueuse ovation, qui le dédommage, lui, de sa reclusion, et nous, de notre longue attente.

— Bravo! Bravo! Convenu! cria-t-on autour de la table. A la santé de miss Betty Scott! A la santé de monsieur Keniss! A la santé de notre aimable commandant! »

Et les coupes, remplies d'un excellent champagne, offert par William Keniss pour le coup de l'étrier, s'entre-choquèrent joyeusement.

Une fois la *Normandie* amarrée et la visite de la douane passée, le brouhaha du débarquement commença.

Les uns, suivis de leurs domestiques, les autres, seuls, tenant à la main leurs menus bagages, descendaient avec précaution la passerelle volante, jetée du quai à la coupée du navire. Et, une fois les passagers sur la terre ferme, des embrassements, des bonjours, des bienvenues s'échangeaient aussitôt avec les parents et les amis accourus.

Ceux qui attendaient voulaient entraîner ceux qui arrivaient; mais tous les nouveaux débarqués, au lieu de gagner les voitures, les omnibus ou les trains, alignés sous le hall de la compagnie transatlantique, demeureraient obstinément rangés, en une double haie ménageant une allée, par où l'on devait nécessairement défiler, au sortir du paquebot.

« Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'on regarde? demandaient les gens de New-York, non encore au courant.

— C'est, répondait-on, le grand-amiral Campanas y Banastero qui va paraître. »

Et l'allée humaine s'allongea, faite maintenant des voyageurs de la *Normandie*, des douaniers, des porfefaix, des cochers, des matelots du port et d'une foule toujours grossissante.

Cependant, le grand-amiral qui, par le hublot de sa cabine d'entrepont, s'était rendu compte de la manifestation préparée, se refusait absolument à sortir et à laisser pénétrer qui que ce fût auprès de lui.

Le commandant du navire, l'inspecteur des douanes, le capitaine du port, réunis devant sa porte, discutaient sur le parti à prendre, n'osant d'abord user de violence envers un si haut dignitaire, capable, par ses plaintes, de susciter des embarras diplomatiques.

Pourtant, ils jugèrent qu'il fallait en finir.

Des prières, faites au travers de la cloison, le commandant passa aux sommations; puis, n'ayant pas obtenu de réponse, il estima sa responsabilité à couvert et donna l'ordre d'enfoncer la porte.

Du quai, la foule, intéressée, suivait ces formalités avec la plus vive impatience; et il s'éleva une immense clameur, lorsqu'on vit quatre matelots de la *Normandie* extraire de la cabine défoncée le grand-amiral, furieux et écumant, qui se débattait comme un forcené.

« Laissez-moi! Laissez-moi! hurlait-il, en voyant qu'on le menait vers la passerelle, pour le descendre à terre.

— Mais, enfin, monsieur le grand-amiral, il faut bien que vous quittiez ce bateau, disait le commandant, très ennuyé de cette scène scandaleuse.

— Vous deviez me laisser tranquille! Je l'aurais quitté à mon heure!

— Mais, monsieur le grand-amiral, que n'avez-vous reçu la douane, donné vos raisons, manifesté votre désir! »

Bien qu'il trouvât l'attitude du fameux homme de mer plus que suspecte, le commandant n'en tenait pas moins à manifester, jusqu'au bout, la plus grande déférence. Aussi, suivait-il le groupe bruyant, où se débattait l'amiral Campanas, d'autant plus exaspéré qu'il se trouvait maintenant sur la passerelle, tout près de ses innombrables admirateurs.

Mais tout à coup, apercevant au premier rang William et Betty qui le dévisageaient, il fit un effort surhumain pour se dégager et s'enfuir. Ses quatre dompteurs n'eurent pas trop alors de toutes leurs forces pour le maintenir et de tout leur équilibre pour ne pas choir avec lui dans l'eau. L'un d'eux, surpris, fut même obligé de le saisir par un de ses luxuriants favoris et, qu'on juge de sa stupéfaction, lorsqu'il vit le favori lui rester dans la main!...

Ce fut alors une explosion de rires, de huées et de cris d'animaux de toutes sortes, au milieu desquels on entendit à peine William et Betty clamer, en s'élançant vers l'amiral affolé :

« Sir Oscar Tilbury!

— Spartivento! »

Ils venaient, en effet, dans ce visage, si soudainement devenu glabre, de reconnaître, sans aucun doute possible, leur escroc cosmopolite, le faux comte Orsikoff, que le questeur de Naples croyait à Brindisi, le voleur du timbre du Brahmapoutre!

« Ah! je te tiens, canaille! » criait William, en le secouant comme un prunier.

Mais, sans perdre de temps, Betty avait appelé un constable et le sommait de procéder à l'arrestation du filou.

« Que lui reprochez-vous? demanda froidement l'officier de police.

— Ce que je lui reproche? s'écria la jeune fille, mais je n'aurais pas assez de la journée pour vous le raconter. Sachez seulement qu'il m'a cyniquement volée, et bien d'autres avec moi! »

A l'aspect des policiers, Tilbury-Spartivento-Orsikoff-Campanas eut un suprême élan d'audace.

« Ne me touchez pas, fit-il avec hauteur, ou vous aurez de mes nouvelles! »

Aussi, malgré les assurances et les objurgations de William et de Betty, le constable hésitait-il à se compromettre, par une manifestation d'autorité toujours dangereuse à l'égard des gens en place.

Pourtant, il ne tarda point à se rendre compte qu'un grand-amiral, orné

de faux favoris, peut n'être pas d'une authenticité indubitable. Et comme, d'autre part, les accusateurs étaient archi-millionnaires, très connus de tout New-York, il estima qu'une influence, au besoin, balancerait l'autre et il prononça, en abattant sa large main sur l'épaule de l'amiral, la phrase sacramentelle :

« Au nom de la loi, je vous arrête ! »

Aussitôt, des policemen se ruèrent sur le voleur et l'entraînèrent jusqu'à

Il fit un effort pour se dégager.

un fiacre, au milieu des malédictions de la foule, qui l'agonisait et voulait le lyncher, sans du reste savoir pourquoi.

« Eh bien ! mais, dit Betty, tandis que la cohue courait, en hurlant, derrière le fiacre du captif, la Providence, ce me semble, n'a pas trop mal machiné l'aventure !

— Tenez, répondit William, en tirant de sa poche un dollar tout neuf, voilà qui va servir tout à l'heure pour notre « pile ou face ».

William Keniss et Betty Scott, qui, après avoir cru la partie irrémédiablement perdue, s'étaient repris maintenant à espérer, s'en furent chacun chez soi, en songeant au curieux hasard qui avait ramené à New-York, et par le même paquebot qu'eux, le voleur du timbre du Brahma-poulre.

Dire qu'ils étaient allés le chercher si loin, ce timbre, sans pouvoir arriver à le saisir, et qu'ils n'eussent en somme qu'à l'attendre, sans faire un voyage inutile et lointain, puisque de lui-même, — ou plutôt grâce à un voleur! — il était venu jusqu'à leur point de départ!...

Mais, — hâtons-nous de le dire! — William Keniss et Betty Scott ne regrettaient ni l'un ni l'autre leurs longues et pittoresques pérégrinations, — car, pendant ce voyage, dont ils passèrent quelques journées en une si charmante intimité, ils avaient appris, non seulement à se connaître, alors qu'ils étaient partis presque étrangers l'un à l'autre, mais encore à s'estimer réciproquement d'une estime profonde.

Nos deux jeunes philatélistes, s'ils ne rapportaient point d'Europe le timbre rarissime, qu'ils étaient allés y chercher, en rapportaient donc, ce qui valait mieux, une amitié solide et qui ne devait pas tarder à se transformer en l'affection la plus vive.

Mais, pour le moment, tout à leurs préoccupations philatéliques, ils ne songeaient guère qu'aux derniers incidents de leur voyage et à l'arrestation si inattendue et si mouvementée, en arrivant au port, du chevalier d'industrie, qui les avait si indignement et si opiniâtrement escroqués, au cours de leurs aventureuses allées et venues.

Donc, après leur dîner, mus sans doute par la même pensée et voulant à tout prix avoir des nouvelles, William Keniss et Betty Scott envoyèrent, par un de leurs domestiques, acheter tous les journaux du soir; et c'est ainsi qu'ils apprirent, le même fait-divers se trouvant reproduit dans toutes les gazettes, « qu'un individu d'une moralité plus que douteuse et qui, durant toute la traversée, s'était fait passer pour le grand-amiral Campanas y Banastero, avait été cueilli au débarquement de la *Normandie* et incarcéré séance tenante à la Prison Centrale ».

« C'est parfait! se dirent aussitôt, et chacun de son côté, le Roi du Timbre-Poste et sa redoutable rivale, je serai demain matin à la Prison Centrale dès la première heure! »

Et voilà comment, tandis que six heures sonnaient à toutes les horloges voisines, M. William Keniss et miss Scott purent, en riant, se serrer la main devant la porte, aux lourdes serrures, derrière laquelle le malheureux Campanas devait tristement réfléchir aux petits inconvénients qu'il y a à se faire passer, lorsqu'on n'est qu'un vulgaire gremlin, pour un gentleman, un commandeur italien, un riche boyard ou un grand-amiral!

« Allons! Allons!... s'écria joyeusement Betty, en donnant un vigoureux *shake-hand* à son ami William, nous nous serrons de bien près jusqu'au

bout, et bien malin serait celui qui pourrait dire, à l'heure qu'il est, lequel de nous deux remportera la victoire!...

— Mais, répliqua William, c'est maintenant au hasard de parler, puisque nous arrivons *deat-heat*, et que, dans quelques minutes, le timbre du Brahmapoutre va être extrait, sur notre requête, des poches un peu trop profondes de notre illustre compagnon de voyage!... Il va donc falloir, suivant nos conventions, que l'un de nous deux, désigné par le sort, abandonne la lutte et, déchirant le papier qui lui a été signé par le prince Albrandi, renonce à son droit sur le timbre!...

— Nous avons le temps, nous avons le temps!... » s'empessa de riposter la jolie miss Betty, qui, on le devine, ne se souciait pas autant que cela de jouer sa dernière chance à pile ou face.

Mais, pendant que s'échangeaient les quelques mots qui précèdent, William Keniss avait, à deux reprises différentes, laissé tomber sur la massive porte de la prison le lourd heurtoir de bronze. Au bout de quelques minutes, des pas pesants se firent enfin entendre à l'intérieur, auxquels succéda aussitôt un terrifiant bruit de chaînes.

« Brrr! s'écria miss Betty, c'est à vous donner froid dans le dos!...

— Surtout quand on y entre... pour de bon!... Je vois d'ici le nez qu'a dû faire notre cher grand-amiral, en entendant un pareil grincement de ferrailles!...

— Je pense qu'il en a perdu, du coup, son second favori! »

Au même instant, une petite lucarne, pratiquée, à la manière d'un guichet, dans l'un des panneaux de la porte, s'ouvrit, et, derrière un grillage, la tête rébarbative d'un garde-chiourme parut.

« Que désirez-vous? demanda celui-ci, d'un ton hargneux qui semblait prouver qu'il était fort peu satisfait d'être dérangé à une heure aussi matinale.

— Nous désirons parler au directeur de la prison!...

— Le directeur?... Il n'est pas là!...

— Cependant!...

— Je vous répète qu'il n'est pas là!... »

Et, sans un mot de plus, le sinistre et vilain bonhomme referma sa lucarne. William Keniss et miss Scott entendirent à nouveau le bruit de ses pas, s'éloignant cette fois dans les profondeurs invisibles de la prison.

« Ah! vraiment, s'écria William furieux, voilà un drôle peu aimable!

— Que voulez-vous! dit Betty en riant, si les geôliers étaient tenus à l'amabilité!...

— C'est égal! Il aurait pu au moins nous donner quelques renseigne-

ments : nous dire à quelle heure et à quel endroit l'on peut voir le directeur de cette imposante et terrible demeure!... Si je frappais de nouveau?...

— Oh! à quoi bon!... On ne viendra plus nous ouvrir!... Et puis, on ne sait jamais ce qui peut arriver!... Voyez-vous qu'on nous incarcère, pour avoir fait du tapage à la porte d'une prison?...

— Il ne manquerait plus que ça, par exemple!...

— Mais qu'allons-nous faire maintenant?...

— Ah! ça, je ne sais pas!... »

Or, comme les deux jeunes gens se questionnaient ainsi, avec le plus grand embarras, un fiacre s'arrêta devant eux, d'où sortit un monsieur d'une cinquantaine d'années, coiffé d'un chapeau à haute forme aux ailes exagérées, et vêtu d'un long pardessus sombre qui lui tombait jusqu'aux talons et dont une large rosette multicolore fleurissait la boutonnière. Il traversa le trottoir et, gagnant la porte de la prison, la frappa de neuf coups de heurtoir, d'une façon tout à fait particulière et évidemment convenue d'avance. Aussitôt, des pas précipités se firent entendre dans le couloir intérieur de l'américaine bastille et la porte, roulant sur ses gonds, s'ouvrit toute grande.

« Ce doit être le directeur! murmura William à Betty.

— Sans doute, répondit la jeune fille. Parlez-lui! »

William s'avança alors vers l'inconnu, au moment où celui-ci allait disparaître dans le couloir mystérieux.

« Pardon, monsieur, fit-il, n'êtes-vous point le directeur de la prison?...

— Mais si, monsieur!... Qu'y a-t-il pour votre service?...

— Voici, monsieur...?

— Halifax, répondit le directeur.

— Monsieur Halifax.... Mais permettez-nous d'abord de nous présenter à vous!... Miss Betty Scott.... William Keniss!

— Ah! je connais... je connais vos noms!... Vous seriez donc ces fameux collectionneurs de timbres-poste dont on parle tant?...

— En effet, monsieur, et c'est précisément au sujet d'un timbre-poste que nous désirons vous entretenir!...

— Au sujet d'un timbre-poste?... s'écria M. Halifax, sans pouvoir dissimuler son étonnement, et se demandant si le jeune homme et la jeune fille n'avaient point, par hasard, le désir de le mystifier. Au sujet d'un timbre-poste?... Expliquez-vous!...

— Vous avez, depuis hier, parmi vos prisonniers, continua William, un individu qui a été appréhendé au débarquement de la *Normandie*, à la

suite d'une petite manifestation publique, provoquée par nous, qu'il a, à plusieurs reprises, indignement volés!...

— Oui, oui... je sais de qui vous voulez parler.... Cet ingénieux industriel se faisait passer pour un grand dignitaire du Honduras, l'amiral Campanas y Banastero, je crois!...

— C'est le nom qu'il avait pris, en effet, pour effectuer sa dernière traversée du Havre à New-York; mais, en réalité, il change de noms presque aussi souvent que de chemises et il s'est donné à nous, — car nous avons eu la chance peu enviable de tomber plusieurs fois sur lui! — tantôt comme sir Oscar Tilbury, tantôt comme le commandeur Luigi Spartivento, tantôt comme le comte Orsikoff....

— Aucun de ces noms évidemment, reprit M. Halifax, n'est le sien, et, d'après l'enquête que j'ai fait commencer hier soir, aussitôt après son arrestation, j'ai acquis la certitude qu'il est affilié à une bande d'escrocs cosmopolites, que nous recherchons depuis longtemps, et qui — tout nous porte à le croire! — a son centre d'affaires et son siège social ici même, à New-York... Notre grand-amiral est certainement l'un des membres les plus distingués de cette intéressante association, — peut-être même son président!... Quoi qu'il en soit, nous le tenons bien, et par lui nous arriverons sans doute à connaître tous ses complices!... Mais vous venez probablement pour déposer une plainte contre lui?... Veuillez donc prendre la peine, je vous prie, de me suivre jusque dans mon cabinet. »

M. Halifax conduisit alors les deux jeunes gens à son bureau, en leur faisant traverser un véritable labyrinthe de longs et sombres couloirs, sur les dalles desquels leurs pas se répercutaient en de lugubres échos.

« Monsieur, dit alors William, c'est moins pour porter une plainte contre notre voleur et faire une déposition, qui certainement lui serait fort peu favorable, que nous sommes venus vous trouver, que pour essayer de rentrer en la possession d'un timbre rarissime, à laquelle nous avons, miss Scott et moi, des droits égaux. Notre filou s'est en effet emparé de ce timbre, à Naples, il y a quelques jours, au cours d'une soirée chez le prince Albrandi, où nous étions tous trois — nous du moins! — invités!... Nul doute que ce peu scrupuleux personnage n'ait encore sur lui le précieux petit morceau de papier, et comme il nous appartient, nous venons le lui réclamer!...

— Mais pardon! interrompit M. Halifax. A qui appartient-il, ce timbre, à miss ou à vous?...

— A nous deux! répondirent à la fois William Keniss et Betty Scott, en tirant d'une poche, chacun de son côté, les quittances de cent mille francs,

qu'avait libellées le prince Albrandi, et par lesquelles celui-ci reconnaissait à chacun des deux jeunes gens le droit de réclamer, comme lui appartenant, le timbre du Brahmapoutre, le jour où ce timbre serait retrouvé.

— A vous deux?... continua le directeur de la prison. Mais je ne comprends pas... je ne comprends pas du tout!... Un même objet ne saurait appartenir à la fois à deux personnes différentes!

— C'est pourtant ce qui arrive au timbre du Brahmapoutre! riposta William en riant. Et, par surcroît, voyez, il a encore trouvé un troisième propriétaire, en la personne du grand-amiral Campanas y Banastero.

— Mais tout cela, reprit M. Halifax, ne me dit pas comment il se fait....

— Que nous revendiquions tous deux la possession d'un même objet?... C'est cependant bien simple! »

Et William Keniss expliqua alors à son interlocuteur la nature du marché qui était intervenu entre le prince Albrandi, d'une part, et, d'autre part, Betty Scott et lui.

« Très ingénieux! Très ingénieux! s'écria M. Halifax. Mais me voici maintenant bien embarrassé, moi, pour savoir à qui de vous deux je dois rendre le timbre que va restituer notre escroc cosmopolite!... A moins que vous ne vouliez qu'à l'instar de Salomon....

— Oh! non! non!.. s'écrièrent vivement, et avec un ensemble touchant, les deux philatélistes rivaux.

— Alors?...

— Alors, suivant ce qui a été convenu entre miss Scott et moi, nous allons le jouer à pile ou face. »

Et, tirant un dollar de sa poche, puis se tournant vers la petite Américaine :

« Voyons, miss!... Pile ou face?.. »

— Face! » répondit la jeune fille.

William agita, pendant quelques secondes, la pièce d'or entre ses mains. puis, la faisant tourner, la lança au plafond, qu'elle cogna pour retomber ensuite très rapidement sur le plancher.

Les deux adversaires se précipitèrent vers le coin de la chambre, où le dollar avait roulé.

« C'est face!... C'est face!... s'écria aussitôt miss Betty, toute joyeuse!... C'est face, j'ai gagné!

— En effet! » répondit William, en s'efforçant de sourire, bien qu'il fût, au fond, assez dépité de n'avoir pas été désigné par le sort.

Et, sortant de sa poche, où il l'avait renfermée, la quittance du prince

Albrandi, sur laquelle était inscrit son nom, sans hésiter une minute et très crânement, il la déchira sous les yeux souriants de sa jolie rivale.

« Voilà qui est fait ! dit-il alors à miss Betty. Le timbre du Brahmapoutre n'a plus maintenant qu'un seul propriétaire, et c'est vous ! »

Mais, pendant ce temps, M. Halifax, ayant sonné l'un des employés de la prison, lui avait donné l'ordre d'aller extraire de sa cellule le numéro vingt-trois. C'était le numéro d'ordre sous lequel était désigné, pour le moment, et en l'absence de tout état civil régulier, le très haut, et très noble sir Oscar Tilbury, commandeur Spartivento, comte Orsikoff et grand-amiral Campanas y Banastero.

Le ci-devant fut donc introduit, entre deux gardiens, dans le cabinet de M. Halifax. Il avait perdu sa belle assurance des beaux jours et baissait maintenant la tête, d'un air tout à fait penaud. Dès qu'il eut reconnu William Keniss et Betty Scott, un peu par honte d'être vu en une pareille misère après sa splendeur, et beaucoup par crainte que ses victimes n'eussent parlé et fait le récit détaillé de toutes ses prouesses, il devint très pâle et, finalement, s'affala comme une loque dans un des fauteuils qui entouraient la table de travail de M. Halifax.

« Voyons, mon ami, fit le directeur de la prison, vous êtes pris et il ne s'agit plus maintenant de jouer au grand seigneur ou de chercher à égarer la justice!... Nous savons, sinon qui vous êtes, du moins ce que vous valez!... Quel est votre nom ? »

L'escroc hésita, avant de répondre. Quel nom allait-il donner ? Peut-être l'instant était-il mal choisi, pour s'affubler de quelque nouveau titre nobiliaire!... Après quelques secondes de réflexion, il se décida donc à donner son nom, qu'il laissa tomber de ses lèvres, d'une voix piteuse et éteinte :

« James Mamby !

— C'est bien votre véritable nom?... demanda alors M. Halifax.

— Oui, monsieur, c'est mon nom véritable!...

— Levez-vous donc, James Mamby, et donnez-nous le timbre du Brahmapoutre, que vous avez, paraît-il, volé à Naples, chez le prince Albrandi, et que vous avez sans doute dû trouver le moyen de dissimuler dans une des doublures de vos vêtements, puisqu'on ne l'a pas trouvé sur vous, hier soir, lorsqu'on vous a fouillé!... Allons ! voyons... donnez-nous ce timbre!...

— Je ne l'ai plus... », murmura le voleur.

William Keniss et Betty Scott se regardèrent avec stupeur. Le timbre

allait-il encore leur échapper, au moment même où ils croyaient l'atteindre définitivement?

M. Halifax continua :

« Puisque vous ne l'avez plus, dit-il, veuillez nous dire où il est! »

Le prisonnier garda le silence.

« Allez-vous vous décider à répondre? reprit le directeur de la prison. Songez, mon ami, que les aveux diminuent la faute, et qu'on se montrera plus indulgent pour vous, si vous ne vous entêtez pas jusqu'à la fin, en un mutisme qui ne sert à rien. »

Ce petit bout de discours décida l'ex-grand-amiral à parler.

« Je me suis défait de ce timbre, dit-il, aussitôt que je l'ai eu entre mes mains.

— Vous l'avez vendu? demanda M. Halifax.

— Non, ne voulant pas le garder sur moi à cause de sa grande valeur, le lendemain même du jour où je l'ai pris chez le prince Albrandi, je l'ai expédié d'Europe à un de mes amis.

— Un de vos amis?... Dites donc un de vos complices!... »

L'escroc baissa la tête.

« Non... un de mes amis, dit-il.

— Inutile de nier plus longtemps, reprit M. Halifax. Je sais tout.

— Tout!...

— Vous appartenez à une bande d'escrocs américains, qui se sont fait la spécialité de voler les voyageurs des grandes lignes de paquebots ou de chemins de fer.... Vous arriviez d'une de vos tournées en Europe, lorsqu'on vous a arrêté. Voyons, répondez, James Mamby, tout ce que je vous dis là n'est-il pas exact?

— C'est exact!...

— Vous voyez que je suis bien renseigné!... Mais si vous voulez qu'on ne soit pas trop sévère pour vous, donnez-nous les noms et les adresses de vos complices.

— Ça, jamais! s'écria noblement le filou.

— Soit! votre discrétion vous vaudra une demi-douzaine d'années de prison de plus.

— Une demi-douzaine d'années de plus!... murmura le pauvre diable, en tremblant de tous ses membres. Je resterai enfermé, comme je le suis depuis hier, une demi-douzaine d'années de plus, si je ne parle pas?...

— Indubitablement!...

— Alors, j'aime mieux parler! Le chef de notre bande, qui est, en

même temps, notre receleur, s'appelle Thomas Simpson, et il habite Jefferson Street, au n° 45.

— C'est bien ! » conclut M. Halifax.

Et, se tournant vers les deux gardiens :

« Qu'on réintègre l'inculpé dans sa cellule ! »

Les deux geôliers prirent alors l'aristocratique pick-pocket par les épaules, et, sans le moindre égard pour son ancienne noblesse, le poussèrent vigoureusement hors du cabinet de leur patron.

« Vous voilà aussi bien renseignés que moi ! dit alors celui-ci aux jeunes gens. Je vais envoyer trois ou quatre de mes meilleurs agents, pour procéder à l'arrestation du sieur Thomas Simpson. Voulez-vous y aller avec eux?... Peut-être arriverez-vous à temps pour le pincer et retrouver, du même coup, votre fameux timbre du Brahmapoutre!...

— Oui, oui... s'écrièrent ensemble miss Betty et William, nous tenons absolument à les accompagner. »

M. Halifax inscrivit alors le nom de Thomas Simpson sur l'un des nombreux mandats d'amener qu'il avait à sa disposition, préalablement signés en blanc par quelque commissaire de police de quartier, et il le remit à l'un de ses plus fins limiers, qu'il venait de faire appeler, en lui disant :

« Tâchez de vous distinguer, mon brave, et si vous réussissez, il y aura une bonne prime!... Monsieur et miss vous accompagnent!...

— Bien, monsieur!

— Allons vite!... »

Quelques instants après, William Keniss et Betty Scott, ayant pris place dans un fiacre, où se trouvaient également, — deux sur le siège, deux sur la banquette de devant, — quatre agents de la sûreté, ils roulèrent dans la direction de Jefferson Street.

La voiture s'arrêta à l'adresse indiquée par l'escroc cosmopolite.

« Monsieur Thomas Simpson? demanda alors l'un des détectives, à un boutiquier qui prenait le frais devant son magasin, situé au rez-de-chaussée de l'immeuble.

— Monsieur Simpson?... Il a précisément déménagé ce matin même, en emportant un tas de paquets avec lui. Le propriétaire de la maison est assez furieux de la chose. Notre individu est parti sans payer son loyer et il n'a pas laissé le plus petit bibelot dans l'appartement.

— Rien?

— Absolument rien que les quatre murs!...

— A-t-il indiqué au moins sa nouvelle adresse?...

— Non ! »

Le détective se tourna vers William Keniss et sa jeune compagne :

« Nous sommes joués ! dit-il. Les complices de l'amiral Campanas y Banastero attendaient sans doute celui-ci au débarcadère, et, étant renseignés sur le déguisement qu'il avait pris pour effectuer la traversée du Havre à New-York, ils n'ont pas eu de peine à le reconnaître, au moment de son arrestation. D'où, leur hâte à se mettre à l'abri ! »

William Keniss et Betty Scott quittèrent alors les détectives, et voyant qu'à la dernière minute tout espoir de retrouver le timbre s'était évanoui à jamais, ils reprirent avec mélancolie le chemin de leurs domiciles respectifs, en se donnant rendez-vous au grand dîner du *Philatelic-Club*, qui avait précisément lieu, le soir même, — malgré les résultats infructueux qu'avait eus un aussi lointain voyage, — pour fêter leur retour et rendre hommage à leur persévérance admirable, à la crânerie avec laquelle ils avaient porté, à travers le vieux monde, le glorieux drapeau de la philatélie.

Elle rentra, suivie de John et de Victoria.

XXVII

COMME QUOI L'ON DOIT TOUJOURS COMPTER SUR LE HASARD

Le soir venu, William, qui, sans en rien dire à miss Betty, avait passé sa journée en infructueuses recherches, pour retrouver les traces de M. Thomas Simpson, se décida enfin à gagner Montgomery Street, où se trouvaient, on le sait, les salons du *Philatelic Club*.

Depuis le matin, le Roi du Timbre-Poste était ce qu'on appelle vulgairement « à la noire ». Il ne pouvait se consoler d'avoir brûlé si tôt la quittance du prince Albrandi, quittance qui lui aurait permis de revendiquer le droit au timbre du Brahmapoutre, le jour où il aurait appris l'endroit où se trouvait ce timbre. Ne pouvait-il pas arriver en effet que ce fût lui, William Keniss, qui le découvrit le premier, et non pas miss Betty Scott qui, sûre maintenant d'une victoire plus ou moins lointaine, allait certainement dormir un peu trop sur ses deux oreilles?...

William Keniss se rendait donc tristement au *Philatelic-Club*, lorsqu'en passant dans une ruelle étroite et que le jour tombant éclairait à peine de ses lueurs mourantes, il aperçut, à la devanture d'un petit magasin

de bric-à-brac, collée à la vitre, une feuille de timbres, sur laquelle s'étaient, les uns à côté des autres, une centaine de petits carrés de papier multicolores.

Comme tout bon philatéliste, William Keniss s'arrêta, pour examiner cette feuille et se convaincre qu'aucune pièce rare ne s'y trouvait, par mégarde, adhérente. Et quelle ne fut pas, on le devine, sa stupéfaction, en reconnaissant, parmi ces timbres, celui qu'il avait été chercher si loin, en la charmante compagnie de miss Betty, — le timbre du Brahmapoutre!

« Non! ce n'est pas possible! s'écria-t-il en se précipitant, le nez contre la glace. Je dois être fou ou je rêve!... Oui... oui... évidemment, je suis le jouet de quelque étrange et folle hallucination! »

Le jeune Américain se pinça alors le bras jusqu'au sang, pour revenir, par une sensation quelconque, au sentiment banal de la réalité. Le mal qu'il causa à ses chairs lui fit involontairement pousser un cri.

« Et cependant, non, murmura-t-il, je ne rêve pas! »

Il ne rêvait pas, en effet.

C'était bien le timbre du Brahmapoutre qui s'offrait à ses regards, et il le reconnaissait bien, le même exemplaire admirable que le prince Albrandi lui avait fait, tout à loisir, admirer à Naples, le soir où le comte Orsikoff, profitant de la solitude qui s'était faite dans les salons de la villa, s'en était emparé avec une inqualifiable audace! C'était bien le même timbre, il n'y avait pas à en douter, et dans le voisinage des timbres communs qui l'entouraient, sur la feuille où on l'avait fixé, il produisait, pour ainsi dire, avec ses jolis reflets d'or, l'effet que produirait un vrai diamant, si on l'accrochait à un collier, dont toutes les pierres seraient en strass.

Mais comment ce timbre pouvait-il être là, et à la suite de quelle série de circonstances?

William Keniss ne s'attarda pas longtemps à le regarder, et pour apprendre par quel mystérieux hasard un aussi petit boutiquier pouvait posséder un objet d'une aussi grande valeur, il entra précipitamment dans le magasin.

« Pardon, dit-il au marchand, en lui montrant du doigt le fameux petit morceau de papier, vous avez dans votre vitrine un timbre dont le prix n'est pas marqué et que je désirerais vous acheter. A combien me le donnez-vous?

— Ah! ma foi!... je ne sais pas!... Je l'ai acheté, ce matin, avec un tas de petits bibelots, à un individu qui passait et avait l'air très pressé de vouloir s'en défaire.

— Notre receleur! pensa William.

— Tout compte fait, il ne doit pas m'être revenu à grand'chose!... Tenez... le voulez-vous pour deux pence?

— Deux pence!... s'écria vivement William, sur un ton qui aurait dû prouver au marchand, si celui-ci avait été plus roublard, que le marché qu'il proposait constituait, sans la moindre exagération, ce que l'on est convenu d'appeler une mauvaise affaire!... Deux pence, je vous crois, je le prends tout de suite!...

— Prenez alors! »

Et le marchand détacha de la feuille le timbre du Brahmapoutre, puis le passa à William Keniss qui, en échange, lui remit les deux pence demandées.

Le Roi du Timbre-Poste avait, il est vrai, quelques scrupules à payer un prix aussi dérisoire une pièce d'une telle rareté; mais il ne voulait cependant pas en donner davantage, pour le moment, de façon à pouvoir stupéfier à plaisir ses collègues du *Philatelic-Club*, et en particulier la jolie miss Betty, en leur apprenant qu'il n'avait payé que deux pence un timbre qui, pour un amateur tel que lui, n'avait pas de prix, ou, s'il en avait un, valait des centaines et des milliers de dollars.

« J'en serai quitte, se dit William, pour apporter demain la forte somme à ce brave petit boutiquier. »

Et, ce disant, il se hâta de gagner le *Philatelic-Club*.

Cette petite aventure l'avait quelque peu mis en retard, et on n'attendait plus que lui, pour se mettre à table, lorsqu'il arriva enfin. Tout le monde était déjà là, en effet, jusqu'à M. Hartlepool qui, on se le rappelle, ne brillait guère par l'exactitude.

« Allons! allons! mettons-nous à table!... s'écria le gros docteur Buxon, en voyant entrer son jeune collègue qui faisait le tour des salons, en servant toutes les mains.

— Vous êtes donc si pressé que cela? demanda à l'obèse bonhomme la petite Mme Tilmarnock!...

— Si pressé que cela!... Ma parole, j'ai l'estomac dans les talons!...

— Croyez-vous, par hasard, qu'il y a la place?... questionna Mme Evans-Bradford qui, depuis le dernier dîner du Club, n'avait pas perdu l'habitude d'émailler la conversation de ses reparties spirituelles.

— Qu'il y ait la place ou non, peu importe! grommela Buxon, légèrement froissé. Il est près de sept heures et demie et, par conséquent, grand temps d'aller dîner!... J'aime bien les timbres, mais non pas jusqu'à en perdre le boire et le manger! »

Cette diatribe inattendue du gros docteur provoqua, parmi les philatélistes présents, un concert général de protestations!...

« C'est un lâcheur! murmurait-on de toutes parts. C'est un faux frère! »

Mais, heureusement pour Buxon, à ce même moment, apparut, à l'une des portes du salon, un valet de pied, qui annonça que le dîner était servi.

William Keniss offrit alors son bras à son amie Betty et tous les couples prirent le chemin de la salle à manger : Mme Tilmarnock au bras de M. Hartlepool, Mme Evans Bradford à celui du vieux Pearding, etc., etc.... Quant à l'énorme Buxon, peu galant comme à son habitude, il se contenta de gagner sa place, en la seule compagnie de son ventre, et, s'apercevant que le Roi du Timbre-Poste et sa compagne rayonnaient de bonheur :

« Ma foi, dit-il, pour avoir si mal réussi, ils ont l'air bien triomphants!... »

— Ce n'est pas le succès, riposta froidement l'honorable Tilmarnock, qui est une récompense, mais le sentiment du devoir accompli! »

Le dîner commença.

Inutile de dire que, dès le potage, la conversation roula sur le voyage en Europe de William Keniss et de Betty Scott. La petite Américaine avait déjà commencé, avant le dîner, le récit de ses aventures. Elle le termina. Puis, ce fut au tour de William à raconter les siennes, et il s'exécuta, cela va sans dire, avec la plus parfaite bonne grâce.

Aucun détail de leurs pérégrinations mouvementées à travers Londres, Paris ou Naples, l'entrevue avec le Maharajah, les prouesses nombreuses du sieur Mamby, le plongeon dans l'Océan de miss Betty, la fête chez le prince Albrandi, etc., etc., aucun détail, en un mot, de cette extraordinaire odyssee ne fut oublié, dans le récit, par l'un ou par l'autre de nos deux voyageurs.

Les membres du *Philatelic-Club* n'en revenaient pas et ne pouvaient se lasser de faire répéter aux héros de la soirée les épisodes qui leur paraissaient les plus amusants ou les plus invraisemblables.

« Ah! vraiment, quel dommage, s'écria M. Hartlepool, qu'après tant d'efforts et de courage dépensés, vous nous reveniez les mains vides!... »

— Oui, affirma M. Whitby, c'est à décourager les plus intrépides!...

— Sachez, messieurs, riposta vivement miss Betty, que ceux qui se piquent d'avoir quelque intrépidité ne doivent jamais se décourager!...

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant.... Telle que vous me voyez, monsieur, je ne me considère pas le moins du monde comme battue, en dépit de l'insuccès de mes premières recherches, et dès demain matin, vous

entendez bien, dès demain matin, je me propose de les continuer!...

— Bravo!... Bravo!... s'écria-t-on de toutes parts!... Vive miss Betty!...

— Vive la Reine du Timbre-Poste! » ajouta aussitôt William Keniss.

Le mot fit fortune et tous les membres du *Philatelic-Club*, sauf le gros Buxon, qui était en train de savourer une énorme tranche de foie gras, levèrent, d'un commun accord, leurs coupes pleines d'un pétillant

Miss Scott se leva.

champagne, et crièrent, en une clameur enthousiaste et joyeuse :

« Vive la Reine du Timbre-Poste! »

Miss Betty ne put dissimuler son émotion et devint toute rouge. « Mesdames et messieurs, dit-elle modestement, je ne sais comment vous remercier de m'avoir si spontanément décerné un titre auquel je n'ai pourtant aucun droit! »

De tous côtés l'on protesta par des « oh! oh! » significatifs et qui prouvaient toute l'admiration qu'on avait, au fond, pour l'intrépide jeune fille.

« Il me semble, continua celle-ci, que ce n'est point, ce soir, en mon honneur qu'il faut boire, mais en l'honneur de monsieur William Keniss,

vraiment Roi du Timbre-Poste, lui, et dont la collection, en dépit de tous mes efforts, est restée jusqu'à ce jour la seule collection complète qu'il y ait au monde!... Vive donc monsieur William Keniss!... Vive le Roi du Timbre-Poste!...

— Vive le Roi du Timbre-Poste! » répéta-t-on de toutes parts, en choquant, une nouvelle fois, les coupes.

Mais William Keniss s'était levé :

« Miss Betty, dit-il au milieu du plus profond silence, — car tout le monde s'était tu pour l'écouter, et l'on n'entendait plus maintenant que le bruit régulier des lourdes mâchoires du gros Buxon, — miss Betty vient de vous affirmer qu'il n'y avait au monde qu'une seule collection de timbres qui soit complète : la mienne!... Or miss Betty s'est trompée!... »

Tous les philatélistes, présents au dîner, se regardèrent avec étonnement.

« Il y a en effet deux collections complètes! continua William.

— Vous dites qu'il y a deux collections complètes? s'écria vivement Betty.

— Oui miss, deux!...

— Deux!...

— La mienne, — excusez-moi de la nommer la première, — et la vôtre!...

— La mienne?... »

William Keniss sortit alors de sa poche le timbre qu'il avait acheté deux *pence*, quelques minutes plus tôt, et le tendant à miss Betty :

« Voici, en effet, miss, une pièce qui vous appartient, en vertu de nos conventions!

— Le timbre du Brahmapoutre! s'écria-t-elle.

— Lui-même, miss!... Ah! avouez que vous ne vous attendiez pas à le trouver ce soir!

— Non, en vérité, mais comment?

— Oh! c'est toute une histoire que je vous raconterai après le dîner!...

— Non... non... tout de suite... tout de suite!... » crièrent, en un ensemble touchant, tous les membres du *Philatelic-Club* qui, n'en croyant pas leurs yeux, s'étaient tous levés, ahuris, pour admirer de plus près la pièce rare....

Le Roi du Timbre-Poste fut donc obligé de s'exécuter et de raconter comment il avait retrouvé à New-York, après avoir couru si loin et si longtemps, le fameux et précieux timbre du Brahmapoutre. Et ce fut une

stupéfaction générale, lorsqu'il annonça le prix qu'il l'avait payé : *deux pence!*...

On sortit de table et l'on regagna le salon.

Miss Betty en profita alors pour remercier son rival, puis, quand elle eut exprimé toute la reconnaissance qu'elle lui devait :

« C'est égal! ajouta-t-elle, vous devez joliment regretter d'avoir brûlé la quittance du prince Albrandi.

— Oh! miss! pouvez-vous croire!...

— Votre collection de timbres n'est maintenant plus unique au monde!...

— Que m'importe, puisque vous êtes contente!...

— Allons, ne vous faites pas meilleur que vous n'êtes et avouez-moi que vous êtes, au fond, un peu ennuyé... un tout petit peu ennuyé....

— Bien au fond alors!...

— Ah! vous voyez!... »

Et, baissant les yeux et à voix très basse :

« Il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses, continua-t-elle.

— Un moyen, dites-vous?

— Dame! si nos deux collections n'en faisaient plus qu'une!... »

William Keniss avait compris, et, saisissant à la dérobée la main mignonne de miss Betty, il la porta rapidement à ses lèvres.

« Ah! que je suis heureux!... murmura-t-il. Vous êtes la plus charmante des amies et vous ferez la plus délicieuse des femmes!

— Permettez, dit-elle, je ne vous ai pas encore autorisé à me faire votre cour. Attendez au moins que la chose soit officielle.

— Mais me faudra-t-il attendre longtemps?... »

Pour toute réponse, miss Betty prit la main de son ami William Keniss, qu'elle amena dans la partie du salon où les philatélistes s'étaient réunis pour prendre leur café.

A leur approche, tous les regards se tournèrent vers eux :

« Monsieur William Keniss, dit-elle, m'a décerné, avec plus de galanterie que de justice, le titre de Reine du Timbre-Poste; j'ai à cœur de le mériter tout à fait en lui accordant ma main, puisqu'il en est, lui, le Roi! »

Décrire l'explosion d'enthousiasme qui se produisit alors serait impossible. Des hourras frénétiques alternaient avec des tonnerres d'applaudissements. Tout le monde, debout, criait, hurlait, au milieu des bravos et du cliquetis des coupes entre-choquées, car les laquais venaient de faire circuler, au milieu du salon, des plateaux de punch.

Vingt fois, William, qui tenait dans la sienne la main de sa charmante

fiancée, réclama le silence. Mais les vivats éclataient, de plus en plus nourris, pour applaudir à ce ravissant triomphe du cœur et de la beauté.

Les acclamations devinrent même si frénétiques et si bruyantes que John et Victoria, attirés par le vacarme, parurent à l'une des portes, pour voir ce qui se passait.

« Ah! tu arrives bien! dit Betty à sa femme de chambre, je t'annonce mon mariage avec monsieur Keniss.... »

— Et moi le mien avec John... lui riposta Victoria, triomphante. Le gueux se décide enfin à m'épouser!...

— Te voilà donc heureuse?...

— Comme vous, miss!... »

Betty fit alors signe aux deux domestiques de s'avancer au milieu du salon, et se tournant vers ses amis :

« Laissez-moi, dit-elle, vous présenter deux autres fiancés, — ceux-là mêmes qui furent nos plus précieux auxiliaires et, je suis heureuse de le proclamer, nos plus fidèles amis, au cours de nos lointaines et périlleuses pérégrinations. »

Il fallut que les deux nouveaux venus, prenant des coupes, répondissent aux santés que les richissimes assistants ne dédaignèrent pas de leur porter, — après quoi, un peu intimidés, mais immensément heureux, ils se retirèrent.

« Voilà une belle occasion, dit M. Hartlepool, de faire monter en bague de fiançailles le diamant du Maharajah! »

— Vous n'avez pas le mérite de l'invention, dit William, car j'y ai déjà songé! »

A ce moment, dans un coin du salon, un grognement se fit entendre, — un grognement sourd et prolongé.

C'était le gros Buxon qui, fidèle à sa maussaderie, tirait une moralité pratique de toutes ces aventures, en disant :

— Il n'y a qu'une chose que miss Betty oublie!... C'est l'immeuble promis par elle dans Broadway, pour installer confortablement le *Philatelic-Club*.

— Immeuble, ajouta William, que je tiens à meubler! »

Les deux jeunes gens tendirent alors au docteur deux petites feuilles de papier oblongues :

« Voici, dit Betty, la preuve que nous avons meilleure mémoire que vous ne le croyez!... »

Le gros Buxon jeta les yeux sur les papiers et, sursautant aussitôt de surprise :

« Ah! voilà qui est bien digne du Roi et de la Reine du Timbre-Poste!... » s'écria-t-il.

Les membres du *Philatelic-Club* se penchèrent à leur tour, pour mieux voir.

Il y eut une clameur générale.

Les chèques étaient chacun de cinq cent mille dollars!...

Alors, les bravos recommencèrent, si nourris, si communicatifs, que les énormes mains du docteur Buxon, elles-mêmes, se rejoignirent et dominèrent le tumulte de leurs monstrueux claquements....

TABLE DES MATIÈRES

I

Où l'on voit jusqu'où peut aller l'amour des timbres chez de vrais philatélistes .	1
--	---

II

Comme quoi Miss Betty n'y va jamais par quatre chemins	21
--	----

III

Comme quoi un paquebot rapide ne va pas toujours vite.	33
--	----

IV

Où William explique comme quoi son retard l'a mis en avance.	43
--	----

V

Comme quoi, si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue passablement . .	55
---	----

VI

Où Miss Betty s'aperçoit qu'un homme galant n'est pas toujours un galant homme.	69
---	----

VII

Où William, qui a pris la corde, continue à la tenir.	83
---	----

VIII

Où William Keniss, quoique roi du timbre-poste, passe de surprise en surprise.	91
--	----

IX

Où Miss Betty se décide à employer de grands moyens	103
---	-----

X

Comme quoi Miss Betty reçoit trois visites simultanées qu'elle eût préférées successives	111
---	-----

XI

Où John médite une effroyable vengeance	115
---	-----

XII

Comme quoi le temps perdu n'est parfois que du temps gagné.	127
---	-----

XIII

Où John et son timbre sont pris, tous deux, en flagrant délit de vol.	137
---	-----

XIV

Où il est péremptoirement démontré que le faux quelquefois peut être vrai- semblable	147
---	-----

XV

Comme quoi John va se trouver pris à ses propres filets.	159
--	-----

XVI

Comme quoi ce que femme veut.	169
---------------------------------------	-----

XVII

Où Miss Betty entreprend de lutter contre les hommes et les éléments. . . .	183
---	-----

XVIII

Où William s'applaudit d'avoir trouvé un fort joyeux compagnon de voyage. .	191
---	-----

XIX

Où Betty démontre à William que, même en comptant celui de New-York, tout chemin mène à Rome	203
--	-----

XX

Comme quoi William, créancier de Betty, va devenir son débiteur	215
---	-----

XXI

D'où il appert que le puits de la Vérité doit être plein de vin.	229
--	-----

XXII

Où il est établi que William et Betty, arrivés au but, désespèrent cependant d'y jamais atteindre.	241
--	-----

XXIII

Comme quoi le prince Albrandi se repentit d'avoir donné sa fête.	249
--	-----

XXIV

Où William et Betty, quoique volés, faillirent cependant être pris pour des voleurs.	259
--	-----

XXV

Comme quoi William et Betty se trouvent intrigués par un nouveau mystère . . . 275

XXVI

Où William et Betty, en arrivant au poteau, sont presque sur le point de faire
« dead heat » 283

XXVII

Comme quoi l'on doit toujours compter sur le hasard 297

35865. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00062 7844